LA *Night School*

N'ÉTAIT QUE LE DÉBUT



NUMBER 10

C.J. DAUGHERTY



Collection dirigée par Glenn Tavennec

C. J. Daugherty

Number 10

Livre I

roman

Traduit de l'anglais par Magali Duez

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : NUMBER 10

© Christi Daugherty, 2019
Traduction © Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2019

En couverture :
© Katie Klimowicz

EAN 978-2-221-24626-9

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Suivez toute l'actualité des Éditions Robert Laffont sur
www.laffont.fr





1.

— Tu veux un shot ?

Gray eut du mal à entendre la question de Chloé par-dessus les basses qui faisaient vibrer les enceintes de la boîte de nuit. Il était presque minuit, et l'ambiance battait son plein. Les lumières tournoyaient et se croisaient autour d'elles – violet, bleu, jaune, vert – avant de s'éloigner à nouveau dans un ballet vertigineux. L'effet était si aveuglant qu'elle dut plisser les yeux pour voir les minuscules verres qui scintillaient dans les mains de Chloé.

Elle en prit un et jeta un coup d'œil au liquide translucide.

— Ce n'est pas du punch ! dit-elle en criant pour couvrir la musique.

Plus tôt dans la soirée, il y avait eu une mixture multicolore à base de jus de fruits, si sucrée que le goût de l'alcool était à peine perceptible.

— C'est tout ce que j'ai pu trouver, bredouilla Chloé à l'oreille de Gray d'une voix pâteuse.

Elle n'eut pas besoin de lui donner davantage d'explications. Les deux jeunes filles n'ayant pas l'âge légal pour acheter leurs consommations, elles étaient dépendantes des autres clients du club.

Gray leva son verre et en renifla le contenu. L'odeur astringente lui arracha une grimace.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sais pas trop, répondit Chloé avec un haussement d'épaules indifférent. De la vodka, ou quelque chose comme ça. Tout le monde en

boit… c'est que ça doit être bon.

— Vous avez pris des shots ? (Les jumeaux Bolino les rejoignirent, suivis d'Aidan, qui leur adressa un sourire.) Cul sec !

Ils étaient là pour l'anniversaire d'Aidan, dont le père, propriétaire des lieux, s'était arrangé pour les faire tous entrer, quel que soit leur âge. Le Bijou était l'un des clubs londoniens les plus prisés des jeunes, et c'était la soirée de l'année. La moitié des élèves du lycée semblaient avoir menti à leurs parents pour y assister. Dès que Gray avait entendu parler de cet événement au goût d'interdit, ça lui avait paru terriblement excitant. Une véritable aventure. Avec son amie, elles avaient passé la semaine à choisir leur tenue : minirobe moulante argentée pour Chloé, bleue pour Gray, assortie à des talons aiguilles d'une hauteur vertigineuse. Gray arrivait à peine à marcher, mais elle trouvait que cela lui donnait l'air d'avoir au moins dix-huit ans, voire davantage.

Jamais sa mère ne l'aurait autorisée à aller à cette fête, elle avait donc utilisé la plus vieille ruse du monde, et lui avait raconté que Chloé l'avait invitée à dormir chez elle. Quant à la mère de Chloé, elle pensait que les deux filles étaient chez Aidan.

Les mensonges n'avaient fait que rendre l'incartade encore plus grisante. Survoltées dès leur arrivée, elles avaient trouvé leurs camarades de classe tout aussi excités. Plus tôt dans la soirée, ils avaient chanté « Joyeux anniversaire » à Aidan en dansant autour de lui pendant que le visage du jeune homme prenait la même teinte que ses taches de rousseur.

Mais il commençait à se faire tard. Gray était épuisée. Et elle se sentait un peu nauséeuse. Chloé et elle avaient omis d'inclure la nourriture au programme de leur soirée.

Son amie ne semblait toutefois affectée ni par la faim ni par la fatigue. Elle brandit son verre et le remua jusqu'à faire clapoter son contenu.

— Allez Gray, dit-elle d'une voix enjôleuse. On est là pour s'amuser.

— Vas-y, renchérit Tom Bolino, fais pas ta rabat-joie.

— Mais je m'amuse, insista Gray. C'est juste que j'ai pas envie d'avaler un alcool non identifié. C'est un coup à faire la une des journaux à mon

réveil et à ce que tout le monde dise des trucs du genre : « Mais qu'est-ce qui lui a pris de boire ce truc ? Elle ne savait même pas ce qu'il y avait dedans. Maintenant, elle est dans le coma. Quelle idiote ! »

— Nous sommes au Bijou, dit Chloé, comme si c'était un gage de sécurité. Ça doit être de la vodka, ou autre chose de ce style. C'est pas du poison !

D'un geste de la main, elle balaya la salle bondée de fêtards en sueur qui tournoyaient sous les lumières stroboscopiques et ajouta :

— Tout le monde ici ne va pas terminer dans le coma.

— La boîte de nuit de mon père est sûre, renchérit Aidan, curieusement vexé.

Gray se retint de répliquer qu'il arrivait régulièrement à des gens de se retrouver avec de la drogue dans leur verre dans des endroits très bien. Elle aurait pu dire beaucoup de choses, mais la musique était trop forte et personne n'était d'humeur à l'écouter. Elle se contenta donc de répondre :

— Je le sens pas, c'est tout.

Chloé haussa les épaules.

— Eh bien, je n'ai pas l'intention de gâcher ça. (Elle brandit son verre en souriant.) À de meilleures notes, et des fêtes encore plus folles.

Elle avala d'un trait le contenu de son verre en grimaçant, puis, éclatant de rire, elle le fit claquer sur la table collante à côté d'eux.

— C'était génial !

Fermant les yeux, elle se mit à se déhancher au rythme de la musique, laquelle était si forte que Gray sentait les basses résonner dans sa poitrine à la place de son cœur. Les cheveux de son amie scintillaient sous la lumière magenta et son corps ondulait avec grâce.

De l'autre côté de la salle, Gray vit un groupe d'hommes la pointer du doigt en se donnant des coups de coude, un rictus libidineux aux lèvres.

Elle se redressa brusquement et s'interposa afin de la soustraire à leurs regards. Se méprenant sur son attention, Chloé lui sourit et désigna le verre dans sa main. Gray l'avait presque oublié.

— Allez. (Chloé lui adressa un signe d'encouragement.) Je suis pas encore morte, ça prouve bien que c'est pas du poison.

Les garçons s'esclaffèrent.

— Allez, Langtry. On est toujours vivants, s'exclama Tyler Bolino d'un air provocateur. Ne sois pas barbante.

Ça faisait mal. Gray ne voulait pas être barbante. Sa mère était barbante. Son beau-père était barbant.

Pas elle.

Mais, alors qu'elle levait son verre, Jake McIntyre apparut au sein du brouillard de fausse fumée qui flottait sur la piste de danse. Gray se figea, l'alcool à quelques millimètres des lèvres.

Vêtu d'un jean et d'une chemise noire, l'air à la fois cool et blasé – comme toujours –, il balaya la salle d'un regard désapprobateur. Il était trop maigre. Trop pâle. Et si imbu de sa personne.

Lorsqu'il l'aperçut, elle le vit jeter un bref coup d'œil à son verre et hausser le sourcil gauche.

Gray sentit le rouge lui monter aux joues. Sans réfléchir, elle baissa la main, et regretta aussitôt son geste.

Chaque fois, c'était la même chose. Il la toisait avec ce petit air supérieur, et cherchait systématiquement le moyen de la rabaisser. Ce n'était pas lui qui allait décider de ce qu'elle ferait ce soir.

Avec un air de défi, elle se tourna vers Chloé.

— Aux fêtes de folie ! dit-elle avant de vider son verre d'un seul coup.

Les autres l'acclamèrent lorsqu'elle le reposa brutalement sur la table.

Ce n'était pas de la vodka. L'alcool qu'elle venait de boire avait un goût de liqueur prononcé et lui brûlait l'estomac.

Gray toussa, les larmes aux yeux.

Avant qu'elle ait eu le temps de se remettre, une nouvelle chanson commença. Chloé poussa un cri de joie et se mit à tourner sur elle-même, les cheveux au vent.

— Oh, je l'adore celle-là !

La jeune fille prit le bras de Gray et l'entraîna sur la piste où des dizaines de corps se trémoussaient déjà. Gray n'eut d'autre choix que de danser. Tyler et Tom les rejoignirent et tous se lâchèrent sur la musique.

Du coin de l'œil, Gray vit Jake s'approcher et s'arrêter à côté d'Aidan, qui lui offrit un verre. Jake refusa d'un signe de tête. Aidan haussa les épaules et le but d'un trait avant de se rapprocher de ses camarades sur la piste.

Jake resta sur place à les observer, les sourcils froncés.

Consciente de son regard, Gray se réfugia dans la danse. Le brouillard poudreux s'éleva autour d'elle. Son corps lui semblait léger et souple. Elle avait l'impression que le rythme de la musique résonnait dans chaque partie de son corps, comme s'il faisait partie d'elle.

Le visage empourpré et humide de transpiration, Chloé tournoyait en chantant à tue-tête. Gray ferma les yeux et, les bras levés au-dessus de sa tête, elle se laissa emporter par la mélodie et lâcha prise. S'autorisant à être libre.

Mais, dix minutes plus tard, la musique l'abandonna. Elle avait soudain des vertiges, la bouche sèche et le cœur au bord des lèvres.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Chloé. Tu fais une drôle de tête.

— Je ne me sens pas très bien, répondit Gray, aussitôt assaillie par les regrets.

Parler ne faisait qu'aggraver les choses.

— Allons prendre l'air.

Chloé lui attrapa la main et l'entraîna vers le bar.

Tandis que les deux jeunes filles se frayaient un chemin à travers la foule, Gray fut gênée par la sensation désagréable de ses cheveux qui lui collaient au visage et par la nausée qui menaçait de la submerger à chacun de ses pas.

Elle trouvait rageant que Chloé ne semble même pas un peu barbouillée. Son amie paraissait juste inquiète.

L'ambiance était plus calme à l'écart de la piste de danse, et l'air indéniablement plus frais. Gray essuya la sueur sur son front et inspira

profondément dans l'espoir de reprendre le contrôle de son estomac. Elle avait la bouche aussi sèche que le désert du Sahara.

— J'ai besoin de boire, marmonna-t-elle.

Elle s'était à peine rendu compte que Chloé avait disparu lorsque cette dernière réapparut une minute plus tard avec une bouteille de bière, qu'elle lui colla dans la main.

— Prends ça, ça te fera du bien.

Piètre conseil.

— J'ai besoin d'eau, rétorqua Gray.

— Le barman a refusé de m'en donner. Il m'a dit qu'il n'en vendait qu'en bouteille et que je ne pouvais rien acheter parce que je n'avais pas l'âge légal. Tyler m'a filé ça. Il a pensé que ça pourrait aider.

Gray n'avait aucune intention de boire une goutte d'alcool supplémentaire. Ce qui ne l'empêcha pas de savourer le contact frais du verre contre sa peau brûlante. Elle porta la bière à son visage et l'appuya contre sa joue.

— Gray.

La voix teintée de l'accent du Nord de Jake était reconnaissable entre toutes.

Elle fit volte-face. Debout à quelques pas d'elle, il affichait une mine désapprobatrice.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Il jeta un coup d'œil à la bouteille qu'elle tenait à la main et répondit :

— Peut-être que tu devrais lever le pied. Tu as une sale tête.

C'était insultant à plus d'un titre. Mais avant que Gray ait pu imaginer une réplique cinglante, Chloé s'interposa entre eux, exaspérée.

— Et si tu t'occupais de tes affaires, Jake ? dit-elle. Tu passes ton temps à chercher des poux à Gray, à la regarder de haut. Tu es jaloux d'elle, ça se voit tellement que c'en est ridicule.

Même avec ses talons hauts, elle était si petite qu'elle devait se hisser sur la pointe des pieds pour lui faire face, ce qui lui donnait l'air d'un papillon en colère. Il la dévisagea avec une indifférence exaspérante.

— Je voulais seulement aider.

Chloé, stimulée par l'alcool et sa détermination à protéger Gray, rétorqua :

— Elle n'a pas besoin de ton aide. Tu t'acharnes sur elle parce que ton père a perdu les élections. Il serait peut-être temps que tu passes à autre chose, non ? Ça fait des mois, maintenant. Et Gray n'y est pour rien.

Les traits de Jake se crispèrent.

— Écoute, dit-il à Gray. Je ne suis pas en train de t'insulter ou quoi que ce soit dans le genre. Mais ce n'est pas une bonne idée de te saouler ici. Il y a trop de gens. Trop de curieux.

Peut-être qu'un autre jour, son conseil ne l'aurait pas atteinte de la sorte. Mais, ce soir-là, cela ne réussit qu'à la rendre furieuse. Il était d'une telle condescendance !

Sans tenir compte de son estomac barbouillé, elle lui lança une œillade assassine.

— Merci de t'inquiéter, mais je suis parfaitement capable de décider de la quantité que je veux boire.

Il soutint son regard un bref instant, et elle crut qu'il allait tenter de la convaincre. Mais, au lieu de ça, il secoua la tête et partit. Une main sur le ventre, Gray le regarda s'éloigner. Il s'arrêta pour récupérer sa veste, et après un dernier coup d'œil en direction de la jeune fille, il disparut derrière la grande porte vitrée.

Une brise automnale s'engouffra dans la boîte de nuit, apportant une fraîcheur qui caressa agréablement la peau brûlante de Gray. Puis, la porte se referma et la chaleur humide fit son retour.

Prise d'un nouveau haut-le-cœur, Gray porta la main à sa bouche.

— Quelle arrogance !

Chloé était toujours furieuse, mais dès qu'elle vit le visage de Gray, sa colère s'envola.

— Ça a empiré, Gray ? demanda-t-elle.

La jeune fille confirma d'un hochement de tête.

— Faut que je rentre, dit-elle d'une voix pâteuse. Je vais être malade.

Elle n'osa pas parler davantage. La gravité de son état devait se lire sur ses traits, car Chloé réagit aussitôt.

— Je vais chercher nos affaires, dit-elle.

Gray s'appuya contre le mur pendant que son amie courait au vestiaire en brandissant un petit ticket blanc. Une minute plus tard, elle revenait avec les manteaux qu'elles avaient déposés en début de soirée, quand tout leur avait semblé si excitant.

Mais Gray ne pouvait attendre davantage. Elle avait besoin d'air. Tout de suite.

Le videur s'écarta en fronçant les sourcils lorsqu'elle sortit en trombe de la boîte de nuit, les hauts talons qu'elle avait empruntés dérapant sur le ciment. Elle s'arrêta brièvement sous l'auvent noir et blanc au-dessus duquel était écrit « BIJOU » en lettres magenta lumineuses. L'air d'octobre était aussi froid que de la glace contre sa peau moite.

Puis elle fit deux pas sur la droite et vomit dans le pot d'un palmier géant.

— Gray !

Chloé se précipita vers elle.

— Elle ne peut pas faire ça là, intervint le videur.

Chloé releva les cheveux de Gray et se tourna vers lui pour le fusiller du regard.

— Fichez-lui la paix.

Ils continuèrent à se disputer par-dessus le dos de Gray tandis que la nausée de la jeune fille s'estompait lentement. Elle se redressa en s'essuyant la bouche d'un revers de la main.

Tout se déroula ensuite très vite.

— Ça alors ! Ce s'rait pas Gray Langtry ? s'exclama un homme.

— C'est bien elle ! répondit un second.

Une série de flashs aveuglants illumina la nuit. Le crépitement des appareils photo retentissait tout autour d'elles, comme si on était en train de leur tirer dessus.

Chloé étouffa un cri de surprise et tituba en arrière tandis que les inconnus les bombardaient de questions.

— Comment te sens-tu ? se moqua une voix masculine teintée d'un accent de l'Essex. Un peu fatiguée et émotive ?

— Sexy, la copine ! Tu nous la présentes ? C'est quoi ton nom, ma jolie ?

— On a un peu trop forcé sur la bouteille, trésor ?

Flash. Flash. Flash.

Aveuglée par toute cette lumière, Gray ne pouvait voir ses interlocuteurs, mais elle comprit instantanément à qui elle avait affaire. À *quoi* elle avait affaire.

Son cœur se serra.

— Ta mère est-elle au courant que tu picoles ? s'enquit le premier homme.

Les autres s'esclaffèrent.

— Tu n'as pas l'âge légal pour ça, jeune fille, commenta l'un d'eux. Tu mériterais une bonne fessée.

Pendant ce temps, les flashs continuaient de crépiter inlassablement.

— Gray ! (La voix de Chloé était étrange, haut perchée et nerveuse, et la jeune fille lui broyait les doigts.) Qu'est-ce qu'on fait ?

Désespérée, Gray regarda autour d'elle à la recherche d'une échappatoire. Derrière eux, le videur, vêtu de noir, les bras croisés et le visage impassible, bloquait la porte. Elles ne pouvaient pas rejoindre leurs amis.

Derrière les paparazzi, il y avait Park Lane, animée par la circulation de la fin de soirée.

Gray jeta un coup d'œil à Chloé et répondit :

— On court.

2.

Encore partiellement aveuglée par les flashs, Gray devina à travers les lueurs qui dansaient devant ses yeux quatre hommes imposants, épaule contre épaule, qui formaient un barrage humain et riaient en la mitraillant avec leurs appareils photo.

Elle saisit la main de Chloé et leur rentra dedans en jouant des coudes. C'était comme essayer de déloger d'énormes rochers.

Toujours hilares, les paparazzi finirent néanmoins par les laisser passer.

Tête baissée et se cachant le visage, les deux jeunes filles s'élancèrent en courant dans la nuit sans se lâcher. Gray entendit le martèlement sourd des pas des photographes qui les poursuivaient, le crépitement de leurs flashs résonnant à ses oreilles telles de petites bombes.

— Allez, Gray, fais-nous un sourire ! cria l'un d'eux.

Aucune des deux filles ne souriait.

Même chaussées de talons hauts, elles étaient plus rapides que des photographes d'âge mûr peu habitués à faire de l'exercice.

Les hommes étaient encore en train de rire lorsqu'elles les distancèrent.

— C'est pas grave, les nargua l'un des paparazzi. On a tout ce qu'il nous faut.

Enfin, Gray cessa de les entendre et il n'y eut plus autour d'elles que les bruits de la ville. Elles continuèrent à dévaler Park Lane avec ses hôtels

et ses restaurants branchés qui défilaient à la périphérie de son champ de vision jusqu'à ce que Chloé trébuche sur un pavé et lui lâche la main.

— Chloé ! s'exclama Gray en faisant volte-face. Est-ce que ça va ?

Chloé ne répondit pas. Elle demeura à quatre pattes, leurs manteaux étalés autour d'elle.

Gray s'accroupit à côté d'elle.

— Tu t'es fait mal ?

— Non, ça va.

Mais lorsqu'elle releva la tête, ses joues étaient rougies par les larmes, l'alcool et l'épuisement. Sans parler de son eye-liner qui avait coulé.

Gray était consciente qu'elle ne devait pas avoir meilleure mine. Elle sentit la sueur qui lui dégoulinait dans le dos se rafraîchir sous l'effet de l'air nocturne. Il faisait un froid glacial. Seulement vêtue d'une robe courte, elle frissonna.

Chloé lui tendit la main.

— Aide-moi à me relever.

Gray tira un peu trop fort et les deux amies titubèrent, accrochées l'une à l'autre. Un couple bien habillé les dépassa en les toisant, l'air outré.

Se sentant à vif et vulnérable, Gray détourna le regard.

Elle aurait dû se douter que ça se passerait ainsi. Le Bijou, prisé des jeunes de la haute société et des stars, apparaissait souvent dans les journaux à scandale. Par ailleurs, ce n'était pas la première fois qu'elle se faisait traquer par des paparazzi. Le pire avait été la période juste après les élections. Ils s'étaient infiltrés partout, devant son lycée, au café où les élèves se retrouvaient après les cours…

Après la parution d'une photo d'elle sortant de classe avec pour titre « La fille de la Première ministre en jupe super mini », sa mère avait porté plainte contre la presse.

Il y avait eu des réunions tendues avec les éditeurs de magazines, et pendant un temps, ils l'avaient laissée tranquille. Pensant que le pire était derrière elle, elle avait baissé sa garde.

Et laissé tomber sa mère.

Les effets de l'alcool s'étaient à présent complètement dissipés. Gray avait les idées claires, mais elle était fatiguée et frigorifiée. Elle ramassa son manteau et tendit le sien à Chloé.

— Il faut repartir, dit-elle, au cas où ils nous suivent encore.

— On ne peut pas courir avec ces talons, protesta Chloé en claquant des dents tandis qu'elle resserrait les pans de son manteau. Il nous faudrait un taxi ou un truc dans le genre.

Mais il n'y avait pas un taxi de libre. Il était minuit un jeudi soir et tous les pubs du centre de Londres étaient en train de se vider. Gray ne pouvait se permettre de faire le pied de grue pour essayer d'arrêter un taxi si près du Bijou, au risque d'être retrouvée par les paparazzi.

Un peu plus loin, elle avisa un bus à impériale. L'intérieur lui parut sûr. Et chaud. Elle prit aussitôt une décision.

— Allons dans ce bus, dit-elle en le désignant. Nous réfléchirons à quoi faire ensuite.

*
* *

Heureusement, le bus était presque vide. Un jeune couple, installé à l'avant, parlait à voix basse dans une langue qu'elle ne reconnut pas. Un homme âgé, un peu plus loin, regardait par la fenêtre.

Chloé valida son titre de transport. Gray, qui n'en avait pas, resta près d'elle en croisant les doigts pour passer inaperçue.

Debout près de la porte avant, une cannette de bière à la main, un groupe d'hommes dévisagea les deux filles.

— Tout va bien, ma jolie ? dit l'un d'eux.

Les autres ricanèrent.

Tête baissée, Gray agrippa le bras de Chloé jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une place vers le fond. Il lui fallut attendre le départ du bus pour pouvoir à nouveau respirer. Elle se retourna alors pour jeter un coup d'œil au Bijou. Les photographes avaient disparu.

— Où va-t-on ? demanda Chloé, sourcils froncés en constatant que le véhicule tournait dans une rue qu'elle ne connaissait pas.

— Aucune idée. (Gray déglutit, inquiète.) Je crois que je ferais mieux d'appeler ma mère.

Chloé écarquilla les yeux de surprise.

— Tu es sûre ? Elle pense que tu es chez moi.

— De toute façon, elle apprendra la vérité par les journaux demain. (Gray lança un regard furtif aux hommes qui lorgnaient toujours dans leur direction.) Et puis, nous ne sommes pas en sécurité.

Chloé suivit son regard et approuva.

— Tu as raison, il vaut mieux l'appeler. Ces types pourraient te reconnaître.

Au moins, elle avait eu la présence d'esprit de ne pas se séparer de son sac pendant qu'elle était au club. Il était toujours suspendu à son épaule par une fine chaîne dorée. N'ayant pas besoin de clé là où elle habitait, Gray n'avait pas grand-chose dedans, juste un rouge à lèvres, de la poudre, un billet de dix livres et son téléphone.

Les doigts encore engourdis par le froid, elle composa tant bien que mal le numéro du portable que personne d'autre, ou presque, ne connaissait.

Après deux sonneries, sa mère décrocha.

— Gray ? Que se passe-t-il ?

En entendant sa mère, la bravoure de Gray fondit comme neige au soleil. Les yeux brûlants de larmes, elle répondit d'une voix tremblante.

— J'ai besoin d'aide. Je suis allée avec Chloé à une fête au club du père d'Aidan et il y avait des photographes. Ils nous ont poursuivies dans la rue. C'était horrible !

Sa mère réagit de façon remarquable, elle digéra immédiatement l'information et se concentra sur le plus important.

— Est-ce qu'ils vous suivent encore ? s'enquit-elle vivement. Où êtes-vous ?

— Je suis avec Chloé. Nous sommes dans un bus en direction de… quelque part.

Sa voix se brisa et, dissimulant ses yeux d'une main, elle chuchota :

— Il y a des types qui n'arrêtent pas de me reluquer. Je veux seulement rentrer à la maison.

— Ne t'inquiète pas. Je vais vous sortir de là.

Sa voix était claire et ferme. Gray reconnut le ton qu'elle prenait pour la « gestion de crise ». Normalement, elle trouvait ça agaçant. Mais cette fois, cela la rassura.

Elle entendit alors l'un des individus dire :

— Regardez, les gars. Elle pleure. Je devrais peut-être aller lui faire un câlin.

Il devait avoir au moins trente ans. Pourquoi les hommes étaient-ils si répugnants ?

La voix de sa mère la ramena au moment présent.

— Gray, je dois appeler la sécurité sur mon autre ligne, mais je suis toujours là. Je reste avec toi, d'accord ? Ne raccroche pas.

— D'accord.

Chloé adressa à Gray un regard interrogateur.

— Elle appelle de l'aide. (Gray désigna la fenêtre.) Essaie de repérer où nous sommes.

Obéissante, Chloé se pencha pour coller son visage contre la vitre, la main en visière.

Une minute plus tard, Gray entendit à nouveau la voix de sa mère.

— Je te transfère à un membre de l'équipe de sécurité, Gray. Il a quelques questions à te poser. Mais je reste en ligne. Je suis là.

Il y eut une série de clics, puis un homme prit la parole.

— Gray ? Je suis Raj Patel. Je m'occupe de la sécurité pour ta mère. Tout d'abord, êtes-vous en sûreté ?

Il avait le même accent du Nord que Jake et, malgré l'urgence de ses mots, sa voix avait quelque chose d'apaisant qui fit refluer sa panique.

— Oui, répondit-elle. Nous sommes dans un bus.

— Quel bus ? Avez-vous vu le numéro ?

Gray avait repéré le numéro juste avant de monter.

— C'est le 704.

— Bien. Savez-vous où se trouve le bus en ce moment même ?

Gray tapota le bras de son amie.

— Où sommes-nous ?

Chloé se tourna vers elle.

— Culross Street.

Gray transmit l'information à Raj.

— Bien, dit-il, et son approbation réconforta la jeune fille. Je veux que vous nous attendiez. Tâchez de ne pas attirer l'attention. Et surtout, ceci est important, quelles que soient les circonstances, ne descendez de ce bus qu'avec quelqu'un qui vous aura montré son badge et donné mon nom. Compris ?

Son ton était extrêmement sérieux. On voyait bien qu'il ne plaisantait pas. Gray sentit une montée de panique lui oppresser la poitrine. Rien de ce genre ne s'était produit depuis que sa mère était devenue Première ministre. Elle n'avait jamais eu besoin d'être secourue.

— Compris.

— Combien de batterie te reste-t-il sur ton téléphone ?

Gray jeta un coup d'œil à l'écran.

— Vingt pour cent.

— Il faut l'économiser au cas où quelque chose tournerait mal, dit-il. Quand j'aurai raccroché, je demanderai à ta mère d'en faire autant, mais tu dois garder ton portable allumé.

Après lui avoir donné quelques instructions supplémentaires, il mit fin à la conversation.

Gray serra le téléphone dans sa main. La respiration de sa mère lui parvint.

— Maman, dit-elle à voix basse. Je suis désolée.

— Ne t'inquiète pas de ça pour l'instant, lui dit sa mère. Je dois raccrocher. Raj veut que tu économises ta batterie. Mais tu dois me

promettre d'appeler si tu as besoin de moi. Peu importe ta batterie.

— D'accord, répondit Gray d'une petite voix.

— Et s'il te plaît, Gray, la supplia sa mère, fais attention à toi.

Après avoir raccroché, Gray garda la tête baissée, évitant de croiser le regard de quiconque. Chloé et elle échangeaient à voix basse, tournées vers la fenêtre, lorsqu'un homme se laissa tomber sur le siège en face d'elles avec un sourire carnassier.

Gray reconnut aussitôt ses épais cheveux châtains et sa chemise bleu clair ; c'était le type qui avait parlé de lui faire un câlin.

— Je me suis dit qu'on devrait apprendre à se connaître. (Penché en avant, il lorgnait avec insistance les formes de Chloé.) Vu que nous allons devenir amis…

À l'avant du bus, ses acolytes éclatèrent de rire et l'encouragèrent de la voix.

— Aucune nana ne lui résiste, dit l'un d'eux en donnant un coup de poing dans l'épaule de son voisin.

Gray baissa les yeux sur ses genoux et Chloé prit les choses en main.

— Vous pourriez nous laisser tranquilles ? Nous voulons seulement rentrer chez nous.

Le type grimaça et sa voix se teinta d'une intonation mauvaise.

— Pourquoi vous êtes comme ça, hein ? J'essaie juste d'être sympa. C'est pas un crime ? Pourquoi vous pouvez pas être sympas, vous aussi ?

Gray se couvrit le visage avec sa main. Elle ne savait pas quoi faire. S'il la reconnaissait, la situation risquait de dégénérer pour de bon. Mais son geste ne fit qu'attirer l'attention de l'homme.

— Attends un peu, dit-il en l'examinant de plus près. Je t'ai pas déjà vue quelque part ?

Elle pouvait presque voir fonctionner son cerveau imbibé d'alcool. Il essayait de la remettre, et il fallait qu'elle se débarrasse de lui avant qu'il y parvienne.

— Vous ne la connaissez pas, asséna Chloé d'une voix glaciale. Par ailleurs, elle a seize ans. Quel âge avez-vous ?

L'espace d'un instant, il eut l'air surpris. Mais il se ressaisit rapidement.

— Seize ans, c'est assez âgé, dit-il. Y a rien d'illégal.

— Vous êtes immonde, dit Chloé en prenant le téléphone des mains de Gray. De toute façon, nous venons d'appeler la police.

— Ah oui, c'est comme ça que vous voulez la jouer ? (Un rictus mauvais déforma ses traits.) Vous croyez que vous êtes belles au point de faire tout ce qui vous chante ? J'ai un scoop pour vous, les filles. Les flics vont pas arrêter un bus parce que deux jolies petites minettes font un caca nerveux.

Le visage du type s'était empourpré.

Gray regarda autour d'elle dans l'espoir de trouver de l'aide, mais les autres passagers s'étaient détournés de la scène. Seuls les amis de l'homme se régalaient du spectacle en ricanant comme des hyènes.

Il agita son index sous le nez de Gray.

— Je sais que tu es quelqu'un. J'ai déjà vu ton minois quelque part. T'es mannequin, un truc dans le genre ? Chanteuse ? C'est pour ça que tu te crois trop belle pour parler aux gens ?

Hors de son champ de vision, Chloé serrait si fort la main de Gray que c'en était douloureux. La jeune fille avait recommencé à trembler, mais cette fois ce n'était pas de froid.

— Je ne suis personne, dit-elle en regrettant que ce ne soit pas vrai. Je ne suis personne.

— Je vous en prie, laissez-nous tranquilles, supplia Chloé sans relâcher son étreinte sur la main de son amie. Nous voulons juste rentrer chez nous.

— « Nous voulons juste rentrer chez nous », répéta l'homme sur un ton moqueur. Vous devriez essayer d'être un peu moins arrogantes. Sales petites prétentieuses.

À peine finissait-il sa phrase qu'un hurlement de sirènes retentit. Le conducteur du bus freina si brusquement que le véhicule fit une embardée.

— C'est quoi ce b… ! s'exclama l'homme en se retournant.

Des gyrophares éclairèrent la nuit.

Les autres passagers échangèrent des murmures inquiets en tendant le cou pour apercevoir ce qui se passait. Gray vit un motard de la police se placer au niveau de la fenêtre du chauffeur et lui faire signe de se ranger.

Le bus ralentit.

À côté d'elle, Gray entendit Chloé chuchoter : « Pitié, pitié, pitié… »

Le véhicule finit par s'arrêter et le silence s'installa. Même le type qui une minute plus tôt les harcelait encore regardait l'avant du bus, bouche bée.

Le conducteur ouvrit la porte.

Un homme et une femme – tous deux plutôt jeunes et en costume noir – montèrent à bord.

— Désolés d'interrompre votre voyage, annonça la femme avec une bonne humeur incongrue. (Elle avait des cheveux blonds tirés en arrière et bougeait avec une aisance athlétique.) Ça ne prendra qu'une seconde.

Pendant qu'elle parlait, son partenaire scrutait les passagers. Il lui dit quelque chose et désigna l'endroit où Gray et Chloé étaient recroquevillées.

Les deux agents se dirigèrent vers elle. La femme arriva la première.

— Gray, Chloé ?

Elles hochèrent vivement la tête.

La femme jeta un coup d'œil à l'homme qui la regardait, bouche ouverte.

— Est-ce qu'il vous embête ?

Les deux jeunes filles hochèrent la tête encore plus vigoureusement.

Elle brandit un petit portefeuille noir qu'elle ouvrit d'un geste sec : un badge argenté scintilla sous la lumière.

— Fichez-moi le camp, dit-elle au malotru. À moins que vous ne préfériez faire un tour en prison. À vous de choisir…

Le type se leva à la hâte et dévala l'allée pour rejoindre ses amis qui ne rigolaient plus du tout.

La femme reporta alors son attention sur Gray.

Ses yeux étaient d'un bleu sombre et son expression indiquait que ce n'était pas le genre de personne qu'il faisait bon énerver.

— Je m'appelle Julia. (Elle désigna l'homme qui l'accompagnait.) Et voici Ryan. Nous sommes envoyés par Raj Patel pour vous ramener chez vous.

3.

Julia et Ryan escortèrent les filles à l'extérieur. Julia passa en premier, suivie de Gray et de Chloé. Ryan fermait la marche à quelques pas derrière elles. Les autres passagers les regardèrent partir en chuchotant. Gray garda la tête baissée.

Dehors, les motos des policiers avec leurs gyrophares formaient un grand cercle autour du bus. La nuit sembla à Gray encore plus fraîche que lorsqu'elle avait quitté le Bijou. Elle recommença à frissonner.

— Par ici, dit Ryan en désignant une voiture noire avec une plaque du gouvernement.

Gray et Chloé n'eurent pas besoin de se faire prier. Elles montèrent à l'arrière, heureuses de retrouver un peu de chaleur. Lorsqu'elle fut installée, Gray se laissa aller contre le dossier de la banquette avec un soupir de soulagement.

Julia prit le volant et Ryan s'assit côté passager. Tandis qu'elle mettait en marche le moteur, il saisit l'émetteur radio et annonça :

— Unité C5. Luciole récupérée.

— Bien reçu, C5.

Dès que la voiture eut rejoint la circulation, les motos accélérèrent et leurs lumières bleues s'éteignirent une à une.

Julia croisa le regard de Gray dans le rétroviseur.

— Nous déposons d'abord Chloé, puis nous te ramènerons chez toi.

Quand la garde du corps reporta son attention sur la route, Chloé se pencha vers son amie et chuchota :

— Ta mère va être furieuse, non ?

Gray n'essaya pas de minimiser la situation.

— À mon avis, c'était ma dernière fête de l'année.

Après ça, le silence s'installa dans l'habitacle.

Sa tête commençait à la lancer et elle avait la bouche sèche avec un arrière-goût aigre. Elle regarda par la fenêtre. Même à cette heure, il y avait du monde partout. Des gens en voiture, d'autres qui marchaient, traversaient la route ou descendaient des bus. Il était difficile d'imaginer qu'elle avait pu, un jour, parcourir ces rues comme eux, sans être reconnue. Ou poursuivie. Ou photographiée. Ou raillée.

Cette vie anonyme semblait remonter à plusieurs siècles.

Pourtant cela ne faisait que huit mois.

Ce jeudi-là, à son réveil, elle était encore l'enfant d'une politicienne britannique, une parmi des milliers. Mais à vingt-trois heures ce même jour, elle était devenue la fille unique d'une femme Premier ministre.

Cela avait été la fin de tout. La fin des cafés. La fin des fêtes.

La fin de la normalité.

Désormais, elle passait sa vie à l'arrière de voitures officielles aux vitres teintées, entourée de gardes du corps en costume, trop occupés à assurer sa sécurité pour parler avec elle. Ses moindres déplacements représentaient un problème. Traîner avec des amis. Faire les magasins. Même aller dans un café était toute une histoire.

Aller à la soirée d'Aidan ? Impossible, mais c'est gentil d'avoir demandé. Trop difficile à sécuriser. Trop de gens.

Alors elle avait menti et s'y était rendue en douce. N'importe quoi pour retrouver un peu de normalité. Et à présent, ça aussi ça serait fini.

Lorsqu'ils se garèrent dans la rue de Chloé, Ryan sortit de la voiture pour aller lui ouvrir.

La jeune fille détacha sa ceinture de sécurité et se tourna brièvement vers Gray.

— Je t'appellerai demain.

Puis, elle ajouta à voix basse :

— J'espère que ta mère ne va pas te tuer.

Pendant le reste du trajet, Gray demeura seule à l'arrière du véhicule. Le regard rivé droit devant, elle cherchait comment elle allait expliquer la situation à sa mère.

Peu de temps après, les hautes grilles à pointe de Downing Street apparurent devant eux. Les policiers qui montaient la garde, vêtus d'un uniforme thermique noir, étaient armés jusqu'aux dents.

Julia abaissa sa vitre et montra son badge à un homme pourvu d'une mitraillette en bandoulière. Ce dernier jeta un coup d'œil à l'arrière du véhicule et dévisagea Gray sans afficher la moindre expression.

Il opina du chef, recula et fit un signe en direction du poste de garde situé derrière lui. La grille coulissa en frémissant.

Alors que la voiture s'engageait dans l'allée sombre, Ryan appuya sur un bouton de sa radio.

— Unité C5, dit-il. Luciole à bon port.

— Bien reçu, répondit une voix masculine. Beau travail à vous deux.

De nuit, Downing Street ressemblait à n'importe quelle ruelle chic de Londres avec ses maisons de ville georgiennes alignées d'un côté et ses lampadaires en fonte à l'ancienne. Elle semblait parfaitement ordinaire.

Mais c'était loin d'être le cas.

Il s'agissait de la voie la mieux sécurisée, la mieux surveillée et la mieux protégée de tout le pays. Les portes d'entrée étaient factices. Derrière se trouvaient d'immenses immeubles de bureaux, où travaillaient des centaines d'employés haut placés du gouvernement. Rien ici n'était conforme aux apparences.

Julia arrêta la voiture et coupa le moteur. Ryan s'empressa de sortir pour aller ouvrir la portière de Gray.

Après avoir détaché sa ceinture de sécurité, Julia se tourna vers la jeune fille et annonça :

— Home sweet home.

Sauf que cet endroit n'avait rien de doux, mais Gray n'avait pas l'intention de lancer le débat.

— Merci d'être venus me chercher, dit-elle. C'était plus effrayant que c'en avait l'air.

— Je sais, répondit simplement Julia. Et de rien.

En descendant de la voiture, Gray se sentit vidée, comme si la nuit lui avait pompé toute son énergie. Et ce n'était pas fini.

Sa mère l'attendait.

Elle se dirigea d'un pas lourd vers la porte d'un noir brillant au centre de laquelle scintillait un 10 en argent poli. Gray trouvait toujours aussi étrange qu'il n'y ait pas de poignée à l'extérieur. Il était impossible de l'ouvrir si les personnes à l'intérieur n'en avaient pas envie.

La porte s'ouvrit avant même qu'elle ait eu le temps de penser à frapper.

Un garde équipé d'une veste en kevlar et d'une chemise blanche s'écarta pour la laisser entrer dans ce qui ressemblait beaucoup à un salon normal. Sauf que derrière lui, deux de ses collègues étaient assis dans un petit box devant une rangée d'écrans d'ordinateur.

Leurs visages impassibles ne trahirent aucune émotion lorsque Gray passa à côté d'eux, débraillée, épuisée et impatiente de retrouver son lit.

— Bonne nuit, dit l'un des gardes alors qu'elle s'engageait dans le couloir.

— Bonne nuit, répondit-elle automatiquement.

Les lumières du rez-de-chaussée étaient toujours allumées, elle n'eut donc pas à toucher un interrupteur tandis qu'elle foulait le carrelage noir et blanc. Elle passa devant une horloge comtoise et un meuble en noyer comportant des dizaines de petits casiers. Dans la journée, il contenait les téléphones portables de tous ceux qui étaient en visite dans le bâtiment. À cette heure, il était presque vide.

Elle prit le premier couloir à gauche, passa devant un escalier tournant sans lui accorder un regard, et continua jusqu'à un second plus étroit.

Tout en montant les marches, elle garda les yeux rivés sur ses pieds. Les chaussures à talons blanches qu'elle avait empruntées étaient sales et abîmées. L'ensemble de sa tenue semblait d'ailleurs souillé. Il était difficile d'imaginer qu'elle avait pu être si heureuse un peu plus tôt dans cette robe.

Sur le palier, elle s'engagea dans un couloir sombre, seulement éclairé par la lumière tamisée d'appliques murales discrètes, et ouvrit la première porte.

Sa mère, qui était visiblement en train de faire les cent pas, accourut à sa rencontre.

— Dieu merci, dit-elle en serrant sa fille contre elle. Tu m'as fait une de ces peurs.

Malgré l'échange téléphonique qu'elles avaient eu dans le bus, ce n'était pas l'accueil auquel Gray s'était attendue. Ces derniers temps, leur relation était plutôt tendue et Gray avait la certitude que les conséquences de son incartade allaient être sévères. Mais elle apprécia la chaleur de ces retrouvailles. L'espace de quelques minutes, elle redevint une fille normale et rendit son étreinte à sa mère.

— Je suis désolée, maman, murmura-t-elle.

— Je sais. (Sa mère s'écarta en lui saisissant les poignets et la dévisagea avec attention.) Raj m'a dit que tu allais bien, mais il fallait que je m'en assure personnellement.

— Maman, je ne me doutais pas qu'il y aurait des photographes. J'ignore comme ils ont su que je serais à cette fête…

— Ils ont des moyens de dénicher ce genre d'information, intervint Richard, le beau-père de Gray, en sortant de la cuisine, une tasse à la main. Ils ont probablement soudoyé le personnel du club, ou l'un de tes camarades.

Gray se raidit.

Il était encore debout, lui aussi. Évidemment. Il était toujours là quand elle et sa mère avaient un moment de libre. Toujours en train de se mettre entre elles.

Il tendit à son épouse une tasse de thé fumante et se tourna vers Gray qu'il dévisagea de ses yeux d'un bleu glacial.

— Tu as dû avoir une sacrée frayeur.

— C'est bon, marmonna-t-elle en s'écartant d'eux. Je vais bien.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête, Gray ? lui demanda sa mère. Qu'est-ce qui t'a pris d'aller à une soirée sans nous en parler ? Tu étais censée étudier chez Chloé.

De toute évidence, le moment de répit était terminé. Ils pouvaient à présent enchaîner sur la phase de colère à laquelle Gray s'était attendue dès le début.

— Chloé avait vraiment envie d'aller à la fête d'Aidan. Comme le club appartient à son père, j'ai pensé que ça ne risquait rien. Je croyais qu'on n'y resterait qu'une petite heure, mais…

Gray haussa les épaules.

— Mais, quoi ? (Richard fit un pas vers elle en inspirant profondément.) Gray. Tu as bu ?

— Non.

Le mensonge était sorti tout seul, sans qu'elle ait eu le temps d'y réfléchir. C'est alors qu'elle se rappela les photographes – la lumière des flashs pendant qu'elle vomissait dans la plante en pot – et ses épaules s'affaissèrent.

Il était inutile de mentir. Si elle ne leur disait pas la vérité, les journaux s'en chargeraient.

— Un petit peu, reconnut-elle.

— Oh, Gray.

Voyant la déception dans les yeux de sa mère, elle ajouta :

— Pas beaucoup. Juste une sorte de punch aux fruits. Rien de plus.

Sa mère et Richard échangèrent un regard.

C'était toujours comme ça. Depuis qu'ils étaient mariés, ils formaient une équipe. Et Gray n'en faisait pas partie.

— Je ne suis plus une enfant, leur rappela-t-elle. J'ai presque dix-sept ans. Et si j'ai envie de boire un verre de punch à une fête, je le bois. Pas la

peine d'en faire tout un plat. (Elle leva les mains, exaspérée.) J'ai dit que j'étais désolée, et c'est le cas. Merci de m'avoir aidée. J'espère que je n'ai pas fichu ta vie en l'air. Et maintenant, j'ai besoin de dormir.

Elle tourna les talons et commença à traverser le salon.

— Je t'interdis de quitter cette pièce.

La voix de sa mère pouvait figer une salle pleine de politiciens, mais Gray continua son chemin. La douleur lui martelait le crâne, et elle avait la bouche pâteuse avec toujours cet arrière-goût désagréable. Elle était si fatiguée.

Les regarder une minute de plus, et penser à l'énormité de sa bourde, était au-dessus de ses forces.

— Gray…, l'appela sa mère sur un ton menaçant.

Mais la jeune fille ne s'arrêta pas.

— J'ai besoin de dormir, dit-elle sans se retourner. Tu me crieras dessus demain matin, d'accord ?

— Cette conversation n'est pas terminée, rétorqua sa mère.

— Je sais, soupira Gray avec un haussement d'épaules fataliste.

4.

À travers la vitre ouverte de la voiture, Julia regarda Gray se diriger vers la porte d'un pas traînant, les épaules affaissées, la tête basse.

Avec ses talons et sa minirobe, elle essayait de toute évidence de paraître plus vieille qu'elle ne l'était. Mais c'était une gamine effrayée qu'elle avait secourue dans le bus.

— J'ai eu du mal à me retenir de mettre une droite à ce type, dit-elle surtout pour elle-même. Il savait parfaitement que ces filles n'étaient pas assez âgées pour ce qu'il avait en tête.

Ryan lui lança un regard en coin.

— Tu ne l'as peut-être pas frappé, mais à mon avis, il ne retentera pas ce genre de coup avant un bon moment.

— Il s'en est bien tiré.

En entendant la colère dans sa voix, Ryan la dévisagea avec curiosité, mais s'abstint de l'interroger. Et Julia ne s'étendit pas sur le sujet. Elle était nouvelle dans l'équipe, mais il avait déjà remarqué qu'elle n'appréciait pas les questions trop personnelles.

À dire vrai, il ne savait pas grand-chose d'elle, mis à part qu'elle avait travaillé pour l'armée, et qu'elle semblait aussi coriace que motivée. Mais motivée par quoi ?

Julia, l'air pensif, n'avait pas quitté la gosse des yeux.

— Je n'aimerais pas être à sa place, dit-elle. Elle ne peut aller nulle part sans être remarquée. Harcelée. Ça doit être difficile.

Ryan émit un grognement teinté de mépris.

— D'après ce que j'ai entendu dire, c'est une vraie casse-pieds. Elle passe son temps à faire la fête. À fausser compagnie à ses gardes du corps. Tout le monde dit qu'elle est ingérable.

— Peut-être que c'est le cas, dit Julia en se tournant vers lui. Mais dans un sens, je la comprends.

Le téléphone de Ryan vibra et il jeta un coup d'œil à l'écran. C'était un message de Raj.

Mon bureau. Cinq minutes.

— Le patron veut nous voir, dit-il à Julia.

Elle démarra la voiture.

Ils se garèrent sur l'un des emplacements à l'arrière d'un imposant édifice du gouvernement. Julia remit les clés au poste de garde et entra à la suite de Ryan dans un petit immeuble de brique.

Le bâtiment, que rien ne démarquait, surplombait l'étendue verte du parc Saint-James. Si vous vous teniez sur la pointe des pieds, au dernier étage, il était possible de discerner le toit du palais de Buckingham.

C'était l'un des quartiers les plus huppés de Londres, et pourtant il semblait parfaitement ordinaire ; des milliers de touristes passaient à côté chaque jour sans même y prêter attention.

C'était caractéristique de Talos. L'une des meilleures sociétés de sécurité du pays, qui assurait avec discrétion la protection des millionnaires, des membres de la famille royale et du gouvernement.

À l'intérieur, le petit vestibule était brillamment éclairé. Un garde armé regarda Julia et Ryan appliquer le bout de leurs doigts sur les minuscules écrans bleus afin d'ouvrir les portes blindées.

Raj Patel, le propriétaire et fondateur de la société, occupait un vaste bureau au dernier étage. Quand Julia frappa à la porte, il les invita à entrer de sa voix grave et familière.

Il n'était pas surprenant de le trouver là à une heure du matin. Tout le monde savait qu'il préférait travailler de nuit.

Il était assis à son bureau avec, devant lui, deux ordinateurs portables ouverts. Pas très grand, mais robuste, il avait les cheveux ainsi que les yeux noirs et la peau mate. Malgré son âge, la quarantaine bien tassée, Julia ne lui avait jamais vu un seul cheveu gris.

— Vous êtes de retour. Bien, dit-il avec un accent qui trahissait son enfance dans le nord de l'Angleterre.

Il désigna les deux chaises en face de lui.

— Asseyez-vous.

Raj était la personne la plus calme qu'elle connaissait. S'il voulait les voir d'urgence, c'était qu'il y avait anguille sous roche.

Peu importait ce qu'il lui demanderait, elle était prête à le faire. Elle lui devait bien ça.

Elle avait fait sa connaissance durant son adolescence, alors qu'il travaillait dans son école. Puis, ils s'étaient perdus de vue. À l'âge de dix-neuf ans, tenant tête à ses parents, elle avait rejoint l'armée et s'était spécialisée dans le renseignement. Quand elle avait arrêté, elle n'avait pas su quoi faire.

Puis, un jour, Raj l'avait appelée. « J'ai entendu dire que tu cherchais du boulot. J'ai un poste qui pourrait te plaire. »

Elle ignorait comment il avait obtenu son numéro, ni même comment il avait été mis au courant de sa situation. Mais elle était allée le voir, car elle avait le souvenir d'un homme sage et bon, qui ne travaillait qu'avec les meilleurs.

Une semaine plus tard, elle avait commencé une formation avec l'équipe de sécurité la plus réputée du pays. Après cette formation, pour sa première affectation, elle avait dû assurer la protection d'un dirigeant d'entreprise à faible risque. Le mois dernier, on lui avait confié un cas plus délicat concernant un haut fonctionnaire.

Ce soir avait été sa mission la plus importante. Et tout s'était déroulé à la perfection.

Raj ferma ses ordinateurs et dévisagea ses deux agents.

— Comment ça s'est passé ?

Ryan répondit pour eux deux.

— Comme sur des roulettes. Le chauffeur de bus n'a pas fait de difficultés, et la fille était là où elle avait dit qu'elle serait.

— Comment va-t-elle ? demanda Raj à Julia.

— Elle a eu peur, mais ça va.

— Bien.

Raj ne posait jamais beaucoup de questions après une opération. Il savait que ses agents lui fourniraient un rapport écrit dès le lendemain matin et il s'attendait à ce que celui-ci soit détaillé.

— Vous avez bien travaillé ensemble, ce soir, reprit-il. Je vais vous laisser faire équipe pendant un temps. D'ailleurs, j'ai une mission pour vous. (Son expression était sérieuse.) Nous entendons de nombreuses rumeurs, venant de sources fiables, selon lesquelles une organisation soutenue par la Russie projetterait une attaque contre la Première ministre et sa famille.

Le cœur de Julia se mit à tambouriner dans sa poitrine, mais elle conserva un visage impassible. Une mission de protection pour Mme la Première ministre était le top du top.

— La menace est crédible et le danger important, poursuivit Raj. Je serai personnellement impliqué dans la protection de Mme la Première ministre. Je veux que tous les deux, vous assuriez la sécurité de Luciole.

Julia réprima un sourire.

— Luciole est jeune et rebelle, ce qui la rend plus facile à kidnapper, expliqua Raj en faisant naviguer son regard de l'un à l'autre. Après les événements de ce soir, nous allons renforcer les mesures de protection la concernant. Vous devez trouver un moyen de lui faire entendre raison. De lui faire comprendre la dangerosité de la situation, sans la terroriser. Comme je vous l'ai dit, ces menaces contre elle et sa mère sont crédibles. Le but de l'organisation soupçonnée est d'engendrer le chaos. D'affaiblir

le gouvernement. Et c'est ce qui se produira si ces gens parviennent à tuer ou à enlever la fille. Ils ne doivent en aucun cas réussir.

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Julia. Jamais Raj ne lui avait paru si sérieux.

— Ils ne réussiront pas, lui dit-elle. Nous ne le permettrons pas.

Il lui adressa un regard approbateur.

— C'est ce que je voulais entendre. Vous devrez être constamment avec elle. Vous l'accompagnerez au lycée et vous attendrez dans l'établissement afin de la ramener chez elle après les cours. Assurez-vous qu'elle ne prenne pas à nouveau la clé des champs. (Il se tourna vers Julia.) Surtout toi, je pense que tu pourrais tisser un lien avec elle. Elle ne réagit pas bien à l'autorité. Tu obtiendras davantage d'elle en jouant la carte de l'amitié. Fais-lui des confidences et gagne sa confiance.

Julia repensa à la jeune fille pâle et effrayée du bus, serrée contre son amie comme si la nuit elle-même était devenue son ennemie.

— Je ferai de mon mieux.

Raj s'adressa ensuite à Ryan.

— Ton expérience sera inestimable pour ce job. Nous avons affaire à des agents russes de haut niveau. Ils connaissent probablement toutes nos astuces. J'attends de toi que tu anticipes les leurs.

Ryan redressa la tête et carra les épaules.

— Comptez sur moi.

— Le début ne devrait pas poser trop de difficultés, poursuivit Raj. Dans un premier temps, Luciole n'ira nulle part en dehors de Downing Street et de son lycée. Vous pouvez vous répartir le travail comme bon vous semble, mais je veux que vous soyez tous les deux avec elle chaque fois qu'elle quittera le 10. (Il ouvrit un dossier et en sortit deux cartes plastifiées.) Ces badges vous donnent accès au numéro 10 à tout moment, de jour comme de nuit.

Julia baissa les yeux sur la sienne. Il n'y avait rien dessus hormis une empreinte de pouce, une puce, et le mot « Talos », mais son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Elle allait travailler à l'échelon le plus haut du gouvernement avec pour mission de protéger la fille de la Première ministre. Il n'y avait pas à dire, c'était mieux que de jouer les gratte-papier.

— Maintenant, filez rédiger vos rapports et rentrez vous reposer, leur ordonna Raj en fermant le dossier. Vous devrez être au 10 à huit heures tapantes pour l'emmener en cours.

Alors qu'ils étaient sur le point de partir, il ajouta :

— Gardez les yeux ouverts en permanence. Ce nouveau groupe est particulièrement redoutable. Ils exploiteront la moindre faiblesse de nos protocoles de sécurité. (Une ombre passa sur son visage.) S'ils mettent la main sur elle, elle ne survivra pas.

5.

Les paparazzi l'avaient surprise trop tard pour les journaux du matin, mais Internet ne dort jamais. À son réveil, les sites à scandale affichaient des photos de Gray et de Chloé aux abois, ainsi que de Gray, penchée au-dessus du pot, en train de vomir tripes et boyaux.

Un site annonçait en gros caractères « La beuverie de l'enfant rebelle de la Première ministre ».

Tandis que sur un autre on pouvait lire : « Soirée arrosée pour la petite Langtry ».

Le pire cliché montrait Gray bouche bée, le regard rivé sur l'objectif, ses yeux bleus cernés de mascara et ses cheveux noirs formant un halo autour de son visage blafard. L'article avait pour titre : « Ta mère sait-elle que tu es sortie ? ».

Gray fit défiler les images sur son téléphone, le ventre noué.

Elle avait passé une nuit agitée à rêver de flashs, de rires moqueurs, et de voix sarcastiques en train de crier : « Regarde par ici, ma jolie ».

Son smartphone avait vibré juste avant sept heures du matin, annonçant un message de Chloé.

Je suis désolée. Ne va pas sur le Net.

Lorsqu'elle entra dans la cuisine, un peu plus tard, sa mère était appuyée contre le plan de travail, vêtue d'une jupe et d'un blazer de

grand couturier bleu marine. Ses cheveux, méchés et lisses, s'arrêtaient au niveau de ses épaules. Elle était en train de parler avec Anna, son attachée de presse, les yeux rivés sur l'écran d'un ordinateur portable.

— Mon Dieu, dit la mère de Gray en se massant le front du bout des doigts. Je ne comprends pas comment c'est possible. Ils se comportent comme si elle avait tué quelqu'un.

Alors que Gray traversait la cuisine pour atteindre le réfrigérateur, Anna lui lança un regard noir.

Elle s'était chargée de la presse la dernière fois que Gray avait eu des ennuis. Normalement, elles s'entendaient plutôt bien, mais cette fois il était évident qu'elle considérait la jeune fille comme entièrement responsable.

Plus petite que la Première ministre, elle avait un accent écossais et des cheveux blonds toujours en bataille, comme si elle venait de littéralement s'arracher les cheveux de désespoir.

— Nous avons besoin de nous mettre d'accord sur la réponse à donner à tous les appels que nous recevons, dit-elle. Le téléphone n'arrête pas de sonner. Je reçois même des coups de fil d'Australie.

Elle ouvrit un document sur le portable et dit :

— Je suggère quelque chose du genre : « Gray Langtry et des camarades de lycée participaient hier soir à une fête donnée au Bijou, avec la permission du propriétaire. Quand, malade, la jeune fille a décidé de rentrer chez elle, elle s'est fait accoster par des représentants de la presse qui l'ont effrayée et intimidée. Nous aimerions vous rappeler que Gray n'a que seize ans et qu'elle a le droit au respect de sa vie privée. En les obligeant à fuir à pied dans un quartier qu'elles connaissaient mal, l'attitude agressive des photographes a mis la vie de Gray, ainsi que celle de son amie, en danger. Cela ne doit en aucun cas se reproduire. »

— Bien, murmura la mère de Gray en tournant l'ordinateur pour relire le texte. Cela reporte la responsabilité sur les journalistes. (Elle tapota l'écran.) Ajoutez une ligne qui dit que si la presse persiste à ne pas

respecter la vie privée de ma famille, je serai contrainte de recourir à des mesures judiciaires.

Anna hocha la tête, et fit pivoter le portable face à elle afin d'écrire.

— Excellent, dit-elle.

Tandis qu'elles travaillaient, Gray se versa un verre de jus d'orange et mit une tranche de pain à griller.

Ça se passait toujours comme ça. Elle faisait quelque chose de normal pour son âge, le gouvernement entier pétait les plombs, puis sa mère et Anna façonnaient une réponse tout en faisant comme si elle n'existait pas.

Et rebelote.

— C'est drôle, dit-elle, tournant le dos aux deux femmes. Aucune de vous ne songe à me demander si je ne suis pas trop perturbée après avoir été poursuivie dans la rue par des paparazzi. (Elle prit un ton sarcastique.) Oh, au fait, Gray, qu'est-ce que ça te fait de voir ta vie privée intégralement photographiée par des hommes d'âge mûr avec d'énormes appareils photo et une obsession malsaine pour tes formes ? (Elle fit volte-face pour les dévisager avec animosité.) Pas top. Voilà comment je me sens.

Les deux femmes échangèrent un regard.

— Bon, eh bien, je ferais mieux d'y aller… (Anna ferma son portable.) Je pense qu'on peut tourner la situation à notre avantage. Si nous nous y prenons bien, les journalistes parleront de ça au lieu de se pencher sur les problèmes posés par la loi sur l'immigration. (Elle rangea son ordinateur dans le sac brillant qui se trouvait à ses pieds.) D'ici vendredi, vous pourriez monter de trois points dans les sondages.

Gray lui jeta un regard assassin.

— Je suis ravie que mes déboires vous aident dans vos carrières.

Sa mère se tourna vers elle en affichant une expression glaciale.

— Ça suffit, jeune fille. Et tu restes là. Nous avons des choses à nous dire.

Furieuse, Gray demeura près de l'évier pendant que sa mère raccompagnait Anna à la porte et qu'elles se disaient au revoir en

chuchotant.

La porte se referma dans un bruit étouffé. Lorsqu'elle revint dans la cuisine, sa mère arborait déjà l'expression impassible qu'elle utilisait au travail.

— Assieds-toi, Gray, dit-elle en désignant la table. Il faut qu'on parle.

Sachant qu'il ne servait à rien d'argumenter, la jeune fille obéit.

De l'autre côté de la pièce, sa tranche de pain jaillit dans un cliquetis joyeux. Gray la laissa là où elle était.

— Combien de fois devrai-je te répéter que tes actions ont des conséquences ? lui dit sa mère.

— Anna vient de dire que tu vas monter dans les sondages, lui rappela Gray. N'est-ce pas la seule chose qui t'intéresse ?

— Non, rétorqua sa mère. Ce n'est pas la seule chose qui m'intéresse. Et tu le sais. Je m'intéresse à toi. (Elle se pencha en avant et scruta le visage de Gray.) Tu aurais pu être blessée la nuit dernière. Tu connais la situation de ce pays en matière de sécurité. Et malgré cela, tu t'exposes à des risques. Tu mens au sujet de là où tu te trouves. Tu sors sans protection. Tu te mets en danger. Sans parler de Chloé.

À la mention de Chloé, Gray baissa la tête, les yeux rivés sur ses mains. Elle détestait quand sa mère avait raison.

— Pourquoi ? insista sa mère. Pourquoi fais-tu ça ?

— Je veux juste être quelqu'un de normal, dit Gray à voix basse. Je suis allée à une fête. Tous ceux de ma classe y étaient. Pourquoi ça semble si difficile à comprendre ?

— Gray…, dit sa mère avec lassitude. Ce n'est pas une excuse pour me mentir.

— Je n'essaie pas de me trouver des excuses. J'essaie de t'expliquer que je ne peux pas vivre comme ça. (Gray balaya d'un mouvement du bras le petit appartement élégamment meublé.) Tu ne me laisses pas mener une vie normale, dit-elle d'une voix quelque peu tremblante. Je t'ai demandé de ne pas te présenter aux élections avant que j'aie au moins fini le lycée. Mais tu l'as fait quand même. Et ça a complètement bouleversé

nos vies… As-tu déjà songé que rien de tout ça ne serait arrivé si tu t'étais souciée de ce que je pense ?

— Tu es injuste. Bien sûr que je m'en soucie, insista sa mère. Tu connais mes raisons. Nous en avons parlé maintes et maintes fois. Un politicien ne choisit pas quand il devient Premier ministre. C'est une opportunité qui ne se présente qu'une fois dans une vie. Lorsqu'on me l'a proposé, j'ai accepté parce que j'avais le sentiment de pouvoir faire quelque chose de bien pour mon pays. Je ne voulais pas te blesser, mais je devais tenter ma chance.

Elle inspira profondément et lorsqu'elle reprit la parole, elle semblait plus calme.

— J'ai essayé de faire en sorte que ce soit le plus facile possible pour toi. Cependant, je suis consciente que c'est compliqué.

Ce n'était pas suffisant.

— Tu as fait en sorte que ce soit *plus facile* en me donnant une liste d'interdits. Je ne peux pas sortir seule après les cours. Je ne peux pas aller aux soirées avec mes amis. Je ne peux pas faire des erreurs sans finir en première page d'un magazine. (Elle enfouit la tête dans ses mains.) Mon ancienne vie me manque, dit-elle d'une voix étouffée. Notre ancienne maison me manque. (Elle prit une inspiration tremblante.) Papa me manque.

La pièce devint si silencieuse qu'elle entendit le bruit d'une porte qu'on refermait, quelque part dans l'immense bâtiment au sein duquel se trouvait le minuscule appartement.

Ses parents avaient divorcé trois ans plus tôt. Son père, qui travaillait pour le ministère des Affaires étrangères, était souvent en déplacement. Ces derniers temps, Gray avait de plus en plus de mal à supporter ses longues absences. Il n'était jamais là pour la soutenir.

— Gray. (La voix de sa mère s'était adoucie.) Je sais que c'est difficile pour toi. Cela fait des mois que je m'inquiète pour toi. (Elle marqua une pause.) Je ne t'ai rien dit, car j'ignorais comment tu allais réagir. Mais

pour être tout à fait honnête, cela fait un moment que je me demande si tu ne serais pas plus heureuse ailleurs.

Gray releva aussitôt la tête et lança à sa mère un regard soupçonneux.

— Ailleurs ? Où ça ?

— Il y a une école. Un pensionnat pour être plus précise. En dehors de Londres. Plusieurs Premiers ministres y ont envoyé leurs enfants. C'est un excellent établissement. Tu y serais en sécurité.

La trahison transperça le cœur de Gray avec une lame si tranchante que, l'espace d'un instant, elle en eut le souffle coupé.

— Tu veux te débarrasser de moi ?

— Bien sûr que non, je ne veux pas me débarrasser de toi, dit sa mère d'une voix apaisante. Ne sois pas si dramatique. Je songe juste à ce qui serait le mieux pour toi. Cette école est très bien, Gray. Ils ont l'habitude de ce genre de situations compliquées, d'assurer la protection des enfants de gens influents. Raj Patel y a travaillé par le passé, et il me l'a chaudement recommandée. L'endroit bénéficie d'un système de sécurité dernier cri. Tu y serais en sûreté. (Elle ajouta l'argument qui, d'après elle, pouvait lui permettre de convaincre sa fille.) Et là-bas il n'y a pas de paparazzi.

Gray repoussa sa chaise si brusquement que les pieds crissèrent sur le carrelage.

— Je suis désolée d'être pour toi une « situation compliquée », dit-elle avec raideur. Mais je n'ai pas envie d'aller dans un pensionnat pour que tu puisses passer plus de temps avec ta carrière et ton nouveau mari. Si tu veux te débarrasser de moi, tu n'as qu'à m'envoyer chez mon père.

Le visage de sa mère s'empourpra.

— Tu sais que j'aimerais que ton père soit plus souvent en Angleterre…

— C'est ça, oui, l'interrompit Gray.

Il était inutile de poursuivre cette discussion. Cela se terminait toujours de la même façon.

— Je vais être en retard en cours.

Elle traversa la cuisine ouverte avec son électroménager rutilant, puis le salon, pour rejoindre le couloir qui menait à sa chambre.

— Gray, je n'ai pas fini, l'interpella sa mère sur un ton plus sec.

Gray ralentit et se retourna avec une réticence maussade.

— Ça ne peut plus durer. (Sa mère était debout près de la table, le visage sévère.) Pour le moment, je ne te fais plus confiance. Tu mens constamment. Tu transgresses les règles que j'ai établies et tu n'en fais qu'à ta tête. Et par-dessus tout, tu te mets en danger. J'ai besoin de pouvoir garder en permanence un œil sur toi, ne serait-ce que pour ta propre sécurité. Tu es privée de sortie pendant trois semaines.

Gray ouvrit la bouche pour protester, mais sa mère leva la main pour couper court à toute discussion.

— Ce n'est pas un débat. Je t'informe juste de la situation. Quand tu ne seras pas au lycée, je veux que tu sois dans ce bâtiment. Les mesures de sécurité te concernant ont été renforcées. Une équipe t'a été affectée à temps complet. Elle t'attend au rez-de-chaussée.

Gray la fusilla du regard.

— Autre chose ?

Sa mère ne cilla pas.

— Je fais ça pour te protéger.

Gray la dévisagea d'un air incrédule.

— Super.

Elle regagna sa chambre d'un pas furieux et claqua la porte derrière elle.

Une fois seule, Gray demeura un long moment devant le miroir. Elle était si furieuse et si blessée qu'elle se reconnaissait à peine. Elle y voyait une autre fille vêtue d'une robe courte et de collants bleus. Ses cheveux noirs ondulés lui retombaient sur les épaules et ses sourcils étaient froncés au-dessus d'yeux bleus chargés de colère.

À une époque, juste après le divorce, lorsqu'elles avaient emménagé dans une maison plus petite dans le sud de Londres, elle et sa mère avaient été proches. Gray avait alors douze ans. L'absence de son père

avait été un coup dur. Mais elle avait bénéficié du soutien de sa mère. Celle-ci s'était assurée qu'elle avait des amies, avait assisté aux spectacles de sa chorale, acheté des gâteaux au supermarché quand ils devaient en préparer pour l'école, et les avait réemballés avec la jeune fille afin que personne ne s'en aperçoive.

Cette époque avait été difficile, mais aussi chouette, car Gray s'était pendant un moment rapprochée de ses deux parents.

Puis Richard avait débarqué. Sa mère était devenue Première ministre. Et cela avait tout gâché.

Son téléphone se mit à vibrer rageusement. Chloé lui avait déjà envoyé vingt messages ce matin.

Ils parlent de toi sur Radio One.

Le tout dernier disait :

Tu es célèbre !

Gray allait reposer son téléphone, mais se ravisa. Hésitante, elle fit défiler ses messages jusqu'à voir « Papa ».

La dernière fois qu'il lui en avait envoyé un remontait à deux semaines.

« Un petit mot pour te dire que je pense à toi, ma chérie », lui avait-il écrit ce jour-là, alors qu'il était absent depuis déjà plusieurs mois.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Tu me manques, Papa, murmura-t-elle.

Puis, elle s'empara de son sac et se dirigea vers la porte.

Le bruit de ses pas résonna tandis qu'elle traversait l'appartement désert. Sa mère était partie pour son bureau. Gray ne lui avait pas répondu quand elle lui avait dit au revoir cinq minutes plus tôt.

Elle ne s'était jamais sentie aussi seule.

— À plus tard, Gray, se lança-t-elle ironiquement en arrivant sur le palier. Passe une bonne journée.

6.

Dès qu'elle mit le pied hors de l'appartement, son foyer disparut et laissa place aux bruits des bureaux en pleine activité. Un téléphone sonna quelque part sans que personne réponde. Des voix lui parvenaient du rez-de-chaussée.

Tout le monde au 10 parlait avec un débit rapide – un flot constant et paniqué de mots. Comme si tous étaient convaincus que quelqu'un allait leur couper la parole juste avant le moment le plus intéressant de leur tirade.

Au pied de l'escalier, elle dut s'écarter pour laisser passer trois hommes en costume, chacun chargé d'une pile de dossiers.

— Bonjour Gray, la salua l'un d'eux.

Gray ne savait absolument pas de qui il s'agissait. Elle remonta le couloir d'un pas rapide en se faufilant entre les employés qui arrivaient. Une fois dans le hall d'entrée, elle prit la direction de la porte, tête baissée.

Une voix l'arrêta :

— Pas par ici.

Elle se tourna et vit Julia. Appuyée contre un mur, celle-ci tenait nonchalamment son téléphone.

De jour, elle semblait encore plus jeune. Trop jeune pour être garde du corps. Mais c'était peut-être aussi à cause de ses vêtements. Le tailleur

de la veille avait été remplacé par un jean, des bottes montantes, et un ample pull noir. Ses cheveux blonds et raides lui frôlaient les épaules.

— Pardon ?

— Ne sors pas par cette porte, dit Julia en s'écartant du mur pour venir à sa rencontre. Il y a environ un millier de photographes qui n'attendent que toi.

Gray se figea.

— Ah, OK. Mais je passe par où, alors ? Je suis censée avoir une nouvelle équipe de protection, mais j'ignore de qui il s'agit.

— Viens avec moi, dit Julia en l'invitant à la suivre d'un signe de tête.

Elles s'engagèrent dans un long couloir en se frayant un chemin parmi la foule d'employés. Après une courte distance, Julia ouvrit sur la gauche une porte anonyme donnant sur une volée de marches qui descendaient.

— Par ici.

Gray s'arrêta un instant. L'air qui s'échappait de l'escalier éclairé par une lumière vacillante était frais et humide.

S'il y avait une chose qu'elle avait apprise depuis le peu de temps qu'elle vivait ici, c'était que le 10 Downing Street était un véritable labyrinthe. De l'extérieur, le bâtiment semblait avoir une taille normale pour une maison de ville située dans un quartier chic, mais en réalité c'était carrément gigantesque et il semblait y avoir un nombre incalculable d'entrées. Elle en avait déjà utilisé quelques-unes, mais elle n'avait jamais remarqué cette porte.

Elle suivit l'agent de sécurité.

L'escalier était vieux. Les murs étaient éraflés et par endroits la peinture s'écaillait. Arrivées en bas, elles se retrouvèrent dans un long couloir étroit.

Gray regarda autour d'elle avec curiosité.

Rien n'indiquait à quoi servait cette zone ou à qui, si quelqu'un travaillait là. Néanmoins, Julia savait manifestement où elle allait. Elle se déplaçait si vite que Gray dut accélérer pour ne pas se faire distancer.

— Où sommes-nous ? demanda la jeune fille.

— C'est un raccourci, lui répondit Julia avec un regard en coin.

— Je le vois bien, insista Gray. Mais c'est où ?

Julia ralentit et baissa la voix.

— Ces tunnels relient entre eux plusieurs bâtiments du gouvernement. Ils sont top secret. La plupart des gens qui travaillent dans ces immeubles ne savent même pas qu'ils existent. Mais ils sont bien pratiques.

— À quoi servent-ils ? s'enquit Gray en remarquant qu'elle s'était inconsciemment mise à chuchoter.

— Ils ont eu différents usages. Abris antiaériens pendant le Blitz. On y a caché des documents et des biens de valeur quand la ville était menacée. Mais leur principale utilité est de permettre aux gens importants de se rendre d'un bâtiment à un autre rapidement et… (elle adressa à Gray un regard entendu) sans être vus.

L'endroit sentait le renfermé, comme si l'air frais n'arrivait jamais jusque-là. De temps à autre, elles franchissaient des intersections avec d'autres couloirs. Dans certains cas, il y avait des panneaux indicateurs ressemblant à d'anciennes plaques de rue. Gray en vit un sur lequel était écrit : « Ministère des Affaires étrangères », avec une flèche pointant vers un couloir sombre.

Elles longèrent une série de vieilles portes avec des fenêtres en verre dépoli et des poignées de cuivre. Chacune comportait un numéro : B09 sur une. B11 sur la suivante. Aucune lumière ne filtrait à travers les vitres opaques.

Elles marchèrent un moment en silence, puis Julia demanda :

— Alors ta mère t'a expliqué le nouveau plan ?

Gray se renfrogna.

— Quel plan ?

— Les nouvelles mesures de sécurité.

— Oh, ça ? Elle m'a juste informée qu'elles changeaient. (Gray tourna la tête vers le mur éraflé.) Ma mère n'est pas du genre à donner des explications.

Après une pause, Julia dit :

— Je suis ta nouvelle garde du corps.

Gray ne chercha pas à cacher sa surprise. D'ordinaire, les gardes du corps étaient des hommes en costume à l'air revêche qui parlaient beaucoup dans leur micro dissimulé et soupiraient dès qu'elle avait cinq secondes de retard.

— Vous êtes mieux que les gars qu'on me colle d'habitude, dit Gray.

Un sourire surpris s'afficha brièvement sur le visage de Julia. Mais au lieu de commenter, elle l'invita à passer devant elle.

— C'est ici.

« Ici » était une petite pièce aux murs chaulés. Un garde armé et vêtu d'un gilet pare-balles se tenait avec raideur devant un bureau ordinaire.

Julia tendit son badge. L'officier l'appliqua contre l'appareil électronique fixé à son avant-bras et, après avoir lu ce qui apparaissait à l'écran, il ouvrit la porte derrière lui, révélant un escalier de pierre baigné de lumière.

— Soyez prudentes, dit-il.

Gray suivit Julia à l'extérieur. Une fois dehors, elle inspira l'air frais de la ville et essaya de se repérer. Elle n'avait aucune idée du temps qu'elle avait passé à marcher. Elles se trouvaient désormais sur un parking encadré de hautes clôtures. Derrière elles se dressait un immeuble quelconque qui de toute évidence n'était pas le 10.

La portière d'une voiture noire s'ouvrit et Ryan en sortit.

À l'instar de Julia, il portait aujourd'hui une tenue plus décontractée, jean et pull-over gris foncé, mais l'effet n'était pas le même. Il était plus vieux qu'elle, et semblait beaucoup moins abordable.

— Alors, c'est vous deux mes nouveaux gardes du corps ? demanda Gray en montant à l'arrière.

— Il va falloir t'habituer à nous, répondit Julia. Nous sommes à présent tes meilleurs amis.

Durant le trajet, les deux agents expliquèrent à Gray la situation.

— Nous t'accompagnerons chaque fois que tu quitteras le 10, dit Julia en pivotant pour voir Gray. Nous ne serons pas en cours avec toi, mais

nous serons dans l'établissement en permanence. Si tu veux aller à une fête, eh bien… (Elle jeta un coup d'œil à Ryan qui grimaça.) Nous en parlerons le moment venu.

— Les fêtes ne seront pas un problème, rétorqua Gray en se tournant pour regarder la ville défiler par la fenêtre.

Les flèches pointues et tarabiscotées du Parlement disparurent lentement derrière eux.

— Je suis privée de sortie.

— Ta mère n'a pas apprécié les gros titres ? dit Julia.

— C'est ça, répondit Gray sur un ton morose. Vous êtes ma punition. Elle veut que je sois constamment surveillée, histoire que je ne risque pas accidentellement de m'amuser.

Julia et Ryan échangèrent à nouveau un regard. Ni l'un ni l'autre ne souriait.

Il se tramait quelque chose. Quelque chose qu'ils ne lui disaient pas. Gray l'avait senti la veille dans le soulagement qui avait précédé la colère, lorsqu'elle avait appelé sa mère. Elle l'avait senti dans les tunnels avec Julia, et elle le sentait encore en ce moment même. Quelque chose avait changé du jour au lendemain.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Il y a autre chose, n'est-ce pas ?

Aucun des deux agents ne répondit.

— Sérieusement. (Gray se pencha en avant.) J'ai besoin de savoir. Est-ce qu'il y a un danger quelconque ?

Julia se tourna pour lui faire face.

— Ta mère ne t'a vraiment rien dit ?

Gray leva les mains, exaspérée.

— Elle ne me dit jamais rien. Que s'est-il passé ?

— Rien qui doive t'inquiéter, lâcha Ryan sur un ton bourru.

Mais Gray n'avait pas l'intention de les laisser se défiler ainsi. Elle sentit son ventre se nouer. Elle ignorait pourquoi, mais elle avait un mauvais pressentiment.

— C'est mon père ? (Sa voix monta dans les aigus.) Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à mon père ?

Un bref silence envahit l'habitacle tandis qu'ils avançaient à une allure d'escargot dans les bouchons londoniens. Ryan lança à Julia un regard d'avertissement.

Mais elle n'avait visiblement pas l'intention de se laisser dicter sa conduite, car elle se retourna brusquement.

— Ça ne concerne pas ton père. Des menaces ont été reçues.

— Julia ! intervint sèchement Ryan.

— Elle a le droit de savoir, insista Julia. C'est sa vie.

Gray était déroutée.

— Nous recevons des menaces en permanence.

— Pas comme celles-ci, dit Julia la mine sombre. Cette fois, c'est différent.

Quand elle avait emménagé au 10 Downing Street avec sa mère et Richard, un agent des services secrets leur avait donné une espèce de cours sur la sécurité. Il leur avait parlé des groupes violents incitant à la haine, tels les extrémistes religieux, les néonazis, les groupes sectaires… Des entités de toutes sortes susceptibles de chercher à commettre un attentat contre eux. Il avait cependant terminé son discours en insistant sur le fait que la jeune fille ne devait pas trop se faire de souci.

— Vivez votre vie, lui avait-il dit. Notre travail est d'assurer votre protection. Nous veillerons sur vous.

Pendant la période qui avait suivi, Gray avait craint une attaque. Puis les mois s'étaient écoulés sans incident, et la sécurité était juste devenue un des inconvénients de son quotidien.

À présent, l'inquiétude l'envahissait à nouveau.

— Je ne comprends pas. En quoi ces menaces sont-elles différentes de d'habitude ?

— Le gouvernement a reçu des menaces crédibles émanant d'une nouvelle organisation, lui expliqua Julia en ignorant les œillades assassines de Ryan. Elles sont inhabituellement précises.

Gray déglutit nerveusement. Une part d'elle-même n'avait pas envie d'en apprendre davantage. Mais il le fallait.

— Comment ça ?

Julia soutint son regard.

— Ils en ont après vous, Gray. Ta mère et toi. Vous êtes toutes les deux des cibles.

Après un instant d'hésitation, elle ajouta :

— Ils semblent aussi en savoir beaucoup sur toi.

Soudain, Gray comprit la réaction de sa mère la veille, son soulagement palpable en apprenant qu'elle allait bien, alors que d'ordinaire la colère aurait été sa première réponse.

Elle était au courant pour les menaces. Probablement depuis un bon moment. Et elle n'avait rien dit à Gray. C'était sa mère tout craché.

Si elle avait su que la situation était aussi grave, Gray ne serait jamais allée à cette fête. Il n'y aurait pas eu ces satanés photographes, pas d'odieux paparazzi pour la prendre en photo en train de vomir. Et elle ne serait pas punie.

Mais elle ne lui avait rien dit. Elle ne lui faisait pas suffisamment confiance.

— Honnêtement, dit-elle alors que la voiture se remettait en mouvement, vous m'avez expliqué plus de choses en cinq minutes que ma mère en cinq mois.

Julia la dévisagea avec un étrange regard.

— Ne sois pas trop dure avec elle. Elle essaie de te protéger.

Gray se rencogna dans son siège.

— Mais oui, c'est ça.

La conversation cessa. Ryan passa le reste du trajet à conduire, le visage figé sur une expression désapprobatrice.

Alors qu'ils arrivaient devant le lycée, Julia descendit de voiture avant l'arrêt complet du véhicule.

Par réflexe, Gray tendit la main vers la poignée de la portière, mais Ryan lui fit signe de ne pas bouger.

— Donne-lui un instant, dit-il en suivant des yeux sa coéquipière.

Peu après, Julia ouvrit depuis l'extérieur.

— C'est bon, dit-elle joyeusement, comme si la conversation qu'ils avaient eue un peu plus tôt n'avait jamais eu lieu. Il est temps pour toi de te gorger de savoir.

Ils avancèrent en ligne : Ryan devant, Gray au milieu, et Julia derrière elle. Gray reconnut la formation de sécurité. Elle voyait la façon dont Ryan scrutait les environs à la recherche du moindre signe suspect. La façon dont Julia restait assez proche pour pouvoir l'attraper au besoin, mais assez loin pour avoir une bonne visibilité sur la foule de lycéens qui allaient et venaient autour d'eux.

Elle remarquait aussi que tous les deux marchaient d'un pas souple et athlétique et qu'ils portaient des chaussures assez confortables pour courir. Par ailleurs, ils étaient vêtus de manière à ne pas attirer l'attention. Aujourd'hui, ils étaient habillés en civil, car ils savaient qu'ils auraient à l'accompagner au lycée et ils devaient se fondre dans le décor.

Lorsqu'ils arrivèrent dans les bureaux de l'administration, Julia et Gray s'arrêtèrent sur le seuil pendant que Ryan allait se présenter à l'accueil. Gray observa le couloir bondé à travers la porte vitrée.

— Il ne faut pas avoir peur, lui dit Julia, étonnamment compréhensive. Je te l'ai dit tout à l'heure, tout ira bien. Nous sommes là, et nous veillons sur toi.

Gray ne savait pas trop quoi penser de sa nouvelle garde du corps. Elle semblait déterminée et professionnelle, mais elle avait également l'air de se soucier réellement de la jeune fille, d'une façon que cette dernière n'avait jamais vue chez aucun de ses collègues. Julia ne gardait pas ses distances.

— Je n'ai pas peur, insista Gray. Et je voulais vous dire… merci d'avoir été honnête. Personne d'autre ne l'est.

— Eh bien (Julia haussa un sourcil en jetant un coup d'œil à Ryan qui discutait avec la réceptionniste), tout le monde n'est pas forcément de cet avis, mais je pense que tu dois savoir ce genre de choses. (Elle reporta son

attention sur Gray.) Maintenant, c'est à mon tour de te demander une faveur. Les informations que je t'ai communiquées sont hautement confidentielles. Tu ne dois en parler à personne. (Elle marqua une pause et un sourire en coin se dessina sur son visage.) Ta mère ne serait pas heureuse d'apprendre que je t'ai mise au courant.

— Je sais garder un secret, dit Gray.

Julia la dévisagea, puis elle hocha la tête, visiblement satisfaite de ce qu'elle avait vu.

— Je te fais confiance.

Ces quatre simples mots réchauffèrent le cœur de Gray. Quand, pour la dernière fois, quelqu'un lui avait-il dit ça ?

— Oh, j'allais oublier. Puis-je avoir ton téléphone ? Ça ne sera pas long, dit Julia en tendant la main.

Gray le lui donna et la jeune femme tapa rapidement sur l'écran.

— J'ai ajouté mon numéro à tes contacts. Si quoi que ce soit d'étrange se produit – quoi que ce soit –, appelle-moi. De jour comme de nuit.

— Je le ferai, promit Gray juste au moment où Ryan revenait vers elles.

— Tout est réglé. Nous te retrouverons ici après ton dernier cours, dit-il. Ne quitte jamais l'établissement sans nous. Compris ?

La différence entre son ton autoritaire et l'attitude amicale de Julia était frappante. Gray frissonna intérieurement, mais ne discuta pas.

— Compris.

Julia sembla percevoir la réticence dans sa voix, car elle lui donna un petit coup de coude.

— Ne les laisse pas te miner le moral, dit-elle. (Elle désigna d'un signe de tête les couloirs bondés de l'autre côté de la porte vitrée.) Ils auront tous vu les journaux, mais garde ton calme. Laisse couler.

Gray n'avait jamais été douée pour garder son calme, pourtant elle avait soudain très envie d'y parvenir. Ne serait-ce que pour impressionner cette garde du corps rebelle aux allures de dure à cuire.

— Entendu, promit-elle.

La sonnerie qui résonna dans les couloirs la fit sursauter. Il était temps d'y aller.

Elle inspira profondément, fit volte-face et s'engouffra dans le tourbillon du lycée.

7.

Dès que Gray fut partie, Ryan se retourna brusquement pour faire face à Julia.

— Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? (Il avait l'air furieux.) Tu n'avais pas le droit de le lui dire.

— Il fallait qu'elle sache, répliqua Julia d'une voix posée.

— Ce n'était pas à toi d'en décider, s'énerva-t-il. Si elle en parle à sa mère…

Julia lui fit signe de se taire. La réceptionniste revenait à son bureau, accompagnée d'un homme en costume à l'air inquiet qui devait être le proviseur.

— Nous reprendrons cette discussion plus tard.

Julia se façonna une expression neutre et officielle et s'avança à la rencontre du proviseur en brandissant la pièce d'identité que lui avait fournie le gouvernement.

— Je suis Julia Matheson. Et voici Ryan Collins. Nous devons vous entretenir de Gray Langtry.

La conversation fut brève, Raj avait préalablement contacté le directeur pour lui expliquer les grandes lignes. Ce dernier, terrifié par l'idée d'une attaque dans son établissement, leur offrit toute l'aide dont ils pouvaient avoir besoin. Il avait même déjà réquisitionné un bureau normalement occupé par des volontaires, afin que les deux agents l'utilisent comme base ; et on leur fournit les mots de passe déverrouillant

toutes les portes. Le lycée était constitué de plusieurs bâtiments et d'une vingtaine d'ares de terrain au sein desquels circulaient plus de trois cents élèves. Il était impossible de tout surveiller en permanence, mais on pouvait s'en rapprocher. Ils installèrent des caméras sans fil au niveau de l'entrée principale et des différentes issues, ainsi que dans les couloirs les plus fréquentés.

À onze heures, leur petit bureau sans fenêtre était équipé d'ordinateurs et de téléphones portables, ainsi que de radios directement connectées au siège de Talos.

Pendant tout le temps que dura la mise en place, Julia ressentit la désapprobation de Ryan. Elle était perceptible dans la tension visible au niveau de ses larges épaules et dans ses réponses laconiques. Tous deux ne se connaissaient pas bien, mais elle avait déjà compris qu'il n'était pas du genre à aimer le type d'improvisation dont elle était devenue spécialiste. Et elle avait l'intuition qu'il était en train de se demander s'il devait ou non faire un rapport à Raj pour se plaindre de son attitude.

Elle savait pertinemment que sa conversation avec Gray avait été irréfléchie. Elle avait violé la loi du secret sous laquelle ils opéraient. Mais il était absurde de la part de la Première ministre de ne pas avoir mis sa fille au courant du danger. Cela rendait la protection de Gray beaucoup plus difficile. Désormais, sachant qu'elle était menacée, elle serait sans aucun doute plus prudente.

Le travail en équipe était le point faible de Julia, elle en avait bien conscience. Dans l'armée, elle avait souvent opéré seule ou comme chef d'une petite unité qui comptait sur elle pour prendre ce genre de décision. Faire les choses à sa façon était profondément enraciné en elle. Mais elle savait que Raj souhaitait qu'elle apprenne à coopérer davantage. Il voulait que ses employés travaillent en binôme. Et elle n'avait pas envie de trahir la confiance qu'il avait placée en elle.

Malgré leurs différences, elle devait apprivoiser Ryan.

Elle jeta un coup d'œil à son coéquipier. Il était assis, raide, le menton sur une main, les yeux rivés sur les écrans qui montraient les portes et les

couloirs du lycée.

— Écoute, dit-elle en se tournant vers lui. À propos de tout à l'heure. Je suis désolée. J'aurais dû t'en parler d'abord.

Il lui décocha un regard sans merci.

— Un peu que tu aurais dû. Ce n'est pas notre rôle de remettre en question les décisions de la Première ministre. Elle est chef de la sécurité pour tout le pays, sans même tenir compte du fait qu'il s'agit de sa propre fille.

— J'ai fait ce que j'ai estimé nécessaire.

Le visage de Ryan se durcit.

— Alors, permets-moi de remettre en question ta décision. (Il se tourna vers elle.) Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu as fait une chose pareille.

— J'ai agi comme ça parce que je voulais sa coopération. J'ai besoin qu'elle nous fasse confiance. Qu'elle travaille avec nous. Et maintenant, elle le fera.

Ryan la dévisagea, sourcils froncés.

— Qu'est-ce qui te dit qu'elle va travailler avec nous ?

Parce que je sais ce que c'est quand tes parents te mentent. Je sais ce que c'est d'être traitée comme un problème. D'être trahie. D'être sous-estimée.

Mais elle ne dit rien de tout ça.

— Parce que je la connais, d'accord ? (Julia soutint son regard.) Je sais comment elle pense.

Ryan ne chercha pas à cacher sa confusion.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Comment peux-tu la connaître ? Tu viens juste de la rencontrer. Je la connais aussi bien que toi.

Julia n'aimait pas parler de son passé. Elle détestait évoquer ce qu'elle avait vécu. Mais Ryan n'allait pas lâcher le morceau sans en savoir davantage.

— J'ai passé la moitié de la nuit à lire son dossier. Ses parents sont divorcés. Son père est souvent absent. Sa mère s'est remariée il y a un an. Ses problèmes de comportement ont commencé après l'élection. (Elle

marqua une pause afin de trouver les mots justes.) Je crois savoir comment créer un lien avec elle, et je veux essayer.

Ryan lui adressa un regard dubitatif, mais elle poursuivit.

— Écoute, tout le monde ment aux enfants, sans même y penser. Nous prétendons que nous le faisons pour les protéger, que c'est mieux comme ça. On me mentait tellement quand j'étais ado, que si un adulte me disait la vérité, j'y accordais une grande importance. Et j'écoutais cette personne. Nous avons besoin qu'elle nous écoute, sans quoi il finira par lui arriver malheur. J'ignore pourquoi sa mère ne veut pas qu'elle soit informée de ce qui se passe. Mais les gens qui les menacent savent ce qu'ils font. Tu as entendu Raj. Ce n'est pas une bande d'amateurs. Si cette fille continue à faire le mur, elle mourra.

Elle jeta un coup d'œil à l'écran du portable qui montrait un large couloir envahi par un flot de lycéens. Gray marchait à côté de son amie Chloé – ensemble, elles sortaient du lot –, Gray avec ses cheveux bruns et Chloé avec sa crinière blonde.

Faciles à repérer dans une foule. Vulnérables.

— La seule façon d'assurer efficacement sa protection, dit-elle en désignant l'écran, c'est de la convaincre de nous laisser l'aider.

Ryan la dévisagea un long moment avec une expression difficile à lire.

— Bon, soupira-t-il enfin. Si tu as l'intention d'avoir à nouveau ce genre d'initiative, j'aimerais au moins que tu en discutes avec moi avant, OK ? Nous sommes censés être partenaires.

— OK, dit-elle, soulagée.

— Et ne lui raconte rien de plus à ce sujet, insista-t-il. Nous ne pouvons nous permettre de défier sa mère. Je ne ferai pas partie de cette équipe si tu refuses de suivre les règles.

Julia se mordit la langue.

S'il y avait une chose qu'elle avait apprise à l'armée, c'était que les règles n'étaient pas toujours justes. Mais Ryan était un flic né. Et les flics sont attachés aux règles.

Ça n'allait pas être facile.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, son regard brun et intense croisa celui de la jeune femme.

— Je sais que tu as de l'instinct, mais je fais ce boulot depuis plus longtemps que toi. Je peux aider si nous travaillons ensemble. Je ne suis pas ton ennemi.

— Je sais, dit-elle.

— Tu en es sûre ? Il la dévisagea attentivement. Je l'espère. Parce que Gray a besoin qu'on travaille ensemble. Sa vie en dépend.

8.

Gray arpentait les couloirs bondés de Hartford en essayant de ne pas se demander si tout le monde était en train de la dévisager. Elle sentait les regards glisser sur sa peau comme de l'eau bouillante. Le bourdonnement des murmures la suivit lorsqu'elle tourna à l'angle du couloir pour se rendre à son casier.

— Gray ! (Chloé surgit de nulle part, ses longs cheveux volant derrière elle.) Il faut qu'on parle.

Sa voix vibrait d'excitation. Elle saisit le coude de son amie et l'entraîna vers les toilettes des filles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'enquit Gray.

— Pas ici, répondit Chloé à voix basse.

Elles firent irruption dans les sanitaires ou des élèves étaient en train de se maquiller et de se coiffer. La pièce embaumait le parfum ainsi que l'odeur de coco des shampoings secs.

— Circulez, y a rien à voir. Occupez-vous de vos affaires, annonça Chloé d'une voix qui ne fit qu'attirer davantage l'attention, tout en poussant sans ménagement Gray dans une cabine.

— Chloé, qu'est-ce qui te prend ? grommela Gray en se serrant dans un coin à côté de la cuvette.

Sans tenir compte de ses protestations, Chloé verrouilla la porte derrière elles avant de se retourner vers Gray, les bras croisés.

— Qu'est-ce qu'a dit ta mère ? demanda Chloé, fâchée. Pourquoi tu n'as pas répondu à mes messages ?

— J'étais occupée à esquiver ces fichus photographes, lui rétorqua Gray. Je suis privée de sortie pendant trois semaines, et j'ai des gardes du corps qui m'accompagnent partout où je vais. Ils sont ici en ce moment.

Chloé parut impressionnée.

— De vrais gardes du corps ? Waouh. (Elle lui décocha un immense sourire.) Tu es une véritable célébrité, maintenant.

— Fantastique, rétorqua Gray sur un ton lugubre. Chloé, pourquoi sommes-nous là ?

— Ah, oui. (La mine de son amie s'assombrit.) Il y a quelque chose que tu dois savoir. Je voulais te le dire avant que quelqu'un d'autre le fasse.

— Que se passe-t-il ? demanda Gray en la dévisageant à la recherche d'indices.

Chloé se pencha si près que Gray sentit l'odeur de menthe de son chewing-gum et baissa la voix jusqu'à murmurer.

— Il y a un bruit qui court : a priori, la personne qui aurait prévenu les paparazzi que tu étais à la fête d'Aidan serait Jake McIntyre.

— Tu plaisantes ! rétorqua Gray, incrédule.

— J'te jure que non, lui assura Chloé. Tout le monde raconte que Jake t'a piégée pour aider son père. C'est pour ça qu'il est parti quand il l'a fait. Pour leur donner le signal.

Gray eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. La seule personne dans tout le lycée qui comprenait les conséquences de ce genre d'embuscade était Jake. Son père était le chef du parti politique adverse. Huit mois auparavant, la mère de Gray avait battu Tom McIntyre lors des élections. Jake avait eu droit au même traitement qu'elle – sauf qu'il n'était pas devenu enfant de Premier ministre.

Elle et lui n'étaient pas amis, loin de là. Mais la douleur et les problèmes qui allaient de pair avec le fait d'avoir des parents politiciens avaient toujours constitué une sorte de lien entre eux. Gray n'arrivait pas à

imaginer qu'il ait pu avoir la cruauté de prévenir les paparazzis où la trouver.

— Je suis sûre que c'est faux, dit-elle tout en étant consciente du doute qui transpirait dans sa voix.

— Ce sont trois gars qui étaient à la fête qui m'en ont parlé, lui expliqua Chloé. L'un d'eux a même dit que ça l'avait bien fait rire.

Dans le couloir, la cloche sonna. Les filles qui se refaisaient une beauté devant les lavabos grommelèrent et partirent. Gray entendit leurs voix s'éloigner tandis que la porte se refermait.

— Il est là, aujourd'hui ? demanda-t-elle. Quelqu'un l'a vu ?

— Jake ? Oui, il est là, mais il a intérêt à faire gaffe, répondit Chloé. Il paraît que des gars de la fête ont prévu de lui mettre une rouste s'ils le croisent. (Elle adressa à Gray un regard ironique.) Vois le bon côté des choses, au moins tout le monde ne parle que de ça et pas de toi en train de vomir devant le Bijou.

La cloche retentit à nouveau.

— On ferait mieux d'y aller.

Elle tendit la main vers le verrou.

— Attends. (Gray la suivit dehors.) Qui sont les gars qui veulent mettre une rouste à Jake ?

— Tyler Bolino et son frère, répondit Chloé.

Elles avançaient d'un pas vif dans le couloir qui se vidait rapidement à mesure que les élèves rejoignaient leurs classes.

Gray grimaça.

— Tyler est une brute. C'est lui qui dit que Jake a fait ça ? Parce que si c'est le cas, il n'y a aucune chance que je le croie.

Chloé s'arrêta devant le laboratoire de biologie.

— Pose-toi quand même la question ! Comment les photographes ont-ils appris que tu serais au Bijou ? Quelqu'un leur a forcément dit. (Son expression était sérieuse.) Qui d'autre aurait su qui appeler ?

*
* *

Toute la matinée les rumeurs concernant Jake se répandirent dans les couloirs du lycée, poursuivant Gray de classe en classe, voilant sa journée d'une sorte de brouillard.

Des filles qui d'habitude ne lui adressaient jamais la parole l'arrêtaient pour lui dire combien elles avaient été désolées d'apprendre ce qui s'était passé. Personne ne mentionna Jake, mais il était évident qu'il n'était pas en odeur de sainteté.

Elle était en route pour le cours de sciences politiques lorsque Tyler Bolino arriva sur elle d'un pas lourd, si grand et large d'épaules qu'il bloquait la lumière.

— Ne t'inquiète pas à propos de McIntyre. (Sa voix était inhabituellement grave pour quelqu'un de son âge.) On s'en occupe.

Gray le fusilla du regard.

— Je n'ai pas besoin de votre aide, Tyler. Je suis parfaitement capable de me défendre toute seule.

Il esquissa un sourire entendu.

— Oui, oui. Bien sûr.

— Ne fais pas ça, Tyler, lui cria Gray alors qu'il s'éloignait. Ce n'était pas lui.

Il ne se retourna même pas.

Quant à Jake, il n'était nulle part en vue. Elle ne le croisa pas une seule fois dans les couloirs, et il n'assista pas aux cours qu'ils avaient ensemble.

Tout le monde remarqua son absence. Et cela fut essentiellement retenu comme preuve de sa culpabilité. Pour la plupart des gens, si ce n'était pas lui qui avait appelé les photographes, il aurait dû être présent afin de se défendre.

Gray ne savait pas trop qui croire. Cela lui paraissait peu probable. Et pourtant.

À midi, lorsqu'elle aperçut Aidan au loin, elle était déterminée à connaître le fin mot de l'histoire.

Aidan était grand. Il faisait partie de ces garçons qui, suite à une subite poussée de croissance, ne savaient pas trop quoi faire de leur corps. Ses mains semblaient toujours le gêner. Voûté, il se dirigeait mollement vers une des salles d'informatique avec un lourd classeur dans les bras et un sac de livres sur l'épaule.

Elle courut à sa rencontre.

— Eh, Aidan, dit-elle. J'aimerais te parler.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Son ton avait beau être normal, il avait le regard fuyant.

Gray et lui partageaient une histoire compliquée. Ils étaient devenus amis lorsqu'elle était arrivée à Hartford, trois ans plus tôt. Mais l'année dernière, il avait craqué pour elle. Gray avait fait mine de ne rien voir en espérant que ça lui passerait. Puis, pendant une fête, il avait essayé de l'embrasser. Quand elle lui avait dit qu'elle le considérait seulement comme un ami, il s'était effondré. Cet incident avait eu lieu plusieurs mois auparavant, et il lui adressait encore à peine la parole.

Gray aurait tant voulu que leur relation redevienne comme avant, quand ils étaient plus jeunes. Mais on ne refait pas l'histoire.

— C'était incroyable, hier soir, dit-elle. Une fête de dingue. C'était adorable de la part de ton père.

— Ouais, répondit-il avec un haussement d'épaules évasif. Depuis que lui et ma mère ont divorcé, il aime jouer au super papa quand ça lui prend. Mais c'est vrai que c'était une chouette soirée. (Il la regarda avec compassion.) J'ai entendu dire que tu avais été malade. Comment tu te sens ?

— Idiote.

Ils échangèrent un sourire, et l'espace d'une seconde, ce fut comme si l'année écoulée n'avait jamais existé.

— Ouais, ces saloperies de photographes… (Il écarta ses cheveux châtains de son visage.) Ils causent sans cesse des problèmes au Bijou.

Gray fit un pas vers lui et baissa la voix.

— Aidan, tu as entendu ce que tout le monde raconte ? À ton avis, c'est vraiment Jake qui a appelé les paparazzis ? Tu crois qu'il ferait une chose pareille ?

Aidan secoua vivement la tête.

— Ça ne peut pas être lui, répondit-il. Ce n'est pas du tout son genre. Tyler Bolino raconte des bobards pour attirer l'attention. Il ne faut pas croire ce qu'il dit.

Gray fut surprise de se sentir aussi soulagée.

— Mais si ce n'était pas lui, comment ont-ils su que j'étais là ? insista-t-elle. Quelqu'un a bien dû les prévenir.

Aidan leva les mains au ciel.

— J'aimerais le savoir. J'étais vraiment furax quand j'ai appris ce qui s'était passé. Il y avait plein de gens au club. Peut-être que quelqu'un t'a reconnue et a appelé la presse. (Il lui adressa un regard désolé.) Je me sens super mal que ce soit arrivé à ma fête. Ta mère a dû être folle de rage.

— Tu m'étonnes, confirma-t-elle, agacée rien que d'y repenser. Mais ce n'était pas ta faute. Peut-être juste la faute à pas de chance…

— En tout cas, j'espère que ça va s'arranger.

Il la dévisagea avec attention.

Soudain, Gray prit conscience qu'elle se tenait trop proche de lui. Elle recula maladroitement d'un pas.

— Heu… je ferais mieux d'y aller.

Le visage d'Aidan s'assombrit.

— Ouais, dit-il d'une voix distante. Moi aussi. À plus.

Il s'éloigna à grands pas, la tête rentrée dans les épaules. Prenant la direction opposée, Gray repartit dans les couloirs labyrinthiques du lycée, en se fustigeant intérieurement. Elle ne savait plus comment lui parler. Elle aurait aimé pouvoir le forcer à être son ami. À ne pas nourrir pour elle des sentiments plus romantiques. C'était hélas impossible.

L'odeur de nourriture qui s'échappait du réfectoire lui fit gargouiller l'estomac, mais elle ne se sentait pas le courage d'affronter une salle

bondée résonnant de ragots. Au lieu de ça, elle s'arrêta au petit stand à l'extérieur de la cafétéria afin d'y acheter un sandwich et une boisson, puis elle partit en quête d'un endroit calme.

Alors qu'elle venait de prendre un tournant, elle avisa la bibliothèque et décida de s'y rendre.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, la longue pièce moderne semblait complètement déserte. Même le bureau du bibliothécaire était vide. Elle se dirigea vers le fond. Il y avait dans la section histoire une table à l'abri des regards. La nourriture n'était pas autorisée ici, mais personne ne serait là pour la voir.

Toutefois, quand elle arriva à destination, elle découvrit que la table était déjà occupée. Jake McIntyre était assis sur une chaise renversée en arrière, les bottes posées sur une autre.

Gray se figea, un nœud à l'estomac.

Il ne l'avait pas remarquée. Le tapis devait avoir étouffé le bruit de ses pas. Il avait les yeux rivés sur le livre ouvert devant lui. La lumière scintillait sur ses cheveux raides et bruns.

Immobile, elle hésita.

Devait-elle fuir avant d'être vue ? Ou rester et lui demander ce qu'il en était des rumeurs ?

Se sentant observé, Jake releva la tête.

La façon dont il était positionné faisait que son visage était principalement dans l'ombre, Gray ne pouvait distinguer son expression, mais elle était convaincue qu'il avait cet air cynique qu'il affichait toujours lorsqu'il la regardait.

Elle se redressa, toute pensée de fuite envolée.

— Alors, c'est là que tu te caches, dit-elle en lâchant son sac qui heurta le sol avec un bruit sourd.

Il la dévisagea par-dessus son livre.

— Je ne me cache pas.

Son accent du Nord donnait à cette simple déclaration un ton cinglant.

— À d'autres. (Elle se laissa tomber sur une chaise en face de lui.) Au fond de la salle. Dans un coin sombre.

Il agita une main dans sa direction.

— D'accord, mais si je me cache, que fais-tu toi ? Tu es aussi au fond de la salle, dans un coin sombre.

La pointe d'amusement qu'elle décela dans sa voix la hérissa.

— Je suis venue déjeuner.

Avec un air de défi, elle sortit son sandwich et sa bouteille d'eau qu'elle posa sur la table.

— Tu n'as pas le droit de manger ici, lui rappela-t-il.

— Tu n'as pas le droit de mettre les pieds sur les chaises, ici, rétorqua-t-elle.

— Touché.

Il parlait toujours comme ça. Avec un vocabulaire que ceux de son âge n'utilisaient jamais entre eux. Comme s'il était un trentenaire coincé dans le corps d'un jeune de dix-sept ans.

Sourcils froncés, elle déballa son sandwich, mais, bien qu'affamée, elle ne pouvait se résoudre à mordre dedans.

Elle le repoussa et se pencha en avant, faisant glisser ses mains sur le bois lisse de la table.

— C'était toi ? C'est toi qui as informé ces photographes que je serais à la fête d'Aidan hier soir ? Tout le monde dit que c'était toi. Mais je ne…

Elle ne parvint pas à terminer sa phrase.

Au début, il la regarda avec une expression impassible, comme s'il allait refuser de répondre. Puis il ferma son livre d'un coup sec.

— Non, ce n'était pas moi, dit-il. Et j'aimerais vraiment savoir qui c'était.

Il retira ses pieds de la chaise et se redressa, amenant son visage dans la lumière. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle distingua les dégâts : l'arête de son nez était couverte par un gros pansement, et son œil droit était gonflé. Sans parler de l'hématome qui teintait sa joue de bleu.

Choquée, Gray porta la main à sa bouche.

— Oh, mon Dieu, que t'est-il arrivé ?

— Les frères Bolino. (Il tâta prudemment sa joue.) Ils ont défendu ton honneur avec enthousiasme.

Ses blessures semblaient à vif et douloureuses. Gray se sentit prise de nausée. Cet imbécile de Tyler !

— Je suis vraiment désolée, dit-elle. Je n'étais pas au courant. Je n'ai demandé à personne de faire ça. Ça ne me serait même pas venu à l'esprit.

— Je sais. Et je ne pense pas que ce soit tes amis. Ils aiment taper, c'est tout. Je représentais une occasion en or. (Il soutint son regard, ses yeux si sombres qu'ils étaient presque noirs.) Ce n'était vraiment pas moi, Gray. Je ne t'aurais jamais joué un tour aussi cruel.

Elle le croyait. Cependant, d'autres questions l'avaient turlupinée toute la matinée.

— Mais il y a une chose que je ne comprends pas. Tu es parti avant moi. Tu ne les as pas vus ? Pourquoi ne m'as-tu pas avertie ?

— Je n'ai vu personne. (Il marqua une pause.) Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y avait des types qui attendaient dans une camionnette au coin de la rue. Mais il faisait nuit, et j'étais en colère à cause de ma conversation avec Chloé. J'avais juste envie de rentrer chez moi.

Gray était surprise. Il n'avait pas eu l'air de se soucier de ce qu'elle pensait.

— Tu étais vraiment fâché ?

— Fâché contre moi, lui dit-il. Je trouvais que je m'étais comporté comme un abruti. (Il désigna le sandwich.) Au fait, tu vas le manger ? Je n'ai rien avalé de la journée. Je suis affamé.

Surprise par le brusque changement de sujet, Gray, qui avait presque oublié son repas, cligna des yeux. Mais elle n'avait rien avalé non plus et son estomac criait famine.

— Je veux bien partager avec toi.

Elle prit la moitié du sandwich et fit glisser l'autre jusqu'à lui. Il l'accepta sans hésitation.

— Merci. (Il mordit dedans à pleines dents et laissa échapper un soupir de satisfaction.) J'étais trop terrifié pour aller à la cantine, expliqua-t-il la bouche pleine. Ces brutes seraient bien capables de remettre ça.

Cet aveu de faiblesse était si inattendu que l'espace d'un instant Gray ne sut quoi répliquer. Tout ce qu'elle finit par trouver fut :

— Je ne peux pas t'en vouloir. Ils sont stupides.

— Stupides, mais costauds, la corrigea-t-il avec un sourire en coin.

Ils mangèrent ensuite dans un silence confortable. Quand elle eut terminé sa moitié, Gray ramassa les miettes sur la table en levant les yeux sur Jake.

— C'est juste Tyler qui t'a agressé ?

— Si seulement. Il avait amené son frère. Ces gros tas de muscles sans cervelle. (Il se frotta tristement la mâchoire.) La vache, il va falloir que je me mette au sport.

— Ce ne sont pas mes amis, lui dit Gray.

Il forma une petite boule avec l'emballage du sandwich.

— Oui, je me suis dit qu'ils cherchaient à ce que tu les remarques.

Gray souffla avec mépris.

— J'en doute. J'ai l'impression que c'est plus Chloé leur genre.

Il croisa son regard.

— N'importe quoi. Tout le monde veut sortir avec la fille de la Première ministre. Avoir son visage dans les journaux. J'aurais préféré qu'ils se contentent de t'acheter des fleurs. Quelque chose d'un peu plus non violent. Tu sais, mon père m'a élevé en pacifiste.

La tension entre eux s'était évanouie.

Se laissant aller en arrière, il reposa ses pieds sur la chaise.

— As-tu autre chose à manger ? demanda-t-il.

Elle secoua la tête, ce qui lui arracha un soupir.

— J'aurais pu engloutir encore deux sandwichs comme celui-là.

Gray le dévisagea en triturant l'étiquette de sa bouteille.

— Tout à l'heure, tu as dit que tu avais le sentiment de t'être comporté comme un abruti à la fête…

Il lui adressa un regard circonspect.

— Oui, et ?

— En fait, c'est moi qui ai déconné. J'ai bu ce shot, et j'ai sorti des âneries. Je voulais juste… je voulais te dire que je suis désolée. Pas seulement pour moi, mais aussi pour Chloé. Il lui arrive de montrer les crocs pour me défendre.

Se sentant déloyale envers son amie, elle s'empressa d'ajouter :

— Elle ne pense pas à mal.

Il saisit le papier qui avait contenu le sandwich et le lança dans une poubelle toute proche.

— Je suis désolé, moi aussi, dit-il après un instant. Si je n'avais pas été si absorbé par mes propres problèmes, j'aurais remarqué ces photographes et je les aurais signalés à la police.

— La prochaine fois, dit Gray.

Leurs regards se croisèrent par-dessus la table.

— La prochaine fois, répéta-t-il.

Les coins de sa bouche se relevèrent.

— Bizarre, tu ne trouves pas ? Le fils de Tom McIntyre en train de parler avec la fille de Jessica Langtry. Et ils ne cherchent même pas à s'entretuer.

— Je ne dirai rien si tu gardes le silence, proposa-t-elle.

— Marché conclu.

Ils échangèrent un sourire.

— Ça me flanquerait la chair de poule d'avoir des photographes en permanence sur le dos, lui dit-il. Tu aimes ça, toi ? Cette célébrité et tout ce qui va avec ?

Gray prit le temps de réfléchir avant de répondre.

— Il y a de bons côtés, je suppose. Parfois, j'ai l'occasion de rencontrer des gens intéressants. Je fais des trucs que je n'aurais jamais fait autrement. Mais ce n'est pas normal. Tu vois ce que je veux dire ? Ce n'est pas comme ça que j'imaginais ma vie au lycée. Avec des gardes du corps collés à mes basques H 24, et les journaux qui se moquent de moi dès qu'ils le peuvent.

Et puis, je vis dans l'immeuble où travaille ma mère. C'est pas du grand n'importe quoi ?

Elle le regarda à travers ses cils, prête à être blessée s'il la critiquait ou lui riait au nez. Mais au lieu de ça, il arborait un air pensif.

— Quand mon père faisait campagne, j'ai essayé de m'imaginer vivant au 10, et j'avais le sentiment que ce serait une vie… comment dire. Difficile. Pas atroce. Mais difficile. Comme tu dis. (Il la désigna d'un geste de la main.) Pas normale. Je ne sais pas si j'aurais pu.

— C'est ça. D'ailleurs, je ne sais toujours pas si je peux. (Elle inspira un grand coup.) Aujourd'hui, ma mère a commencé à parler de m'envoyer en pension, si ça se trouve elle ne me pense pas capable, elle non plus, de supporter cette situation.

— Une pension ? (Il haussa les sourcils.) Tu en as envie ?

Elle secoua la tête.

— Nous avons eu une grosse dispute. Son attachée de presse est probablement en train de tout arranger en ce moment même. Si je ne viens pas demain, c'est qu'ils m'auront expédiée là-bas, contre mon gré.

— Ça craint, dit-il. Ah, les parents…

— Et ton père ? s'enquit-elle. Est-ce qu'il t'arrive d'être embarqué dans son monde ?

— Non. Tout va bien entre nous, dit-il avec amertume. Enfin, tant que j'accepte d'être son assistant bénévole, et que je suis d'accord avec lui sur tout.

Il soutint son regard et elle vit dans ses yeux une lueur rebelle. Comme s'il la mettait au défi de continuer à lui poser des questions.

— À ce point-là ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

Il grimaça.

— C'est comme ça. Son boulot est pour lui son mariage et ses enfants. La seule chose que je n'arrive pas à déterminer avec certitude, c'est où est ma place dans tout ça.

Il avait l'air si malheureux que Gray ne savait comment réagir.

Dans le couloir, le bruit gagnait en volume. Gray jeta un coup d'œil à l'horloge murale. La pause déjeuner touchait à sa fin.

— Et c'est ainsi que s'achève ce moment, lança-t-il avec un sourire triste en devinant ce à quoi elle pensait.

À sa propre surprise, Gray n'avait pas envie que ça se termine. Parler avec lui avait été étrangement thérapeutique. Ce qui n'était pas quelque chose auquel elle se serait attendue venant de Jake McIntyre.

Elle se leva à contrecœur en ramassant son sac. Jake ne bougea pas de son siège et se mit à tourner les pages de son livre sans les regarder.

— Tu ne vas pas en cours ? demanda-t-elle, sourcils froncés.

— Choix cornélien. (Il effleura l'arête de son nez.) Si je sors, je risque de me reprendre une dérouillée. Si je reste ici, j'ai toute une bibliothèque pleine de livres pacifiques avec lesquels apprendre.

Elle lui adressa un regard dubitatif.

— Tu ne peux pas rester ici toute la journée.

— Ne t'en fais pas, dit-il. Je suis censé aider le bibliothécaire. Le proviseur est au courant de ce qui se passe. Je n'irai pas en prison.

Gray devait partir afin de ne pas être en retard à son prochain cours.

— D'accord. J'espère que personne d'autre ne te tapera dessus aujourd'hui.

— Pas mieux.

La ferveur dans sa voix la fit rire. Elle se tourna pour quitter la salle.

— C'était sympa de parler avec toi, Gray, lui lança Jake.

Étrangement, cette déclaration la rasséréna.

— Oui, c'était sympa, dit-elle.

Et sur ces mots, elle s'éloigna d'un pas pressé. Laissant Jake dans la pénombre.

9.

Ce fut seulement samedi matin que la nouvelle réalité de Gray s'imposa vraiment à elle. Sa mère lui confirma que son interdiction de sortie n'était pas une plaisanterie. Gray ne fut pas du tout autorisée à quitter le 10. Elle l'obligea à annuler sa visite chez Chloé et à travailler son devoir d'histoire dans la cuisine, « là où je peux te surveiller ».

Chloé lui envoya régulièrement des messages en lui jurant que le monde entier était barbant ce week-end et qu'elle ne manquait rien, mais Gray savait que c'était faux. Et ce n'était que le début. Elle en avait pour trois semaines.

Pire encore, sa mère ne voulait pas discuter de la question de sécurité dont Julia lui avait parlé. Peu importait la façon dont Gray abordait le sujet, elle se faisait rembarrer. Elle n'en savait donc pas davantage. Néanmoins, elle était certaine que ça avait un lien avec la durée de sa punition, et le refus catégorique de sa mère de revenir dessus.

Évidemment, Richard, qui passa une grande partie de sa journée à travailler dans le salon, ne fit qu'aggraver les choses. Il prit plaisir à lui signaler que travailler dur pendant les week-ends ferait du bien à ses notes.

— Je ne fais pas ça pour m'amuser, lui dit-il en tapotant l'écran de son ordinateur. Je le fais pour me perfectionner. J'espère que tu vois l'intérêt qu'il y a à améliorer ses capacités cérébrales.

— Bien sûr, Richard, répliqua-t-elle avec une pointe de sarcasme. J'adore apprendre.

Il se renfrogna.

— Changer ton attitude pourrait changer ta vie.

C'était une de ses phrases préférées. Elle était prête à parier qu'il l'avait en poster sur l'un des murs de son bureau, dans l'élégant gratte-ciel qui abritait le siège social de la compagnie d'assurances pour laquelle il travaillait.

— Génial, dit-elle en levant son livre. C'est pas tout ça, mais je ferais mieux de m'y remettre. J'ai besoin de plus de changement.

Il referma ostensiblement son ordinateur portable et quitta la pièce. Quelques minutes plus tard, la mère de Gray et lui murmuraient dans le couloir. L'appartement était petit, et ils avaient beau parler à voix basse, Gray parvint quand même à l'entendre dire :

— Je ne cesse d'essayer. Mais elle refuse d'y mettre du sien.

— Je sais, chéri, répondit son épouse. Laisse-lui le temps. Elle finira par s'y faire.

La sympathie dans la voix de sa mère agaça Gray au plus haut point. Pourquoi était-elle toujours de son côté à lui ? Elle était là bien avant l'arrivée de Richard, avec ses conseils à la noix et ses platitudes barbantes.

Elle enfonça ses écouteurs dans ses oreilles en marmonnant, et monta le son de la musique pour ne plus les entendre.

Quel soulagement quand, plus tard dans la soirée, ils se préparèrent pour se rendre à un gala de charité.

Pendant une demi-heure, une partie de la tension s'évapora. L'appartement bourdonna d'activité. Sa mère cherchait les chaussures et les bijoux les mieux assortis à sa tenue, et Richard demandait de l'aide pour nouer sa cravate et attacher ses boutons de manchette.

Quand ils furent à la porte, prêts à partir, Gray dut reconnaître qu'ils formaient un beau couple. Richard était né pour porter un smoking. Quant à sa mère, elle semblait plus jeune, et elle était incroyablement élégante dans sa robe de créateur qui faisait ressortir le bleu de ses yeux.

Richard dit quelque chose que Gray ne capta pas. Sa mère prit tendrement le bras de son mari et ils échangèrent un regard si intime que

la jeune fille se sentit mal à l'aise. Elle se racla la gorge pour leur rappeler sa présence.

— Vous êtes superbes, leur dit-elle depuis le canapé.

Sa mère lui adressa un sourire reconnaissant.

— Merci, dit Richard, sans chercher à dissimuler sa surprise.

Quelqu'un frappa à la porte. Richard ouvrit. Un jeune homme en costume se tenait dans le couloir.

— Votre voiture vous attend, leur dit-il.

Richard quitta l'appartement, mais la mère de Gray s'attarda sur le seuil. Avec ses cheveux relevés, et les boucles d'oreilles étincelantes qui encadraient son visage, elle avait l'air si élégante, et si heureuse.

— Passe une bonne soirée, ma puce.

Elle marqua une pause, puis ajouta :

— Gray, les agents de sécurité ont été informés que tu ne devais pas sortir ce soir. Je peux compter sur toi pour demeurer dans le bâtiment, n'est-ce pas ?

Toute la chaleur que Gray avait ressentie quelques minutes auparavant s'évapora instantanément, ne laissant derrière elle qu'une froide rancœur.

— Je n'ai pas le choix, de toute façon, dit-elle avec amertume.

Sa mère recula en soupirant.

— Inutile de se disputer maintenant et de tout gâcher. Nous rentrerons tard. Ne nous attends pas.

Sur ces mots, elle ferma la porte et partit.

— Je n'en avais pas l'intention, marmonna Gray.

L'endroit lui sembla soudain étrangement vide sans eux. Mais elle était déterminée à s'amuser un peu. Après tout, c'était samedi soir, peut-être que quelqu'un pouvait passer la voir.

Elle envoya un message à Chloé.

Que fais-tu ? Ça te dirait de venir ?

Chloé répondit aussitôt.

Sorry. Je vais au ciné avec Will.

Will était le petit ami à temps partiel de Chloé. Inutile d'essayer de lutter, contre lui elle ne faisait pas le poids.

Coincée, seule dans cet appartement, Gray eut soudain l'impression de suffoquer. Et ce n'était que le premier jour de son interdiction de sortie. Elle en avait encore vingt à passer entre ces quatre murs.

Était-ce réellement parce qu'elle était allée à la fête d'Aidan et avait vomi dans une plante en pot ? Ou à cause de la menace dont lui avait parlé Julia ? Celle que tout le monde hormis la garde du corps voulait lui cacher.

Le saurait-elle un jour ?

Elle bondit sur ses pieds et se rendit à la fenêtre pour regarder la cour en contrebas. En journée, elle était animée par les employés du 10 qui la traversaient d'un pas pressé ou y prenaient leur déjeuner au soleil.

La nuit, elle était déserte et plongée dans l'obscurité. De l'autre côté de cette cour se dressait un autre immeuble du gouvernement. Même un samedi soir, certaines lumières éclairaient les longs couloirs et les rangées bien alignées de bureaux vides.

Gray pressa son front contre la vitre fraîche, et observa le bâtiment à travers la buée formée par sa respiration.

Elle était sûre que Julia ne lui avait pas tout dit. Le peu que la garde du corps lui avait dévoilé avait mis Ryan dans une colère noire. Et puis, en repensant à l'intervention de jeudi soir : les motards, l'opération militaire qui avait été montée juste pour la ramener chez elle… Gray prit conscience que ce qui se passait faisait peur à des personnes qui ne s'effrayaient pas facilement.

Assez peur pour les pousser à l'enfermer. À lui mentir.

Mais comment découvrir toute la vérité ? Personne ne voulait la lui révéler.

Soudain, sortie de nulle part, une idée germa dans son esprit : *Je pourrais la découvrir par moi-même.*

Elle la chassa aussitôt. Elle ne pouvait pas se promener comme ça dans les locaux du gouvernement à la recherche d'informations. Les bâtiments étaient immenses. Elle ne saurait même pas par où commencer.

Mais l'idée ne voulait pas se dissiper.

Le bureau de sa mère était inaccessible, car fermé et surveillé en permanence, mais cet immeuble de l'autre côté de la cour avait des portes intérieures. Peut-être seraient-elles déverrouillées.

C'est alors qu'elle sut qu'elle allait le faire.

Elle demeura un long moment les yeux rivés sur l'immeuble en question. Puis, sans se donner le temps de réfléchir au fait que c'était probablement un très mauvais plan, elle traversa le salon et quitta l'appartement.

Le 10 était inhabituellement calme. Tout en descendant l'escalier sur la pointe des pieds, elle ne perçut pas la moindre voix.

Si toutes les portes principales de l'immeuble étaient gardées, ce n'était en général pas le cas de celles menant aux autres bâtiments. Comme ils étaient déjà sécurisés, il n'y avait aucune raison de placer des gardes aux issues qui les reliaient. Au cours des huit derniers mois, elle s'était assez promenée dans le 10 pour en être certaine.

La plus grosse difficulté allait être d'éviter les agents de sécurité qui patrouillaient dans les locaux. Mais il lui suffirait de se montrer prudente. En principe.

Une fois au pied de l'escalier, elle hésita. Tourner à gauche la conduirait à l'entrée principale dans laquelle se trouvait en permanence une équipe de policiers en faction. Elle tourna donc à droite.

Pressant le pas, elle remonta rapidement le couloir silencieux, passa devant deux bureaux, puis arriva dans un petit hall donnant sur une double porte vitrée.

Elle marqua une pause. À travers la vitre, elle considéra la cour qu'elle avait observée depuis sa fenêtre. Vue d'ici, avec ses bancs et ses arbres dans leurs pots gigantesques dont les quelques feuilles restantes frissonnaient sous la brise, elle paraissait plus grande.

Gray jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Derrière elle, le hall était toujours vide. Sa mère la tuerait si elle apprenait qu'elle avait fait ça.

Dans ce cas, mieux vaudrait qu'elle ne le sache jamais.

Elle poussa la porte. L'air automnal, froid et humide, s'engouffra à l'intérieur. Pour Gray, il sentait la liberté. L'excitation se répandit dans ses veines, telle une drogue. Elle était en train d'explorer. De se rendre là où elle n'était pas censée mettre les pieds.

Y avait-il au monde sensation plus grisante ?

Elle s'enfonça dans les ténèbres, et laissa la porte se refermer derrière elle.

10.

Il avait plu. Dans la pâle lumière des lampadaires, les pavés humides brillaient comme de l'huile. Le froid arracha à Gray un frisson. Légèrement choquée par sa propre audace, elle s'arrêta à la lisière de la cour et balaya du regard l'espace qu'elle n'avait jusqu'à présent vu qu'à travers une vitre, un étage au-dessus.

Il n'y avait pas grand-chose. Quelques arbres grêles ayant déjà perdu une bonne partie de leur feuillage et sous lesquels se trouvaient des bancs. La cour était fermée de tous les côtés par des immeubles de quatre étages ou plus.

Elle ne distingua personne à travers les fenêtres du premier, et ne repéra aucune caméra de surveillance. Elle savait que les écrans des gardes postés au 10 affichaient ce qu'enregistraient des caméras cachées à des endroits stratégiques. Ils pouvaient très bien être en train de la regarder en ce moment même.

Au cas où, elle traversa la cour pour rejoindre la porte vitrée située à l'autre bout en gardant la tête légèrement baissée. L'intérieur du bâtiment était plongé dans le noir.

Elle referma une main hésitante sur la froide poignée de métal. La porte s'ouvrit avec un chuintement à peine audible.

Une douce chaleur l'accueillit. Gray se tint immobile dans l'obscurité de cet immeuble de bureaux inconnu, l'oreille tendue, à l'affût du moindre signe de vie. Tout ce qu'elle entendit fut sa propre respiration.

Elle fit alors un pas en avant. Aussitôt, une lumière vive s'alluma.

Le cœur de la jeune fille manqua un battement. Mais l'endroit demeura désert.

Des détecteurs de mouvements. Il y en avait également quelques-uns au 10.

Elle constata que le couloir était court et qu'il se terminait par un croisement avec un autre couloir, plongé dans les ténèbres.

Enhardie par le fait que, pour l'instant, elle n'avait vu personne, Gray avança d'un pas confiant. Lorsqu'elle s'engagea dans le second couloir, il s'éclaira à son tour.

Celui-là était beaucoup plus long, mais tout aussi quelconque. Les murs étaient blancs et immaculés, et aucune plaque n'indiquait qui occupait ces bureaux. L'endroit avait le style anonyme et délibérément fade propre aux locaux du gouvernement.

Sur sa droite, le couloir s'élargissait. Cela lui parut prometteur, et elle prit cette direction.

Elle trouva quelques portes fermées, pour la plupart à clé. La seule qui daigna s'ouvrir révéla les toilettes des hommes ; Gray s'empressa de la refermer.

Une fois arrivée devant les ascenseurs, elle marqua une pause. Elle ne devait plus être très loin de l'entrée, et il risquait d'y avoir des gardes. Si elle ne voulait pas continuer à avancer ni repartir en arrière, il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire : monter.

Elle appuya sur le bouton d'appel et attendit en jetant de nombreux coups d'œil derrière elle. Mais le couloir resta vide.

Quelques secondes plus tard, la cabine arriva avec un tintement joyeux qui sembla résonner dans l'immeuble comme une alarme. Gray bondit à l'intérieur et s'empressa d'appuyer sur le bouton de fermeture des portes.

Elle choisit ensuite un étage au hasard : le cinquième et dernier.

Ce fut seulement lorsque l'ascenseur se mit en mouvement qu'elle prit conscience de son erreur. Ce n'était pas parce que le rez-de-chaussée était

vide que le cinquième n'était pas bondé de membres du cabinet de sa mère en pleine réunion secrète.

Paniquée, elle tendit la main vers la rangée de boutons pour en choisir un autre, mais elle suspendit son geste, sa main flottant devant les numéros. Aucun étage n'était sûr à cent pour cent. Maintenant qu'elle était lancée, il ne lui restait plus qu'à espérer.

Elle se mit à mordiller nerveusement l'ongle de son pouce en examinant son reflet dans la porte de métal poli. La surface brillante adoucissait son visage tout en le déformant, ses yeux avaient l'air immenses et noirs.

Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Sa mère la tuerait si elle se faisait prendre. Littéralement.

Mais elle n'avait aucune envie de revenir en arrière. Ni de s'en tenir à ça. L'excitation de commettre un acte de rébellion était si agréable. Elle n'était plus une enfant. Et il était temps que sa mère s'en rende compte.

La cabine s'arrêta en rebondissant légèrement, comme si elle était suspendue à des élastiques. Une voix mécanique féminine annonça : « Cinquième étage. »

Quand Gray sortit, les lumières étaient éteintes. La faible lueur émanant de l'ascenseur encore ouvert lui permit de voir qu'elle se trouvait dans une sorte de lobby. Elle entendit le bourdonnement lointain d'un aspirateur. En dehors de ça, le bâtiment était extrêmement calme. Pas l'ombre d'un garde. Aucune voix officielle.

Les portes de l'ascenseur se refermèrent, laissant l'obscurité envelopper Gray. Elle fit un pas sur la gauche et les plafonniers s'allumèrent. Devant elle, il y avait plusieurs portes. Après un bref coup d'œil par-dessus son épaule, elle se dirigea vers elles d'une démarche rapide.

La première donnait sur une grande salle avec des rangées de bureaux de bois blond, tous accompagnés de la même chaise noire, et du même écran d'ordinateur argenté.

Tout était si atrocement uniforme que Gray n'aurait pas été surprise de découvrir qu'en journée la pièce était peuplée de clones, portant tous les mêmes vêtements.

Pour la première fois, elle se demanda ce qu'elle était exactement en train de chercher. Elle risquait de déclencher la fureur de sa mère, et tout ça pour quoi ? Les chances de trouver quoi que ce soit au sujet des menaces décrites par Julia étaient minces. Malgré tout, cela valait la peine d'essayer.

Elle circula entre les bureaux à la recherche d'un papier, n'importe lequel, qui pourrait lui fournir un indice, mais la plupart étaient vides. Seules étaient visibles des photos de famille. Presque toutes de bébés ou d'enfants en bas âge.

Gray fut frappée de ne pas voir un seul adolescent. En fait, aucun de ces gamins ne semblait avoir plus de douze ans.

Passé cet âge, on ne doit plus être aussi attendrissant, songea-t-elle.

Elle se demanda si sa mère avait une photo d'elle sur son bureau. Probablement pas.

Cette prise de conscience fit naître en elle un vide immense. Elles avaient été si proches autrefois. Quand s'étaient-elles éloignées à ce point ?

Elle ne pouvait pas mettre entièrement la faute sur le dos de Richard, même s'il avait sa part de responsabilité. Une partie de cette distance s'était installée toute seule. Lorsque Gray avait commencé à grandir.

Quand tu es petit, ils ont du mal à supporter de passer la journée au travail alors que tu es à l'école sans eux. Qui sait quel adorable miracle tu es en train d'accomplir ? Mais une fois que tu commences à être assez grand pour dire ce que tu penses et prendre tes propres décisions, les parents ne te voient plus comme leur petit ange. Tu n'es plus ce qu'ils ont créé. Tu es un individu à part entière. C'est à ce moment-là qu'ils commencent à te considérer comme un problème.

Le changement s'opère progressivement. Les personnes dans cette pièce ne s'étaient probablement pas rendu compte qu'elles avaient cessé

d'exposer des photos de leurs enfants une fois passés les douze ans. Mais elles l'avaient toutes fait.

Gray se renfrogna. *Arrête de penser et concentre-toi.* Après tout, elle était venue ici avec un objectif bien précis. Fouiner.

Elle tomba enfin sur un bureau avec une pile de papiers posés à côté du téléphone. Ils portaient l'en-tête du département de la sécurité ministérielle, bureau du cabinet. Le coin était orné d'un écusson noir à l'intérieur duquel figuraient un lion et une licorne.

Elle les parcourut rapidement, mais il ne s'agissait que de notes de service concernant des réunions et des directives.

Déçue, elle poursuivit ses recherches et vérifia tous les autres bureaux. Elle ne trouva aucune mention de menace ni aucun document portant son nom. Malgré cela, elle avait la conviction qu'elle était au bon endroit. La sécurité était bien le domaine qui l'intéressait. Quelqu'un dans ce bâtiment était au courant de ce qui se passait.

Après avoir jeté un bref coup d'œil dans le couloir pour s'assurer qu'il était toujours vide, elle se faufila dans la pièce suivante. Elle y trouva davantage de papiers, mais, cette fois encore, rien qui puisse l'aider.

La dernière pièce du couloir était toute en longueur avec une quinzaine de bureaux soigneusement alignés. Une liasse posée à côté d'un clavier attira son attention. Elle s'approcha pour regarder de plus près. L'entête de la première feuille était au nom d'Eleanor Johnson, département de la sécurité et du renseignement, et le dessus était tamponné « CONFIDENTIEL ».

Le document ne faisait que quelques paragraphes. Gray commença à les parcourir, mais elle ralentit en comprenant ce qu'elle était en train de lire. C'était une note qui avait été envoyée aux membres d'un organisme appelé « COBR ».

« Protocole 13 pour la protection du 10 Downing Street en application effective immédiatement. La société Talos a été sollicitée pour des missions de protection rapprochée. L'organisation à l'origine des menaces est inconnue, mais les méthodes utilisées indiquent un lien avec les

services de renseignement russes. Le MI6 a évalué la menace et la juge CRÉDIBLE. »

Gray n'écoutait pas toujours quand sa mère parlait travail, mais elle en savait assez pour comprendre que cette information était importante. La COBR, que tout le monde appelait Cobra, était l'agence secrète du gouvernement chargée de gérer les urgences. Et le MI6 était l'un des services de renseignement les plus réputés du globe.

La lettre lui confirma que tout ce qu'avait dit Julia était vrai. Quelqu'un de dangereux avait menacé de les tuer, sa mère et elle. Mais pourquoi ? La missive contenait à peine plus que ce qu'elle savait déjà. Il devait y en avoir davantage.

Elle sortit son téléphone de sa poche et prit une photo du document avant de le remettre en place. Puis elle entreprit de passer en revue le reste des papiers. Elle ne pensait qu'à une chose, découvrir tout ce que sa mère ne lui avait pas dit.

Ce fut sans doute pour cette raison qu'elle n'entendit les gardes que lorsqu'il fut trop tard pour fuir.

— C'est allumé ici aussi, dit soudain une voix masculine. Quelqu'un travaille à cet étage ?

Gray étouffa un cri de surprise. La voix était claire et très proche… L'homme devait se tenir de l'autre côté de la fine cloison de séparation.

Elle se redressa d'un bond, cherchant frénétiquement des yeux un endroit où se cacher. Mais il n'y avait ni placard ni armoire. Tout était ouvert. Elle était piégée. Et les gardes se rapprochaient.

— Pas que je sache. (La personne qui répondit semblait à peine intéressée.) Parfois, l'air du système de chauffage active les lumières.

— C'est sûrement ça, approuva son collègue. Je vais juste jeter un coup d'œil.

Faute de choix, Gray courut à l'autre bout de la pièce, aussi loin que possible de la porte, en se déplaçant avec toute la discrétion dont elle était capable. Puis elle s'accroupit entre deux fauteuils en essayant de se fondre complètement dans l'ombre.

À l'autre extrémité de la longue salle, elle entendit le bruit étouffé de pas sur la moquette.

Mais elle ne pouvait pas voir l'homme. La jeune fille se recroquevilla sur elle-même et garda les yeux rivés sur les roulettes en plastique à côté d'elle.

Il ne peut pas me voir, tenta-t-elle de se rassurer. *Il ne peut pas me voir.*

Elle resta là, roulée en boule, attendant qu'on la trouve. Un garde allait sûrement arriver derrière elle d'un instant à l'autre et l'attraper par le bras pour la mettre debout.

Il lui était presque impossible de respirer. C'était comme si sa propre peur l'étouffait.

— Ça m'a l'air bon, dit alors l'un des deux hommes.

Sa voix, qui venait du couloir, était assourdie par le mur.

— Ça doit être à cause du chauffage, ajouta-t-il. Je me demande pourquoi ils le laissent allumé quand il n'y a personne.

— Ils ne me payent pas assez pour connaître la réponse à cette question, rétorqua son collègue.

Leurs voix s'atténuèrent peu à peu à mesure qu'ils s'éloignaient.

Toujours accroupie, Gray poussa un long soupir de soulagement. Il s'en était fallu d'un cheveu. Il était temps de partir d'ici.

11.

Gray attendit cinq bonnes minutes sans bouger, si bien que les lumières s'éteignirent. Quand elle fut certaine que les gardes étaient bel et bien partis, elle se redressa, puis retourna discrètement dans le couloir et courut de porte en porte. Craignant d'utiliser l'ascenseur, elle emprunta l'escalier, ses pieds martelant les marches au même rythme effréné que les battements de son cœur.

Lorsqu'elle arriva au rez-de-chaussée, l'endroit était aussi sombre et silencieux que quand elle était entrée dans le bâtiment. Elle ignorait où étaient passés les gardes, mais une chose était sûre, ils n'étaient pas là.

Haletante, elle parcourut à toutes jambes la courte distance qui la séparait de la double porte, jaillit dans la cour noyée sous la pluie et la traversa en courant pour rejoindre le calme désertique du 10. Trois minutes plus tard, elle était en sécurité dans l'appartement familial.

Une fois posée, elle prit enfin le temps de réfléchir. Elle sortit son téléphone et relut le document qu'elle avait trouvé. « Le MI6 a évalué la menace et la considère CRÉDIBLE. »

Pas étonnant que sa mère ait eu si peur quand elle l'avait appelée cette nuit-là d'une voix tremblante. À présent, elle comprenait mieux pourquoi elle avait oublié d'être en colère sur le moment.

Mais désormais, sa mère n'était pas la seule à être furieuse. On avait caché la vérité à Gray alors que sa propre vie était en danger.

Eh bien, Jessica Langtry n'était pas la seule non plus à savoir garder un secret.

Quand sa mère revint avec Richard bien après minuit, Gray était allongée sur le sofa en pyjama, un livre ouvert devant elle, en train de travailler avec application sur son devoir d'anglais.

— Tu es encore debout ? lui demanda sa mère.

Gray la regarda en clignant des yeux.

— Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était aussi tard. (Elle bâilla en s'étirant voluptueusement.) J'ai dû perdre la notion du temps.

Sa mère traversa le salon pour se rendre dans la cuisine, l'air de rien, redressant une tasse, déplaçant un vase… Ses mouvements se voulaient naturels, mais Gray savait qu'elle cherchait des indices de ce que la jeune fille avait fait pendant leur absence. Elle savait aussi qu'elle ne trouverait rien d'autre que de la vaisselle propre en train de sécher à côté de l'évier.

Elle ferma son livre et entreprit d'empiler soigneusement ses affaires en affichant une expression angélique.

— Je me suis dit que j'allais profiter du calme pour rédiger mon essai. Vous avez passé un bon moment ?

Sa mère et son beau-père échangèrent un regard perplexe.

— C'était une belle soirée, répondit Richard. Ta mère a fait un superbe discours. Elle a eu un succès fou.

— Oh, ce n'était rien, minimisa celle-ci en accrochant son manteau et son écharpe dans le placard près de la porte. La routine.

— Super, dit Gray. J'aurais voulu voir ça.

Sa mère lui sourit, les yeux brillant de plaisir.

— Bon, dit-elle. Ce n'est pas tout ça, mais il se fait tard et je dors debout. (Elle se dirigea vers sa chambre dans un cliquetis de talons.) Ne veille pas trop, Gray.

Richard commença à la suivre, mais il s'arrêta sur le seuil de la pièce et jeta un dernier coup d'œil à la jeune fille.

— Tu as vraiment travaillé pendant tout ce temps ?

Gray se plaqua sur le visage un sourire espiègle.

— Ça ne va pas ! J'ai passé presque toute la soirée vautrée devant la télé. Pour être honnête, j'ai fini par m'ennuyer, alors je me suis dit que je pouvais en profiter pour avancer un peu dans mes devoirs.

Cela sembla le satisfaire.

— Je te promets que je n'en parlerai pas à ta mère, dit-il comme s'ils étaient amis.

Après son départ, Gray resta un moment assise sur le canapé à les écouter se préparer avant d'aller se coucher. Elle entendit le bourdonnement grave de la voix de Richard, et le rire musical de sa mère.

Si quelqu'un le lui avait demandé, elle n'aurait pas su dire pourquoi elle n'aimait pas Richard. Il était plutôt gentil. Il n'était pas autoritaire, et ne se comportait jamais bizarrement avec elle. Par certains côtés, il était même assez patient.

Mais il n'était pas son père. Et il n'y pouvait absolument rien.

Ses parents s'étaient séparés quand elle avait treize ans. Et malgré tous les indices, tous les signes qu'elle avait pu relever en y repensant, le divorce l'avait complètement prise au dépourvu.

Son père avait été énormément absent cette année-là. Le ministère des Affaires étrangères l'avait envoyé au Pakistan, au Kazakhstan, en Ukraine… pour des missions à durée indéterminée. Il restait sur place, disait-il, jusqu'à ce que le boulot soit terminé.

Parfois, elle revenait du collège et trouvait son vieux sac de cuir dans l'entrée. Elle savait ainsi qu'il était de retour. Elle se précipitait alors dans la chambre de ses parents pour se jeter dans ses bras, et recevoir le cadeau qu'il lui avait rapporté : une boîte en forme de cœur taillée dans du bois de cannelier qui sentait bon l'épice chaque fois qu'elle l'ouvrait, un petit éléphant en albâtre sculpté à la main…

À l'époque, sa mère se présentait au Parlement, et avec son mari absent la majeure partie du temps, elle avait dû gérer seule sa campagne, son travail, et leur fille. La pression n'avait pas été sans conséquence sur leur mariage. Chaque fois que le père de Gray était de retour au pays, le couple se querellait et se prenait le bec au moindre prétexte.

Lorsque sa mère avait remporté sa première élection, elle avait fêté sa victoire avec Gray et son équipe, mais sans son mari, alors au Pakistan.

Ce fut probablement ce jour-là, pensa Gray avec le recul, que leur mariage avait réellement pris fin.

Après un temps, il devint clair que sa mère était plus heureuse quand il n'était pas là. Elle aimait être membre du Parlement, et elle ne tarda pas à se faire un nom, ce qui lui valut de gravir rapidement les échelons.

À Noël, ses parents étaient tous les deux bien trop malheureux pour faire semblant plus longtemps. Ça avait été une époque difficile, où il faisait aussi froid dehors que chez elle. Malgré cela, ils avaient tenu le coup jusqu'à ce que le sapin soit démonté et les décorations rangées. C'était seulement à ce moment-là qu'ils avaient annoncé à Gray leur séparation.

La douleur ressentie alors était encore vive. Elle avait été assommée par la nouvelle, et s'était sentie complètement perdue.

Cependant, au cours des semaines qui avaient suivi, la vie avait repris un cours normal, bien que différent de ce qu'elle avait connu jusque-là. Pour que tout le monde ait le temps de trouver ses marques, son père était resté plusieurs mois au pays. Il avait loué un appartement à Battersea, pas loin de l'endroit où elle vivait avec sa mère, afin qu'elle puisse lui rendre visite le week-end. Et ils avaient fait de longues promenades le long de la Tamise en discutant de l'école et de la vie.

Dans le même temps, elle et sa mère avaient développé une complicité née du besoin qu'elles avaient l'une de l'autre. Gray avait pris davantage de responsabilités en aidant à la cuisine et au ménage, tandis que sa mère se dévouait corps et âme à son nouveau rôle au Parlement et à sa fille.

Les deux avaient formé une équipe et elles se soutenaient mutuellement. Gray commandait des pizzas quand sa mère était trop fatiguée pour cuisiner, et elles mangeaient sur le canapé devant la télévision. Puis sa mère l'écoutait raconter sa journée en sirotant un verre de vin. Le week-end, si son père était à l'étranger, elles allaient toutes les deux patiner à Somerset House, explorer le musée Victoria et Albert, ou regarder les canards nager dans les étangs argentés du parc Saint-James.

Lors des week-ends qu'elle passait avec son père, il lui semblait vulnérable, comme si l'effondrement de son mariage avait entamé sa fierté.

Ils assistaient ensemble à des matchs de football. Il était fan de Chelsea (« pour expier mes péchés », aimait-il à dire). Et ensuite, ils allaient manger des hamburgers dans un boui-boui qu'il affectionnait.

Ils se promenaient sur le pont de Chelsea durant les chaudes nuits d'été, et regardaient les bateaux naviguer sur la Tamise. C'étaient ses souvenirs préférés de cette année. Puis, un jour, il lui avait annoncé qu'il était envoyé en Russie.

— C'est une nouvelle affectation, avait-il expliqué. Une véritable opportunité pour moi. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Elle avait vu l'excitation faire briller ses yeux. Il était impatient de partir.

Tout ça – passer du temps avec elle, être un père – ne lui suffisait pas. Cela ne le rendait pas heureux. Pas comme son travail. Cette prise de conscience lui avait fait l'effet d'un coup de poing.

À cet instant, elle avait compris pourquoi ses parents avaient divorcé. La raison pour laquelle sa mère avait jeté l'éponge. Et pourtant, elle n'avait pu se résoudre à le priver de ce bonheur.

— Bien sûr, papa, avait-elle dit en se forçant à sourire. Je sais que c'est important.

Il lui avait promis de revenir tous les mois.

— Et tu pourras venir me voir, lui avait-il assuré. Visiter Moscou. C'est une ville fascinante.

Au début, ces voyages avaient bien eu lieu. Mais après la première année, ils étaient devenus de moins en moins fréquents. Cela faisait maintenant des mois qu'elle ne l'avait pas vu. Dernièrement, même les appels téléphoniques avaient cessé.

Richard avait fait son apparition au milieu de tout ça. Il venait chercher sa mère dans des voitures presque aussi chères que leur

appartement dans le sud de Londres, et il l'emmenait au théâtre, ou dîner dans des restaurants hors de prix avec une vue fabuleuse.

Après une idylle éclair, ils s'étaient mariés dans le jardin de la maison de campagne de l'ami qui les avait présentés. Gray portait une robe que sa mère l'avait aidée à choisir. Bleue, en soie, avec une jupe ample et des manches étroites, elle avait transpiré dedans durant cette soirée de septembre exceptionnellement chaude pour la saison.

Il lui aurait fallu être aveugle pour ne pas voir le bonheur de sa mère ce jour-là. Elle était rayonnante. Elle n'avait jamais eu l'air aussi heureuse avec le père de la jeune fille. Depuis, Gray essayait de considérer Richard comme faisant partie de sa famille. Sans succès.

Après leur déménagement au 10 Downing Street, c'était devenu encore plus difficile. Le petit appartement, la surveillance constante. Les journalistes pourchassant Gray sans relâche, les fréquentes attaques contre sa mère par Tom McIntyre, mais également par les membres de son propre parti, contrariés de voir qu'une femme avait été sélectionnée pour le poste de Premier ministre. Tout cela avait créé des tensions.

Gray avait l'impression que sa vie et ce qu'elle désirait s'étaient perdus quelque part au milieu de tout ça. Ou, en tout cas, que c'était devenu beaucoup moins important. Le travail de sa mère était la seule chose qui comptait vraiment.

C'était à ce moment-là qu'elle avait commencé à faire la fête, et à briser toutes les règles établies par sa mère. Mentant si nécessaire pour avoir un semblant de vie à elle, avec, quelque part, l'espoir de se faire prendre. De blesser sa mère.

C'était comme si une autre version d'elle-même était née, entièrement formée, après l'élection. Et cette Gray en colère échappait à tout contrôle, même à celui de la jeune fille.

Mais, à présent qu'elle savait qu'elles étaient toutes les deux menacées par un danger bien réel, sa pseudo-rébellion lui paraissait mesquine et sans intérêt. Elle ne pouvait plus se permettre d'aller faire la fête en douce. La situation était bien trop sérieuse.

Désormais, elle était véritablement piégée au 10 Downing Street.

12.

Lundi matin, Julia attendait Gray au pied de l'escalier.

Le week-end avait dû être calme, car elle avait passé deux jours complets sans appel paniqué du bureau, ce qui lui avait permis de se reposer.

Elle était prête à s'occuper de Gray. La jeune fille cherchait désespérément un adulte à qui faire confiance. Si Julia pouvait la convaincre qu'elle était cette personne, la protéger deviendrait beaucoup plus facile.

Pile à l'heure, Gray descendit l'escalier d'un pas bondissant, tout aussi incongrue dans ce bâtiment administratif austère qu'un chaton dans un aquarium. Elle portait un jean rentré dans des bottes montantes, presque exactement la même tenue que Julia avait choisie par ce temps froid et pluvieux.

— J'aime beaucoup ton look, commenta la jeune femme.

Gray esquissa presque un sourire.

— Le vôtre n'est pas mal non plus.

Toutes deux s'engagèrent dans le couloir et traversèrent l'entrée grouillant d'activité avec son sol en damier.

— Tu n'as pas eu de souci ce week-end ? la taquina Julia. J'ai voulu te chercher dans les magazines à scandale, mais j'ai été occupée ailleurs.

Cette fois, Gray ne sourit pas.

— Je suis privée de sortie, lui rappela-t-elle. Comment pourrais-je m'attirer des ennuis ?

Julia lui lança un regard en coin.

— Je suis bien placée pour savoir qu'être privée de sortie ne veut pas dire qu'on reste chez soi, crois-moi.

Gray sembla surprise.

— Je n'ai rien fait, dit-elle, soudain sur la défensive.

Julia leva les mains en signe d'apaisement.

— Ne t'affole pas. Je plaisantais. Je ne t'accuse de rien.

Mais Gray se détourna. Julia n'avait jamais vu personne avoir l'air aussi coupable.

Qu'as-tu fait ? se demanda-t-elle en observant sa protégée.

La pensée qu'elle ait pu se faufiler hors du 10 la fit frissonner. Elle avait vérifié les registres ; Gray n'avait pas mis un pied hors du bâtiment de tout le week-end.

Elle ralentit et effleura le bras de la jeune fille. Gray tourna vivement la tête vers elle.

— S'il s'est passé quoi que ce soit, dit doucement Julia, tu peux me le dire, d'accord ? Je n'en parlerai pas à ta mère.

Elles arrêtèrent de marcher. Gray planta son regard dans celui de Julia, comme si elle y cherchait quelque chose.

— J'ai envie de vous faire confiance, finit-elle par murmurer. Pouvez-vous m'en dire plus sur les menaces qui pèsent sur ma mère et sur moi ? Pourquoi ces gens nous veulent-ils du mal ? Que veulent-ils ?

Le cœur de Julia se serra. Le seul sujet sur lequel elle ne pouvait pas s'étendre était les menaces. Si elle le faisait, Ryan irait directement voir le patron. Il lui avait pardonné une fois, mais il ne la laisserait pas s'en tirer aussi facilement si elle recommençait.

— Je ne peux pas, admit-elle à contrecœur. Je pourrais perdre mon travail.

Aussitôt, Gray se renfrogna.

— OK. Je comprends. On ferait mieux d'y aller.

Elle pivota et s'éloigna d'un pas vif. Julia s'empressa de la rattraper.

— Attends, Gray, dit-elle. Tu peux me faire confiance. Je te le jure. S'il te plaît, dis-moi ce qui se passe.

Une expression mélancolique voila un instant le regard de la jeune fille. Mais lorsqu'elle répondit, son ton était ferme.

— Rien. C'est juste que je veux savoir, et ma mère refuse de me dire quoi que ce soit. J'ai l'impression d'être mise à l'écart. Mais c'est pas grave.

C'était un mensonge. Julia en avait presque la certitude. Mais c'était une réponse plausible, aussi devait-elle s'en contenter, du moins pour l'instant. Si Gray se sentait bousculée, elle se refermerait comme une huître.

Une nouvelle inquiétude vint voûter les épaules de Julia. Que lui cachait-elle ?

Lorsqu'elles arrivèrent à la porte que Raj leur avait assignée pour la journée, deux officiers de police armés les dévisagèrent. L'un des deux avait fait sa formation en même temps qu'elle.

— Comment ça va, Matheson ? demanda-t-il en tendant une machine pour que Julia valide son badge. Raj te tient à l'écart des ennuis ?

— Pour l'instant, répondit-elle d'un air absent, entièrement focalisée sur la jeune fille qu'elle accompagnait.

Gray avançait la tête baissée, manifestement perdue dans ses pensées.

Le garde ouvrit la porte sur une rue londonienne grisâtre.

Elles n'eurent pas beaucoup à marcher pour rejoindre la voiture que Ryan avait garée dans une ruelle calme. Debout à côté de la portière ouverte d'une Jaguar noire, il balaya des yeux le périmètre, à l'affût du moindre signe de danger pendant que Gray s'installait à l'arrière.

Le week-end reposant de Julia lui parut soudain très loin. Gray lui cachait quelque chose. Elle savait qu'elle aurait dû rapporter sans attendre ses soupçons à son patron, mais cela risquait de lui faire perdre toute chance de gagner la confiance de la jeune fille. Et la confiance était peut-être justement la seule chose susceptible de lui sauver la vie.

Elle devait absolument trouver un moyen de l'amener à parler.

13.

Après l'aventure du samedi soir, Gray s'installa dans une nouvelle routine, et la semaine se déroula sans anicroche. Avec ce qu'elle savait, elle ne pouvait plus se rebeller contre les conditions de son confinement au 10. Mais elle restait malgré tout furieuse contre sa mère de lui avoir caché la vérité. Par ailleurs, elle ignorait quoi faire de l'information que lui avait donnée Julia et qui avait été confirmée par le document trouvé de l'autre côté de la cour. Tout le monde semblait lui dire d'avoir peur et dans le même temps de ne rien faire. Une exigence bien cruelle…

De temps à autre, elle croisait Jake McIntyre dans les couloirs. Ses hématomes s'étaient atténués, passant du pourpre au jaune. Le tapage autour de la soirée au Bijou s'était aussi tassé. Cette semaine, tout le lycée ne parlait plus que de la façon dont Sally Lemington avait perdu sa virginité jeudi soir sur la banquette arrière de la voiture du père de Jared Longacre.

Les commérages allaient vite et n'épargnaient personne.

Elle n'avait pas reparlé à Jake, mais chaque fois qu'ils se croisaient dans les couloirs surpeuplés, ils échangeaient un regard. À de rares et mémorables occasions, quand personne ne les observait, il lui avait adressé un sourire, comme un secret, un rayon de soleil rien que pour elle et qui lui réchauffait le cœur.

Elle n'avait raconté à personne, pas même à Chloé, leur conversation dans la bibliothèque. L'usine à ragots aurait adoré que les deux jeunes

gens se rebellent contre leurs parents et se mettent ensemble. Même une simple amitié suffirait à attirer l'attention sur eux. Si cela se produisait, elle était certaine que le lien fragile qui s'était tissé entre eux se briserait. Ni l'un ni l'autre ne voulaient se retrouver davantage sous le feu des projecteurs qu'ils ne l'étaient déjà.

Après l'élection de sa mère, le fait qu'elle et Jack fréquentent la même école avait beaucoup fait jaser. À cette époque, à chacune de leurs rencontres fortuites dans les couloirs, le silence se faisait et Gray sentait tous les regards tournés vers eux. C'était pour cette raison que, jusque-là, elle l'avait soigneusement évité. Cela lui avait semblé être la seule façon d'échapper aux chuchotements de curiosité malsaine. Finalement, les autres avaient pris conscience qu'ils ne leur feraient pas le plaisir de se chamailler en public et l'intérêt était retombé.

Mais à présent, elle craignait qu'il ne renaisse.

Les cours lui changeaient les idées, lui permettant de penser à autre chose qu'à son emprisonnement. Pour la première fois de sa vie, elle se prit à redouter le week-end. Ce vendredi-là, alors qu'elle et Chloé se dirigeaient vers la sortie après leur dernier cours, l'ambiance était à la fête. C'était le week-end d'Halloween. Certains des plus jeunes élèves s'étaient déguisés. Elles virent une Katniss Everdeen avec son arc et ses flèches, et plusieurs versions de Dr Who.

Gray les regarda passer, la mine sombre. Tout ce qui l'attendait était un autre week-end au 10, seule.

Pendue à son bras, Chloé babillait gaiement au sujet de son costume et de la soirée d'Halloween à laquelle elle avait prévu de se rendre. Au bout d'un moment, elle remarqua quand même le silence morose de Gray et devina son origine.

— Sûre que ta mère ne reviendra pas sur sa décision ? demanda-t-elle. C'est vrai quoi, ça devient ridicule. Tu as purgé ta peine !

Gray éclata d'un rire sans joie.

— Tu connais ma mère, non ? Elle ne revient jamais sur ses décisions.

— Eh bien, je trouve que c'est injuste, dit Chloé, loyale. C'est quand même le week-end d'Halloween ! Tu n'auras seize ans à Halloween qu'une seule fois dans ta vie. Et puis, sans toi, la fête d'Amy sera super barbante.

Même si les intentions de Chloé étaient louables, la conversation n'améliora pas l'humeur de Gray. Quelques semaines plus tôt, elle avait acheté un costume de sorcière sexy, avec une jupe courte et bouffante. Il était depuis accroché dans sa penderie, avec son chapeau pointu assorti. Mais les allusions lancées à sa mère pour savoir si elle serait autorisée à sortir juste pour cette soirée avaient reçu ce matin au petit déjeuner une fin de non-recevoir.

— Je pense que tu as assez fait la fête. Tu aurais dû y réfléchir à deux fois avant de me mentir, avait-elle lancé en fermant son ordinateur d'un geste sec afin de signaler la fin de la discussion. Tu restes privée de sortie pour les deux semaines à venir.

Gray savait qu'il ne servait à rien d'insister.

— Elle ne changera pas d'avis, dit-elle à Chloé. Elle ne change jamais d'avis.

Au même moment, le téléphone de Chloé se mit à sonner.

— Attends-moi une seconde. C'est mon père.

Elle s'écarta pour prendre l'appel.

Tandis que Gray patientait, elle vit Jake sur les marches du lycée avec Aidan et d'autres garçons du « Gang des geeks », comme elle et Chloé les avaient surnommés. Aidan parlait avec animation. Jake regardait au loin, les lèvres légèrement relevées en un demi-sourire qui incitait à se demander s'il pensait vraiment que ce que disait son ami était drôle.

Gray le détailla discrètement. Il était trop maigre pour les critères de beauté standard, mais curieusement ça lui allait à merveille. Ses pommettes hautes et sa mâchoire étaient bien dessinées. Quant à sa peau mate, elle s'harmonisait parfaitement avec ses cheveux et ses yeux bruns.

Perdue dans ses pensées, elle garda les yeux rivés sur lui et ne s'en rendit compte que quand Jake, se sentant peut-être observé, se retourna. Il planta son regard dans celui de Gray et elle ressentit comme une décharge

électrique. Cette fois, Jake ne sourit pas. Il la considéra comme s'il avait des choses à lui dire. Des tas de choses. Elle ne pouvait détacher les yeux de lui. Le regard de Jake était comme un rayon de soleil sur son visage.

— Tu entends ce que je te dis ? lui demanda Chloé en lui donnant un coup d'épaule.

Troublée, Gray se tourna vers son amie, brisant la connexion avec Jake.

— Désolée. Tu disais ?

— Je disais que j'avais fini mon appel. (Chloé fronça les sourcils, l'air perplexe.) Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, insista Gray en pivotant dans l'espoir que sa camarade ne remarquerait pas Jake.

Et qu'elle ne ferait pas le lien.

Heureusement, Julia choisit ce moment pour les rejoindre.

— C'est l'heure d'y aller, dit-elle à Gray d'une voix enjouée. Assez d'éducation pour aujourd'hui. On pose les livres.

Gray suivit sa garde du corps jusqu'à une issue secondaire. Juste avant d'y arriver, elle jeta un coup d'œil à l'endroit où s'était trouvé Jake, espérant secrètement qu'il la regardait encore.

Mais il était parti.

Cet échange resta avec elle, comme un rêve que l'on ne parvient pas à oublier. Cependant, tandis que l'après-midi cédait la place au soir, elle devint convaincue que ce qu'elle avait ressenti n'était que le fruit de son imagination. Rétrospectivement, elle était même gênée par la façon dont elle l'avait dévisagé, et par ce qu'il avait dû en conclure. Il était impossible que Jake McIntyre s'intéressât à elle. Et elle ne s'intéressait sûrement pas à lui… n'est-ce pas ?

C'était inconcevable. Cela faisait des années qu'elle le considérait comme sa bête noire. Le fait de passer toutes ses soirées seule et enfermée devait être en train de la rendre folle.

Malgré cela, un peu plus tard, alors qu'elle finissait de dîner avec sa mère et Richard, elle se surprit à dire à voix haute :

— J'ai discuté avec Jake McIntyre, l'autre jour.

Le sourire de sa mère se crispa.

— J'oublie sans cesse que vous fréquentez le même lycée. (Elle leva son verre et sirota une gorgée de vin.) Et de quoi avez-vous bien pu parler ?

De nos parents, songea-t-elle, mais elle s'abstint de le dire.

— Des gars ont cru que c'était lui qui avait informé les paparazzis de ma présence au club, dit-elle en gardant un ton neutre, car maintenant qu'elle s'était lancée dans cette histoire, elle ne savait plus comment en sortir. Mais ce n'était pas lui. Ce qui ne l'a pas empêché de se faire tabasser.

— Qui te dit que ce n'était pas lui ? demanda Richard en se penchant en avant pour dévisager Gray. En es-tu vraiment sûre ?

— Certaine, répondit-elle sèchement. Ce n'était pas lui.

— Je ne vois pas comment tu peux être aussi catégorique si tu n'étais pas avec lui à la fête, rétorqua Richard. Surtout avec les contacts qu'il a. Quand il s'agit d'appeler les journaux à scandale pour raconter des mensonges sur ta mère, son père n'a pas son pareil.

Cette tirade déconcerta la jeune fille. Elle ignorait que le paternel de Jake avait fait ça. Mais elle se reprit rapidement.

— Jake n'est pas son père. Ce sont deux personnes distinctes.

— Bien sûr, dit sa mère, mais il aurait pu avoir accès à cette information. J'ai entendu dire que son père se servait de lui comme assistant.

— Jake déteste ça, répliqua Gray en sentant que la conversation lui échappait complètement. Il ne veut pas travailler là-bas. C'est son père qui l'y oblige. Et ça le met vraiment en rogne.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux de sa mère.

— Surprenant. J'ai toujours entendu dire qu'ils étaient très proches. Le divorce de ses parents a fait couler beaucoup d'encre. (Elle lança un coup d'œil à Richard.) Une véritable débâcle.

Gray fronça les sourcils.

— C'est-à-dire ?

Sa mère la considéra par-dessus le rebord de son verre.

— Je suppose que c'est de notoriété publique. Sa mère a eu une liaison avec une autre femme. Tom a très mal réagi. Il l'a assignée en justice pour obtenir la garde de Jake. (Elle se tourna vers son mari.) Quand il a gagné, il l'a retiré de son école à Leeds au beau milieu de l'année scolaire et l'a envoyé dans celle de Gray. Le pauvre gamin.

Elle marqua une pause pour terminer son verre de chardonnay avant d'ajouter à l'attention de Gray :

— Depuis le début, je le soupçonne d'avoir fait ça parce qu'il savait que tu étais là-bas. Je ne serais pas surprise qu'il utilise Jake pour t'espionner.

La jeune fille en resta sans voix. Soudain, tout s'expliquait. La façon dont Jake avait débarqué au lycée. La haine qu'il semblait vouer à son père. La manière dont il se tenait toujours en retrait, les épaules voûtées, les poings serrés.

Le divorce de ses propres parents lui apparaissait tout à coup sous un jour nouveau, et elle était presque embarrassée d'avoir considéré la situation comme dramatique. Il ne lui était pas venu à l'esprit que cela aurait pu être bien pire.

— Tom McIntyre est un phénomène, dit Richard qui s'était levé pour aller jusqu'au réfrigérateur remplir le verre de son épouse, et avait à présent une main posée sur son épaule. J'ai de la peine pour son fils.

— Moi aussi, renchérit sa mère avant de s'adresser à Gray. Mais, et je suis consciente que c'est affreux à dire, je préférerais que tu ne fréquentes pas ce garçon.

Gray la regarda bouche bée, puis s'exclama.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Je sais que je dois te sembler paranoïaque, mais il travaille avec son père. Et quoi qu'il en dise, cela signifie qu'il travaille pour l'opposition. Et Tom McIntyre est déterminé à détruire ma carrière.

Elle se leva et porta les assiettes jusqu'à l'évier tandis que Gray, sous le choc, avait les yeux rivés sur son dos. La jeune fille n'avait certainement pas envisagé une telle réaction de la part de sa mère.

— Jake n'est pas un adulte, maman, dit-elle. C'est juste un ado. Tu ne peux pas le traiter comme… comme… (elle les désigna tous les deux d'un geste de la main) l'un de vous.

— Je sais, ma chérie. Et je sais qu'il est difficile de comprendre pourquoi c'est important. (Sa mère leva la voix pour couvrir le bruit de l'eau et des assiettes.) Mais la vérité est que cela ne m'étonnerait pas de Tom qu'il ait demandé à son fils de se rapprocher de toi afin d'en apprendre autant que possible sur mon travail. Tu ne peux pas lui faire confiance.

Gray ouvrit la bouche pour protester, mais sa mère poursuivit.

— Je parle librement devant toi, et il m'arrive régulièrement de discuter affaires ici. Tu entends des choses. Et tu ignores ce qui est secret ou ce que tu peux partager avec tes amis. (Elle leva une main pour contrer les arguments que Gray n'avait pas encore formulés.) Je fais confiance à ta capacité de discernement, mais quelqu'un qui s'y connaît en politique pourrait te convaincre de lui révéler des informations susceptibles de me causer du tort. Je ne peux pas prendre ce risque. D'autant que la situation est particulièrement délicate en ce moment.

— Je ne lui dirais jamais rien d'important, se défendit Gray avec raideur. Nous avons parlé du lycée et des choses que les gens colportaient sur lui. C'est tout.

Mais tout en prononçant ces mots, elle savait que c'était faux. Ils avaient aussi parlé de sa mère et de leur relation. Ainsi que de son père.

Son ventre se noua d'inquiétude. Se pouvait-il que sa mère ait raison ? Jake allait-il à la pêche aux informations sur elle ? En avait-elle trop dit ? Si elle l'avait accidentellement trahie, la situation entre elles deux ne ferait qu'empirer.

Inconsciente du désarroi dans lequel se trouvait sa fille, Jessica Langtry tendit la main pour prendre un torchon.

— Tu comprends pourquoi je préférerais que tu ne lui parles plus, dit-elle. Et si tu devais discuter avec lui, je te demanderais d'être très prudente sur ce que tu lui dis. N'oublie pas qui est son père. Et à quel point il me hait.

14.

La mère de Gray devait partir le lendemain matin afin d'assister à un dîner de gala à Bruxelles, où elle passerait la nuit. Richard, qui avait des rendez-vous d'affaires à New York, allait être lui aussi absent. En des temps meilleurs, Gray serait allée dormir chez Chloé ou chez son père, mais ce dernier était à l'étranger, et comme elle était toujours interdite de sortie, il n'était pas question qu'elle aille chez son amie. Elle n'avait donc d'autre solution que de rester seule au 10.

Lorsque Gray arriva dans le salon ce matin-là, encore en pyjama et les cheveux en bataille, sa mère était en train d'appliquer du rouge à lèvres devant le miroir de l'entrée, une petite valise à ses pieds. Elle portait une veste noire avec un chemisier en soie et un collier en argent. Gray savait qu'elle mettait ce collier quand elle s'attendait à devoir se battre. De toute évidence, son voyage à Bruxelles n'allait pas être une partie de plaisir.

— Quelle allure ! lui dit-elle en se dirigeant vers la cuisine pour aller se servir à boire.

— Ah, tu es levée, bien, dit sa mère en rangeant son rouge à lèvres avant de se tourner vers elle. Es-tu sûre de ne pas vouloir que quelqu'un reste avec toi ? Je sais que ta tante Laura est occupée, mais si je lui dis que je m'inquiète à ton sujet, elle viendra. Je déteste l'idée de te laisser livrée à toi-même.

Gray posa violemment la bouteille de jus d'orange sur le comptoir.

— Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter, maman, dit-elle en haussant le ton. J'ai presque dix-sept ans. Je suis capable de me faire à dîner.

— Je sais exactement quel âge tu as, merci, rétorqua sa mère, légèrement sur la défensive. Et tu n'auras pas à te faire à dîner. J'ai demandé au cuisinier en bas de te faire le riz au poulet que tu aimes. Il est déjà dans le réfrigérateur. Tu n'auras plus qu'à le réchauffer.

Prise de court par la capitulation soudaine de sa mère, Gray, qui s'était préparée à une dispute, dut se calmer rapidement.

— Super, dit-elle. Alors il n'y a aucun problème.

Sa mère hésita, lissant machinalement la bandoulière de son sac.

— Je sais que tu es capable de t'occuper de toi, Gray. C'est juste que… enfin. Si tu as besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à appeler en bas, d'accord ?

Gray grimaça.

— Promis.

Mais sa mère insista.

— Si quoi que ce soit te rend nerveuse, tu appelles aussitôt la sécurité. Ou tu utilises le bouton d'urgence.

Cela ne lui ressemblait pas. Ce n'était pas la première fois que Gray passait la nuit seule au 10. Soudain, elle comprit. C'était à cause des menaces. Et toutes les choses que sa mère lui cachait.

Réprimant l'envie de lui opposer qu'elle serait bien plus en sécurité si sa mère était honnête avec elle, Gray se rapprocha d'elle.

— Ne t'en fais pas, maman. (Elle la serra brièvement dans ses bras et sentit sous son menton la fraîcheur du lourd collier.) Je sais comment appeler la sécurité. Je sais aussi qu'il y a un bouton d'urgence dans la cuisine, et je te promets de m'en servir si j'ai faim ou si je m'ennuie.

Gray avait espéré lui arracher un sourire, mais cela ne fonctionna pas. De près, les fines lignes autour des yeux de sa mère semblaient plus marquées que d'habitude… Elle avait l'air fatiguée. Et tendue.

— Cet immeuble est le mieux protégé du pays, lui rappela la jeune fille. Je serai en sécurité.

— Évidemment. (Sa mère se força à afficher une expression plus sereine.) Il faut que j'y aille. Mon chauffeur doit m'attendre. Richard est déjà en bas.

Elle se dirigea vers la porte accompagnée par le cliquettement de ses talons sur le chêne poli et le bruit des roulettes de sa valise.

Soudain, et à sa grande surprise, Gray se rendit compte que sa mère lui manquait. La relation qu'elles avaient autrefois lui manquait.

Au début, juste après son élection au Parlement, sa mère l'avait parfois emmenée avec elle lors de ses voyages d'affaires. Et les après-midi qu'elles avaient passés ensemble à explorer de nouvelles villes faisaient partie de ses meilleurs souvenirs. Avoir une mère politicienne avait été une vraie aventure. Ce sentiment lui manquait, et le lien qui les unissait semblait devenir chaque jour plus ténu. Plus fragile.

— Maman ? appela-t-elle sur une impulsion.

Sa mère se retourna à demi.

— Mets-les K.-O., d'accord ?

Un sourire illumina le visage de sa mère.

— Compte sur moi. À demain, ma chérie.

Elle ouvrit la porte. Dans le couloir, Gray vit un membre du personnel, raide comme un piquet, qui attendait de prendre les bagages de la Première ministre. Puis la porte se referma et elle se retrouva seule.

*
* *

Gray passa l'après-midi à discuter sur messagerie avec Chloé, qui se préparait pour la fête d'Amy. Déguisée en reine des vampires, elle avait revêtu une minirobe avec un col haut aux extrémités en pointe.

— Z'arrive pas à croire que tu ne viens pas avec nous, zozota Chloé à cause de ses fausses dents. Za va être terrible.

— Ça va être génial, la corrigea Gray. Et je compte sur toi pour m'appeler demain et me raconter tous les ragots.

Sur l'écran de son téléphone, Chloé lui décocha un sourire radieux, une goutte parfaite de faux sang écarlate scintillant sous ses lèvres.

Tout en discutant, Gray était en train d'élaborer un plan secret. Un plan dont elle préférait ne pas parler même avec sa meilleure amie.

Après avoir raccroché, elle se mit à réfléchir. Pour que son plan fonctionne, elle devait inventer une histoire qui tienne la route, car il lui serait impossible de se rendre là où elle avait l'intention d'aller sans passer devant la sécurité.

Mais avant, elle allait devoir attendre. Le minutage devait être parfait. Même si elle n'avait pas faim du tout, elle se força donc à manger le riz au poulet que sa mère lui avait laissé. Puis elle regarda machinalement les posts de la fête mis en ligne par Chloé et Amy.

Chaque photo d'un de ses amis dans un costume hilarant en train de sourire à l'objectif ne faisait que renforcer sa détermination. Il fallait qu'elle sorte de cet appartement. Coûte que coûte.

À vingt-trois heures, Gray était si chargée d'un cocktail détonant d'adrénaline et de solitude qu'elle ouvrit la porte d'entrée de chez elle en oubliant d'avoir peur. Elle marqua une pause pour écouter.

Aucune voix, aucun bruit de pas. Le bâtiment semblait respirer autour d'elle de façon lente et régulière. Comme s'il était endormi.

Alors qu'elle se faufilait dans le couloir, les appliques murales – qui étaient toujours allumées – diffusaient un halo doré. Elle descendit les marches sans que les semelles en caoutchouc de ses chaussures brillantes fassent le moindre bruit.

Entretemps, elle était parvenue à la conclusion que, techniquement, elle n'était pas en train d'enfreindre les règles de son interdiction de sortie. Après tout, elle n'avait aucune intention de quitter la sécurité du 10. Pas vraiment.

Malgré cela, elle était convaincue que sa mère la tuerait si elle l'apprenait.

J'ai donc intérêt à ce qu'elle ne le découvre jamais, pensa-t-elle.

D'après ses prévisions, la plus grosse difficulté allait se présenter au début, car le seul moyen d'atteindre son objectif était de passer devant l'infatigable groupe de policiers qui gardait la porte principale de l'immeuble, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Bien avant d'arriver à leur niveau, elle entendit le murmure d'une conversation et le léger bruit de plastique d'un clavier d'ordinateur.

Elle inspira profondément, carra les épaules et accéléra l'allure. D'un pas décidé, elle entreprit de traverser la pièce jouxtant celle où les policiers étaient assis devant leurs écrans.

Elle était presque de l'autre côté, lorsqu'une voix au ton officiel l'interpella.

— Mademoiselle ?

Gray s'arrêta, déglutit, et se retourna.

— Oui ? répondit-elle en essayant de prendre un air innocent.

Les trois gardes la regardèrent. L'un d'eux, qui se tenait entre elle et leurs bureaux, s'était visiblement levé pour la suivre. Grand et mince, il devait, à vue d'œil, avoir à peu près le même âge que son père. Il portait la chemise blanche de l'uniforme de police, avec un gilet pare-balles noir qui faisait paraître son torse plus volumineux qu'il ne l'était réellement.

— Pouvons-nous vous aider ? demanda-t-il avec politesse.

Son ton était circonspect tout en étant autoritaire avec une bonne dose de « pas d'entourloupe ».

Gray s'était préparée à ça, mais maintenant qu'elle était au pied du mur, elle dut lutter pour conserver sa contenance.

Elle essaya d'afficher un air candide.

— Je vais seulement aux cuisines voir s'ils ont du chocolat. Nous sommes à court là-haut, et c'est Halloween…

— Nous pouvons envoyer quelqu'un vérifier et vous en rapporter, si vous le souhaitez, proposa l'agent.

Ils la regardaient tous à présent avec intérêt. Si elle ne parvenait pas à les convaincre, ils la renverraient à l'étage.

Elle se força à sourire.

— En réalité, dit-elle sur un ton qu'elle espérait confiant, j'aimerais farfouiller dans la cuisine pour voir ce qu'il y a à manger. Je crève de faim. Mais je ne sais pas vraiment de quoi j'ai envie. Je peux ?

L'officier responsable, qui était clairement le chef des trois, s'accorda quelques instants de réflexion. Puis il lui adressa un regard entendu et fit un signe de tête en direction de la cuisine.

— Allez-y, dit-il. Et rapportez-nous du chocolat si vous en trouvez.

— Ou une boîte de biscuits, renchérit l'un de ses collègues depuis son bureau.

— Tu es censé être au régime, le taquina le troisième.

— C'est Halloween, se défendit le policier au régime. Et je suis en pleine croissance.

— Merci ! Je verrai ce que je peux trouver.

Gray les salua d'un geste de la main et prit la direction de la cuisine avec un tel soulagement qu'elle se surprit à sourire.

Derrière elle, elle entendit les trois agents se chamailler gentiment. Ils avaient cru à son histoire. À présent, plus personne ne faisait attention à elle.

La cuisine était encore loin quand elle s'arrêta devant une porte banale. C'était celle par laquelle Julia l'avait fait passer le premier jour afin d'éviter les photographes. La porte secrète qui menait aux tunnels, qui à leur tour permettaient d'accéder à d'autres bâtiments du gouvernement.

Si personne ne voulait lui dire ce qui se tramait, elle allait le découvrir par elle-même.

15.

Alors que Julia frissonnait dans le froid devant les Chambres du Parlement, Big Ben sonna onze coups. Elle était si proche de la tour qu'elle sentit les vibrations des cloches dans sa poitrine.

Normalement, elle aurait dû être chez elle en train de se détendre, mais Raj l'avait appelée juste avant dix-huit heures pour lui demander si cela ne la dérangerait pas de faire quelques heures supplémentaires.

— Il y a une fête à Westminster, avait-il dit. Autant de politiciens connus rassemblés dans un seul endroit pourrait donner des idées à des personnes malintentionnées. Cela fait beaucoup de cibles. Je préférerais avoir tout le monde sur le pont.

Quelque chose lui disait qu'il n'avait pas requis sa présence uniquement pour faire le pied de grue avec un groupe de policiers, à regarder des gens saouls déguisés en Frankenstein ou en cow-boy traverser la place du Parlement en titubant.

Elle se frotta les mains dans l'espoir de recouvrer des sensations dans ses doigts gelés. Non seulement elle n'avait pas pris ses gants, mais en plus son manteau n'était pas assez épais pour la protéger du froid glacial soufflant depuis la Tamise qui coulait juste derrière le célèbre bâtiment.

Elle avait attaché ses cheveux et troqué en vitesse les vêtements ordinaires qu'elle portait pour accompagner Gray en cours contre un pantalon et une veste noirs. Mais dans l'urgence, elle avait oublié de tenir compte de la température.

Un groupe de jeunes femmes éméchées s'arrêta pour prendre une photo avec les gardes postés devant la grille. L'un d'eux accepta aimablement de poser, et afficha un large sourire lorsque les fêtardes se mirent à papillonner autour de lui.

Si je vois encore une sorcière sexy…, pensa Julia avec un visage inexpressif, tandis qu'une des femmes tendait en riant son chapeau pointu à l'agent qui refusa poliment de le porter.

— Il vous va mieux qu'à moi, dit-il avec un sourire affable, mais le regard attentif.

S'il y avait une chose que Julia avait apprise au cours des deux dernières heures, c'était que les policiers du Parlement étaient dotés d'une patience qui forçait le respect. Pour sa part, elle avait toutes les peines du monde à ne pas hurler à la foule : « Vous ne pouvez pas bouger de là ? N'avez-vous jamais entendu parler de *terrorisme* ? »

Un peu plus tard, elle vit Raj apparaître sous l'une des arches de pierre. Il était en train de discuter avec un individu en costume qui tournait le dos à Julia. Leur langage corporel était étrange ; Raj se tenait de côté comme s'il ne voulait pas être trop près de son interlocuteur, qu'il semblait pourtant écouter avec attention.

Lorsque le visage de l'autre homme se trouva dans la lumière, la jeune femme en eut le souffle coupé. Cela faisait des années qu'elle ne l'avait pas vu, mais elle le reconnut aussitôt.

Quand elle se détourna, elle avait encore plus froid et son esprit passait frénétiquement en revue tous les scénarios possibles. Il y avait là un sérieux problème.

Quelques minutes plus tard, une voix résonna derrière elle.

— Drôle de nuit.

Julia fit volte-face. Son patron se tenait à côté d'elle, surveillant d'un œil les mouvements de foule. Sa veste de cuir noir ne semblait pas plus chaude que celle qu'elle portait, mais le vent glacial n'avait pas l'air de l'affecter. Il la dévisagea calmement, comme s'il se doutait de ce qu'elle allait dire.

— Pourquoi étiez-vous en train de parler à Nathaniel St John ? s'enquit-elle, sur un ton presque accusateur.

— Avant que tu ne sautes aux conclusions, il a demandé à me voir, dit-il d'une voix empreinte de mépris. Franchement, j'aurais préféré ne jamais avoir à lui parler. Mais, comme tu le sais, il a des contacts. Et il se trouve qu'il a entendu les mêmes rumeurs que moi. Il voulait que je sache qu'il n'était pas impliqué, mais que les rumeurs étaient vraies.

Cela n'apaisa pas Julia.

Nathaniel était un ami de ses parents, et c'était en partie à cause de lui qu'elle s'était brouillée avec sa famille. Leurs opinions politiques extrémistes et leurs décisions égoïstes, lorsqu'elle était plus jeune, l'avaient poussée à rejoindre l'armée pour tracer au plus vite son propre chemin dans la vie. Elle les méprisait tous autant les uns que les autres.

— Quelles rumeurs ? Raj, vous savez mieux que personne que c'est un menteur.

— Je sais ce que je fais, Jules. (C'était la première fois qu'il utilisait le surnom par lequel elle se faisait appeler lorsqu'il l'avait connue.) La situation qui concerne Luciole et sa mère est plus grave que nous le pensions. À la seconde où nous renforçons notre sécurité, ces gars changent de tactique. Nous ajustons à nouveau, tout ça pour découvrir qu'ils ont déjà anticipé. C'est presque comme s'ils savaient ce que nous allions faire avant même que nous le fassions. (Il marqua une pause.) Il faut que tu saches que les derniers messages que nous avons interceptés parlaient de toi, nommément.

Julia sentit son cœur s'emballer.

— Ils connaissent mon nom ?

Il hocha la tête.

Pour une fois, elle en resta sans voix. La société Talos et tout ce qu'elle et les autres gardes faisaient étaient top secret. Personne n'était au courant à part la Première ministre et ses plus proches collaborateurs.

— Raj, dit-elle le souffle court à cause du choc. Cela signifie que quelqu'un en interne travaille contre nous. Quelqu'un de très haut placé.

— En effet, confirma Raj d'une voix que la colère faisait frémir. C'est pourquoi à partir de maintenant, nous mettons en place le protocole 9. Nous opérerons désormais clandestinement. Nous ne répondrons qu'à la Première ministre qui a accepté que notre mission devienne complètement officieuse. (Il resta silencieux un instant.) Par ailleurs, il faut que tu déménages en lieu sûr. Dès ce soir. Voici l'adresse.

Il lui tendit un morceau de papier.

Elle le regarda, temporairement incapable de comprendre ce qu'elle lisait.

Le Protocole 9. Un protocole de guerre si rarement mis en place qu'il fallut à Julia un moment pour se souvenir de ce qu'il impliquait. Cela signifiait silence radio. Rien de ce qu'ils feraient à partir de maintenant ne serait connu de quiconque au gouvernement. Personne ne saurait rien sur leur mission. Et s'ils avaient des ennuis – ou se faisaient tuer –, personne au gouvernement ne les aiderait.

— Personne d'autre n'y aura accès, lui assura-t-il. Et tu ne peux la révéler à personne. J'ai besoin que tu loges là-bas jusqu'à nouvel ordre. Une fois que tu seras passée à ton appartement prendre tes affaires, tu n'y retourneras pas tant que je ne t'aurais pas donné mon feu vert.

Julia avait soudain la bouche sèche. La situation était bien pire qu'elle ne l'avait imaginée.

— Et Ryan ? Ils l'ont également identifié ?

Raj hocha brièvement la tête.

— Il déménage lui aussi ce soir. J'irai lui parler dès que nous aurons terminé.

La jeune femme avait du mal à prendre la pleine mesure de ce qu'il lui disait. Il y avait un espion au plus haut niveau du gouvernement britannique. Probablement parmi les collaborateurs directs de la Première ministre. Et cette personne travaillait avec le nouveau groupe terroriste russe qui voulait assassiner le chef d'État et toute sa famille.

Rien de tel ne s'était jamais produit, en tout cas pas à sa connaissance.

— Est-ce que cela signifie que Gray court un danger plus grand encore que nous le pensions ? demanda-t-elle. S'ils sont infiltrés, ils peuvent…

Il l'interrompit avant qu'elle ait le temps d'achever sa phrase.

— Nous avons toujours su qu'elle était menacée, et cela n'a pas changé. Notre mission demeure la même : la protéger. Elle n'est en sécurité nulle part en dehors du 10 Downing Street. (Il regarda au loin, ses yeux aussi sombres que le ciel nocturne.) Et pourtant, elle ne cesse d'essayer d'en sortir.

Il poussa un soupir qui forma un nuage dans l'air froid, puis se rapprocha d'elle.

— Julia, dit-il d'une voix pressante. Tu dois absolument convaincre Luciole de t'accorder sa confiance. Fais-lui des confidences. Raconte-lui tes propres secrets. Écoute les siens. Deviens son *amie*. Elle est jeune et seule. Il est impossible qu'elle comprenne pleinement le danger qui la menace en ce moment. Nous avons besoin qu'elle te dise ce qui se passe. Ce qu'elle entend. Elle ne reconnaîtrait pas une menace si elle la regardait dans les yeux. Sa mère l'a trop couvée.

Il marqua une nouvelle pause avant de lâcher la dernière information.

— Il faut également que tu saches que son père travaille pour le MI6. Il est en mission longue durée en Russie. Je ne peux pas t'en dire plus, mais il est possible que cette mission ait un lien avec ce qui se passe en ce moment.

— Gray est au courant pour son père ? s'enquit Julia, sourcils froncés.

Il secoua la tête.

— Elle ne se doute de rien. Elle s'imagine que c'est une sorte de diplomate. C'est tout. Sa mère ne veut pas qu'elle soit mise au parfum, ce qui ne facilite pas sa protection. Elle est assez grande pour comprendre, mais la Première ministre la voit encore comme une petite fille. Quant à nous ? (Il écarta les mains.) Nous sommes pris au beau milieu de tout ça.

— Je ferai tout ce qu'il faut pour assurer sa sécurité, promit Julia. Mais sa mère doit cesser de lui mentir.

Il lui lança un regard d'avertissement.

— Que ça te plaise ou non, nous travaillons pour Jessica Langtry. C'est elle qui édicte les règles. Et nous nous y plions.

Julia tint bon.

— Je ne suis pas du tout d'accord avec le fait de maintenir la fille dans l'ignorance, surtout à ce stade.

— Cette décision ne t'appartient pas, rétorqua-t-il sur un ton sans appel.

Elle céda à contrecœur.

— Compris.

— Pour l'instant, nous avons besoin de te mettre en sécurité, dit Raj d'une voix plus amène. Rentre chez toi. Prends tes affaires. Et veille bien à ce que personne ne te suive. Utilise les techniques habituelles. Souviens-toi de ton entraînement.

— Oui, monsieur.

Raj leva les yeux sur l'énorme horloge de Big Ben dont l'or scintillait sur le fond noir de la nuit.

— Nous vivons une époque dangereuse, dit-il, mais ce monument a traversé pire. Il sera encore là quand cette menace sera passée. (Il reporta son attention sur elle.) Suis mes règles, et ce sera le cas pour toi aussi.

Sur ces mots, il s'éloigna en direction de l'entrée brillamment éclairée du Parlement.

En le regardant partir, Julia sentit les premiers frissons de peur. Elle avait travaillé pour les services secrets dans l'armée, et elle avait entendu tout ce qu'il n'avait pas dit. La mission qu'il lui avait décrite était presque impossible, et il le savait.

La menace était organisée, crédible, et avait infiltré le gouvernement britannique au plus haut niveau. Personne ne pourrait protéger Gray si quelqu'un à l'intérieur de ce bâtiment souhaitait sa mort.

Cette pensée la mit en colère. Et la colère la rendait plus forte.

S'ils voulaient se débarrasser de Gray, il leur faudrait d'abord passer par elle. Et elle allait prendre un immense plaisir à se mettre en travers de leur route.

16.

Lorsqu'elle atteignit la dernière marche, le tunnel était déjà éclairé. Peut-être que les lumières étaient toujours allumées, pensa-t-elle. Ou peut-être qu'il y avait quelqu'un d'autre en bas.

Le silence n'était pas naturel. Elle ne percevait pas le grondement de la circulation ni le souffle de la ventilation à travers les bouches d'aération. Pas de voix ni de bruit de pas, hormis les siens. En fait, la seule chose qu'elle entendait en dehors de sa propre respiration était un léger tapotement irrégulier, comme si quelqu'un au loin dansait sans aucun sens du rythme.

D'épais câbles électriques ainsi qu'une dizaine de tuyaux en plastique couraient le long du plafond au-dessus de sa tête.

Ça vient sûrement des tuyaux, se dit-elle, car c'est ce que sa mère aurait dit, même si elle n'avait aucune idée de ce qui pouvait générer un tel bruit.

Mais c'était forcément les tuyaux.

Elle s'obligea à ne pas y penser et accéléra le pas. Courant à moitié, elle retraça le chemin emprunté la semaine précédente. L'air était froid et humide avec cette odeur de moisi et de renfermé qui l'avait frappée la dernière fois.

Elle arriva au niveau des étranges portes à l'ancienne avec leurs vitres en verre dépoli, plus vite qu'elle ne l'aurait cru. Avec leurs chiffres peints à la main et leurs poignées noircies, elles faisaient penser à des portes sur le

passé. Gray avait l'impression que si elle en ouvrait une, elle se retrouverait en pleine Seconde Guerre mondiale avec des bombardiers vrombissant au-dessus de sa tête.

Le visage contre une vitre, elle essaya de voir à l'intérieur, mais elle ne distingua que de vagues formes. Sans trop y croire, elle tenta de tourner la poignée qui cliqueta à son contact, mais refusa de bouger. Fermée à clé.

Sourcils froncés, elle réitéra avec la suivante. Et celle d'après. Toutes verrouillées.

Elle aurait voulu toutes les essayer, mais le temps lui était compté. Les policiers de l'entrée risquaient de se poser des questions si elle s'attardait trop. Lorsqu'elle avait conçu son plan, elle n'avait pas prévu de passer plus d'une demi-heure au sous-sol. Elle ne pouvait donc pas se permettre de traîner.

Elle reprit sa route dans le tunnel en trottinant à un rythme régulier. Après les portes, les murs chaulés et abîmés étaient nus. Dépourvus de signes ou d'indications. Quiconque venait ici était censé savoir où il allait.

Devant elle, sur la droite, apparut une ouverture voûtée. Quand elle l'atteignit, elle vit qu'il s'agissait d'un second tunnel. Il ressemblait beaucoup à celui par lequel elle était arrivée. Même lumière, mêmes murs poussiéreux. À l'entrée, elle vit le panneau peint à la main, en tout point identique à une plaque de rue, qu'elle avait remarqué lors de son précédent passage. Elle lut « Affaires étrangères ».

Gray hésita, son père était diplomate pour le ministère des Affaires étrangères. Si elle se rendait là-bas, peut-être pourrait-elle découvrir quelque chose sur lui, et sur son travail. Il ne lui parlait jamais de ce qu'il faisait. Elle savait seulement que c'était important. Et secret.

Elle grimaça. Ses deux parents pensaient qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Tous les deux la traitaient comme une enfant. Eh bien, elle aussi avait ses propres secrets désormais.

En fin de compte, elle décida de continuer tout droit. Si elle avait appris une chose au sujet des diplomates, c'était qu'ils travaillaient à toute

heure. Elle avait peu de chance de trouver le bâtiment vide. C'était trop risqué.

Elle marchait depuis un moment quand elle remarqua que le tapotement avait repris, plus fort qu'avant. Cela ressemblait à une horloge particulièrement sonore. Ou à des talons claquant sur un sol de pierre.

Elle cessa brièvement de respirer. Et si elle n'était pas seule ici ?

Il fallait absolument qu'elle sorte.

Elle se mit à courir si vite que les murs devinrent flous et qu'elle faillit manquer l'intersection suivante.

Quand elle passa devant l'ouverture, elle s'arrêta en dérapant, perdit l'équilibre et se rattrapa en plaquant les mains sur le mur le plus proche. Le plâtre humide et visqueux provoqua en elle un mouvement de recul. Elle retira vivement ses mains et les essuya sur son jean.

L'odeur qu'elle avait perçue en arrivant était plus forte ici. Ça sentait le moisi, la pourriture, et des années sans lumière. C'était une odeur de cimetière.

À cette pensée, elle fut parcourue d'un frisson glacé.

Ce tunnel ne ressemblait en rien à l'autre qu'elle avait croisé, malgré son entrée également voûtée. Les murs étaient irréguliers et marqués par des traces de burins. Quant au plafond, il était vierge de tout câble ou tuyau.

La lumière n'était pas dispensée par des néons, mais venait d'ampoules à incandescence qui se balançaient et clignotaient dans les ténèbres, créant des ombres qui glissaient sur les vieux murs de pierre telles des araignées.

Ces ombres semblaient avoir une vie propre, car elles bougeaient même quand les ampoules étaient immobiles.

À l'entrée, à côté d'un vieux panneau défraîchi sur lequel était seulement écrite la lettre « Q », une flèche peinte à la main pointait vers le tunnel.

Q ? pensa Gray, perplexe.

Il n'y avait rien au gouvernement qui portait le nom de Q. Aucun bureau Q. Ou département Q.

Qu'est-ce que ça pouvait bien signifier ?

En tout cas, c'était quelque chose de secret. Le ministère des Affaires étrangères avait été clairement indiqué. Ce bureau, en revanche, avait un nom de code.

Un nœud au ventre, Gray jeta un coup d'œil à l'espace étroit avec ses ombres mouvantes et ses lumières dansantes. Jamais elle n'avait vu d'endroit plus effrayant. Cela semblait être exactement le genre d'endroit où elle pourrait trouver des informations sur les gens qui voulaient la tuer.

Prenant son courage à deux mains, elle s'engagea dans le tunnel.

Ce qui la frappa en premier fut le froid. Le plafond était très bas et humide. Des gouttes d'eau tombaient sur le sol de pierre comme de la pluie. Elles avaient fini par former des flaques qui l'obligeaient à patauger par endroits dans l'eau glacée.

Ce tunnel était bien plus étroit que le précédent, il semblait aussi beaucoup plus ancien. En tendant les bras, Gray pouvait en toucher les deux murs. Des fissures les parcouraient ici et là, révélant davantage de roche grise. Le sol de pierre était sale et de la poussière crissait sous ses semelles.

Elle vit quelques pâles stalactites. La plupart étaient petites et filiformes – des aiguilles de minéraux durcis. Mais certaines étaient assez longues pour lui accrocher les cheveux, tels des doigts osseux, lorsqu'elle se baissait pour passer en dessous en frémissant.

Le chemin n'était pas droit. Il serpentait avec parfois des virages assez abrupts, tandis que le sol ondulait. Gray fut vite transie de froid, mouillée et perdue.

Malgré cela, elle poursuivit son chemin. Elle ignorait depuis combien de temps elle marchait, lorsqu'elle remarqua devant elle des ténèbres menaçantes. Elle s'arrêta.

Les lumières suspendues au plafond étaient éteintes aussi loin que portait son regard.

Pour la première fois, elle envisagea sérieusement de faire demi-tour. Elle n'avait jamais vu d'obscurité si totale et n'avait aucune envie d'avancer à l'aveuglette. Elle avait l'impression d'être dans une grotte.

Sa respiration était à présent visible, et ses mains engourdies. La peur l'envahit.

Elle détestait être dans le noir. Elle avait passé toute sa vie à Londres, et il n'y faisait jamais complètement noir. La ville avait son propre soleil perpétuel grâce aux lumières des milliers de lampadaires, voitures et bus.

Lorsqu'elle se pencha en avant, la jeune fille se sentit oppressée comme si elle était au bord d'un précipice, puis elle scruta les ténèbres.

Je ne peux pas, pensa-t-elle.

Mais si elle faisait demi-tour maintenant, ce serait une soirée de gâchée pour rien. Elle se retrouverait à nouveau seule dans un appartement vide, sans avoir rien appris.

Elle devait se montrer courageuse.

Julia, elle, n'aurait pas craint d'avancer dans le noir. La jeune femme ne semblait avoir peur de rien. C'était stupide d'avoir peur des ombres.

Gray sortit son téléphone et ouvrit l'application lampe de poche qui émit une faible lueur bleuâtre dans l'obscurité qui menaçait de l'engloutir.

Rassemblant son courage, elle s'engagea dans les ténèbres.

Presque aussitôt, ses pieds s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles dans l'eau d'un noir d'encre. Elle poursuivit son chemin en essayant de ne pas effleurer les parois suintantes. Son souffle paniqué produisait des nuages qui apparaissaient et disparaissaient dans la faible lumière diffusée par son mobile. Tout résonnait. Le clapotement de ses pas, sa respiration, même les battements de son cœur semblaient se répercuter sur les murs.

Elle ignorait combien de temps elle avait marché quand elle remarqua devant elle une faible lueur. Son pouls s'accéléra. Elle pressa le pas, impatiente de quitter ces ténèbres oppressantes.

Alors qu'elle était presque arrivée, elle entendit quelque chose détaler dans l'eau derrière elle.

Ravalant un cri de terreur, elle se retourna pour regarder. Son téléphone lui échappa des mains et atterrit dans l'eau avec un bruit d'éclaboussure. Sa lumière s'éteignit.

Tout devint noir.

— Et merde, souffla Gray. Les mots lui revinrent en écho dans un chuchotement rauque : *Et merde… et merde… merde.*

Le son lui donna la chair de poule.

Elle aurait voulu partir en courant, mais elle ne pouvait pas laisser son téléphone ici. Quelqu'un risquait de le trouver. Avec sa coque à paillettes dorées, il ne ressemblait pas au smartphone d'un employé du gouvernement.

Frissonnante, elle baissa les yeux sur l'endroit où ses pieds trempés se perdaient dans le noir. Il n'y avait qu'une chose à faire.

Elle s'accroupit à contrecœur, remonta ses manches et plongea avec répugnance les mains dans l'eau gelée jusqu'à sentir la pierre brute.

— Oh mon Dieu, murmura-t-elle à voix haute.

Sa voix lui revint. *Oh mon Dieu… Oh mon Dieu… Mon Dieu…*

— C'est dégoûtant.

Dégoûtant… Dégoûtant…

Serrant les dents, elle balaya le sol jusqu'à ce qu'enfin ses doigts entrent en contact avec quelque chose de lisse, métallique et, sans que le doute soit permis, moderne. Elle l'attrapa, le sortit de sa tombe aquatique, et le brandit triomphalement. De l'eau froide lui dégoulina le long du bras.

Son écran était noir, et elle eut beau appuyer sur le bouton marche, il refusa de se rallumer. Au moins, elle l'avait récupéré. Il était en effet plus facile d'expliquer un téléphone trempé qu'une disparition mystérieuse dans un appartement qu'elle n'était pas censée avoir quitté.

D'une main mouillée, elle le rangea dans sa poche. Désormais déterminée à laisser derrière elle le froid et l'humidité, elle s'élança vers la lumière. À son grand soulagement, le sol devint plus sec à chaque pas. L'air de plus en plus pur. Et la température commença à remonter.

Elle était proche de quelque chose. Mais de quoi ?

Accélérant l'allure, elle tourna à un angle du tunnel pour constater qu'il s'arrêtait net sur une solide porte de chêne.

Gray l'examina avec curiosité. Elle ne ressemblait pas du tout aux portes qui se trouvaient près du 10. Elle était bien plus ancienne.

Enroulée comme un serpent, une vieille applique en métal la surmontait. Le bois était épais et marqué et les énormes gonds noirs semblaient être faits de fer.

Au lieu d'une poignée de porte, il y avait un solide anneau de fer.

Gray s'en saisit à deux mains. Il était lourd et étonnamment chaud au toucher.

Il tourna sans difficulté, comme s'il avait été récemment huilé.

La porte s'ouvrit.

17.

Gray entra dans le couloir souterrain brillamment éclairé avec prudence.

Le plafond bas était encombré de tuyaux à l'intérieur desquels se trouvaient d'épais câbles électriques aux couleurs vives – rouge, bleu et jaune. Et des piles de conduites en plastique couraient le long des murs.

L'endroit était vieux, comme le tunnel, mais visiblement utilisé ; sec et propre. Il n'y avait pas d'odeur de moisi ni de pourriture.

Des panneaux modernes étaient accrochés un peu partout.

« Plafond bas : attention à votre tête ! » « Ne pas toucher ! Risque d'électrocution ! »

Les moulures en pierre du plafond étaient décorées et soigneusement sculptées. On aurait dit une église, peut-être. Ou un palais.

Que se passerait-il si elle avait atterri au palais de Buckingham ? Combien de temps avait-elle marché ? Était-elle allée si loin ?

Après avoir nettoyé et séché ses chaussures du mieux qu'elle le pouvait à l'aide de mouchoirs en papier, elle s'avança d'un pas vif dans le sous-sol à la recherche d'une issue pour remonter, essayant chaque porte, jusqu'à arriver au pied d'un escalier de pierre.

Elle gravit les marches quatre à quatre et tomba sur une porte, qu'elle entrebâilla lentement.

Ce qu'elle vit de l'autre côté la laissa bouche bée. C'était magnifique. Les murs étaient en panneaux de chêne poli, le sol, couvert d'un tapis

rouge vif ; et de vieux tableaux de Londres à diverses époques ornaient les murs dans de luxueux cadres dorés.

L'air sentait la cire citronnée et le cuir, un parfum riche et plein de promesses.

Au loin, elle aperçut des bibliothèques hautes de plus de quatre mètres remplies d'ouvrages reliés de cuir marron, aux lettrages dorés. Les rideaux des fenêtres cintrées étaient en soie rouge et or.

Elle sut alors sans l'ombre d'un doute où elle se trouvait. Il n'y avait qu'un seul endroit de ce genre dans tout Londres, et elle y avait souvent accompagné sa mère. Elle n'était pas au palais de Buckingham, mais dans la Chambre des lords.

Elle venait juste de s'introduire dans le palais de Westminster qui abritait les Chambres du Parlement.

Ce constat était à la fois excitant et terrifiant. Si elle se faisait prendre maintenant, elle risquait de gros ennuis. C'était le lieu de décision le plus important du pays. Et elle était entrée sans autorisation.

Elle se força à respirer profondément. Il lui fallait recouvrer suffisamment son calme pour réfléchir posément.

L'essentiel était de pouvoir retrouver la sortie. Westminster était un palais gigantesque. Et comme tout palais, il était plein de coins et de recoins. Remplis de longs couloirs déroutants. Rien n'était plus facile que de s'y perdre.

La porte par laquelle elle était arrivée portait la mention « BL-141 ». Elle la mémorisa, et prit d'autres points de repère : les immenses bibliothèques, une horloge comtoise richement sculptée.

L'endroit paraissait complètement vide. Ce qui ne pouvait évidemment pas être le cas. Il y avait sans aucun doute des policiers et des agents de sécurité qui patrouillaient la nuit.

Elle allait devoir être rapide et prudente. Après une brève réflexion, elle partit en direction des bibliothèques. Elle pourrait s'en servir pour retrouver son chemin… tels les cailloux du Petit Poucet, mais géants.

Elle s'engagea dans le couloir, la tête haute, la démarche assurée, comme si elle était chez elle.

Chaque fois qu'elle était venue, ce bâtiment l'avait éblouie. Elle avait l'impression d'être plongée dans un château de conte de fées avec ses tables de marbre, ainsi que ses hautes fenêtres et portes cintrées, chacune encadrée avec de la pierre ou du bois délicatement sculptés.

Alors qu'elle passait près d'une fenêtre, elle s'arrêta et repoussa le rideau de soie bordé de pampilles dorées pour regarder dehors. L'immense tour de Big Ben était si près qu'elle dut reculer en levant la tête pour voir l'heure. Vingt-trois heures trente.

Elle aurait déjà dû être rentrée. Mais elle ne voulait pas faire demi-tour sans avoir fouiné un peu. Elle ne pouvait pas partir… pas encore.

Un groupe de policiers et de gardes en tenue noire était rassemblé au pied de la tour de l'horloge. L'une des femmes lui sembla familière. Gray plissa les yeux en essayant de distinguer ses traits. Avec sa queue-de-cheval courte et blonde, elle ressemblait à Julia. Mais elle s'éloigna avant d'avoir pu déterminer si c'était bien elle.

Soudain, se rappelant que le temps lui était compté, Gray laissa retomber le rideau et reprit son chemin. Elle passa devant d'immenses fauteuils qui faisaient penser à des trônes et de longues tables sur lesquelles étaient posés de lourdes urnes et des livres aussi gros que des encyclopédies.

À chaque pas, elle découvrait quelque chose d'extraordinaire : une armure rutilante grandeur nature dans un coin. Une épée aussi grande qu'elle dans une vitrine. Et partout davantage de peintures et de livres.

Le Parlement est composé de deux chambres. Dans la Chambre des communes, tout est vert et plutôt quelconque, tandis que dans la Chambre des lords tout est rouge et or. Le côté des lords est plus ancien. Plus ornementé. Elle savait grâce à ses précédentes visites qu'elle se trouvait dans la partie des lords, mais elle n'était jamais venue dans cette section et ignorait où elle se trouvait exactement.

Elle arriva dans un hall majestueux, où d'immenses arches s'ouvraient sur plusieurs couloirs. Au-dessus de sa tête, de gigantesques chandeliers brillaient de mille feux, éclairant le sol carrelé orné d'une étoile en son centre. Partout autour d'elle se dressaient des statues de marbre, certaines sur des socles, d'autres accrochées aux murs encadrant les vastes ouvertures cintrées. Alors qu'elle marquait une pause afin de se repérer, leurs yeux vides semblaient la fixer d'un air désapprobateur. L'atrium était circulaire, avec quatre couloirs partant dans des directions différentes. Elle était déjà venue là, mais jamais seule.

Elle était encore en train de réfléchir lorsqu'elle entendit des voix.

La pierre et le carrelage faisaient écho et il était impossible de déterminer d'où elles venaient, car la forme de la pièce distordait les sons.

Mais à n'en pas douter, elles se rapprochaient.

Prise de panique, Gray regarda autour d'elle à la recherche d'une cachette, mais il n'y en avait pas. Pas de fenêtres. Pas de rideaux. Rien derrière quoi se dissimuler. Aucun moyen de disparaître.

Elle ne pouvait pas rester là.

Sans plus attendre, elle traversa le hall tout droit et s'engagea dans un large couloir. C'était la bonne décision, les voix s'atténuèrent derrière elle. Elle continua à courir, le cœur battant, jusqu'à ne plus les entendre du tout.

Enfin, quand tout fut à nouveau calme, elle s'autorisa à ralentir.

Ce couloir était nettement moins opulent que le précédent. Les murs étaient enduits au lieu d'être recouverts de panneaux de bois, quant au plafond, il était plus bas et juste peint en blanc. De chaque côté étaient alignés ce qui semblait être de simples bureaux.

Gray se trouvait à présent dans la partie dédiée à la Chambre des communes. Avant de devenir Première ministre et de déménager au 10 Downing Street, sa mère avait eu son bureau ici.

Gray essaya la première porte sur sa gauche, plus par curiosité qu'autre chose. À sa grande surprise, elle s'ouvrit facilement sur une petite pièce. La personne qui travaillait là avait laissé la lumière allumée.

Elle pensait avoir perdu les hommes qu'elle avait entendus parler, mais il lui sembla préférable de se cacher le temps d'en être certaine. Sur un coup de tête, elle entra et ferma la porte derrière elle.

Posant l'oreille contre le bois à l'affût des voix, elle demeura un moment sans bouger, mais aucun son ne lui parvint.

Elle se détendit légèrement. Ces deux personnes avaient dû s'engager dans un autre couloir.

Elle était probablement en sécurité.

Soulagée, elle se retourna pour examiner sa cachette. La pièce était quelconque, avec juste assez de place pour un bureau, une chaise et quelques étagères remplies de dossiers. Une petite télévision éteinte était accrochée au-dessus de la porte.

Reportant son attention sur le bureau, elle le trouva trop bien rangé à son goût. Hormis l'ordinateur et le téléphone, il n'y avait qu'un coupe-papier et deux cadres photo montrant des enfants aux joues rebondies.

Elle essaya les tiroirs du bureau, mais ils étaient tous fermés. Alors qu'elle examinait les étagères à la recherche d'un document utile, elle remarqua une porte. Ce n'était pas celle par laquelle elle était arrivée.

Pensant qu'il s'agissait d'un placard, elle voulut regarder ce qu'il contenait et découvrit une seconde pièce bien plus spacieuse.

L'endroit était plongé dans le noir, mais assez de lumière entrait par la porte ouverte pour que Gray distingue un bureau plus imposant et nettement plus luxueux, avec un fauteuil plus confortable.

De toute évidence, la personne qui occupait cette pièce était la patronne de celle qui travaillait dans l'autre.

Gray tâtonna à la recherche de l'interrupteur et alluma.

Les murs étaient peints en gris foncé et le sol recouvert d'une épaisse moquette assortie. Dans chaque coin, des lampes qui avaient dû coûter une fortune diffusaient une lumière tamisée. Face au bureau, à l'autre bout de la pièce, se trouvait une longue table entourée de six chaises, toutes tapissées de cuir vert avec, en or sur le dossier, le symbole du

Parlement – une grille de château aux extrémités en pointe surmontée d'une couronne.

Reculant d'un pas, elle examina à nouveau la porte. Aucune plaque n'indiquait le nom de son occupant, mais c'était visiblement quelqu'un d'important. Ce bureau était hyper chic. Pendant son passage au Parlement, sa mère n'en avait jamais eu un aussi spacieux ni aussi luxueux.

Peut-être pourrait-elle trouver quelque chose ici.

Elle consulta rapidement les piles de papiers posées sur le bureau. Il s'agissait de notes de service concernant l'organisation d'un dîner ce soir même en l'honneur d'un lord quelconque… Mais elle ne vit rien au sujet de la menace.

Pour la première fois, elle se dit que la quête qu'elle s'était donnée était vaine. Évidemment qu'il n'y avait rien en rapport avec le danger qui planait sur elle. Elle était partie pêcher dans un immense océan en espérant accrocher avec son minuscule hameçon l'information dont elle avait besoin. Quand elle y réfléchissait, c'était de la folie.

Mais elle voulait tant savoir la vérité… Pourquoi des gens désiraient-ils la tuer ? Qu'espéraient-ils tirer de sa mort ? Et comment découvrir autrement les réponses à ces questions ?

Le moment était venu de rentrer, mais elle ne put s'empêcher de faire le tour du bureau. Elle souleva le lourd presse-papier en verre ; testa le moelleux du fauteuil de cuir noir.

Toute l'excitation qu'elle avait ressentie plus tôt à se trouver dans les locaux du Parlement était retombée. Elle se sentait seule et isolée. Les policiers en poste au 10 étaient les seules personnes à qui elle avait parlé de toute la soirée.

Comme elle aurait aimé que Chloé soit là.

Elle sortit son téléphone trempé de sa poche et appuya sur le bouton. Mais l'écran resta désespérément noir.

Son regard tomba alors sur le téléphone filaire posé sur le bureau. Sur un coup de tête, elle s'empara du combiné. La tonalité grave et rassurante

résonna à son oreille. De mémoire, elle composa le numéro de Chloé. Puis, posant ses tennis argentées et encore un peu humides sur le bureau, elle attendit.

Quatre sonneries.

Cinq.

Elle était sur le point de raccrocher quand, soudain, la voix de Chloé retentit à l'autre bout du fil.

— Qui est-ce ? demanda agressivement son amie.

— Oh là là, dit Gray. Ce que tu es méfiante !

Il y eut un court silence.

— Gray ? C'est toi ?

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Ce n'est pas ton numéro, rétorqua Chloé sur un ton accusateur.

Elle avait dû enlever ses dents en plastique, car elle ne zozotait plus.

— Où es-tu ? Avec qui ? Ta mère t'a laissée sortir de prison ?

— Pas exactement. (Gray jeta un coup d'œil à l'élégant bureau.) J'ai fait le mur.

— Vraiment ? s'exclama Chloé, ravie. Où es-tu ? Viens me rejoindre.

Gray remarqua alors qu'elle n'entendait aucun bruit de fête en arrière-plan.

— Attends, mais toi, tu es où ? Pourquoi n'es-tu pas à la fête d'Amy ?

— C'était déprimant, soupira Chloé. Ses parents étaient là.

— Tu plaisantes ?

— Eh non. C'était pas marrant du tout. Sa mère a fait des pizzas ! C'est bon, quoi, on n'a plus douze ans ! Tout le monde restait assis en costume à regarder son téléphone. Je suis partie dès que j'ai pu. Amy était super gênée.

— Mince, alors !

Gray essaya de prendre une voix compatissante, mais elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Comme tu dis, soupira à nouveau Chloé. C'était atroce. Une vraie perte de temps.

Puis, changeant de ton, elle ajouta :

— Quoique, ça m'a donné l'occasion de discuter avec Jake McIntyre.

Le cœur de Gray s'emballa.

— Jake était là ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Eh bien, dit Chloé d'une voix traînante, pour commencer, je dois dire qu'il est bien plus intéressant que je le pensais. Et plus mignon. Tu as vu ces pommettes ?!

La flambée de jalousie que Gray ressentit en entendant ces mots fut si inattendue qu'elle en fut bouleversée. Non pas parce qu'elle était jalouse de Chloé – avec ses longs cheveux raides et ses grands yeux bruns, Chloé avait toujours été celle qui attirait les garçons. Elle avait l'habitude.

Mais elle s'était imaginée que Jake était différent.

— Allô ? Tu es encore là ?

Chloé tapota son téléphone.

Gray se racla la gorge.

— Oui, oui. Je suis là. J'étais juste… Qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Que tu craques pour Jake ?

— Oh, non, pitié, répondit Chloé. Il n'est pas du tout mon genre. Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'il n'avait qu'un seul sujet de conversation : toi. Comment va Gray ? Est-elle encore privée de sortie ? Quand est-ce que sa mère va lever sa punition ? Est-ce qu'elle a quelqu'un… ?

— Il t'a vraiment demandé ça ? l'interrompit Gray. Il t'a vraiment demandé si j'étais avec quelqu'un ?

Laissant retomber ses pieds sur le sol, elle se pencha en avant. Elle avait totalement oublié où elle se trouvait : elle aurait tout aussi bien pu être chez elle.

— Pourquoi as-tu l'air si surprise ? dit Chloé d'une voix amusée. Je n'arrête pas de te dire que tu es canon. Évidemment que tu lui plais. Mais la question est : est-ce que lui te plaît ? Vous n'aviez pas l'air de vous apprécier à la fête d'Aidan.

Gray s'empourpra.

— C'est vrai, mais nous avons un peu discuté depuis, confessa-t-elle.

— Quoi ? Et quand avais-tu l'intention de m'en parler ? demanda Chloé.

— Maintenant, répondit Gray.

— Alors il te plaît ?

Chloé semblait aux anges.

Gray ne savait pas trop comment répondre à cette question. À dire vrai, Jake était surtout source de confusion. Pourquoi avait-elle soudain cessé de le haïr ? Qu'est-ce qui avait changé ?

— Installons-nous là, dit alors une voix d'homme.

Un courant d'air accompagna l'ouverture d'une porte.

Le cœur de Gray manqua un battement.

Quelqu'un venait d'entrer dans le petit bureau.

18.

— Chloé, chuchota Gray d'une voix pressante. Je dois y aller.

Elle entendit vaguement Chloé demander :

— Pourquoi ? Il y a un problème ?

Mais elle n'avait pas le temps de lui répondre.

— Je suis désolé de vous arracher à la fête, déclara la voix d'homme dans la pièce voisine. Mais je voulais vous entretenir du sujet que nous avons abordé.

Un deuxième homme laissa échapper un rire sec.

— J'avoue que je m'en doutais un peu.

La porte du grand bureau étant encore entrouverte, Gray vit les silhouettes se diriger vers elle.

Le ventre noué par la peur, elle fouilla la pièce du regard à la recherche d'une issue. Il n'y avait aucune porte en dehors de celle par laquelle elle était entrée.

Elle était prise au piège.

Son corps se mit à trembler, mais elle ne pouvait pas se laisser aller à la panique. Il fallait faire quelque chose. Ils ne devaient pas la trouver là, figée par la terreur.

À moins de se cacher sous le bureau, ce qui semblait être une très mauvaise idée, il ne lui restait que la table. Faite de bois sombre poli, elle ne la dissimulerait pas complètement, mais cela pouvait s'avérer suffisant. De toute façon, elle n'avait que ça.

Les deux hommes approchaient.

— Allons dans mon bureau, dit le premier. Nous n'avons qu'une minute ou deux devant nous si nous ne souhaitons pas que les autres se rendent compte de notre absence.

Ils étaient presque à la porte.

Gray traversa la pièce en courant et se précipita vers l'extrémité de la table la plus éloignée. Elle plongea à couvert au moment même ou la porte s'ouvrait.

— On dirait que la personne qui a fait le ménage a encore oublié d'éteindre la lumière. Asseyons-nous, dit le premier homme.

Gray réprima un soupir de soulagement. Ils ne l'avaient pas vue. Pour l'instant.

Elle aperçut deux paires de chaussures impeccablement cirées et lacées se glisser sous l'autre bout de la table.

— J'en déduis que vous avez décidé de mettre votre plan à exécution ? dit la seconde voix.

— Ah, droit au but, à ce que je vois, répliqua le premier homme. Bien. Oui. En effet. C'est la raison pour laquelle je souhaitais vous parler. J'espère obtenir votre participation. Nous aimerions que vous vous joigniez à nous. Mais ce n'est pas tout. (Il marqua une pause, comme s'il choisissait chaque mot avec soin.) Nous aimerions également beaucoup que votre organisation s'implique.

Gray fronça les sourcils. Cette rencontre était louche. Les deux hommes parlaient délibérément à voix basse. Ils étaient seuls dans un bureau à l'intérieur d'un bâtiment presque désert, et pourtant ils s'efforçaient de rester discrets. Il n'y avait qu'une explication possible à un tel comportement : ils cachaient quelque chose.

Penser de façon logique était apaisant. Elle inspira avec précaution et se concentra pour ne pas bouger. Elle voulait entendre la suite.

— C'est un grand honneur, dit le second individu sur un ton qui semblait davantage méfiant qu'enchanté. J'aurais bien entendu besoin de davantage de détails. Quel est le plan ?

— Je ne peux pas tout vous révéler avant d'avoir l'assurance de votre collaboration. (Une certaine tension était désormais perceptible dans la voix de l'homme.) Vous êtes conscient que ce dont nous discutons est d'une nature, disons, extrêmement… délicate.

— C'est une façon de présenter les choses, dit calmement son interlocuteur. Après tout, vous parlez d'une révolution.

— Ne soyez pas ridicule, rétorqua l'instigateur de la conversation avec dédain. Notre intention est de remettre les choses en ordre en corrigeant une erreur faite par quelques imbéciles. C'est tout. Les révolutions sont pour les étudiants.

— Dites-moi, dit le second homme sans relever le ton employé. Comment comptez-vous vous débarrasser d'elle ? Vous avez essayé de convaincre son parti de la révoquer, mais ils ont refusé. Vous avez tenté de la convaincre de se retirer, mais elle a refusé. Que vous reste-t-il comme actions possibles ? Vous ne pouvez pas forcer la Première ministre à démissionner si ni elle ni son parti ne le souhaitent.

Gray sentit le souffle lui manquer. Ils étaient en train de parler de sa mère !

Cette pensée était si choquante qu'elle n'entendit pas les mots qui suivirent. La jeune fille fut prise d'un vertige. Qui étaient ces hommes ? Pourquoi voulaient-ils se débarrasser de sa mère ? Qu'est-ce qui était en train de se tramer ?

À la table, au-dessus de sa tête, les deux hommes poursuivaient leur conversation. Le premier expliquait quelque chose.

— … comme vous l'avez souligné, nous avons tenté les approches traditionnelles et elles n'ont pas fonctionné comme nous l'espérions. Nous avons décidé que le moment était venu d'employer les grands moyens afin de pousser le pays à revenir vers nous. L'objectif est de faire en sorte que le peuple nous choisisse de lui-même. Il nous a fait confiance dans les périodes de bouleversement. Si nous lui offrons une crise, il se ralliera à nous par précaution.

— Cela me paraît raisonnable. (Le second homme semblait accueillir cette suggestion radicale avec un calme remarquable.) Mais quel genre de crise avez-vous l'intention de provoquer ?

Il y eut un long silence. Gray aurait aimé voir ce qui se passait à cet instant. Étaient-ils en train de se jauger du regard ? Le premier homme montrait-il quelque chose au second ?

Lorsqu'il reprit la parole, ce fut si bas que Gray dut tendre l'oreille pour comprendre.

— Si quelque chose venait à lui arriver, dit-il posément, nous pensons que le public se tournerait vers nous.

— Mais comment comptez-vous vous y prendre ? demanda son interlocuteur sur un ton dubitatif. Son service de sécurité est excellent. Et aucun de ses agents ne vous aidera.

— Ne soyez pas ridicule, s'esclaffa le conspirateur. Nous n'avons nullement besoin de leur aide. Nos collègues sont d'une efficacité redoutable dans ce genre de situation. Rappelez-vous, il n'y a pas si longtemps, un cinglé a tué un membre du Parlement en pleine rue. C'est bien plus simple que vous l'imaginez.

Le sang de Gray se figea dans ses veines. La menace contre sa mère… Ces hommes faisaient partie du complot.

— Vous avez quelqu'un en tête ? demanda le second homme d'une voix trouble et brouillée par des échos, comme si elle lui parvenait depuis l'autre bout d'un long tunnel. Pour faire le boulot ?

Je dois me calmer, pensa Gray. *Je dois écouter.*

Mais son esprit ne semblait pas en mesure de lui obéir. Que faisait-elle ici ? Elle n'avait rien à faire au Parlement. Elle était censée être dans sa chambre. Elle l'avait promis à sa mère. Elle avait promis qu'elle ne quitterait pas l'immeuble. Si elle avait tenu parole, rien de tout cela ne serait en train de se produire.

Mais son raisonnement n'avait aucun sens. Si elle n'était pas venue, la seule différence aurait été qu'elle ignorerait ce qui s'était dit dans cette

pièce. Sa présence ici était une bonne chose. Entendre leurs projets était une bonne chose. Elle devait sauver sa mère de ces hommes.

— Quand pensez-vous que cela pourra se faire ? poursuivit le second.

— Est-ce que cela signifie que vous êtes intéressé ?

— Je suis intéressé.

— Fantastique. (Gray avait la sensation que le premier homme souriait. Un sourire froid et sans joie.) Elle doit assister à un gala de bienfaisance à Oxford dans deux semaines. C'est un événement privé, sa protection sera donc allégée. Nous sommes en train d'étudier la…

Quelqu'un frappa à la porte.

Gray se recroquevilla. Elle n'avait entendu personne arriver. Et visiblement, elle n'était pas la seule.

— Bon sang, souffla le second homme. Qui est-ce ?

— Calmez-vous, siffla le premier. Je m'en occupe.

Gray entendit le grincement de sa chaise tandis qu'il se levait. Puis le murmure de ses chaussures sur la moquette. L'air s'agita lorsqu'il ouvrit la porte.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-il.

Le calme dont il faisait preuve impressionna la jeune fille.

— Vous m'avez demandé de venir vous prévenir lorsqu'ils commenceraient à vous chercher.

La voix était familière, mais sur le moment, elle ne parvint pas à l'identifier.

— Merci, répondit sèchement l'homme. Je serai là dans une minute.

Il laissa la porte ouverte et se retourna face à la table. Il regardait probablement en direction de l'endroit où elle était cachée. S'il devait la voir, c'était maintenant.

Retenant son souffle, Gray demeura complètement immobile. Les poings serrés au sol, prête à bondir et courir si nécessaire.

Le silence qui suivit fut une véritable torture. Elle crut sentir ses yeux sur elle.

— Il nous faudra poursuivre cette conversation à un autre moment, dit enfin le premier homme.

Personne ne l'avait vue.

— Nous avons bien failli être surpris. (Le second homme se leva et se dirigea vers la porte.) La prochaine fois, je préférerais que nous en discutions ailleurs qu'au Parlement.

Le premier homme laissa échapper un rire grave et sarcastique.

— Il va falloir vous y faire si vous devez vous joindre à nous.

Les lumières furent éteintes et la porte refermée.

Accroupie dans les ténèbres, les jambes douloureuses, Gray les écouta s'éloigner. Elle entendait encore le bourdonnement de leurs voix, mais les mots étaient désormais inintelligibles.

Puis elle n'entendit plus rien. Le bâtiment était à nouveau silencieux.

La jeune fille se leva avec raideur et se précipita vers la porte. Après l'avoir entrouverte avec précaution, elle jeta un coup d'œil au petit bureau. Il était vide. Elle prit une inspiration tremblante.

Elle devait filer d'ici. Il fallait qu'elle prévienne sa mère.

Gray entrebâilla la porte donnant sur le long couloir puissamment éclairé. Il avait beau ne pas avoir changé depuis qu'elle l'avait quitté, ce n'était plus du tout le même : la conversation qu'elle avait surprise semblait avoir laissé dans son sillage comme un résidu huileux et toxique.

Gray s'engagea dans le couloir en se retenant de courir aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Afin d'éviter d'attirer l'attention, elle se força à marcher, les épaules raides, la tête haute, pour rejoindre l'atrium.

Elle était presque arrivée quand elle entendit des pas devant elle. Son ventre se noua. Elle recula et se tapit dans l'encadrement d'une porte, trop fatiguée et trop effrayée pour chercher à fuir.

Les chaussures claquaient sur le sol de l'atrium. Tremblante, Gray attendit de se faire prendre. Mais l'homme traversa l'immense pièce sans un regard dans sa direction. S'il avait tourné la tête, il aurait vu le choc dans les yeux de la jeune fille. Et il l'aurait reconnue.

Parce que c'était Richard.

19.

Une fois son beau-père hors de son champ de vision, Gray quitta sa cachette de fortune. Elle se précipita dans l'atrium sans se soucier d'être vue et le regarda s'éloigner. Que faisait-il ici ? Il était parti pour New York à l'aube pour un voyage d'affaires.

Et pourtant, il était là, au Parlement. Cela n'avait aucun sens.

Elle songea brièvement à le suivre, mais s'en dissuada tout aussi vite. Elle devait rentrer à la maison, en sûreté. Et appeler sa mère.

Alors qu'elle se remettait en route, elle commença à douter de ce qu'elle avait vu. Peut-être qu'elle s'était trompée. Après tout, tous les hommes se ressemblaient avec ces costumes. Et elle n'avait fait que l'apercevoir de loin.

Mais il avait réellement la même allure que Richard. Le même pas long et arrogant. Les mêmes cheveux parfaitement coiffés.

Dans l'atrium aux murs de pierre, les statues, avec leurs longues et froides robes et capes flottantes de marbre, la toisaient d'un air sévère tandis qu'elle essayait de se rappeler son chemin.

« Tu n'aurais pas dû venir ici ! » semblaient dire leurs visages figés. « Tout ça, c'est à cause de toi. Ta mère va te haïr encore plus, désormais. »

La jeune fille était épuisée, effrayée et frigorifiée. Les yeux brûlants de larmes, elle avançait la tête baissée. Le bâtiment était si silencieux que le bruit de ses semelles en caoutchouc sur le vieux sol de pierre lui parut assourdissant lorsqu'elle pénétra dans le couloir de l'autre côté.

En apercevant les panneaux de bois ainsi que le plafond décoré, elle sut qu'elle était de retour dans la Chambre des lords et qu'elle avait pris la bonne direction.

Son cerveau ne cessait de repasser en boucle la discussion des deux hommes. À chaque pas, elle doutait un peu plus d'elle-même. De ce qu'elle avait compris. De ce qu'elle avait vu quand elle avait cru identifier son beau-père.

Pourquoi quiconque dans ce bâtiment manigancerait-il le meurtre de la Première ministre ? Ce serait de la folie. En plusieurs siècles, il ne s'était jamais rien produit de tel. Elle devait s'être trompée. Il fallait qu'elle se soit trompée.

Mais alors même qu'elle se répétait ça, elle était consciente de la malveillance presque palpable qui avait teinté la conversation. Elle avait perçu dans la voix du premier homme une jubilation mauvaise, comme si cela faisait longtemps qu'il attendait une telle occasion, et qu'il tenait enfin sa chance.

Si seulement elle avait vu son visage. Elle s'était trouvée trop près pour oser regarder au-dessus de la table. Et il n'y avait pas eu de plaque nominative sur la porte du bureau. Tout ce qu'elle avait, c'étaient des voix dans sa tête en train de fomenter un plan abominable. Sauf qu'elle ne disposait d'aucune preuve.

Alors qu'elle passait devant l'horloge comtoise qu'elle avait choisie comme repère, elle se demanda comment elle allait bien pouvoir expliquer tout ça à sa mère.

Et puis il y avait Richard. Devait-elle parler de lui et du fait qu'elle l'avait vu ? D'ailleurs, était-ce réellement lui qu'elle avait vu ? Et si elle s'était trompée ?

Engourdie, elle passa devant les immenses bibliothèques avec leurs volumes aux couvertures de cuir magnifiquement ouvragées, devant les rideaux rouges et les énormes fauteuils, sans leur prêter attention. Il était difficile d'imaginer qu'une demi-heure plus tôt elle avait été surexcitée à

l'idée de se trouver dans ce bâtiment. À présent, elle ne pensait plus qu'à en partir.

Quand elle arriva enfin au niveau de la petite porte avec la mention BL-141, elle l'ouvrit sans prendre la moindre précaution. Puis elle dévala l'étroit escalier de pierre et courut jusqu'à la vieille porte avec l'anneau de fer.

Aveuglée par les larmes, elle s'en empara à deux mains et le tourna violemment.

Après ce qu'elle venait de vivre, le tunnel froid avait perdu son aspect effrayant. Alors que la porte se refermait, Gray s'élança dans les ténèbres. Ses pieds encore mouillés firent jaillir des gerbes d'eau glacée, mais elle ne sentait rien. Elle accéléra, la respiration hachée par les sanglots.

Le retour lui parut bien plus rapide que l'aller. En un rien de temps, elle était arrivée à l'intersection où les deux tunnels se rejoignaient sous la lettre « Q ». Elle s'arrêta un instant, haletante.

Sa poitrine la brûlait, et tout son corps était douloureux à cause de sa course, en particulier ses pieds gelés et trempés.

Mais elle ne s'attarda pas. Elle devait se dépêcher de rentrer.

Elle força donc ses jambes de plomb à avancer. Lorsqu'elle atteignit enfin le petit escalier au bout du tunnel, elle était épuisée. À bout de souffle, elle gravit les marches jusqu'à la porte et retrouva le calme typique d'une fin de soirée au 10 Downing Street.

Elle s'arrêta à nouveau et s'adossa au mur. La sueur dégoulinait le long de son dos, et elle se massa le front du bout des doigts afin d'essayer de recouvrer son calme. Il fallait qu'elle réfléchisse.

Au bout du couloir, elle entendait les gardes de l'entrée en train de discuter. L'un d'eux éclata de rire et le bruit lui vrilla les tympans.

Est-ce que je devrais leur dire ? se demanda-t-elle, hébétée.

Mais lorsqu'elle était descendue moins d'une heure plus tôt, elle leur avait dit qu'elle se rendait à la cuisine. De quoi aurait-elle l'air si elle surgissait maintenant, en larmes, paniquée, couverte de sueur et de poussière, pour parler d'assassinat ?

Ils la prendraient pour une folle.

Elle se redressa, déglutit pour chasser le nœud qui lui bloquait la gorge, et prit le chemin de l'appartement. Lorsqu'elle atteignit le carrelage noir et blanc de l'entrée, elle se colla un sourire crispé sur le visage, fit un petit signe de la main aux gardiens, et bifurqua au plus vite.

— Bonne nuit, fit distraitement l'un d'eux.

— Vous avez oublié notre chocolat ? plaisanta un autre.

Ils se mirent tous à rire.

Peut-être qu'ils n'avaient pas fait attention au temps qui s'était écoulé. Ou peut-être qu'ils se montraient juste gentils.

Peu importait, la mâchoire serrée, le sourire figé, Gray marcha jusqu'à être hors de vue. Puis elle courut tout le reste du trajet jusqu'à la porte de l'appartement familial qu'elle claqua derrière elle.

Elle s'appuya contre la porte et balaya du regard le logement désert. Tout était comme elle l'avait laissé. Il faisait chaud et sec. Mais désormais, Gray était en possession de cette dangereuse information, telle une bombe à la mèche allumée dont elle ne savait pas quoi faire.

Il n'y avait qu'une personne à même de l'aider. Elle se jeta sur le téléphone et l'arracha à sa base d'une main tremblante.

L'espace d'un instant, elle envisagea d'appeler Julia. Mais la garde du corps ne la connaissait pas. Pas vraiment. Elle n'avait aucune raison de la croire.

Une larme roula sur sa joue et elle l'écrasa du dos de sa main.

Puis elle appuya sur le zéro. La sonnerie retentit seulement deux fois, puis une voix de femme répondit :

— Réception, en quoi puis-je vous être utile ?

Gray déglutit.

— C'est Gray Langtry, annonça-t-elle. J'aurais besoin que vous me passiez ma mère… s'il vous plaît.

Si la femme fut surprise que la fille de la Première ministre téléphone à sa mère au beau milieu de la nuit, elle n'en montra rien.

— Très bien mademoiselle, dit-elle d'une voix inchangée. Je transfère l'appel.

Il y eut un clic, et quelque part à Bruxelles, un téléphone se mit à sonner.

Une fois. Deux fois. Trois fois…

Gray agrippa le combiné de sa main glissante. En plus de la sonnerie, elle entendait son propre souffle irrégulier.

Où est-elle ? se demanda-t-elle.

Peut-être avait-elle éteint son téléphone pour la nuit. Mais ça ne tenait pas debout. Sa mère n'éteignait jamais son téléphone.

Elle ne pouvait pas être encore dehors… Il était une heure plus tard en Belgique.

Alors qu'elle était sur le point de laisser tomber, la sonnerie s'interrompit.

— Allô ? dit sa mère d'une voix pâteuse. Qui est-ce ?

— Maman. (Gray lutta contre les larmes qui menaçaient de la submerger.) Je suis désolée de te réveiller.

— Gray ?

Elle semblait à moitié endormie. Parfois, en voyage, il lui arrivait de prendre des somnifères. Sans cela, elle disait passer toute la nuit allongée dans son lit à réfléchir. Le ton lointain de sa voix indiquait que c'était une de ces nuits.

— Quelle heure… ?

— Il est tard, l'interrompit Gray. Je suis désolée.

Elle entendit sa mère se redresser.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle avec calme.

Elle semblait très fatiguée.

Gray chercha ses mots.

Je me suis introduite à Westminster. J'ai entendu deux hommes comploter ton assassinat. Je ne sais pas qui ils sont ni où j'étais. Et je crois que ton mari n'est peut-être pas à New York comme il l'a prétendu.

Mais elle ne pouvait rien dire de tout ça.

— Gray ?

Sa mère semblait plus cohérente à présent. Elle se réveillait.

— Quelque chose ne va pas ?

— Quand est-ce que tu rentres ? s'entendit demander la jeune fille.

— Demain après-midi. Tu ne m'as pas appelée au milieu de la nuit pour me demander ça, n'est-ce pas ? dit-elle avec dans la voix une pointe d'irritation.

— Non, murmura Gray. Mais je suis désolée de t'avoir réveillée. Je te raconterai demain.

— Me raconter quoi ?

— Rien. Rendors-toi. (Gray inspira en agrippant le combiné.) Je t'aime.

Puis elle raccrocha avant que sa mère ait eu le temps de l'interroger.

Alors qu'elle reposait le téléphone, elle remarqua vaguement combien ses mains étaient sales. Elle s'assit sur l'une des chaises de la cuisine et enfouit la tête dans ses mains.

Qu'allait-elle bien pouvoir faire ?

20.

Cette nuit-là, Gray eut toutes les peines du monde à dormir. Elle passa de longues heures à chercher un moyen d'expliquer les événements de la soirée. Lorsqu'elle entendit la porte de l'appartement tôt dans l'après-midi du dimanche, elle fut si soulagée qu'elle faillit se jeter dans les bras de sa mère. Mais son expression glaciale la retint.

Laissant ses affaires sur le seuil, elle traversa le salon pour rejoindre Gray qui était assise sur le canapé.

— Nous devons parler, déclara-t-elle froidement.

Gray la dévisagea avec inquiétude.

— Il y a un souci ?

— Un *souci* ? s'exclama sa mère, incrédule. C'était quoi ce coup de fil ? Il était plus d'une heure du matin à Bruxelles. Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

Gray remua les lèvres, mais les mots mirent un moment à sortir.

— J'avais juste… J'avais besoin de parler.

Sa mère s'assit dans le fauteuil en face d'elle, la mine sombre.

— Est-ce que tu avais bu ?

— Non ! se récria la jeune fille, blessée.

— Gray, dit sa mère en soutenant son regard. Pas de mensonges, s'il te plaît. Je sais tout.

Gray n'en revenait pas.

— Tu sais quoi ?

— Après ton appel, je n'ai pas pu me rendormir. J'ai appelé la sécurité pour m'assurer que tu allais bien. Ils m'ont dit que tu avais demandé à te rendre à la cuisine et que tu t'étais absentée plus d'une heure. Ils m'ont également dit qu'à ton retour tu étais échevelée et couverte de poussière. (Sa mère la scruta avec attention.) Tu étais en colère que je t'aie interdit d'aller à cette fête, et tu as trouvé de l'alcool quelque part ? Tu as trouvé la cave, c'est ça ?

Gray eut l'impression qu'elle venait de recevoir un coup. Elle avait soudain du mal à respirer. Le manque de foi que sa mère avait en elle l'anéantit. Elle était restée debout toute la nuit à se ronger les sangs en se demandant quoi faire. Et maintenant, elle devait se défendre.

— Je n'ai pas bu, insista-t-elle avec vigueur. Je ne sais même pas où trouver de l'alcool dans cet immeuble.

— Alors, explique-moi ce qui s'est passé hier soir. (Sa mère haussa le ton.) Es-tu sortie pour aller à une autre fête ? Où étais-tu ?

— J'étais au Parlement. (Gray avait à moitié crié.) J'essayais de découvrir pourquoi quelqu'un veut nous tuer. OK ?

À la lumière qui filtrait à travers les rideaux anti-explosion tirés devant les fenêtres, elle vit sa mère devenir livide.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— La vérité, répondit Gray sur un ton de défi. Je suis passée par les tunnels, et je me suis perdue. Puis j'ai fait tomber mon téléphone dans une flaque et j'ai fini par atterrir au Parlement. (Les mots sortaient tout seuls.) Des hommes sont arrivés, et comme j'avais peur d'avoir des ennuis, je me suis cachée. Et j'ai entendu leur conversation. Ils ont parlé de toi, maman. Ils parlaient de te faire du mal.

— Gray.

Le visage de sa mère se durcit. Mais elle poursuivit.

— Ils ont dit qu'ils allaient te tuer, maman. Je te le jure.

— Gray, *arrête* ! (Sa mère semblait horrifiée.) Pourquoi est-ce que tu racontes des atrocités pareilles ? Et comment es-tu au courant pour les tunnels ?

— Je les ai déjà empruntés une fois, avec Julia, répondit-elle à présent sur la défensive, pour échapper aux photographes. Je ne savais pas qu'ils allaient jusqu'au Parlement. C'était un accident. Mais après, j'ai entendu les hommes parler.

Sa mère la dévisageait avec une expression à la fois incrédule et froide. Gray, paniquée, chercha les mots pour la convaincre.

— Je ne te mens pas, maman. Ça s'est vraiment passé. Ils ont parlé de te tuer. Tu dois me croire. Tu es en danger.

La voix puissante de sa mère la fit taire.

— Qui a dit cela, Gray ? Qui étaient ces hommes ?

Il y eut un long silence.

— Je ne sais pas, admit la jeune fille à contrecœur.

— Tu ne sais pas, répéta sa mère sur un ton dédaigneux. De quoi avaient-ils l'air ? Tu dois au moins pouvoir les décrire ?

Gray comprit alors que tout était perdu.

— Je ne les ai pas vus, murmura-t-elle.

— Tu ne les as pas vus.

L'incrédulité dans la voix de sa mère lui fit l'effet d'une gifle.

Des larmes de frustration lui montèrent aux yeux. Elle ne se faisait plus confiance pour parler. Elle avait su que ça se passerait ainsi. Elle nageait en plein cauchemar, sans aucun moyen de s'en sortir. À ce stade, il n'était même plus envisageable d'aborder le sujet de Richard, car sa mère était déjà furieuse.

— Je ne comprends pas ce qui ne va pas chez toi. (Sa mère semblait aussi blessée et perdue que Gray.) Tu veux de l'attention ? Est-ce parce que je suis trop occupée pour t'accorder du temps comme je le faisais avant ? Tu m'as déjà raconté des mensonges par le passé, mais jamais rien de tel.

— Je ne te mens pas, chuchota faiblement Gray. Je me cachais. Je ne pouvais pas voir…

— Gray. (Sa mère se massa le front du bout des doigts.) Je t'en prie. Je suis trop fatiguée pour me disputer avec toi. Mais je tiens à ce que tu

saches que je suis choquée par ton comportement. Il existe de véritables menaces. Atroces et dangereuses. Des gens vraiment capables de tuer. Et que tu dises ça juste pour éviter les ennuis… (Elle secoua lentement la tête.) C'est indigne. Tu devrais avoir honte.

Gray essuya ses joues humides de larmes.

— Tu dois me croire, dit-elle d'une voix que la panique faisait trembler. Je ne les ai pas vus parce que j'étais cachée. J'avais peur…

Sa mère l'interrompit en se levant brusquement.

— J'ai travaillé jusqu'à minuit hier, dit-elle. J'étais debout à l'aube ce matin pour assister à des réunions qui peuvent avoir des répercussions sur le pays tout entier. Mon travail est *important*. Je ne peux pas vivre comme ça, en passant mon temps à craindre que tu t'attires des ennuis chaque fois que j'ai le dos tourné. Je n'ai pas du tout le sentiment de pouvoir te faire confiance en ce moment.

Gray pensa à un millier d'arguments pour se défendre, mais cela ne servait à rien. Sa mère ne la croirait pas. Le pire était qu'elle pouvait presque comprendre pourquoi. Elle n'avait aucune preuve. Et ses mensonges passés avaient détruit la confiance qui avait existé entre elles.

Voyant qu'elle ne répondait pas, sa mère hocha la tête, comme si le silence de la jeune fille confirmait ses pires craintes.

— Demain matin, j'appellerai le pensionnat dont je t'ai parlé. Je pense qu'il est temps pour toi d'aller faire ton éducation ailleurs. Tu as besoin de discipline, et d'une attention que je ne peux pas t'accorder pour l'instant. Richard a raison.

Gray ressentit chaque mot comme une claque. Elle allait le faire. Elle allait vraiment se débarrasser d'elle.

Elle et sa mère n'étaient plus l'équipe soudée qu'elles avaient formée à la suite du divorce, à l'époque où elles se nourrissaient de pizzas à emporter et de conversations nocturnes. Il ne restait rien de ce lien. Le dernier fil avait fini par se casser.

Malgré cela, Gray refusait de partir sans se battre.

— Pourquoi ne m'envoies-tu pas vivre avec papa ? dit-elle, furieuse. Il m'aime encore lui au moins.

Mais elle n'eut pas le droit à la réaction escomptée. Au lieu de ça, sa mère la regarda avec pitié.

— Gray, dit-elle à voix basse. Réfléchis un peu.

Curieusement, ce fut ce qui lui fit le plus de mal. Sa mère ne l'aimait même plus assez pour se disputer avec elle à ce sujet. Gray arrivait à peine à la voir à travers ses larmes. Elle avait l'impression de ne plus pouvoir respirer.

Tout était fichu. Elle avait fini par perdre ses deux parents. Et maintenant, sa mère risquait de mourir, tout ça à cause d'elle.

— Tu devrais me croire, murmura-t-elle. Je ne te mentirais jamais sur un tel sujet.

— Parfois, je me dis que tu me mentirais à propos de n'importe quoi, répondit sa mère avec une tristesse sincère.

Gray dut faire appel à toute sa force pour quitter la pièce. Avançant avec lenteur, elle tituba sur les quelques mètres qui la séparaient de sa chambre et ferma doucement la porte derrière elle.

Là, à l'intérieur de la petite pièce qui était encore pour elle la chambre d'une étrangère, elle se laissa tomber sur le sol et sanglota comme si on venait de lui briser le cœur.

21.

Lundi matin, Julia arriva au 10 une demi-heure plus tôt que d'habitude. N'ayant rien à faire avant l'arrivée de Gray, elle se rendit dans le réfectoire du personnel pour se servir un café. Luttant pour réprimer un bâillement, elle se remplit le plus grand gobelet qu'elle put trouver et ajouta une généreuse rasade de lait.

Elle en avait bien besoin, car elle ne s'était presque pas reposée de tout le week-end.

Après la fin de sa mission, samedi soir, elle était rentrée chez elle pour prendre des affaires, puis elle était retournée à Talos récupérer les clés de la planque.

Quand, après avoir tournicoté dans Londres pendant une heure afin de s'assurer que personne ne la suivait, elle était finalement arrivée, elle avait découvert un deux-pièces moderne et sans âme dans une rue calme du centre de la ville. L'endroit était très bien, et parfaitement équipé. Pourtant, elle n'avait quasiment pas réussi à dormir depuis qu'elle y avait emménagé.

Si elle était honnête avec elle-même, elle devait admettre que la conversation qu'elle avait eue avec son patron le samedi soir l'avait secouée.

Dès le début, elle avait considéré son rôle auprès de Gray comme un compromis entre grande sœur et flic. Il y avait des menaces, certes, mais rien qu'elle ne puisse gérer. En tout cas, c'était ce qu'elle avait cru.

Désormais, la situation était bien plus sérieuse. La vie de Gray dépendait de sa capacité à demeurer entièrement focalisée sur son travail.

La menace décrite par Raj l'autre soir était réellement inquiétante, mais le plus effrayant dans tout ça était qu'il lui ait tout expliqué. Normalement, le protocole exigeait qu'il garde ce genre d'informations pour lui, et qu'il ne lui donne que les grandes lignes. Son habilitation était loin d'être au même niveau que celle de son boss. En rentrant dans certains détails, il avait trahi des confidences, et probablement des lois.

Au-delà de tout ce que Raj lui avait dit ce soir-là, l'avertissement derrière les mots avait été clair. « Ne fais confiance à personne au 10. Ne fais confiance à personne au gouvernement. Ne fais confiance à personne de la police. Tu es la seule personne en qui tu peux avoir confiance. Sauve Luciole. »

C'était pour cela qu'elle n'avait pas dormi.

Juste au moment où elle se détournait de la cafetière, Ryan la rejoignit.

— Tu as passé un bon week-end ? s'enquit-il, inconscient des soucis qui la tourmentaient.

Julia haussa les épaules.

— Correct.

Elle le regarda prendre à son tour un grand gobelet. Il ne semblait pas avoir souffert d'insomnie, elle lui trouva même l'air reposé. Alors qu'il se versait du café, elle remarqua les traces humides du peigne dans ses cheveux courts.

— Et toi ?

— Chargé.

Il ouvrit trois sachets de sucre et les vida dans sa boisson.

Ils quittèrent ensemble le réfectoire et s'arrêtèrent sur le pas de la porte pour laisser passer des employés du gouvernement. Déjà caféinés et survoltés à huit heures du matin, ces derniers agrippaient leurs téléphones portables comme s'il s'agissait d'armes.

Julia lança un bref coup d'œil à Ryan.

— Je suppose que tu as eu une discussion avec Raj ?

Il croisa son regard et, l'espace d'un instant, elle eut l'impression qu'il n'allait pas répondre, mais quelque chose changea et il acquiesça.

— Oui.

— Tu es dans une planque ?

Tout en parlant, elle scrutait les alentours pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'oreilles indiscrètes, mais il n'y avait personne à proximité.

— J'ai déménagé samedi, dit-il en baissant la voix. Toi aussi ?

Elle confirma d'un signe de tête.

— C'est bizarre, non ? demanda-t-elle. Ce qu'a raconté Raj…

— Tout ce que je sais, c'est que ce boulot est tout à coup devenu beaucoup plus dangereux, répondit Ryan.

Il la dévisagea d'un regard perçant, et ajouta :

— Tu es sûre que tu as les épaules pour ce qui nous attend ?

Julia n'hésita pas un instant.

— Tout à fait. Je suis prête.

L'expression de Ryan s'assombrit.

— Si la situation est aussi grave que le pense Raj, tu pourrais changer d'avis.

Avant qu'elle puisse lui demander ce qu'il entendait par là, il consulta sa montre.

— C'est presque l'heure. Je vais chercher la voiture. On se retrouve à l'endroit habituel.

Julia le regarda s'éloigner dans la foule de travailleurs stressés. Les épaules larges et inflexibles, il faisait facilement cinq centimètres de plus que tout le monde. Si Raj avait raison, Ryan était peut-être la seule personne au monde sur qui elle pouvait compter pour l'instant. Cette pensée n'était pas aussi rassurante qu'elle l'aurait dû. Non pas qu'elle ne lui fasse pas confiance, mais il faisait partie de ces gens qui ne dérogent jamais aux règles, alors qu'elle-même ne leur était plus soumise.

Raj le savait forcément lorsqu'il l'avait engagée. Il avait conscience qu'elle n'était plus la parfaite petite adolescente qu'il avait connue. Il avait

dû le prendre en considération quand il lui avait assigné cette mission. Et quand il lui avait donné Ryan pour partenaire.

Cela signifiait-il qu'il souhaitait qu'elle enfreigne les règles ? Et qu'il attendait de Ryan qu'il ramasse les morceaux ?

Avant qu'elle ait eu le temps de pousser plus loin la réflexion, Gray apparut en haut de l'escalier. Les cernes sous ses yeux indiquaient qu'elle non plus n'avait pas beaucoup dormi au cours du week-end.

Julia se redressa à son approche.

— Ça va ? demanda-t-elle en jetant son gobelet à la poubelle.

— Très bien, répondit Gray sans sourire.

Julia haussa les sourcils.

— Ça se voit.

Elles marchèrent en silence dans les couloirs bourdonnants d'activité sans se préoccuper des regards curieux.

Mettant de côté sa conversation avec Raj, Julia se concentra sur la jeune fille à côté d'elle. La fille qui savait des choses qu'elle ne disait pas.

Deviens son amie, lui avait dit son patron.

— Gray, dit Julia en la dévisageant du coin de l'œil. Je vois bien qu'il se passe quelque chose. J'aimerais que tu me laisses t'aider.

— Il ne se passe rien, rétorqua Gray.

Mais elle mentait, et elles le savaient toutes les deux.

Julia lui prit le bras et l'attira sur le côté en l'examinant avec attention. Elle avait le visage bouffi, comme si elle avait pleuré.

— Laisse-moi t'aider, je t'en prie, dit-elle avec douceur. Tu peux me faire confiance, je suis de ton côté.

Cette fois, Gray soutint son regard, l'air ouvertement sceptique.

— Vous êtes du côté de ma mère. Vous travaillez pour elle. (Elle dégagea son bras, et se détourna, les lèvres pincées.) On peut y aller, maintenant ? Je n'ai pas envie d'être en retard.

Lorsqu'elles réintégrèrent la circulation du couloir, Julia resta près de sa protégée, affichant une mine impassible jusqu'à l'entrée de service. Elle montra son badge au garde armé qui leur ouvrit la porte.

Ryan, debout à l'angle de la rue à côté d'une Jaguar quatre portes, scrutait la rue à l'affût du moindre danger.

Du coin de l'œil, Julia vit Gray inspirer profondément l'air londonien comme si, malgré ses relents de gaz d'échappement, il faisait du bien à ses poumons. Il lui vint alors à l'esprit que la jeune fille n'avait probablement pas mis le nez dehors depuis vendredi après-midi.

Ce n'est pas une vie.

— Bonjour, Gray. Tu as passé un bon week-end ? demanda Ryan.

— Pas vraiment, répondit-elle.

— Ah.

Julia et Ryan échangèrent un regard par-dessus la voiture.

« C'est quoi le problème ? » articula-t-il en silence.

Elle secoua la tête. Il haussa les épaules et lui envoya les clés qu'elle attrapa au vol d'une main experte.

Tout en mettant en route le moteur, Julia jeta un coup d'œil à Gray dans le rétroviseur. La jeune fille regardait par la fenêtre, le visage dénué d'expression. Que s'était-il passé ? Elle l'avait trouvée normale vendredi. Triste de ne pas aller à une fête, mais en dehors de ça, une adolescente pleine d'énergie comme une autre.

La frustration l'envahit. *Vous travaillez pour ma mère.* C'était le mur que Gray avait érigé entre elles. Et Julia allait avoir du mal à le franchir parce que c'était vrai. Elle travaillait en effet pour sa mère.

Il devait forcément y avoir un moyen d'atteindre la jeune fille. Pour sa propre sécurité.

Alors qu'elle changeait de vitesse, elle croisa le regard de Gray dans le rétroviseur.

— Gray si tu as envie de parler, nous savons écouter.

Celle-ci soutint son regard. Il y avait quelque chose dans ses yeux… un besoin profond d'être comprise. Puis elle cligna des paupières et l'émotion disparut.

— J'ai passé un mauvais week-end, dit-elle avant de reporter son attention sur les véhicules qui défilaient de l'autre côté de la vitre.

Après ça, les deux agents laissèrent Gray seule avec ses pensées et la Jaguar poursuivit sa lente progression vers le pont de Westminster. Le soleil d'automne était haut et le fleuve en contrebas scintillait de reflets bleu et argent.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant le lycée, Gray attendit dans la voiture pendant que Ryan vérifiait la zone. Gray mit ses lunettes de soleil et regarda droit devant elle.

Dehors, Ryan donna son feu vert.

— Allons-y.

Julia sortit et ouvrit la portière de Gray.

La jeune fille descendit du véhicule sans lui accorder une miette d'attention, et tous trois entrèrent dans l'établissement en file indienne.

Julia, qui fermait la marche, scrutait la foule d'étudiants et de parents qui déambulaient sans se presser à proximité du bâtiment de brique rouge. De son regard perçant, elle traquait le moindre détail suspect. Les poubelles étaient à leur place habituelle et avaient été vidées. Personne ne s'attardait à proximité du chemin. Personne n'observait Gray. Tout semblait normal. Et pourtant son cœur battait la chamade.

Désormais, plus rien n'était normal.

Comme d'habitude, Ryan les fit entrer par la porte des visiteurs. Alors que Julia surveillait les alentours, il s'arrêta à l'accueil pour saluer la réceptionniste qui sembla fondre à la chaleur de son attention.

Pendant qu'ils papotaient, Julia jeta un coup d'œil à Gray qui se tenait telle une poupée, les bras le long du corps. Son visage en forme de cœur était vide. Elle paraissait tellement désemparée. Comme si elle avait perdu quelque chose qui lui était cher. Essayant une fois de plus de lui parler, la jeune femme se rapprocha. Gray la dévisagea d'un air méfiant.

— Quoi que ce soit, tu peux m'en parler, dit-elle à voix basse. Je te promets de ne pas le répéter à ta mère. Ni même à Ryan.

Gray lui adressa un regard tourmenté. Mais en fin de compte, au lieu de répondre, elle se détourna et franchit la double porte qui donnait sur le couloir principal du lycée.

Tout en la regardant s'éloigner, Julia sentit ses capteurs de danger s'affoler. Gray voulait parler, c'était évident. Mais elle ne lui faisait tout simplement pas confiance.

Quelque chose terrorisait la jeune fille. Et la garde du corps était déterminée à découvrir de quoi il s'agissait.

22.

Le lycée apparut à Gray comme derrière un voile de brouillard. Elle avait à peine dormi, car chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle entendait les hommes projeter de tuer sa mère. Elle entendait sa mère lui dire qu'elle allait l'envoyer en pension. Elle voyait Richard au Parlement, où il n'était pas censé être.

La jeune fille souhaitait plus que tout raconter à Julia ce qui lui était arrivé. Elle était convaincue que la garde du corps voulait vraiment l'aider. Mais elle savait déjà comment ça se passerait. Si elle lui disait la vérité, Julia irait aussitôt faire son rapport à sa mère. Elle n'aurait pas le choix.

Et sa mère dirait : « N'écoutez pas Gray. Elle ment. »

Et ça s'arrêterait là. Après ça, Julia ne la regarderait plus de la même façon. Elle la verrait comme une menteuse. Et Gray n'aurait plus personne de son côté.

L'esprit préoccupé, elle avait du mal à se concentrer. Tel un automate, elle se rendit d'un cours à l'autre. Elle écouta sans un mot Chloé lui raconter son week-end, en se forçant à sourire lorsqu'elle aborda le sujet de la fête désastreuse d'Amy.

— Au fait, que s'est-il passé samedi soir ? s'enquit sa camarade alors qu'elles se dirigeaient vers la cantine pour déjeuner. Tu as disparu d'un coup.

— Oh. (Ne sachant pas trop quoi lui dire, Gray hésita.) Je pensais que j'allais me faire prendre, mais… en fait, non.

Sa voix s'éteignit à la fin de la phrase.

Elle aimait Chloé, mais cette dernière ne pouvait pas l'aider. Par ailleurs, elle ne voulait pas lui faire peur avec la vérité. Cependant, son amie refusait de lâcher le morceau.

— Tu t'es vraiment introduite au Parlement ? insista-t-elle alors qu'elles se frayaient un chemin jusqu'à la cantine. C'était comment ?

— Désert, répondit sèchement Gray.

Chloé lui lança un regard surpris qui l'incita à développer.

— Ce n'était pas aussi marrant que je l'imaginais.

Puis, elle ajouta sur un ton d'excuse :

— Désolée d'être si peste. Je n'ai pas dormi.

— Tu n'as pas été peste.

Chloé s'écarta et la dévisagea réellement pour la première fois.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Il t'est arrivé quelque chose ?

Elles ralentirent jusqu'à s'arrêter et laissèrent les autres élèves déferler autour d'elles.

— Rien d'important, répondit Gray. Juste une grosse dispute avec ma mère dimanche.

— À quel sujet ? (Chloé écarquilla les yeux.) Elle a découvert que tu étais sortie, c'est ça ?

— En quelque sorte. (Gray baissa le ton.) Les agents de sécurité lui ont dit que j'avais quitté l'appart pendant une heure, et elle m'a accusée de m'être saoulée. J'ai dû lui dire où j'étais vraiment allée. Et elle a pété un câble.

— Tu plaisantes. (Chloé se renfrogna.) Et qu'est-ce qu'elle va te faire ? Tu es déjà privée de sortie. Il reste quoi ?

— A priori, la pension, répondit Gray d'une voix morose.

Chloé la regarda bouche bée.

— Sérieusement ?

Gray pensa aux longues heures de solitude qui avaient suivi la conversation avec sa mère, dimanche après-midi. Au dîner glacial durant

lequel elles avaient toutes les deux picoré dans un silence presque complet.

Soudain, les odeurs venant du réfectoire lui retournèrent l'estomac. Elle ne pouvait pas avoir cette conversation maintenant.

Elle fit un pas en arrière et faillit bousculer l'élève qui se trouvait derrière elle.

— En fait, tu sais quoi ? Je n'ai pas vraiment faim, et à cause de cette histoire, je n'ai pas fini le devoir de psycho hier soir. Je ferais mieux de bosser dessus pendant la pause.

Chloé fronça les sourcils.

— Tu en es sûre ? Je peux venir avec toi, si tu veux.

— Si tu viens avec moi, on continuera à parler de ça et je n'en ai vraiment pas envie.

Voyant l'expression blessée de son amie, Gray ajouta :

— Ce n'est pas ta faute. J'ai juste besoin d'être un peu seule, d'accord ? Je te promets que ça va.

Malgré une réticence évidente, Chloé céda.

— Tu es sûre que ça ira ?

S'il y avait une chose dont Gray n'était pas sûre, c'était ça. Au lieu de répondre, elle lui adressa un vague signe de la main et prit la fuite.

Soulagée de s'être éloignée du brouhaha et des odeurs de nourriture, elle marcha lentement dans le couloir. Ses jambes, qui semblaient dotées d'une volonté propre, la conduisirent jusqu'au sanctuaire de la bibliothèque.

Faire semblant d'aller bien commençait à lui peser. Un mal de tête lui martelait les tempes. Elle avait besoin de temps pour réfléchir. Pour donner un sens à tout ça. Et pour trouver un plan.

Lorsqu'elle poussa la porte, la bibliothèque lui parut étrangement déserte, comme si personne n'y avait mis les pieds depuis un moment. L'endroit était aussi calme qu'une église.

Gray ferma les yeux et laissa le silence l'envelopper.

Après un court instant, elle navigua entre les tables, les chaises et les box informatiques jusqu'à la table ronde au fond de la salle, dans le coin sombre où elle avait déjeuné avec Jake une semaine plus tôt. Cette fois, elle allait s'asseoir seule, et réfléchir.

Mais alors qu'elle tournait à l'angle des bibliothèques surchargées, elle vit le bord de la table, deux chaises et des pieds chaussés de baskets noires posés sur l'une d'elles.

Son cœur se mit à battre plus vite.

Jake était installé au même endroit que la dernière fois, la tête appuyée sur une main. Un livre était ouvert devant lui. Ses longs cils bruns projetaient une ombre sur ses joues pâles.

Il dormait.

Gray demeura figée, ne sachant si elle devait s'avancer et le réveiller ou faire demi-tour et faire comme si elle ne l'avait pas vu. Elle était encore en train de peser le pour et le contre quand il cligna des paupières et croisa son regard.

Il avait des yeux étonnants, d'un brun chocolat, impénétrables. Elle ignorait combien de temps elle resta immobile, son regard perçant fixé sur elle, avant de songer à dire quelque chose.

— Salut, dit-elle enfin.

Il haussa légèrement les sourcils.

— Salut ?

Le visage de Gray s'empourpra. Comment faisait-il pour toujours lui donner l'impression qu'elle avait fait quelque chose de bizarre ?

— Je ne savais que tu étais là, dit-elle, sur la défensive. Je croyais que la bibliothèque était déserte.

— Eh bien… (Il se racla la gorge.) J'ai passé un sale week-end, et je ne me sentais pas la force d'aller en cours. Mais curieusement, ils ne nous donnent pas d'arrêt pour ça…

Il semblait aussi las et abattu qu'elle. L'insécurité de Gray s'évapora. Elle posa son sac sur la chaise en face de lui.

— Moi aussi, j'ai passé un sale week-end, lui dit-elle. Je suis venue ici me cacher.

Il la dévisagea pensivement.

— Je suppose qu'on pourrait se cacher ensemble.

Soudain, elle se rappela quelque chose qu'elle avait oublié jusqu'à cet instant. Quelque chose que Chloé lui avait dit durant le bref, et dangereux, coup de fil qu'elle avait passé depuis le Parlement, avant que tout ne bascule.

« Il n'avait qu'un seul sujet de conversation : toi. »

Elle s'assit sur la chaise en face de lui, et posa le menton sur ses mains jointes.

— En quoi ton week-end a-t-il été si terrible ?

— Une altercation avec mon père.

C'était un sujet qu'elle maîtrisait. Maintenant, ils étaient sur son terrain.

— À propos de… ? s'enquit-elle.

Il agita la main.

— Mes notes. Mes défauts. Mes projets d'avenir inacceptables, dit-il d'une voix atone, comme si cela n'avait pas d'importance.

Ce que contredisait son expression maussade.

— Apparemment, je manque de sérieux, ajouta-t-il.

— Ah, les parents ! Pourquoi ne se mêlent-ils pas de leurs affaires ?

— Bonne question. (Il la dévisagea.) Et toi, alors. Raconte-moi ton sale week-end.

Elle chercha comment lui expliquer, mais les mots refusaient de venir.

Peut-être était-ce l'épuisement. Peut-être avait-elle atteint le point de rupture. Quelle qu'en fût la raison, à sa grande horreur, ses yeux s'emplirent de larmes brûlantes.

Toute trace d'amusement quitta le visage de Jake.

— Merde. (Il se pencha vers elle en tendant la main, sans pour autant la toucher.) Que s'est-il passé ?

Mortifiée, elle émit un rire forcé.

— Je suis désolée. Je ne sais pas ce qui m'arrive. (Elle fouilla dans son sac à la recherche d'un mouchoir.) Ce n'était…

Elle ne pouvait pas faire ça. Elle ne pouvait pas lui mentir. Lui dire que ce n'était rien. Juste une banale dispute avec sa mère. Elle avait besoin de raconter la vérité à quelqu'un. Et de toutes les personnes qu'elle connaissait, Jake était peut-être le seul susceptible de comprendre.

— Il s'est passé quelque chose, dit-elle en soutenant son regard soucieux. Quelque chose de terrible. Je n'en ai parlé à personne.

Son expression demeura inchangée, mais il se crispa de façon visible.

— Que s'est-il passé ? Quelqu'un t'a fait du mal ?

Elle remarqua distraitement l'inquiétude sincère dans sa voix, et nota d'y repenser plus tard.

— Non, le rassura-t-elle. Ce n'est pas ça. J'ai surpris une conversation. Quelque chose de terrible. Des hommes qui parlaient de s'en prendre à ma mère. (Elle dut faire un effort pour forcer les mots suivants à quitter sa bouche.) Je pense qu'ils veulent la tuer.

Jake fronça les sourcils. Elle vit la confusion sur son visage tandis qu'il essayait de digérer la nouvelle.

— Excuse-moi, dit-il. Je ne suis pas sûr de bien comprendre. Qu'as-tu entendu exactement ?

À présent que quelqu'un l'écoutait, Gray ne savait plus par quel bout commencer.

— Alors, déjà, est-ce que tu es au courant qu'il y a des tunnels qui relient le 10 à Westminster ?

Jake parut étonné.

— J'ai bien entendu des rumeurs concernant des tunnels, mais j'ai toujours cru que c'étaient des sornettes. Es-tu en train de me dire qu'ils existent vraiment ?

— Oui, ils existent. Et je les ai empruntés samedi soir.

— Toute seule ?

— Il n'y avait personne pour m'arrêter, répondit-elle avec une honnêteté désarmante. Je ne savais pas vraiment où j'allais. Je n'y étais

descendue qu'une fois avec une garde du corps qui connaissait le chemin. Mais j'en ai emprunté un… et j'ai atterri au Parlement.

Il laissa échapper un sifflement de surprise.

— Pour de vrai ?

Elle hocha vigoureusement la tête.

— Oh oui. Crois-moi, ma mère était furieuse quand elle l'a appris.

Jake semblait impressionné.

— Tu es consciente que tu enfreins pas loin d'une cinquantaine de lois en me disant ça.

Elle haussa les épaules. Pour l'instant, la loi était le cadet de ses soucis.

Voyant cela, il redevint sérieux.

— Et que s'est-il passé ?

Dans la salle calme et déserte, en sécurité au milieu des livres, elle lui raconta les couloirs, l'horloge comtoise, les rideaux, les voix, la panique quand il avait fallu se cacher.

Il l'écouta presque sans l'interrompre jusqu'au moment où elle répéta ce qu'elle avait entendu.

— C'était comme si le premier homme essayait de convaincre le second de se joindre à lui. Et il lui a dit qu'il ferait partie de quelque chose. (Le souvenir la fit frissonner.) Que s'ils se débarrassaient de ma mère – en la tuant, je crois – les gens se mettraient à paniquer, et que s'ils paniquaient, alors ils voteraient pour leur candidat. L'un des deux a employé le mot « révolution ».

— Attends, attends, attends. (Jake s'écarta de la table, l'air horrifié.) Ils n'ont pas réellement dit ça, n'est-ce pas ?

— Je te dis la vérité, Jake. Ils ont l'intention de le faire. (En se rappelant ces voix dépourvues d'émotions, elle frissonna à nouveau.) Ils vont la tuer. Et je ne sais pas comment les en empêcher.

Il se leva brusquement et recula d'un pas sans la quitter des yeux, une main portée à ses lèvres dans un geste inconscient.

— C'est réellement ce qu'ils ont dit ? Exactement comme tu me l'as raconté ?

— Je n'oublierai jamais cette conversation aussi longtemps que je vivrai, répondit-elle. C'est comme si chaque mot avait été imprimé au fer rouge sur ma peau.

Il se renfrogna davantage.

— En as-tu parlé à ta mère ?

Gray confirma d'un signe de tête.

— Elle est convaincue que je mens, dit-elle d'une voix neutre, mais sans parvenir à soutenir son regard. Elle pense que je veux juste attirer l'attention.

— Pourquoi s'imagine-t-elle que tu mens sur un sujet pareil ? s'enquit-il.

Gray hésita, mais décida de dire la vérité.

— Je lui ai menti par le passé, confessa-t-elle. Souvent. À propos de fêtes et de couvre-feu… des personnes avec qui je sortais. Je suppose qu'elle ne me fait pas confiance.

Jake scruta son visage comme s'il y cherchait quelque chose.

— Parle-moi des hommes, dit-il. Les as-tu reconnus ?

— Je n'ai pas vu leur tête, admit-elle. C'était impossible depuis là où j'étais cachée. Je ne pouvais que les entendre ; si j'avais essayé de les voir, ils m'auraient vue eux aussi.

C'était à ce moment-là qu'elle avait perdu sa mère, mais Jake se contenta d'écouter, le front plissé par la concentration.

— Décris-moi leurs voix. Avaient-ils des accents ? Du Nord ? Du Sud ?

— C'étaient des voix… anglaises et distinguées, tu vois, un peu snob. Mais aucun des deux hommes n'avait un accent comme toi. En revanche, l'un des deux semblait plus vieux. Je crois qu'on était dans son bureau. Il se comportait comme s'il était chez lui. (Elle réfléchit un moment à la recherche de détails utiles.) Je crois que le plus jeune était en train de se faire recruter par l'autre. Il avait l'air, je ne sais pas… choqué, peut-être…

— Gray, tu es sûre de toi ? demanda Jake. Aurais-tu pu mal entendre, ou mal interpréter leurs propos ?

Elle se pencha en avant. Elle avait besoin qu'il la croie.

— Je me souviens de chaque mot. J'entends en boucle leurs voix dans ma tête. (Elle inspira profondément.) Je n'oublierai jamais ce qu'ils ont dit.

Le silence retomba. Jake scrutait les profondeurs de la bibliothèque comme s'il espérait y trouver les solutions à leur dilemme.

— Tu me crois ? lui demanda-t-elle d'une voix pressante. Est-ce que tu crois que je dis la vérité ?

Il répondit en choisissant soigneusement ses mots.

— Je crois que tu le crois.

L'espoir de Gray s'évanouit. Personne n'avait confiance en elle. Elle regrettait soudain tous les mensonges qu'elle avait racontés ; tout ce qu'elle avait pu faire pour qu'aujourd'hui tout le monde mette sa parole en doute.

— Je ne mentirais pas à propos de ça, dit-elle en luttant contre le désespoir qui menaçait de la submerger. Jamais.

— Je ne pense pas que tu sois en train de mentir, dit-il. Mais peut-être que tu les as mal compris.

Elle lui lança un regard incrédule.

— Comment aurais-je pu mal comprendre une chose pareille ?

Il posa à nouveau les doigts sous ses lèvres, un geste qu'elle commençait à reconnaître comme un tic qui se manifestait quand quelque chose le tracassait.

— Le truc, Gray, c'est que les gens n'aiment vraiment pas ta mère.

— Je le sais, dit-elle avec dédain. C'est la politique.

Il était impossible de ne pas le voir. Les gros titres des journaux, les reportages télévisés. Récemment, le week-end, des manifestants avaient pris l'habitude de se rassembler devant le 10 avec des pancartes sur lesquelles on pouvait voir des représentations de Satan avec le visage de Jessica Langtry. Ou l'homme de fer blanc du *Magicien d'Oz* coiffé et habillé comme elle, avec « Si seulement j'avais un cœur » écrit sur une pancarte suspendue à son cou.

— C'est pire que tu l'imagines, dit Jake. Plus violent. Mon père… (Il marqua une pause en baissant les yeux sur la table.) Mon père pense qu'il peut gagner la prochaine élection. Il est même aidé par des gens du parti de ta mère.

Gray en resta bouche bée.

— Pourquoi l'aident-ils ? Il est à la tête de l'opposition.

— Ils veulent la contraindre à abandonner son poste. C'est ce que tout le monde veut. Mon père essaye juste de tourner la situation à son avantage, mais…

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mais quoi ?

— Je n'aime pas ces types, dit-il après un instant d'hésitation. Ils ne m'inspirent pas confiance. Et mon père ne devrait pas se fier à eux.

— Pourquoi travaille-t-il avec eux ?

Jake haussa les épaules.

— Il veut gagner.

Autour d'eux, la bibliothèque était plongée dans la pénombre. Aucun son ne leur parvenait des couloirs. Aucune voix. Ils semblaient complètement seuls.

— Pourquoi me confies-tu tout ça ? demanda-t-elle.

— Et si c'étaient ces types-là que tu as entendus, dit-il. Tu aurais pu mal comprendre…

Gray secoua la tête.

— J'ai très bien compris. Ce qu'ils voulaient était clair. Cela n'avait rien de confus. Ils ont l'intention d'assassiner ma mère pour plonger le pays dans le chaos et s'emparer du pouvoir. Ils ont parlé de ce député qui s'est fait tuer par balles il y a quelques années de ça. Le plus vieux a expliqué à quel point ça avait été simple à organiser.

Jake semblait abasourdi.

— C'est de la folie. Pourquoi feraient-ils… ?

— Ils s'en moquent. (Gray se pencha en avant.) Tu ne vois donc pas ? Ils veulent sa mort. Ils veulent faire souffrir des gens. Ils veulent que tout

le monde ait peur. C'est ça leur objectif. Ces individus n'ont aucun scrupule. Ils ont un bloc de glace à la place du cœur.

Jake la dévisagea, déconcerté.

— Et ton père ? dit-elle. On pourrait lui en parler ? Penses-tu qu'il aiderait ?

Jake se tortilla sur sa chaise, visiblement mal à l'aise.

— Ce serait tout à son avantage si ta mère disparaissait.

Il avait parlé si bas que, dans un premier temps, elle crut avoir mal compris.

— Il ne voudrait pas qu'elle soit blessée, n'est-ce pas ? demanda-t-elle pour y voir plus clair.

Il releva la tête, les yeux chargés de regrets.

— J'aimerais pouvoir te dire que je connais mon père, que c'est un homme intègre et honnête, et que tu peux lui faire confiance. Mais je ne peux pas, Gray. Il n'aidera pas. Il pourrait même aggraver la situation.

La jeune fille n'en revenait pas.

— J'ai toujours imaginé que ton père était super cool, dit-elle. Il a l'air si décontracté, comparé à ma mère. Tout le monde l'apprécie.

— Mouais. (Jake grimaça.) Il ne faut pas croire tout ce que tu vois à la télévision. Tu veux savoir la vérité ? Mon père est tout ce que les gens disent de ta mère. Il a été cruel avec la mienne. Il m'a obligé à rester avec lui après leur divorce parce qu'être père célibataire était bon pour son image.

Gray vit l'amertume dans ses yeux lorsqu'il dit :

— Je suis un accessoire. Je n'ose même pas imaginer comment il se comportera s'il emménage un jour au 10. Ce sera un vrai cauchemar. C'est un monstre.

Gray ne s'était pas du tout attendue à une telle réponse.

Avec ses lunettes de hipster et son look décontracté, Tom McIntyre donnait l'impression d'être jeune et accessible… Aux antipodes des politiciens normaux avec leurs costumes et leurs cravates hors de prix. À

chaque simulation d'élection organisée par le lycée, Tom McIntyre gagnait haut la main.

S'il était vraiment aussi terrible que Jake le disait, et si la mère de Gray refusait de l'écouter, vers qui pouvait-elle se tourner ? Des étrangers.

Mais avant qu'elle ne puisse lui dire, Jake se remit à parler avec énergie.

— La première chose à faire est de découvrir qui sont ces types. Je connais les Chambres du Parlement mieux que ma propre maison. J'ai passé des heures et des heures là-bas. Peut-être que si tu me décrivais ce que tu as vu, et où tu es allée, je pourrais deviner de quel bureau il s'agit et qui l'occupe.

Une flambée d'espoir réchauffa le cœur de Gray. Elle lui décrivit la petite porte banale par laquelle elle était arrivée, l'horloge comtoise, les fauteuils ressemblant à des trônes et les fenêtres avec vue sur Big Ben.

— C'était un long couloir dans la Chambre des lords. Il était assez large, mais les énormes bibliothèques donnaient l'impression qu'il était étroit. Les murs étaient couverts de panneaux de bois, tu sais, super brillants. Et il y avait des gravures de Londres à différentes époques.

— Ce que tu décris pourrait s'appliquer à presque toute la Chambre des lords, dit-il, sceptique. Quoi d'autre ?

Elle plissa les yeux en essayant de se remémorer le chemin qu'elle avait suivi.

— J'ai marché jusqu'à une grande salle de pierre de laquelle partaient plusieurs couloirs. J'étais déjà venue là, mais je ne me souviens pas comme elle s'appelle. Elle a un plafond très haut et plein de statues de rois et de reines.

— Le hall central, dit-il sans hésiter. Je visualise exactement où tu étais. J'y suis passé un millier de fois.

Sans avertissement, une sonnerie retentit, forte et stridente.

Gray sursauta. Elle avait presque oublié qu'ils étaient au lycée. La pause déjeuner était terminée.

Ils entendirent grincer la porte de la bibliothèque, puis un bruit de pas lourds.

— On ferait mieux d'y aller, dit-elle à contrecœur.

— Oui. Si je manque encore un cours, je vais avoir droit à une heure de colle. (Il empila ses livres.) Tu as dit que tu avais fait tomber ton téléphone dans l'eau. Tu en as un autre ?

— J'ai ressorti mon ancien portable. (Gray plongea la main dans son sac et en sortit un vieux téléphone avec une coque fendue rose.) Il est tout pourri, mais il fonctionne.

— Donne-moi ton numéro. Je t'appellerai plus tard pour qu'on puisse en rediscuter. Et déterminer dans quel bureau tu étais.

Jake lui tendit son propre téléphone.

Lorsqu'elle le prit, leurs doigts se frôlèrent.

— Merci, dit-elle en le lui rendant. Merci de me croire.

Il lui lança un regard étrange.

— Autant que je sache, tu ne m'as jamais menti, Gray. Pourquoi je mettrais ta parole en doute ?

Cette simple déclaration la toucha à tel point qu'elle n'osa pas répondre de peur de fondre en larmes. Elle n'avait pas entendu de paroles réconfortantes depuis longtemps.

Inconscient de ce qu'elle ressentait, Jake se leva et prit son sac.

— Maintenant, tout ce qu'il nous reste à faire, c'est trouver comment les empêcher de mettre leur plan à exécution.

23.

Après sa conversation avec Jake, Gray se sentit physiquement beaucoup plus légère. Comme si on lui avait ôté un poids. Cette sensation de ne pas être seule l'accompagna pendant les cours, et même lorsqu'elle se rendit à l'entrée des visiteurs avec Chloé pour retrouver Julia.

Si ses gardes du corps remarquèrent son changement d'humeur, aucun des deux ne fit de commentaire.

— Tout va bien ? se contenta de demander Julia.

— Très bien.

Gray alla même jusqu'à lui sourire en montant à l'arrière de la Jaguar.

À dire vrai, le fait que Jake la croie lui fit envisager à nouveau l'idée de se confier à ses gardes du corps. Mais, contrairement au jeune homme, ils travaillaient pour sa mère. Et si Mme la Première ministre leur ordonnait de ne pas croire Gray, ils n'auraient d'autre choix que de la considérer comme une menteuse.

Non. Elle ne leur dirait rien. Pas avant d'avoir un minimum de preuves à leur présenter.

Le trajet se déroula donc en silence. Le ciel était d'un bleu glacial et la ville semblait lumineuse. Ils traversèrent le pont de Westminster qui enjambe la Tamise, puis ils passèrent devant l'imposante forteresse du Parlement avec sa foule de touristes cherchant le meilleur angle pour la photographier, et ses stands de souvenirs qui vendaient des drapeaux du Royaume-Uni et des photos des princes.

Les décorations de Noël étaient installées, mais pas encore allumées, elles ne le seraient pas avant une quinzaine de jours. D'ici là, Gray était certaine que tout serait terminé. Son père serait rentré. Sa mère saine et sauve.

Tout irait bien.

Ryan arrêta la voiture à l'endroit habituel, près d'une des entrées secondaires du 10.

Julia sortit la première du véhicule et vérifia que la rue était sûre avant d'ouvrir la portière.

Gray retrouva l'air glacial de la ville en fredonnant et toutes deux commencèrent à se diriger vers le bâtiment.

— Tu as l'air plus heureuse que tout à l'heure, dit Julia.

— Je le suis.

Gray se tourna pour lui dire quelque chose… Quoi ? Elle ne s'en souviendrait jamais, car à cet instant précis, un homme apparut au coin de la rue en hurlant son nom.

— Gray, Gray ! cria-t-il en faisant de grands gestes et fonçant vers elle. Il faut que je te parle !

Il était baraqué, et portait une chemise blanche froissée sous une veste verte délavée. Une étincelle de folie luisait dans ses yeux, et il tenait quelque chose dans sa main droite. Un objet en métal.

Le cœur de Gray manqua un battement. Elle le regarda approcher, horrifiée. Elle savait qu'elle aurait dû s'enfuir en courant, mais ses pieds refusaient de lui obéir. À défaut, elle essaya de crier, mais seul un murmure s'échappa de ses lèvres.

— *Julia…*

La garde du corps, qui avait déjà repéré l'individu, s'interposa si vite qu'elle lui parut floue.

— Oh que non, mon bonhomme, dit-elle d'une voix glaciale en se précipitant à sa rencontre, mains tendues.

L'homme brandit son couteau.

À cet instant, Ryan bondit devant Julia et saisit le poignet de l'agresseur. Il lutta avec lui pour le contrôle de l'arme. L'inconnu lui décocha un direct en pleine figure, et la tête du garde du corps partit en arrière, mais il tint bon.

— Lâchez ça, lui ordonna Ryan, les dents serrées. Faites pas l'idiot.

Julia passa un bras autour des épaules de Gray et parla dans le micro attaché au col de sa veste de cuir.

— Intrus à l'entrée numéro 3. Code bleu. Je répète. Code bleu.

L'homme leva le poing pour frapper à nouveau. Cependant, cette fois, Ryan fit un écart sur la gauche et lui tordit le bras dans le dos, l'obligeant à lâcher son arme.

L'agresseur hurla. Il se débattit et envoya un coup d'épaule dans le visage de Ryan. Le garde du corps ne parut même pas s'en rendre compte et lui enroula son bras libre autour de la gorge, pile au moment où la porte du 10 s'ouvrait à la volée. Trois policiers équipés de gilets pare-balles surgirent pour lui prêter main-forte.

Julia entraîna sa protégée à l'intérieur si vite que les pieds de la jeune fille semblaient ne plus toucher le sol.

Lorsque Gray jeta un coup d'œil en arrière par la porte ouverte, l'homme, à présent encerclé par la police, était au sol, les mains menottées derrière le dos. Il avait le visage rouge et pleurait à chaudes larmes. Par terre, à quelques pas de lui, le couteau scintillait au soleil.

— Je t'aime, Gray, sanglota-t-il en étirant le cou pour la voir.

Julia claqua la porte.

Gray demeura immobile, les yeux rivés sur la porte close. C'était tout ce qu'elle avait craint. La menace contre laquelle Julia l'avait mise en garde était devenue réalité.

Julia parla à nouveau dans le petit micro accroché à sa veste.

— Luciole en sécurité. Suspect arrêté.

Il avait beau faire chaud à l'intérieur, Gray tremblait de tous ses membres. Elle se sentait bizarre. Comme hors de son corps. Et elle ne sentait plus le bout de ses doigts.

Julia la considéra d'un œil inquiet.

— Ça va ?

Gray essaya de répondre, mais aucun son ne sortit. Elle avait le cœur au bord des lèvres.

La garde du corps lui frotta rapidement les bras, comme si elle avait passé trop de temps dehors pendant une tempête de neige.

— Tout va bien, lui dit-elle d'une voix apaisante. Nous sommes à l'abri maintenant.

Trois officiers de police passèrent devant elles au pas de charge. Le souffle court, Gray se recroquevilla contre le mur.

— Viens, dit Julia en l'éloignant de la porte. La situation est sous contrôle. Ne restons pas dans leurs pattes.

— Pourquoi est-ce que j'ai si f-froid ? s'entendit bafouiller Gray.

— Tu es en état de choc, répondit Julia d'un ton neutre. Viens, tu vas boire une tasse de thé, d'accord ?

Gray n'avait pas l'intention de se laisser distraire par du thé.

— Il a-avait un c-couteau ?

— Oui. (Julia la guida avec fermeté dans le couloir.) Mais il n'a blessé personne et tout le monde va bien.

Gray ralentit et se tourna vers elle.

— Ryan aussi ?

— Ne t'inquiète pas pour Ryan. Il a vu bien pire.

Julia poussa la double porte de la cuisine principale.

La pièce était industrielle avec de gigantesques réfrigérateurs en acier inoxydable et des fours énormes. L'air embaumait vaguement ce qui y avait cuit quelques heures plus tôt. Une équipe d'employés, tous en chemise blanche et pantalon noir, nettoyait les plans de travail.

Venant du couloir, Gray entendit le martèlement des pas de plusieurs personnes en train de courir, et des ordres échangés par talkie-walkie. Des bruits de chaos. Dans la cuisine, en revanche, tout était normal.

Julia adressa un signe joyeux aux employés en conduisant Gray jusqu'à un endroit où fumaient deux grandes bouilloires en cuivre.

Elle mit des sachets de thé dans deux tasses qu'elle remplit d'eau chaude, avant d'ajouter deux sucres dans chacune.

— Tu as besoin de sucre pour te remettre du choc, expliqua-t-elle en leur versant une généreuse rasade de lait. L'adrénaline met le bazar dans ta tête. Le sucre est le remède parfait, tu verras.

Quelques minutes plus tard, elle jeta les sachets usagés à la poubelle et, laissant Gray appuyée contre un plan de travail, tel un balai, elle s'empressa d'aller chercher dans un autre placard une boîte en plastique contenant des biscuits. Après en avoir pris quelques-uns, elle revint auprès de Gray et lui colla une tasse entre les mains.

— Tiens ça pour moi, dit-elle.

À peine consciente de ce qu'elle faisait, Gray s'y agrippa. Puis, elle suivit docilement Julia hors de la cuisine, jusqu'au réfectoire vide où celle-ci leur trouva une table dans un coin, loin de toutes les fenêtres, avant d'inciter avec douceur sa protégée à s'asseoir.

La jeune fille ne cessait de penser à l'homme, dehors. « Gray, je t'aime… » Et ça lui retournait l'estomac.

La garde du corps se laissa tomber sur la chaise voisine et poussa un biscuit devant elle. Gray le regarda sans le voir.

— Gray, il faut que tu boives ton thé, dit Julia. Juste une gorgée. Je te promets que ça te fera du bien.

Sans même se rendre compte de ce qu'elle faisait, Gray porta la tasse à ses lèvres et avala mécaniquement une gorgée. Le sucre et la chaleur se répandirent dans son corps, faisant battre le froid en retraite.

Julia hocha la tête d'un air satisfait.

— Tu vois ? Ça fonctionne à tous les coups. (Se laissant aller contre le dossier de sa chaise, elle commença à siroter son propre thé.) Eh bien, ce gars était costaud. Je suis contente que Ryan ait été là. J'aurais pu le maîtriser, mais ça n'aurait pas été beau à voir.

Gray s'entendit alors prononcer les mots qui lui tournaient en boucle dans la tête.

— Comment ? Comment auriez-vous fait pour le maîtriser ?

Julia réfléchit à la question.

— Vu qu'il était probablement en pleine crise de démence, il n'aurait pas songé à anticiper des coups inattendus. J'aurais frappé les genoux d'abord pour essayer de le faucher. (Elle mordit dans son biscuit et le mâchonna pensivement.) Et si ça n'avait pas marché, j'aurais visé les testicules.

À sa propre surprise, Gray se mit à glousser.

— C'est mieux. (Julia lui adressa un sourire par-dessus le rebord de sa tasse.) Tu commences à reprendre des couleurs. Tu étais blanche comme un cachet d'aspirine.

Maintenant que son cerveau fonctionnait à nouveau, Gray s'aperçut qu'elle avait beaucoup de questions.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle en serrant sa tasse. Fait-il partie du groupe dont vous m'avez parlé ? Celui qui nous menace ma mère et moi ?

— Il est trop tôt pour le dire, répondit Julia. Nous allons vérifier ses antécédents. Mais… je ne sais pas. Je trouve que ça ne colle pas. À mon avis, ça n'avait rien à voir.

— Comment ça ? insista Gray. Il avait un couteau.

— Je sais. Mais sa façon d'agir… (La garde du corps secoua la tête.) Ce type m'a plutôt l'air de faire une sorte de fixation sur toi. Peut-être qu'il traînait dans le quartier depuis des heures en espérant t'apercevoir. Et nous sommes arrivés au mauvais moment. (Elle croisa le regard de Gray, ses yeux noisette semblaient sincères.) La menace… c'est quelque chose de bien plus organisé. Il s'agit de professionnels. Ce type n'en était pas un, ça ne fait aucun doute.

— Vous avez été super là-bas, dit Gray à Julia. Merci d'avoir été aussi rapides.

Julia balaya le compliment d'un signe de la main.

— Je n'ai fait que mon travail. Je suis navrée qu'il t'ait effrayée. (Elle pencha la tête en l'observant avec sollicitude.) Ça doit être difficile pour toi de te retrouver dans des situations pareilles alors que tu es si jeune. L'élection de ta mère a vraiment dû te changer la vie.

Gray la regarda droit dans les yeux.

— C'est drôle, au début, quand ma mère a été élue, j'ai pensé que c'était fantastique. Elle avait travaillé si dur pour ça. Puis il y a eu tout ce… tout ce cirque. (Elle indiqua du menton le réfectoire du personnel avec ses rangées de tables et ses chaises vides.) Je veux dire, c'est plus ou moins ma salle à manger. Qui vit comme ça ?

— En ce qui me concerne, je ne pourrais pas, admit Julia. Je ne pourrais pas vivre comme ça, avec toute cette attention focalisée sur moi. Je pense que tu te débrouilles mieux que bien des gens.

Gray éclata d'un rire sans joie.

— Ce n'est pas l'avis de ma mère. Elle pense que je ne fais que mettre le bazar.

— Ta mère a beaucoup de soucis, dit Julia. Tu devrais la laisser souffler un peu.

— C'est elle qui devrait me laisser souffler, répliqua Gray, consciente d'avoir l'air bornée.

Elles furent interrompues par la sonnerie du téléphone de Julia.

— Deux secondes, dit-elle. C'est mon patron.

Elle resta assise pour répondre.

— Julia à l'appareil.

Elle écouta un instant et dit :

— Luciole va bien. Je suis avec elle. (Elle adressa à Gray un bref sourire.) Le suspect a été appréhendé. La police est en train de l'identifier.

Elle écouta à nouveau et son expression se fit plus sérieuse.

— Compris, monsieur. Je transmettrai.

Pendant qu'elle parlait, Gray l'observa discrètement. Sa peau était claire et lisse. Elle avait l'air très jeune. Et pourtant, elle avait géré l'attaque comme si elle avait vécu ce genre de situation une centaine de fois. Sans compter qu'elle avait également su quoi faire après.

Julia mit fin à la conversation et rangea son téléphone.

— Désolée, dit-elle. Où en étions-nous ?

Elles sirotèrent encore un peu de thé. Gray était de plus en plus fascinée par la jeune femme.

— Je peux vous poser une question ? demanda-t-elle.

— Vas-y.

— Comment avez-vous eu ce boulot ? Vous avez l'air plutôt jeune.

Julia se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— J'ai commencé tôt. Juste après le lycée, je me suis enrôlée dans l'armée. Dans les services de renseignement, pour être exacte.

Voyant l'expression perplexe de Gray, elle expliqua :

— J'étais un peu comme une espionne.

Tout ça sembla à la jeune fille incroyablement exotique.

— Vous aviez quel âge ?

— Dix-neuf ans.

Julia but une longue gorgée de thé.

— Pourquoi avoir choisi cette voie ? s'enquit Gray. Vous ne vouliez pas aller à l'université ?

Julia posa sa tasse avec précaution.

— Je ne m'entends pas avec mes parents, dit-elle après un bref instant. Je ne voulais pas avoir à leur demander de l'argent ou de l'aide. J'avais besoin d'un travail rapidement, et je voulais me sentir utile. Je voulais servir mon pays. (Elle leva les yeux sur la jeune fille.) Est-ce que tu comprends ?

Gray hocha la tête avec compassion.

— Ça a dû être dur, de passer du lycée à l'armée.

— C'est la meilleure chose qui me soit arrivée. (Elle esquissa un sourire en coin.) Tu ne me croirais pas si je te disais comment j'étais à ton âge. Au lycée, j'étais déléguée et je suivais les règles à la virgule près. Une véritable emmerdeuse.

— Mais l'armée vous a changée, dit Gray.

— J'ai appris de quoi j'étais capable, dit Julia en soutenant son regard. J'ai appris que j'étais plus forte que ce que je croyais. Une meilleure personne que j'imaginais pouvoir être. Ça a été un test. Et je l'ai réussi.

— Comment avez-vous atterri ici ?

— J'ai connu mon patron, Raj Patel, quand j'avais ton âge. Après mon départ de l'armée, il m'a invitée à venir travailler pour lui, chez Talos.

Elle enfourna le dernier morceau de biscuit dans sa bouche.

Talos. Ce nom était familier à Gray. Il lui fallut une seconde pour le retrouver dans sa mémoire.

La société Talos a été sollicitée pour des missions de protections rapprochées. Le document qu'elle avait vu dans le bureau de l'autre côté de la cour. Sur le moment, elle n'avait pas su ce qu'était Talos. Maintenant, elle comprenait.

— Donc Talos est une société de gardes du corps ? demanda-t-elle.

— Talos s'occupe de toutes sortes de missions de sécurité. (Julia la considéra un instant.) Mon boulot est de te protéger, peu importe la menace. Je travaille pour toi, Gray. Pas pour ta mère.

Sa voix était ferme, convaincante. Gray envisagea à nouveau de lui raconter la vérité au sujet de ce qu'elle avait entendu. Julia était jeune et courageuse. Elle avait déjà risqué sa vie une fois pour elle aujourd'hui. Si quelqu'un pouvait l'aider, c'était sûrement elle.

Elle posa sa tasse.

— Si je vous faisais une confidence, dit-elle, est-ce que vous seriez obligée d'aller le répéter à ma mère ?

— Non, je ne…

Julia marqua une pause pour reformuler sa phrase.

— Je ne le lui répéterais pas. Mais si je sentais que tu étais en danger de quelque façon que ce soit, je serais contrainte de faire un rapport à mon patron. Et lui, il travaille pour ta mère. Donc, il irait probablement lui en parler.

Gray se crispa de nouveau sur sa chaise. C'était bien ce qu'elle craignait.

Julia scruta le visage de Gray, sourcils froncés.

— Si quelque chose t'inquiète, je t'en prie, dis-le-moi. Nous chercherons ensemble une solution. Je trouverai un moyen de régler le problème.

Gray se sentait déchirée. Elle désirait plus que tout lui raconter toute l'histoire et obtenir son aide. S'ouvrir de la vérité à Jake avait été libérateur, mais il n'était pas en mesure de protéger sa mère. Julia, en revanche, oui.

Et pourtant, sans preuve, cela ne servirait à rien. Sa mère ne voudrait rien savoir.

Soudain, elle repensa à Richard et frissonna. Elle n'avait même pas parlé à Jake de ce moment dans le couloir. Par ailleurs, elle n'était pas sûre d'avoir bien vu, et il était censé être encore à New York.

Si elle pouvait ne serait-ce que découvrir l'identité des hommes qu'elle avait entendus, elle pourrait apporter cette information à Julia. C'était tout ce dont elle avait besoin. Leurs noms.

Elle s'inquiéterait de son beau-père plus tard.

— Je t'en prie, Gray, insista Julia. Dis-moi ce qu'il y a. J'aimerais réellement t'aider.

— Non, dit Gray. Ce n'est rien. Juste des histoires de lycée et de garçons.

Puis, elle se leva sans laisser le temps à Julia de retenter sa chance.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-elle.

Une expression inquiète passa sur le visage de Julia, mais elle se leva également.

— D'accord, soupira-t-elle. Mais si jamais tu as besoin de parler, je suis là, OK ?

— Je m'en souviendrai, répondit Gray. Et merci encore de m'avoir protégée.

Dans l'entrée principale, c'était toujours le branle-bas de combat. La porte avait été verrouillée et personne n'avait le droit d'entrer ou de sortir. Le personnel s'entassait dans les couloirs en essayant de comprendre ce qui se passait.

Gray traversa la foule. Grâce à toute cette agitation, personne ne la vit s'engager dans l'escalier.

Quand elle arriva dans l'appartement familial, il était vide. Elle avait espéré que sa mère serait là ; que quelqu'un l'aurait appelée, et qu'elle se serait dépêchée de rentrer pour s'assurer que sa fille allait bien. Mais non, bien sûr que non. Désormais, elles s'adressaient à peine la parole.

Ce fut seulement lorsqu'elle se laissa tomber sur le canapé qu'elle prit conscience de son épuisement. Elle avait des tas de choses à faire – un devoir d'histoire et un autre de français auquel elle n'avait même pas encore réfléchi –, mais elle était incapable de se concentrer.

Chaque fois qu'elle ouvrait son livre, son esprit faisait tournoyer les dangers qui planaient sur elle, comme un jeu de roulette, et s'arrêtait sur des couteaux, des menaces, ou des policiers armés de mitrailleuses.

Lorsque sa mère l'appela enfin pour prendre de ses nouvelles, elles eurent une conversation formelle qui ne réconforta pas du tout la jeune fille.

— On m'a dit que tu allais bien, dit sa mère. Je suis navrée que la sécurité ait mal fait son travail.

— Mes gardes du corps ont été parfaits, rétorqua Gray. Ils m'ont sauvé la vie.

— Bien. J'ai cru comprendre que l'homme avait eu un accès de démence. Il a été pris en charge. Il ne s'approchera plus jamais de toi.

Sa mère semblait se justifier, comme si la jeune fille l'avait accusée de quoi que ce fût.

Cinglé ou pas, elles étaient à couteaux tirés, quel que soit le sujet abordé. Et Gray ne savait pas comment changer ça. Sa mère ne lui avait toujours pas parlé de la menace qui pesait sur leurs vies. Pas même là, après qu'un homme avait été hospitalisé pour l'avoir attaquée.

Un peu plus tard, quand son téléphone sonna à nouveau, elle s'en saisit avec réticence. Elle avait assez entendu sa mère pour la journée.

Mais ce n'était pas son numéro à l'écran. C'était celui de Jake.

Manquant dans sa hâte laisser échapper l'appareil, Gray décrocha.

— Salut, dit-elle avec nonchalance.

— Gray, mon père vient de m'apprendre ce qui s'était passé. Tu vas bien ?

Il y avait dans sa voix la panique et l'inquiétude que Gray aurait aimé entendre dans celle de sa mère.

— Je ne suis pas blessée, le rassura-t-elle. Mes gardes du corps sont intervenus à temps. Mais il ne s'est pas laissé faire.

— C'est dingue, dit-il. Tu as dû être terrifiée. Est-ce que cette agression avait un lien avec les menaces dont tu m'as parlé ? C'étaient ces types ?

— Je ne crois pas, admit-elle. Tout le monde semble penser que c'était juste un barjot. Pas un… (Quel était le terme que Julia avait utilisé, déjà ?) Pas un professionnel.

— Ta mère doit être dans tous ses états, dit-il.

Gray balaya du regard l'appartement désert.

— Pas tant que ça, en fait. Elle est encore au travail. Et je suis toujours la fille qu'elle aime le moins.

— Dans ce cas, j'ai une idée qui pourrait aider, dit-il.

— Ah ? Gray se redressa. Qu'est-ce que c'est ?

— Il y a une grosse loi en train d'être discutée au Parlement ce soir. Je vais y être jusque tard. Si tu peux venir me rejoindre, nous pourrions retracer ton chemin de la dernière fois pour trouver dans quel bureau tu étais. Et qui l'occupe. Comme ça, tu aurais une preuve.

Gray réfléchit un instant. Sa mère refuserait de la croire ou de lui pardonner tant qu'elle ne lui aurait pas démontré qu'elle ne mentait pas. Et il n'y avait qu'une seule façon de le faire.

— C'est d'accord, souffla-t-elle. Je viendrai.

24.

Cette nuit-là, juste avant vingt et une heures, Gray ouvrit la porte de l'appartement. L'immense immeuble de bureaux était silencieux. Elle se glissa dans le couloir et descendit l'escalier.

Elle n'avait pas envie de retourner dans les tunnels. Ni d'aller au Parlement. Mais si elle parvenait à obtenir des preuves, cela pourrait tout changer.

Pas question néanmoins de passer devant les agents de sécurité. Cette fois, ils seraient plus méfiants. Elle devait trouver un autre moyen. Elle avait réfléchi au problème toute la soirée, et à force de se remémorer tous les chemins qu'elle avait empruntés avec Julia, un plan avait fini par se dessiner. Le seul souci était qu'elle ignorait s'il allait fonctionner.

Lorsqu'elle arriva en bas de l'escalier, au lieu de bifurquer à gauche, vers la porte principale, elle prit à droite, comme pour se rendre au bâtiment de l'autre côté de la cour.

Alors qu'elle tournait à l'angle du couloir, elle entendit les gardes discuter. Sans même prendre le temps de s'assurer qu'il n'y avait personne dans les parages, elle poussa la double porte et s'élança dans la nuit glaciale.

Mais au lieu de traverser la cour, elle tourna à droite.

Elle arrivait à présent à la partie incertaine de son plan, car tout reposait sur le fait qu'il y ait un autre accès au bâtiment.

Son souffle formant des nuages de condensation dans l'air, elle passa devant les arbres dénudés en scrutant le mur de pierre. Lorsqu'elle repéra une porte, son cœur s'emballa.

Tout en chuchotant une prière, elle tendit la main vers la poignée. La porte n'était pas verrouillée.

Elle entra à nouveau dans la chaleur calme et étouffée du 10 et constata qu'elle se trouvait dans un petit couloir qu'elle n'avait encore jamais vu.

Osant à peine respirer, elle avança sur la pointe des pieds dans la pénombre jusqu'au couloir central. Puis elle s'arrêta et se pencha à l'angle du mur.

Elle était juste à côté de la porte menant aux tunnels.

Vive comme l'éclair, elle s'y faufila sans être vue.

Elle ne pouvait pas se permettre de traîner. Si quelqu'un devait la voir, mieux valait que ce soit en pleine course. Après avoir dévalé les escaliers, elle accéléra l'allure et dépassa sans vraiment les voir les portes anciennes avec leurs vitres en verre dépoli et leur numéro vieillot.

Ses poumons la brûlaient, mais elle ne ralentit pas pour autant. En un temps qui lui parut étonnamment court, elle atteignit la première intersection. Rassérénée, elle se mit à courir plus vite encore, la tête baissée.

Elle était à la moitié du premier tunnel quand elle entendit quelque chose.

Elle s'arrêta en dérapant. Mais avec son souffle rauque et le sang qui rugissait à ses oreilles, écouter était difficile.

Ne voyant rien dans le long tunnel qui s'étirait devant elle, elle pensa à un tour de son imagination et fit un pas en avant.

Au même moment, un homme s'esclaffa. L'écho du rire résonna autour d'elle, moqueur.

La jeune fille sentit les poils de ses avant-bras se hérisser.

Tournant sur elle-même, elle scruta le tunnel dans les deux sens sans voir personne.

L'espace d'une seconde, elle hésita entre continuer et rejoindre au plus vite la sécurité du 10.

Mais c'était sa seule chance. Ce ne serait pas tous les soirs que Jake serait au Parlement à cette heure. De plus, le retour de Richard était prévu pour le lendemain.

Elle tenait là une occasion en or de percer ce mystère. Et elle ne pouvait pas renoncer juste parce qu'elle avait peur.

Forçant ses pieds à se libérer de la pierre à laquelle ils semblaient collés, elle se remit à courir.

Quand l'entrée de l'étroit tunnel marqué Q apparut à sa droite, elle laissa échapper un soupir de soulagement.

Cette fois, elle était prête pour les ténèbres et l'eau gelée. Elle résista à l'envie de regarder derrière elle. Peu importait ce qu'elle entendait, elle devait continuer.

Lorsqu'elle arriva dans la partie du tunnel qui était plongée dans le noir, elle sut que sa destination n'était plus très loin. Les dents serrées, elle pataugea dans l'eau glaciale, en essayant de ne pas penser à ce qui pouvait s'y cacher.

Enfin, la vieille porte voûtée apparut devant elle.

À bout de souffle, la sueur dégoulinant dans son dos malgré la fraîcheur, elle saisit l'anneau de fer et le tourna. La porte s'ouvrit.

Elle avait réussi.

*
* *

Quand Gray arriva dans l'élégant couloir, elle remarqua aussitôt que l'atmosphère n'était pas la même que la dernière fois.

L'endroit n'était pas désert et froid, mais au contraire grouillant de vie. Elle entendait les voix des gens qui s'activaient au loin. Et il se dégageait des lieux un sentiment d'urgence.

L'horloge comtoise lui apprit qu'il était vingt et une heures passées de peu, mais ça aurait pu être le milieu de la journée. Bien que Jake lui eût

dit que tout le monde travaillait tard, sur le coup, elle n'avait pas pris la mesure de ce que cela signifiait.

Voyant des hommes en costume devant elle, elle prit conscience qu'avec son jean, son pull-over noir et ses baskets trempées, elle faisait tache.

Lorsqu'elle arriva au niveau des toilettes des femmes, elle se précipita à l'intérieur et s'enferma dans une cabine. Puis, elle sortit son téléphone de sa poche et appela Jake.

Il répondit à la première sonnerie.

— Où es-tu ?

— Dans les toilettes, chuchota-t-elle.

Il y eut un blanc.

— Lesquelles ?

Elle l'imagina sans peine en train de hausser un sourcil.

— Quelque part dans la Chambre des lords, précisa-t-elle.

— C'est grand. Peux-tu te rendre au hall central ? Celui avec les statues ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr. Ce n'est pas très loin, dit-elle en espérant ne pas se tromper. Il faut juste que j'évite de me faire griller en chemin. J'ai l'impression d'être aussi voyante que le nez au milieu de la figure.

— Ne t'inquiète pas, tous les députés ont des stagiaires, lui assura-t-il. Personne ne te remarquera.

— Allons, Jake, soupira Gray. Je suis *moi*. Tout le monde me remarque.

— Ah oui, c'est vrai. (Il semblait presque embarrassé.) J'avais oublié. Parfois, j'oublie qui tu es. Pour moi, tu es juste toi.

C'était la chose la plus gentille que quiconque aurait pu lui dire.

— Ne t'en fais pas, dit-il. Si quelqu'un te reconnaît, dis-lui que tu es venue voir ta mère. Elle a passé toute la soirée ici.

Alors qu'elle ouvrait la bouche pour répliquer, elle entendit une porte grincer et des talons hauts cliqueter sur le sol.

— Je dois y aller, chuchota-t-elle.

Elle raccrocha et rangea son téléphone.

Une femme fredonnait devant le lavabo.

— Tu as une mine terrible, Jo, murmura-t-elle.

Après ça, Gray entendit le bruit caractéristique de quelqu'un en train de fouiller dans son sac, suivi d'un long silence. Après un temps qui parut à Gray interminable, le cliquetis des talons résonna à nouveau. Puis, la cabine voisine de la sienne fut ouverte et fermée.

Dès que le claquement du verrou retentit, Gray s'élança hors des toilettes.

La distance qui la séparait du hall central était plus courte que dans son souvenir. Lorsqu'elle y parvint, quelques minutes plus tard, Jake se tenait au milieu, attendant impatiemment sous le plafond doré avec ses peintures représentant des roses rouges et des roses blanches entremêlées.

— Je n'y crois pas. (Sa voix résonna entre les murs de pierre.) Tu es vraiment là.

Il semblait réellement impressionné.

— Je te l'avais dit, répliqua-t-elle en souriant.

Il redevint sérieux.

— Tu es sûre que tu te sens d'attaque pour ça après ce qui s'est passé aujourd'hui ? Tu n'es pas trop… je ne sais pas. Sous le choc ?

— Je vais bien, insista Gray en écartant les bras. Je suis indemne.

— OK, alors. (Jake lui tendit un badge accroché à une cordelette.) Voici ta clé pour accéder au royaume magique.

Gray examina le badge blanc avec le symbole vert du Parlement, et le mot VISITEUR écrit en grosses lettres.

— Si tu portes ça, les agents de sécurité ne feront pas attention à toi, dit-il en le lui passant autour du cou.

Sans se préoccuper de la magnifique pièce dans laquelle ils se trouvaient, il se balança sur les talons usés de ses baskets, pencha la tête sur le côté et déclara :

— Bien. Maintenant, allons découvrir qui veut tuer ta mère.

25.

Ils demeurèrent un moment au centre de la pièce octogonale, bondée de travailleurs qui passaient devant eux d'un pas pressé. Pendant ce temps, Gray essaya de se rappeler de quel côté elle s'était enfuie la dernière fois qu'elle s'était introduite au Parlement.

Quatre immenses arches étaient découpées dans les murs autour d'eux. Chacune possédait un épais cadre de pierre qui s'élevait à environ six mètres de haut, flanqué de statues représentant les rois et les reines d'Angleterre.

— Alors ? demanda Jake, voyant qu'elle ne parlait pas.

— Je crois que j'ai couru tout droit, dit-elle lentement. Donc si je venais de ce couloir…

Jake désigna celui qui se trouvait en face.

— Tu as dû aller par là. Essayons.

Sans attendre sa réponse, il traversa la pièce d'un pas décidé, indifférent aux employés du Parlement qui s'écartaient précipitamment pour l'éviter. Gray le suivit en le regardant avec curiosité. Il semblait plus à l'aise ici qu'au lycée et évoluait avec assurance. Comme s'il était ici à sa place. Comme s'il y était chez lui.

Elle avait été obnubilée par ses propres problèmes, mais il était évident que la vie de Jake n'était pas plus normale que la sienne.

— Pourquoi ton père t'oblige-t-il à passer autant de temps ici ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Pour faire enrager ma mère.

Gray ne sut pas quoi répondre à ça. Prenant son silence pour un besoin d'informations complémentaires, il expliqua.

— Mes parents ont divorcé il y a deux ans. Mon père n'avait pas vraiment envie que je vive avec lui. Il voulait seulement blesser ma mère parce qu'elle l'avait quitté, qui plus est pour une femme. Sa fierté en a pris un coup.

À l'entendre, il trouvait ça pathétique.

— Est-ce que tu l'apprécies ? demanda Gray en le dévisageant.

Il fronça les sourcils.

— Qui ça, ma mère ?

Elle secoua la tête.

— Non, sa copine.

— Alison ? (Il haussa brièvement les épaules.) Elle est réglo et assez sympa. Mais ce qui compte vraiment pour moi, c'est qu'elle rend ma mère heureuse. C'est ça l'important.

Ses mots portèrent un coup à Gray. Elle songea à sa mère qui semblait si heureuse avec Richard. Même si ça la chagrinait de l'admettre, leur mariage était plus réussi que celui de ses parents. Voilà qui lui donnait à réfléchir.

— Si tu pouvais choisir, tu irais vivre avec elle, n'est-ce pas ?

— Sans l'ombre d'une hésitation. (Il pencha la tête vers Gray.) Et toi ? Irais-tu vivre avec ton père si tu avais le choix ?

Gray songea à l'appartement de son père situé au troisième étage d'un immeuble proche de la Tamise. Il était confortable et chaleureux avec ses profonds fauteuils en cuir installés près des fenêtres, et toutes ses bibliothèques. Et elle appréciait la drôle de vieille dame en dessous, qui parfois la laissait promener son carlin dans le parc de l'autre côté de la rue.

Cela faisait longtemps qu'il n'y avait pas réellement séjourné. Presque un an. Son père lui manquait tellement. Mais visiblement, il n'avait pas

vraiment de place dans sa vie pour elle. Et il ne voudrait sûrement pas qu'elle emménage chez lui.

Soudain, elle sentit sa gorge se nouer. Elle cacha sa douleur derrière un masque d'amertume.

— Personne ne se soucie de ce que je veux.

Il la regarda avec curiosité, mais n'insista pas.

Après ça, ils marchèrent pendant un moment en silence.

Puis, de but en blanc, il dit :

— Nous nous ressemblons beaucoup, ma mère et moi. Je crois que c'est pour ça que mon père agit de cette façon avec moi. Je lui fais penser à elle. J'ai ses yeux. (Une mèche de cheveux tomba devant son visage et il la repoussa d'un geste agacé.) En fait, il s'imagine que ma mère détesterait que je devienne comme lui. C'est pour ça qu'il m'emmène tout le temps avec lui au boulot. Je dois venir ici tous les jours après les cours pour travailler dans son bureau. (Il haussa les épaules.) Mais je n'ai pas vraiment le choix. Je suis sous sa garde jusqu'à mes dix-huit ans.

— Tu as quel âge ? s'enquit-elle.

— Seize. (Il éclata d'un rire sans joie.) Encore un an, six mois, trois semaines et deux jours, et je serai libre.

Gray prit alors conscience qu'ils étaient tous les deux prisonniers. Lui, de son père. Elle, au 10. Jusqu'à ce qu'ils soient assez vieux pour échapper à leurs chaînes.

Tout en discutant, ils avaient continué à avancer et ils se trouvaient à présent à un croisement que Gray n'avait jamais vu. Elle regarda autour d'elle, le cœur lourd.

— Je ne reconnais rien, dit-elle. Je pense que nous sommes allés trop loin.

— Pas de souci. (Il fit demi-tour.) Nous n'avons qu'à repartir dans l'autre sens.

Tandis qu'ils rebroussaient chemin, Gray examina les portes en essayant de se souvenir laquelle elle avait franchie cette nuit-là. Au début,

rien. Puis vers le milieu du couloir, elle en vit une qui lui parut prometteuse. Elle était entrouverte.

Gray fit signe à Jake d'attendre, elle la poussa un peu plus afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. C'était une petite pièce où avaient été entassés deux bureaux. Une jeune femme, assise derrière l'un des deux, parlait au téléphone. Il n'y avait aucune porte de communication.

Ce n'était pas celui-là.

Gray se tourna vers Jake et secoua la tête.

Ils essayèrent toutes les portes – certaines étaient fermées, d'autres ouvertes – et après un moment Gray finit par les trouver toutes identiques. Elle se rappelait si peu de choses sur le bureau dans lequel elle était entrée cette nuit-là.

Une fois de retour à leur point de départ, ils marquèrent une pause.

— Peut-être que c'était un autre couloir, suggéra Jake.

— Possible.

Gray commençait à perdre espoir. Elle jeta un coup d'œil aux deux autres interminables couloirs pleins de portes qu'il leur restait à explorer.

— Il y a beaucoup de bureaux ici.

Il acquiesça.

— Des centaines.

Gray consulta l'heure sur son téléphone. Il était déjà vingt et une heures quarante-cinq. Elle devait être repartie d'ici trente minutes, sans quoi sa mère risquait de rentrer avant elle à l'appartement.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, dit-elle.

Ils parcoururent un second couloir en vérifiant des portes, mais ne trouvèrent rien qui ressemblât à ce dont elle se souvenait. C'était comme si, la première fois, elle avait par erreur atterri dans un autre Parlement. Dans un monde parallèle et dangereux.

Ils croisèrent régulièrement des gens. Chaque fois, Gray détournait la tête à la dernière seconde en espérant ne pas être reconnue. À un moment, un groupe de six personnes arriva en face d'eux en parlant et en riant. Gray s'arrêta brusquement et se pencha pour examiner un meuble

de rangement poussé contre un mur. Puis, elle attendit d'être certaine qu'ils étaient assez loin pour se retourner.

Lorsqu'elle se redressa, Jake était en train de l'observer avec un regard indéchiffrable.

— Je détesterais ça. (Il indiqua le groupe d'un signe de tête.) M'inquiéter en permanence d'être reconnu.

— En fait, dit-elle, c'est toi qui m'as averti à ce sujet. Tout au début.

Devant son air perplexe, elle précisa :

— Au café, lui rappela-t-elle. Quelques jours après l'élection. Tu m'as dit que tout le monde me regardait, et que tu étais content que ton père ait perdu, car tu aurais détesté être le centre d'une telle attention.

— J'ai dit ça ? C'est une remarque d'abruti. (Il grimaça.) C'était probablement la dernière chose que tu avais envie d'entendre ce jour-là.

— Non, tu avais raison. Ça a été une bonne leçon. J'avais été tellement prise par la campagne de ma mère que je n'avais pas réfléchi à la façon dont ça allait chambouler ma vie. Te parler ce jour-là m'a un peu remis les pieds sur terre. Et, oui, ça continue à être bizarre. Ça l'est toujours.

Il lui lança un regard en coin.

— Un Premier ministre avec pour enfant une jolie fille ne pouvait que faire la joie des journaux à scandale. C'est du pain bénit pour eux.

Gray fut si troublée par son utilisation du mot « jolie » qu'il lui fallut une seconde pour recouvrer ses esprits.

— C'est trop bizarre, tu ne trouves pas ? (Jake s'arrêta de marcher.) Je veux dire, que je sois le fils de Tom McIntyre, et toi, la fille de Jessica Langtry. Je n'aurais jamais pensé qu'on pourrait devenir amis.

— Moi non plus. Ma mère m'a demandé de ne pas traîner avec toi.

— Ah bon ? dit-il l'air étrangement content.

— Elle a affirmé que je ne pouvais pas te faire confiance. Que tu avais sûrement l'intention de m'espionner pour le compte de ton père, dit Gray, la voix chargée d'amertume.

— Qu'as-tu répondu à ça ? s'enquit-il avec une expression qu'elle ne parvint pas à déchiffrer, une sorte d'intensité qui lui oppressa la poitrine.

— Que c'était à moi de choisir mes amis, répondit-elle.

Il sourit. Gray lui rendit son sourire avant d'avoir pris conscience de ce qu'elle faisait.

Jake se rapprocha d'elle.

— Gray, je…

— Jake ! l'interrompit une voix impérieuse.

Ils se retournèrent et virent un homme venir vers eux d'un pas pressé. Il portait un costume sombre avec la cravate de travers et tenait à la main une grande enveloppe.

Jake se figea et pâlit. Il lança un regard d'avertissement à Gray qui recula en essayant de se fondre dans l'ombre.

— Où étais-tu ? demanda l'importun sur un ton autoritaire. Je t'ai cherché partout. Tu ne peux pas disparaître un soir comme celui-ci. C'est super emmerdant. (Il avait un accent du Nord encore plus prononcé que celui de Jake.) Pourquoi n'as-tu pas répondu au téléphone ? Tout le monde se casse le cul à la tâche. C'est pas vraiment le moment de courir les filles.

Jack pinça les lèvres, mais ne dit rien. Son interlocuteur lui tendit alors l'enveloppe et ajouta :

— Apporte ça tout de suite au bureau de ton père.

— D'accord, dit Jake en prenant l'enveloppe d'un geste brusque.

— Et pour l'amour de Dieu. La prochaine fois, décroche, le réprimanda l'homme. Si ton père venait à apprendre que tu traînes avec…

Il jeta un coup d'œil à Gray et resta bouche bée. L'expression de surprise qui s'afficha sur son visage était presque comique.

— Attends. Ce n'est pas…

Jake ne le laissa pas terminer.

— Nous devons y aller, dit-il avec fermeté en attrapant la main de Gray. J'ai l'enveloppe. Tu ferais mieux d'y retourner, Mike.

Mais Mike ne bougea pas. Il demeura figé, l'air abasourdi, et les regarda s'éloigner d'un pas vif.

Gray laissa Jake ouvrir la marche, même s'il semblait naviguer au hasard – gauche, droite, à nouveau droite et gauche.

Elle n'avait aucune idée de l'endroit où ils se trouvaient, et elle n'était pas certaine que Jake en savait plus qu'elle. Mais cela n'avait pas d'importance. Elle avait vu l'expression de Mike. Il allait le dire au père de Jake, et ça allait se savoir.

Arrivé à la moitié du couloir, Jake tourna brusquement dans une pièce et lui fit signe de la suivre. Ils étaient à présent dans une salle de réunion déserte. Des fauteuils bleus étaient disposés en fer à cheval autour d'une longue table, avec devant chaque place un fin micro argenté.

Le jeune homme ferma la porte et s'y adossa en se passant la main dans les cheveux. Il avait les joues rouges.

— J'aurais vraiment aimé éviter ça, dit-il.

— Qui était ce type ? s'enquit Gray.

— Mike, répondit-il avec dédain. Le secrétaire de mon père et un abruti de premier ordre. Il me méprise presque autant que je le déteste.

— Tu crois qu'il va dire à ton père qu'il nous a vus ensemble ? demanda-t-elle.

L'expression de Jake lui dit tout ce qu'elle avait besoin de savoir.

Se laissant aller contre le mur à côté de lui, elle se massa les tempes.

— Ça va arriver aux oreilles de ma mère, n'est-ce pas ?

Jake ne répondit pas. C'était inutile.

Elle bascula la tête contre le mur.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Moi non plus.

Ils se tenaient côte à côte, contre le mur. Jake tourna la tête vers elle.

— Le pire dans tout ça, c'est que Mike est un gland sur pattes.

Malgré ce qui venait de se passer, Gray ne put retenir un éclat de rire. Et une fois partie, elle fut incapable de s'arrêter.

Jake la considéra d'un air incrédule.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

Elle avait beau essayer d'arrêter de rire, elle n'y arrivait pas. C'était ce qu'on ressentait quand on était hystérique ? Elle ne parvenait plus à se contrôler.

Jake se mit à rire aussi. Avec réticence, comme si c'était douloureux. Ce qui ne fit que décupler l'hilarité de Gray.

Il leur fallut une bonne minute pour recouvrer leurs esprits. Lorsqu'ils furent à nouveau calmes, la gravité de leur situation les frappa de plein fouet.

— Je suis désolé, Gray, dit Jake, la mine sombre. Te proposer de venir ce soir n'était pas une bonne idée après tout. Il y avait des risques qu'on nous voit, c'est vrai, mais je pensais que tout le monde serait trop occupé pour…

— Tu n'as pas à t'excuser, l'interrompit-elle. Je suis contente que nous ayons tenté le coup. (Elle fouilla son regard.) Que va dire ton père quand il l'apprendra ?

Il prit une voix grave ressemblant assez à celle de Tom McIntyre et déclara :

— Je veux que tu viennes travailler à mon bureau tous les jours, là au moins je pourrai t'avoir à l'œil. On ne peut pas te laisser seul une minute. (Il soupira.) Et ta mère ?

Elle lui adressa un sourire peiné.

— Voici ton ticket pour la pension, Gray.

Il soutint son regard sans lui rendre son sourire.

— Nous trouverons une solution. Tout va s'arranger.

Gray aurait aimé le croire. Mais elle savait que c'était faux.

Les ennuis n'allaient pas tarder à leur tomber dessus. Et elle n'avait rien appris de plus sur ceux qui voulaient la mort de sa mère.

26.

Le lendemain matin, Gray sortit prudemment de sa chambre et trouva l'appartement vide. La lumière du jour se déversait par les fenêtres de la cuisine sur les plans de travail immaculés. La bouilloire encore chaude lui indiqua que sa mère avait déjà pris sa tasse de thé matinale et qu'elle était partie travailler.

Elle se détendit légèrement. Si sa mère avait eu vent de son escapade de la veille, elle serait restée dans les parages pour lui faire la leçon.

Après leur rencontre avec Mike, Jake l'avait raccompagnée à la porte qui permettait d'accéder aux tunnels. Ils n'avaient pas beaucoup parlé ; tout avait déjà été dit. Ils s'étaient mis d'accord pour rester en contact, et prévenir l'autre dès qu'un de leur parent serait au courant.

Gray était ensuite retournée chez elle au pas de course en empruntant le même chemin qu'à l'aller. Le trajet s'était déroulé sans incident. Puis, exténuée, elle s'était glissée dans son lit et n'avait pas entendu sa mère rentrer.

Elle était assise à la table de la cuisine en train de manger un toast quand son téléphone vibra, annonçant un message de Jake.

Mike n'a encore rien dit à mon père. C'est un supplice.

Essuyant ses doigts pour en chasser les miettes, elle répondit :

Peut-être qu'il ne dira rien.

Quelques secondes plus tard, son téléphone vibra à nouveau.

Il le dira.

Lorsqu'elle descendit, Julia l'attendait à l'endroit habituel. Vêtue d'un jean et d'une large vareuse, elle faisait plus jeune que jamais.

— Tu as l'air en pleine forme, dit-elle tandis que Gray venait à sa rencontre.

— Je ne suis pas en pleine forme, protesta Gray.

— En tout cas, tu as meilleure mine qu'hier, dit la jeune femme pendant qu'elles se frayaient un chemin au milieu des employés qui arrivaient au travail. As-tu parlé avec ta mère de ce qui s'est passé ?

— Non, répondit Gray. Je ne l'ai pas vue.

Julia fronça les sourcils, surprise.

— Tu ne l'as pas vue depuis hier après-midi ?

Gray haussa les épaules d'un air indifférent.

— Elle a dû travailler tard hier soir à cause d'une loi sur l'immigration super importante. Je dormais quand elle est rentrée, et elle est repartie au boulot avant que je me lève.

— Je vois. (Julia ne semblait pas approuver.) Alors tu n'es pas au courant pour l'homme.

Gray ralentit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— La police nous a fait un rapport tard dans la nuit. Il n'appartient à aucune organisation terroriste connue. En revanche, il a des problèmes de santé mentale. Il a juste escaladé la barrière pour te parler.

— Avec un *couteau* ? s'exclama Gray.

— Il affirme que le couteau était pour décourager quiconque aurait voulu l'empêcher de t'approcher, dit Julia sur un ton ironique.

Apparemment, il comptait s'en servir pour les effrayer.

Gray la regarda avec une expression incrédule.

— Écoute, je ne dis pas que je le crois, poursuivit Julia. Tout ce que je dis, c'est qu'il ne fait pas partie d'une organisation. Il ne semble avoir aucun lien avec la grosse menace qui nous inquiète.

— Bien, ironisa Gray. Je suppose que maintenant je suis en sécurité.

Julia ouvrit la porte donnant sur la sortie de service.

— Tant que tu es avec moi, oui.

Gray n'avait aucune envie d'emprunter à nouveau la porte près de laquelle l'agression avait eu lieu, mais dès qu'elles furent dehors, elle s'aperçut que le dispositif de sécurité avait été renforcé de façon visible. Au lieu d'un seul policier de garde, il y en avait deux.

Après avoir salué Gray et Julia d'un signe de tête, l'un d'eux ouvrit la porte. Une odeur de pluie froide s'engouffra à l'intérieur. Dehors, elle vit Ryan debout comme d'habitude à côté de la Jaguar. Trois officiers en uniforme, dont deux armés, se tenaient entre la porte et la voiture. Dos à elle, ils surveillaient la rue.

Peut-être que le gars n'avait rien à voir avec la menace. Mais sa mère avait néanmoins pris des mesures en ce sens.

Et cela avait quelque chose d'agréable. Car même si elles ne se parlaient plus en ce moment, ces agents, qui la protégeaient tel un joyau, étaient un message de sa mère.

Tu es importante pour moi.

Cela aurait pu être le premier pas vers un pardon mutuel si Gray n'avait pas su que sa mère finirait tôt ou tard par découvrir qu'elle avait une fois de plus enfreint les règles.

Et puis Richard allait rentrer.

Et tout allait redevenir horrible.

*

* *

Toute la journée, Gray attendit que le couperet tombe. Mais à mesure que le temps passait, sans appel ni signe d'aucune sorte indiquant que Mike avait parlé, elle commença à se détendre un petit peu. Néanmoins, quand elle et Jake se retrouvèrent à la bibliothèque pendant la pause déjeuner, le garçon était toujours persuadé que le secrétaire de son père finirait par vendre la mèche.

— Mike est un branleur sans cervelle, dit-il en écrasant violemment l'emballage vide de son sandwich. Il s'accroche juste à cette information afin de l'utiliser quand elle aura le plus d'impact.

Gray, quant à elle, n'était pas convaincue.

— Mais pourquoi n'a-t-il rien dit hier soir ?

— Hier soir mon père était accaparé par le projet de loi. Il était trop distrait pour que l'autre parasite obtienne un effet satisfaisant. (Il émit un petit rire sec.) J'en viendrais presque à respecter cet imbécile pour sa stratégie. Aller voir mon paternel immédiatement n'aurait pas été très malin. Il laisse la menace suspendue au-dessus de ma tête pour me faire chanter ou pour obtenir un maximum d'effet.

Mais la journée se déroula sans nouvelles.

Une fois les cours terminés, Gray s'attarda devant le lycée pour discuter avec Chloé qui avait une crise de conscience à propos de Will, son copain par intermittence.

— Le truc c'est que je ne suis pas vraiment amoureuse de lui, dit Chloé avec sérieux. J'apprécie juste d'avoir quelqu'un pour m'accompagner, histoire de ne pas être seule quand je vais à une fête pendant que tu es privée de sortie. Mais j'ai peur qu'il soit vraiment accro.

— Je pense que tu devrais écouter ton ventre, lui conseilla Gray.

Chloé cligna des yeux, surprise.

— Mon ventre ?

— Est-ce que tu as l'impression d'avoir des papillons dans le ventre quand tu le vois ? Est-ce que tu as du mal à manger, surtout quand tu penses à lui ? (Gray leva les mains.) Le cœur peut se tromper, mais le ventre ne ment jamais.

Chloé n'était pas convaincue.

— Peut-être, mais…

— Gray, l'interrompit Julia sans prévenir. La voiture t'attend.

Elle semblait tendue, la mâchoire crispée en une expression désapprobatrice.

Gray fronça les sourcils. Cela ne lui ressemblait pas.

— D'accord… je viens. (Elle serra brièvement Chloé dans ses bras.) On s'appelle tout à l'heure.

Julia avait déjà commencé à se diriger vers l'entrée des visiteurs. Gray dut courir pour rester à sa hauteur.

— Pourquoi êtes-vous si pressée ? demanda-t-elle.

Julia lui lança un regard indéchiffrable, et ne prononça pas un mot avant d'être dehors.

— Ta mère a appelé, dit-elle alors. Elle a donné l'ordre de te ramener directement au 10.

Le cœur de la jeune fille manqua un battement.

— Il est arrivé quelque chose ? s'enquit-elle en montant en voiture. Ma mère va bien ?

— Tout le monde va bien, répondit Ryan en démarrant le moteur et s'engageant dans la circulation. Elle veut juste te parler.

Gray ne crut pas un instant à son ton apaisant. Sa mère n'aurait pas exigé son retour immédiat s'il n'y avait pas un problème.

Une voix dans sa tête demanda : *Et si elle était au courant ?*

Mais Jake n'avait pas encore eu de nouvelles de son père. Il aurait été logique qu'il soit le premier informé. Sortant son téléphone de sa poche, elle lui envoya un texto.

Ma mère a demandé à me voir. Ça sent mauvais.

La réponse arriva presque aussitôt.

Tiens-moi au courant. Toujours rien de mon côté.

Le trajet se déroula dans un silence presque complet. Au 10, trois officiers les accueillirent devant l'entrée secondaire, arme au poing.

Julia et Ryan escortèrent la jeune fille dans les couloirs du 10. Ryan avait laissé la voiture à l'angle de la rue pour les accompagner, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Tous les voyants d'alarme de Gray se mirent à clignoter.

Lorsqu'ils arrivèrent dans l'entrée principale, où se trouvaient les policiers en uniforme et les écrans de surveillance, ils ne se dirigèrent pas vers l'appartement familial. Au lieu de ça, Ryan s'engagea dans un autre escalier. Celui-là était plus majestueux, avec une rampe incurvée, et les murs jaune citron étaient ornés des portraits des précédents Premiers ministres.

Gray comprit immédiatement ce que cela signifiait. Ils l'emmenaient au bureau de sa mère.

Dans sa poche, son téléphone vibra avec insistance. Elle le consulta en montant les marches. Le message était de Jake et elle sut ce qu'il disait avant de l'avoir lu.

Mike a parlé.

— Range ça, dit Julia en lui lançant un regard sévère. Tu connais les règles.

Gray remit à contrecœur l'appareil dans sa poche sans rien dire. Personne n'était autorisé à utiliser des téléphones dans cette partie du bâtiment. Pas même la fille de la Première ministre.

Arrivés en haut, ils suivirent un long couloir et passèrent devant plusieurs pièces. À travers les portes entrouvertes, Gray aperçut des salles de réunion spacieuses qui ressemblaient à des salons edouardiens.

Au bout du couloir, Julia tendit la main vers la poignée, puis elle marqua une pause pour se tourner vers Gray. Ses yeux semblaient lui dire de garder son calme.

— Prête ?

La jeune fille répondit par un hochement de tête crispé.

Ils pénétrèrent dans une petite salle d'attente meublée de chaises rembourrées et de canapés recouverts de lin et de soie de couleur neutre. Une télévision montée au mur diffusait BBC News sans le son. Une réceptionniste était assise à une extrémité. La porte située derrière elle menait au bureau de la Première ministre.

La secrétaire leva les yeux sur eux. Quand son regard se posa sur Gray, son expression changea de façon presque imperceptible.

— Oh, mademoiselle Langtry, dit-elle avec la froideur impersonnelle d'un docteur. Votre mère est en rendez-vous, mais elle a demandé à ce que vous attendiez. Je l'informe que vous êtes là.

Elle tapa quelque chose sur son ordinateur, pendant que Ryan et Julia faisaient demi-tour.

— Vous ne restez pas ? s'enquit Gray avec dans la voix une pointe de désespoir.

Ryan secoua la tête.

— Nous avons rempli notre mission.

— Bonne chance, lui dit Julia avec compassion.

Quand ils furent partis, Gray s'assit du bout des fesses sur la chaise la plus éloignée de la réceptionniste. Son dos était rigide, mais son pied droit s'agitait nerveusement. Chaque seconde s'écoulait avec une lenteur insoutenable.

Quand la porte du bureau s'ouvrit enfin, elle tressaillit.

Puis, elle entendit la voix de sa mère.

— J'apprécie que vous vous soyez déplacé aujourd'hui, John.

Gray se leva brusquement, et attendit son tour.

— Rien de plus normal. Merci de m'avoir accordé de votre temps, Mme la Première ministre, dit un homme. Nous nous en occuperons pour

vous.

Sa voix était particulière, un baryton aussi profond qu'une tombe.

Le sang de Gray se glaça dans ses veines.

Elle connaissait cette voix. Elle l'avait entendue alors qu'elle était cachée sous un bureau du Parlement, terrifiée.

C'était l'homme qui avait parlé d'attenter à la vie de sa mère.

27.

Ses pieds furent soudain cloués au sol. Elle avait l'impression de ne plus pouvoir bouger. Ni respirer.

L'homme qui sortit du bureau de sa mère était grand – plus d'un mètre quatre-vingts – et corpulent, avec des cheveux gris parfaitement coiffés. Son costume était impeccable, et son visage anguleux, familier.

C'était John Ashford, le vice-Premier ministre. Lui et sa mère n'étaient pas amis, mais il faisait partie de son cabinet. Il s'était rendu au même dîner de gala que sa mère et Richard la semaine précédente. Elle l'avait vu au journal télévisé, assis à la table d'honneur à quelques chaises d'eux.

Pourquoi voudrait-il la tuer ?

Avant qu'elle puisse y réfléchir davantage, sa mère apparut dans l'encadrement de la porte.

— Nous devrions organiser quelque chose prochainement, dit-elle sur un ton affable. Ce serait un plaisir de voir Annabelle.

Il lui répondit, mais Gray ne l'entendit pas.

Sa mère était si proche de lui qu'il aurait pu la poignarder sans que personne ait le temps d'intervenir. Mais il se contentait de sourire.

Gray l'observa pendant qu'il échangeait quelques mots avec la réceptionniste avant de se diriger vers la porte.

Juste avant de sortir, il balaya la pièce du regard et tomba sur Gray qui le dévisageait, les poings serrés. Il avait des yeux d'un bleu pâle, froids et inexpressifs.

— Gray. (La voix impatiente de sa mère la tira de ses pensées.) Viens, s'il te plaît.

Mais, déchirée par l'indécision, elle ne bougea pas.

Que pouvait-elle faire ? Le poursuivre dans le couloir ? Dire à Julia de se jeter sur lui ? Ils la prendraient pour une folle.

Peut-être était-elle réellement en train de devenir folle. Comment ça aurait pu être lui ? Lui et sa mère étaient collègues.

— *Gray.*

Sa mère lui lança un regard d'avertissement.

Après un ultime coup d'œil tourmenté en direction de la porte par laquelle Ashford venait de sortir, Gray rejoignit Mme la Première ministre.

Sa mère ferma derrière elle dans un silence de mauvais augure.

Son bureau était spacieux. Les grandes fenêtres au fond de la pièce étaient protégées par des rideaux pare-souffle qui laissaient filtrer les derniers rayons de lumière grisâtre de l'après-midi. Aucun feu ne brûlait dans la cheminée de marbre blanc sculptée. Et les murs lambrissés étaient peints en bleu pâle avec des moulures d'un blanc immaculé.

Devant l'imposant et ostentatoire bureau qui faisait face aux fenêtres, il y avait une table basse entourée de quatre fauteuils de cuir.

— Assieds-toi, dit sa mère en désignant les fauteuils, et en prenant elle-même place avec raideur dans l'un d'eux.

Gray obtempéra, hébétée.

— Il faut qu'on parle.

Avec un calme déroutant, sa mère ôta une peluche de sa jupe crayon bleu marine.

— J'ai reçu des informations perturbantes de la part de Tom McIntyre, poursuivit-elle sur le même ton posé. Il m'a téléphoné en personne pour me dire que l'on t'avait vue au Parlement la nuit dernière. Bien évidemment, je lui ai dit que ça ne pouvait pas être vrai. À ma connaissance, tu étais, comme convenu, à l'appartement. (Elle planta son regard dans celui de sa fille.) As-tu une explication à me fournir ?

Gray ne vit pas l'intérêt de mentir. Cela ne changerait rien. Le moment était venu de dire la vérité.

— C'est vrai, j'étais là-bas, admit-elle en bégayant légèrement. Je travaillais sur quelque chose.

— Évidemment. (Le ton de sa mère indiquait clairement ce qu'elle pensait de cette explication.) Et avec qui travaillais-tu ?

Malgré la colère, leurs joutes verbales étaient devenues si habituelles que c'en était presque reposant. Cela permit à Gray de recouvrer ses esprits.

— Tu le sais déjà, non ? (Gray se rencogna dans son fauteuil.) Sans quoi tu ne m'aurais pas arrachée en catastrophe du lycée, et tu n'en ferais pas tout un fromage. J'étais avec Jake.

Sa mère se pencha en avant. Ses yeux étaient froids comme la glace.

— Grayson Langtry. Mais quelle mouche t'a piquée ? T'introduire dans le Parlement de nuit avec le fils du chef de l'opposition ? Alors que tu es punie. Tu as complètement perdu la tête ?

— Je n'ai pas perdu la tête, rétorqua Gray sans se démonter. Jake essaye de m'aider à découvrir ce qui se trame. Qui veut te faire du mal… Je lui ai dit ce que j'avais entendu cette nuit-là et, contrairement à toi, il me croit. (Elle inspira profondément.) Si tu ne cherches pas à découvrir la vérité, je le ferai.

Sa mère secoua la tête.

— Gray, ça devient n'importe quoi. Tu as brisé toutes les règles que je t'avais imposées. Si en plus maintenant tu mêles l'opposition à tout ça, je vais devoir…

Gray lui coupa la parole.

— Jake n'est pas l'opposition. C'est un élève de mon lycée, maman.

Sa mère balaya l'argument d'un geste de la main.

— Son père est l'opposition, et tu as très bien compris ce que je voulais dire. Ne cherche pas à m'éloigner du sujet.

— Je ne t'éloigne pas du sujet, dit Gray. Tu n'arrêtes pas de mettre Jake et son père dans le même panier. Mais il n'est pas son père. Il ne

l'apprécie même pas. Ce sont deux personnes différentes.

— Peu importe combien ils sont, dit sa mère, sarcastique. La question est que tu les as entraînés tous les deux dans cette absurde histoire de complot meurtrier au Parlement. Et que tu ne tiens pas compte de mes consignes.

— Je le fais pour toi, maman, répliqua Gray. J'essaie de t'aider parce que tu refuses de me croire.

Sa mère attaqua.

— Je ne te crois pas parce que tu mens, Gray. Et je n'ai pas besoin de ton *aide*.

Gray eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre.

Sa mère dut se rendre compte qu'elle était allée trop loin, car elle marqua une pause. Quand elle reprit la parole, elle avait en partie recouvré son calme.

— Je ne veux pas me battre avec toi. La raison pour laquelle tu t'es rendue au Parlement la nuit dernière n'a pas d'importance pour l'instant. Ce qui importe, c'est que tu n'aurais pas dû y être. Tu étais punie. Et tu as enfreint les règles. On est bien d'accord là-dessus ?

Gray la regarda droit dans les yeux.

— Oui.

Pendant une longue seconde, sa mère soutint son regard, puis, à la surprise de la jeune fille, elle baissa la tête et se massa le front.

— Oh, Gray, dit-elle à voix basse. J'ai le sentiment de n'avoir pas été à la hauteur pour toi.

Déconcertée, Gray chercha quoi répondre.

— Comment ? demanda-t-elle enfin.

— On m'a raconté ce qui s'était passé hier, la tentative d'agression. (Elle releva la tête.) J'étais furieuse que tu aies couru un tel danger. Raj m'a assuré que tu allais bien, mais…

Elle ne put terminer sa phrase. Soudain, elle semblait fatiguée et abattue.

— Si quoi que ce soit t'était arrivé, j'ignore ce que j'aurais fait, dit-elle doucement. Je t'ai entraînée dans cet endroit contre ta volonté, et maintenant j'ai peur qu'il t'arrive malheur.

Gray déglutit avec difficulté.

— Je vais bien, maman, dit-elle. Julia et Ryan étaient là.

Sa mère hocha la tête, mais ses lèvres étaient encore pincées.

— Comprends-tu à quel point il est difficile d'assurer ta sécurité si tu passes ton temps à faire le mur chaque fois que j'ai le dos tourné ? (Elle se pencha en avant, les mains crispées sur ses genoux.) Sais-tu à quel point ça me fait peur ?

— Oui, mais j'essaie de t'aider, dit Gray d'une voix tremblante.

— Je ne veux pas que tu m'aides avec ça, Gray. C'est mon boulot, pas le tien. (Elle se redressa.) J'aimerais que tu réfléchisses au pensionnat dont je t'ai parlé. (Voyant son expression rebelle, elle leva la main en signe d'apaisement.) Pas comme une punition. Mais comme un lieu où tu serais en sécurité. Je ne pense pas qu'il soit juste de te faire vivre dans un endroit comme le 10. Ça va pour des adultes. Mais ce n'est pas juste envers toi.

— Évidemment, dit Gray en la fusillant du regard. C'est pour *mon* bien. Ça n'a rien à voir avec le fait que ça te rendrait la vie beaucoup plus facile si tu pouvais me caser quelque part jusqu'à ce que je sois adulte. Tu me laisserais sortir à Noël pour les photos de famille. Puis tu me remettrais en institution afin que je ne risque pas de t'embarrasser. (Elle lui asséna alors le coup de grâce.) Pourquoi est-ce que tu m'as eu en réalité, maman, si la seule chose que tu aimes vraiment c'est ta carrière ?

Des années à prendre des coups à la Chambre des communes avaient appris à sa mère à cacher ses émotions. Mais Gray la connaissait mieux que quiconque. Et elle vit la rougeur lui envahir le cou. Elle la vit tressaillir.

Et elle ne se sentit pas le moins du monde désolée.

— Je ne veux pas aller en pension, dit-elle. Fais revenir papa. Envoie-moi vivre avec lui. Je ne peux pas croire qu'aucun de vous deux ne veuille

de moi. Je ne suis pas abominable à ce point-là. Je t'ai seulement menti à propos des fêtes.

La voix de la jeune fille se remit à vaciller. Elle sentait qu'elle risquait d'éclater en sanglots et ne supportait pas l'idée que sa mère assiste à ça.

Bondissant sur ses pieds, elle s'élança vers la porte.

— Gray.

Elle se retourna pour voir sa mère debout devant les fauteuils. Elle n'avait plus l'air en colère. Juste triste.

— Je vais essayer d'avoir ton père. Il est sur une mission importante et il n'est pas facile à joindre. Mais je vais essayer.

Gray ravala un sanglot. Même obtenir ce qu'elle voulait était douloureux, car cela signifiait que sa mère était prête à renoncer à elle. Elle avait l'impression que son monde s'écroulait autour d'elle.

Mais sa mère n'avait pas fini.

— J'ai besoin que tu ne t'approches plus de Jake McIntyre, ajouta-t-elle avec fermeté. Pour ton bien, mais aussi pour le mien.

Gray en resta sans voix.

Il était inutile de poursuivre cette discussion. Tout ce qu'elle pourrait dire ne ferait qu'aggraver les choses. Elle fit donc demi-tour et se dirigea vers la porte.

Mais lorsque sa main toucha le métal froid de la poignée, la pensée de la voix huileuse d'Ashford arrêta son geste. Elle se rappela combien il avait eu l'air amusé quand il avait décrit le complot pour tuer sa mère. Comment pouvaient-elles se disputer à propos de Jake alors que le danger était si grand ?

Elle se tourna à nouveau. Sa mère n'avait pas bougé.

— L'homme qui était là tout à l'heure. Ashford, dit Gray. Tu ne dois pas lui faire confiance.

Sa mère lui lança un regard perplexe.

— Je ne fais confiance à personne, Gray. Pourquoi t'inquiètes-tu de John ?

Gray hésita. Si elle lui disait ce qu'elle avait découvert, sa mère la traiterait une nouvelle fois de menteuse et ne tiendrait pas compte de ses paroles.

Au lieu de ça, elle répondit :

— Il est dangereux.

Il y eut un long silence, pendant lequel sa mère la dévisagea avec attention.

Quand elle parla à nouveau, ce fut sur un tout autre sujet, comme si la jeune fille n'avait rien dit du tout.

— J'ai besoin de savoir que tu es en sécurité, Gray. J'ai donc demandé à tes gardes du corps de rester avec toi à l'appartement jusqu'à mon retour.

— Quoi ? s'exclama Gray, abasourdie. Ce sont mes gardiens de prison, maintenant ?

Sa mère se massa les tempes.

— Je t'en prie, Gray. Rentre à la maison. J'ai du travail.

Mais Gray ne bougea pas.

— Je ne te reconnais plus, dit-elle. Il y a tellement de choses que j'aimerais dire à ma mère. Des choses qu'il faut qu'elle sache. Mais je ne veux rien te dire, à toi.

Sur ces mots, elle tourna les talons, ouvrit la porte à la volée et quitta le bureau d'un pas rageur pour rejoindre le long couloir où Julia et Ryan l'attendaient.

28.

Quand Gray entra dans le bureau pour aller voir sa mère, Julia et Ryan se postèrent dans le couloir afin de l'attendre.

— On dirait que la gamine s'est encore attiré des ennuis, lâcha Ryan sur un ton badin, comme si cela ne le surprenait pas.

— Sais-tu ce qu'elle a fait ? lui demanda sa collègue.

Il secoua la tête.

— Tout ce que Raj m'a dit, c'est de la ramener au plus vite, et que sa mère était furax.

Julia ne parvenait pas à imaginer ce que Gray pouvait bien avoir fabriqué à l'intérieur du 10 pour que sa mère appelle personnellement le chef de la sécurité et donne l'ordre que sa fille soit conduite sans attendre à son bureau pour s'y faire remonter les bretelles.

Quand la porte s'ouvrit quelques minutes plus tard, ils tournèrent tous les deux la tête. Mais ce n'était pas Gray. Il s'agissait de John Ashford, le vice-Premier ministre.

Ils s'écartèrent pour le laisser passer.

Ses yeux bleu pâle croisèrent alors brièvement ceux de Julia.

Il avait un regard de prédateur que la jeune femme connaissait bien. N'importe quel ancien soldat l'aurait reconnu. Elle avait déjà vu ce genre de regard, on le retrouvait dans tous les conflits, peu importait le camp. C'était un regard de chasseur.

Quand il disparut dans le couloir, elle se rapprocha de Ryan.

— Je n'aime pas ce type, lui dit-elle à voix basse.

Il suivit son regard.

— Qui ? Ashford ? (Il haussa les épaules.) C'est juste un politicien, non ? Ils sont tous aussi mauvais.

Julia n'était pas d'accord avec cette déclaration. Les politiciens étaient des êtres humains. Certains étaient bons. D'autres mauvais. Et elle savait dans quel camp se trouvait Ashford. Elle le lisait sur son visage.

La radio crachota dans l'oreillette qu'elle portait chaque fois qu'elle était à l'intérieur du 10 et la voix de Raj Patel retentit.

— Unité C5. Merci de confirmer que Luciole est bien avec Cygne.

« Cygne » était le nom de code de la mère de Gray. Richard était « Loup ».

Julia répondit avant Ryan d'une voix basse et sèche.

— Affirmatif.

— J'ai de nouveaux ordres pour vous, dit Raj. Vous ne devez pas quitter Luciole des yeux avant le retour de Cygne. Vous devez la surveiller en permanence. Je répète, en permanence. Merci de confirmer que vous avez bien compris.

Julia et Ryan échangèrent un regard perplexe.

— Demande clarification, dit Ryan dans son micro. Est-ce que ça signifie que nous devons entrer *dans* l'appartement familial ?

— Affirmatif. Au moins l'un de vous deux doit demeurer à l'intérieur à tout moment et la garder à l'œil.

Julia souffla de façon audible.

— Bien reçu, dit Ryan d'une voix dépourvue d'émotion.

Mais quand il se tourna vers Julia, son exaspération était évidente.

— Qu'est-ce qu'elle a bien pu faire ? dit-il.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit violemment et Gray sortit comme une furie de la pièce. Ils se mirent sur le qui-vive.

— Prête à…, commença Ryan.

Mais Gray passa en trombe devant lui sans lui adresser un regard.

— … y aller ?

Il termina sa phrase en jetant un coup d'œil à Julia qui s'élança derrière la jeune fille et lui emboîta le pas.

Gray gagna l'escalier qu'elle dévala sans égard pour les employés qui arrivaient dans l'autre sens et qui devaient prestement s'écarter pour l'éviter. Au rez-de-chaussée, elle fonça dans le couloir et monta quatre à quatre les marches menant à l'appartement dont elle claqua la porte si fort que les murs tremblèrent.

Ryan et Julia qui étaient restés derrière elle pendant tout ce temps, se retrouvèrent dehors, hésitant sur la conduite à tenir.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demanda Ryan.

— C'est la guerre, lui expliqua Julia. Mère contre fille. Et nous sommes pile au milieu.

Aucun des deux ne toucha à la poignée.

— Nous devons entrer, dit Ryan que cette perspective n'enchantait visiblement pas.

Et comment lui en vouloir ?

— Je vais y aller, dit-elle. Ça ne te dérange pas de rester dehors pour l'instant ?

Le regard qu'il lui adressa était presque comique.

— Vu la situation, je préférerais encore être dans une mine de charbon plutôt que dans cet appartement.

Julia comprenait sa position, mais sa compassion allait à Gray. Quoi qu'ait fait la jeune fille, elle avait l'impression que sa mère voulait surtout la contrôler.

Elle frappa deux fois à la porte, puis s'invita à l'intérieur sans attendre de réponse. Gray se tenait au milieu de salon, son sac de cours à ses pieds. Elle ne semblait pas avoir bougé depuis qu'elle était entrée.

Ses yeux avaient beau être secs, son visage était rouge et bouffi. Julia ne savait pas si c'était un effet de la colère, ou de la douleur.

Gray fusilla du regard la garde du corps.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— L'un d'entre nous doit rester à l'intérieur avec toi, expliqua Julia sur un ton d'excuse.

Le visage de Gray s'assombrit.

— Dehors. Dedans. Je n'ai pas mon mot à dire, n'est-ce pas ?

Puis elle planta Julia, remonta le petit couloir et claqua la porte.

Seule dans le logement personnel de la Première ministre, Julia ne savait pas quoi faire d'elle-même. Au milieu de ce mobilier chic dans les tons gris et crème, elle avait le sentiment d'être une intruse.

L'appartement était étonnamment petit. Il n'y avait pas de vrai salon, mais plutôt une pièce ouverte avec une longue table qui servait à séparer la cuisine de l'espace de vie. Un écran plat était accroché au mur. Tout le reste semblait sorti d'un magazine de décoration d'intérieur.

Elle se percha avec précaution sur le bord d'une chaise. Elle avait soif, mais elle ne se voyait pas fouiller les placards de la Première ministre pour trouver un verre.

L'oreille tendue en direction du couloir, elle patienta quelques minutes, mais elle n'entendit rien. Pas de bruit de sanglots. Ni d'éclats de voix indiquant que Gray avait appelé quelqu'un pour se plaindre de sa mère. Ce calme avait quelque chose d'angoissant. Qu'était-elle en train de faire ?

Julia était en colère contre son patron pour l'avoir mise dans une situation pareille. Il devait apprendre à dire non à la Première ministre de temps à autre, ou Julia et Ryan allaient finir par vivre avec Gray dans sa chambre. En ce moment, la mère de la jeune fille lui semblait capable d'en arriver à cette extrémité.

Gray et Jessica Langtry étaient deux femmes de tête, taillées dans la même pierre dure, et quand des femmes de cette trempe s'affrontaient, tout le monde était perdant.

Si elle se trouvait au milieu, elle ne donnait pas cher de sa peau. Il était hors de question de laisser la catastrophe se produire sans rien faire.

Elle sortit son téléphone de sa poche et appela Raj.

— Tout va bien, Julia ? demanda-t-il sans même dire bonjour.

— Tout va bien, répondit-elle. Elle est dans sa chambre.

— Que puis-je faire pour toi ?

Raj était un bon patron. Sérieux, et clair dans ses missions. Par ailleurs, il était extrêmement doué pour évaluer les gens. Et elle lui était reconnaissante de l'avoir trouvée – peu importait comment il s'y était pris – et de l'avoir sauvée d'une vie barbante de gratte-papier. Elle n'avait jamais eu à lui tenir tête jusque-là, et elle déglutit avant de répondre.

— On ne peut pas faire ça, patron, dit-elle avec calme. Je ne peux pas jouer les garde-chiourmes pour une fille de seize ans. Je suis assise dans le salon de la Première ministre, et je n'ai rien à faire là. Permission demandée d'attendre dehors.

Il y eut un long silence.

— Permission refusée, répondit enfin Raj, sans pour autant sembler en colère. Écoute, je suis entièrement d'accord avec toi. Je vais essayer de nous tirer de cette situation. Pour l'instant, j'ai affaire à une mère furieuse. La nuit dernière, sa fille a réussi, on ne sait comment, à quitter le numéro 10 au nez et à la barbe des agents de sécurité pour se rendre au Parlement où elle a été vue avec le fils du chef de l'opposition.

— C'est une blague ?

— J'aimerais bien, dit-il d'une voix où perçait la frustration. Visiblement, sa mère nous le reproche à nous, ainsi qu'à tous les flics de la ville, et elle veut faire passer un message à Gray. J'espère que si nous lui laissons un peu de temps, elle se rendra compte par elle-même que cette situation n'est pas viable. Tant pour sa famille que pour nous. Dans l'intervalle, l'un de vous deux doit à tout prix être dans l'appartement avec la gamine quand sa mère n'est pas là.

— Compris.

Après une courte pause, elle ajouta.

— Est-ce que vous pensez que je peux me servir un verre d'eau ?

Il réfléchit un instant avant de répondre.

— Envoie Ryan chercher ce dont tu as besoin en cuisine. Et tâche de ne pas trop bouger dans l'appartement. Compris ?

Elle comprenait. Elle ne devait surtout pas prendre ses aises.

— Parfaitement, dit-elle.

Lorsqu'elle raccrocha, elle se laissa brièvement aller contre le dossier de sa chaise.

Elle ne pouvait décidément pas rester sans rien faire.

Il fallait qu'elle parle à Gray.

29.

De sa chambre, Gray entendit le son étouffé de la voix de Julia en train de parler avec quelqu'un, puis, après un moment, le silence.

Elle était si frustrée et si furieuse contre sa mère qu'elle avait envie de pleurer. De crier. Mais ses yeux restaient obstinément secs.

Le pensionnat.

Elle avait su que ça finirait par arriver. Elle l'avait même dit à Jake. Mais ce n'était pas pour ça que c'était plus facile à accepter.

— Comment peut-elle me faire ça ? chuchota-t-elle.

Soudain, elle prit conscience que si ça s'était aussi mal passé pour elle, ça avait dû être encore pire pour Jake. Après tout, son père avait été assez énervé pour contacter en personne la mère de Gray, et ces deux-là se haïssaient.

Cependant, chaque fois qu'elle essayait de l'appeler, elle tombait directement sur sa messagerie.

Elle avait besoin d'aide. Elle avait besoin de conseil. Mais à qui faire confiance ?

Lentement, comme dans un état second, elle fit défiler les numéros de téléphone jusqu'à trouver celui de son père. Son pouce resta en suspens au-dessus du mot « Papa ».

Pourquoi ne donnait-il pas de ses nouvelles ? Pourquoi ne rentrait-il pas ? Elle ne voulait pas l'appeler pour le supplier de l'aider. Pas cette fois.

À la place, elle composa un autre numéro. Chloé répondit à la première sonnerie.

— Gray ! Que s'est-il passé ? Tes gardes t'ont embarquée bien vite. On aurait cru que tu te faisais arrêter.

En entendant l'intonation familière et désinvolte de sa meilleure amie, quelque chose dans la poitrine de Gray se relâcha. Elle fut secouée d'un sanglot.

— J'ai de gros ennuis, dit-elle d'une voix tremblante. Je ne sais pas quoi faire.

Aussitôt, Chloé recouvra son sérieux.

— Que s'est-il passé ? Tu ne t'es pas encore fait agresser, n'est-ce pas ?

— Non, rien à voir. (Gray se laissa tomber sur le lit et enfouit la tête dans ses mains.) Il y a des choses que j'aurais dû te raconter plus tôt, mais je ne voulais pas t'effrayer. J'ai aussi voulu t'en parler aujourd'hui, mais c'est tellement bizarre. Et maintenant, c'est la cata.

— Gray, dit Chloé avec douceur. Je suis ton amie. Tu peux tout me dire.

— Mais c'est énorme, rétorqua Gray. Bien plus gros que nous.

— Et si tu me faisais confiance ?

Lentement, d'une voix entrecoupée de larmes, elle lui parla de ce qui s'était passé cette nuit-là au Parlement. Des deux hommes et de ce qu'elle avait entendu.

— Oh, Gray ! s'exclama Chloé, horrifiée. Tu as raconté tout ça à ta mère ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle ne me croit pas. Elle est persuadée que je mens pour éviter des ennuis, dit Gray d'une voix atone. Depuis, j'essaie de trouver des preuves pour la convaincre. Jake a voulu m'aider.

— Quoi ? Tu en as parlé à Jake ?

Chloé tenta de le dissimuler, mais Gray entendit à sa voix qu'elle l'avait blessée.

— Je n'avais pas l'intention de te tenir à l'écart, lui dit-elle. Mais la situation est tellement bizarre. Je n'étais même pas sûre de me croire moi-

même. J'ai pensé que Jake pourrait m'aider à cause de son père, tu vois ? (Elle inspira profondément.) Je me suis introduite dans le Parlement pour le rejoindre la nuit dernière, et nous nous sommes fait prendre. Maintenant, ma mère est encore plus convaincue que je suis une menteuse. Et elle va m'envoyer en pension, et je ne te verrai plus. Je serai toute seule. En plus, je crois savoir qui veut la tuer, mais jamais elle ne me croira, et elle risque de mourir.

Enfin, les larmes arrivèrent. Secouée de sanglots, elle agrippa son téléphone d'une main et se couvrit le visage de l'autre.

Il fallut un moment à Chloé pour digérer tout ça.

— Gray, ma belle, écoute-moi, dit-elle d'une voix ferme. Tu as toutes les raisons de pleurer, mais il nous faut un plan. As-tu parlé à Jake depuis que tu es rentrée ?

— Il ne répond pas au téléphone.

— D'accord, je vais essayer de le joindre. Si nous élaborons un plan, nous allons avoir besoin de lui.

Surprise, Gray s'essuya les joues.

— Un plan ?

— Si ta mère refuse de t'écouter, et que tu crois savoir qui est derrière tout ça, nous devons trouver quelqu'un qui peut aider.

Chloé – ancienne chef d'un groupe d'éclaireuses, et déléguée de classe pendant deux ans de suite – passait à l'action.

— Tu ne dois en parler à personne à part Jake, observa Gray, paniquée. C'est tellement secret que je ne devrais même pas t'en parler à toi.

— Ne sois pas ridicule, la réprimanda Chloé. Je ne dirai rien à personne. Pas même à mes parents. Mais c'est normal que tu m'en parles. Je suis ta meilleure amie. Je suis là pour toi.

Ces paroles firent de nouveau monter les larmes aux yeux de Gray. Mais Chloé était déjà à pied d'œuvre.

— Tu as dit que ces hommes avaient parlé de s'en prendre à ta mère à un gala de bienfaisance qui aura lieu à Oxford. C'est prévu pour quand ?

Gray réfléchit un instant.

— Ce samedi.

— Tu devrais tout raconter à tes gardes du corps, dit Chloé. C'est leur boulot. Demande-leur de l'aide.

— Je ne peux pas, dit Gray. Ils ne me croiront jamais.

— Je sais que tu es contrariée et désespérée, mais tu dois essayer, dit gentiment Chloé. Ça sera toujours un début.

Gray savait qu'elle avait raison, mais elle avait du mal à imaginer que quiconque puisse la croire. Et encore moins tenir tête à sa mère pour elle.

Même Julia n'oserait pas.

*
* *

Après cette conversation, Gray demeura dans sa chambre tandis que la lumière de l'après-midi cédait la place à la nuit. Depuis sa fenêtre, elle observa la cour qu'elle commençait désormais à bien connaître et regarda partir les employés emmitouflés dans leur manteau d'hiver.

Puis l'endroit devint calme et désert. Il n'y avait plus personne sous les arbres squelettiques qui frémissaient dans le vent glacial de novembre.

Elle ne cessait de répéter ce qu'elle dirait à sa mère à son retour. Peaufinant ses arguments. Mais elle n'y croyait pas un instant. En ce moment, rien de ce qu'elle lui disait ne semblait l'atteindre. Elles n'avaient jamais été aussi éloignées l'une de l'autre.

Elle essaya à plusieurs reprises d'appeler Jake, mais tomba chaque fois sur le répondeur.

Quand un bip retentit juste après dix-neuf heures trente, son cœur manqua un battement. Mais ce n'était pas lui. C'était un message de sa mère.

« Je rentrerai tard. Le vol de Richard a été retardé, et il ne sera pas là avant un moment. Il y a de la nourriture dans le réfrigérateur. »

Avec un mouvement dédaigneux du poignet, Gray lança le vieux téléphone sur son lit.

A priori, elle non plus n'a pas envie de me parler, pensa-t-elle.

Mais la jeune fille était à présent affamée. Et le besoin de manger commençait à prendre le pas sur sa fierté.

Si ses gardes du corps étaient là, elle allait devoir faire avec. Elle n'allait pas se laisser mourir d'inanition à cause d'eux.

Lorsqu'elle entra dans le salon, quelques minutes plus tard, Julia était assise dans un des fauteuils, seule. En la voyant, la garde du corps se leva, visiblement mal à l'aise.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle sur un ton hésitant.

— J'ai la dalle, dit Gray en se dirigeant vers la cuisine. Je vais me faire à manger. Vous avez faim ?

Seul le temps que mit Julia à répondre lui permit de deviner qu'elle était surprise.

— Tu n'imagines même pas.

La jeune fille ouvrit le réfrigérateur et vit que sa mère avait laissé un autre plat préparé par les cuisiniers du rez-de-chaussée.

Elle souleva le papier d'aluminium qui le recouvrait, et dit à Julia.

— Je crois que c'est du parmentier de mouton, ça vous va ?

— Pour être honnête, au point où j'en suis, je pourrais manger un mouton entier, laine comprise.

Gray laissa échapper un petit rire, et la glace entre elles se fendilla légèrement.

La garde du corps la rejoignit dans la cuisine.

— Je vais mettre le four en marche pendant que tu sors une plaque.

Elles préparèrent le repas dans une ambiance de camaraderie inattendue. Julia fit une salade (« Littéralement la seule chose que je sais cuisiner »), pendant que Gray dressait la table sur le comptoir.

Quand ce fut prêt, elles s'installèrent l'une en face de l'autre.

— Hum, c'est délicieux, soupira Julia. Je n'ai pratiquement rien avalé de la journée. Elle a été trop remplie.

Tout en mangeant, elle posa à Gray des questions sur le lycée, les devoirs, en prenant soin d'éviter tout sujet sensible. Elle ne semblait pas

du tout la juger. En fait, la jeune fille avait l'impression de parler à une amie.

— J'aime bien Chloé, dit Julia à un moment de la conversation. Je n'en étais pas certaine au début, mais elle a l'air pleine de bon sens.

— Elle l'est, confirma Gray. Les gens la jugent sur son apparence, vous savez ? À cause de ses cheveux, tout ça. Mais ce ne sont que ses cheveux. Une couleur de follicule. Même si elle en changeait avec une coloration, ce serait toujours la même fille intelligente et drôle.

Elle but la fin de son verre d'eau avant d'ajouter.

— Je ne comprends pas que les gens se jugent les uns les autres sur leur aspect.

Julia se leva pour aller remplir leurs verres.

— Toi aussi, tu y as droit, tu sais, dit-elle. Tu attires l'attention à cause de ton apparence.

Gray grimaça.

— C'est ridicule. J'ai seize ans, et les journaux à scandale se focalisent sur mes vêtements. Je les achète dans les mêmes magasins que tout le monde, et ils ne me vont pas si bien que ça, en plus. (Elle prit le verre que lui tendait Julia.) Merci. Ce que je veux dire, c'est que si ma mère n'était pas Première ministre, personne ne s'intéresserait à moi.

Julia reprit place en face d'elle et la dévisagea avec gravité.

— Tu as la tête sur les épaules, Gray. Je ne comprends pas pourquoi tu as toujours des ennuis.

Comme Gray ne répondait pas, elle balaya d'un mouvement de bras l'appartement dans lequel elles se trouvaient.

— Écoute. Je veux que tu saches que tout ça n'était pas mon idée. Je ne veux pas envahir ton espace. Je ne sais même pas pourquoi je suis là.

Gray posa sa fourchette.

— Vous êtes là parce que je me suis introduite en douce au Parlement la nuit dernière. J'y ai retrouvé un ami, Jake McIntyre. (Elle marqua une pause.) Vous savez qui c'est, non ?

Julia confirma d'un signe de tête.

— Bref, quelqu'un nous a vus ensemble. Ma mère a pété un câble, et elle se sert de vous pour me punir. Je suis désolée que vous perdiez votre temps à cause de ça.

— Tu n'as pas à t'excuser, dit Julia. Ce n'est pas ta faute, si je suis là. Tu ne faisais rien de plus que ce que ferait n'importe quelle fille de ton âge. C'est tout à fait normal.

Gray jouait avec son couteau sur son assiette.

— Ce n'était pas comme ça avant, dit-elle. On s'entendait super bien, maman et moi. Même après le départ de papa. Mais depuis quelque temps, ça se passe… mal. Depuis que Richard est arrivé.

Julia ne sembla pas surprise.

— Tu sais quoi ? Tu n'imagines pas à quel point je comprends ce que tu ressens. Quand j'avais ton âge, je ne supportais pas d'être dans la même pièce que mes parents. Ils m'ont pourri la vie. Je connais bien ce sentiment.

— Vous vous parlez à nouveau, maintenant ? Ça va mieux ? s'enquit Gray.

— Pas vraiment. (Julia réorienta la conversation.) Et ton père ?

— On était proches, avant.

Gray baissa le regard.

— Il est aux Affaires étrangères, c'est ça ?

Julia l'observa en penchant la tête sur le côté.

— Oui. Il vit surtout à l'étranger maintenant.

— Ça doit être difficile.

— Je pense que s'il était là, la situation serait plus simple, dit la jeune fille, les yeux rivés sur son assiette. J'aurais un endroit où aller quand maman est trop occupée, ou quand j'ai besoin de quitter cet appartement. Sans lui, je me sens…

— Piégée, termina Julia pour elle.

C'était exactement le mot que Gray aurait utilisé. Lorsqu'elle releva la tête, elle déchiffra une profonde compréhension sur les traits de la jeune femme.

— Oui, complètement piégée. Et mon père ne m'appelle même plus. (Gray s'avachit à nouveau.) J'ai l'impression qu'il se moque de ce qui se passe ici.

— Je sais que c'est difficile comme vie, dit Julia avec douceur. Mais le travail de tes deux parents est… Ce qu'ils font est vraiment important.

Gray grimaça.

— Le travail de ma mère est crucial. Mais celui de mon père, beaucoup moins. Ce n'est qu'un diplomate. Il n'a aucune raison de disparaître comme il le fait. Il préfère être loin, c'est tout.

La garde du corps la dévisagea avec une étrange lueur dans le regard.

— Quoi ? demanda Gray. Qu'est-ce que je ne sais pas, encore ?

Julia regarda derrière la jeune fille, comme si elle était en train de décider comment gérer la situation.

— Concernant ton père, il ne faut pas te fier aux apparences, dit-elle en pesant ses mots. Je ne peux pas te dire grand-chose. Seulement que ce qu'il est en train de faire est très dangereux et incroyablement courageux. C'est pour cette raison que tu n'as pas de ses nouvelles. Il sert son pays.

Le travail des diplomates n'était pas dangereux. Gray ouvrit la bouche pour protester, mais elle la referma.

Des souvenirs affluaient : les bagages dans le couloir, les disparitions soudaines de son père, les disputes chuchotées avec sa mère, les cadeaux d'endroits exotiques où elle ignorait qu'il était allé. Le fait qu'il n'allait jamais au bureau quand il n'était pas en mission. L'épuisement qu'elle avait perçu chez lui la dernière fois qu'elle l'avait vu.

Toutes les pièces se mirent en place, et elle sut.

— Mon père est un espion, c'est ça ?

Julia ne répondit pas, mais Gray savait qu'elle avait raison.

— Oh mon Dieu, soupira-t-elle en laissant tomber sa tête dans ses mains. Est-ce qu'il y a un sujet à propos duquel mes parents me disent la vérité ? Un seul !

— Gray.

Quand la jeune fille releva la tête, Julia s'était penchée en avant et la regardait avec bienveillance.

— Tu es plus forte que tu ne le crois. Tu peux gérer ça. Tu es intelligente. Soit indulgente avec eux. Et avec toi.

Mais Gray ne se sentait pas forte. Elle se sentait trahie. Tout le monde voulait la protéger en ne lui disant pas la vérité, alors même que la vérité se jetait sur elle avec des couteaux, des appareils photo et des menaces de mort.

Julia emporta la vaisselle sale dans l'évier. Après un moment, Gray se leva pour l'aider à la faire. Elles ne parlèrent pas beaucoup. Julia n'était pas une pipelette comme Chloé qui racontait sans cesse des histoires amusantes et des potins, mais elle était ouverte. Gray avait rarement rencontré une adulte aussi honnête et abordable.

Elle devait pouvoir lui faire confiance, non ?

Tandis que Julia terminait de laver les derniers couverts, Gray demanda d'une voix hésitante :

— Je peux vous poser une autre question ?

— Évidemment.

— Si des personnes menaçaient ma mère, pourraient-elles être arrêtées ?

Julia ferma le robinet, le regard soudain alerte.

— Oui. Je m'assurerais qu'elles le soient.

— Mais il vous faudrait des preuves, non ? insista Gray. Ce ne pourrait pas juste être parce que quelqu'un vous a dit : « J'ai entendu un truc terrible » ? Il vous faudrait davantage.

— J'aurais besoin d'informations solides, admit Julia. Mais ce ne serait pas à la personne qui aurait entendu les menaces de les trouver. (Elle se tapota la poitrine.) Je peux m'en charger. C'est mon job.

Gray réfléchit à ces paroles. Peut-être que même si sa mère la considérait comme une menteuse, il suffirait que Julia la croie pour ouvrir une enquête.

— Gray, dit Julia en faisant un pas vers elle, le regard sérieux. As-tu entendu quelqu'un menacer ta mère ?

— Je…, commença Gray.

Mais elle n'eut pas l'occasion d'aller au bout de sa phrase.

La porte de l'appartement s'ouvrit et sa mère entra avec à la main une mallette d'un noir brillant, suivie de près par Richard.

Gray referma aussitôt la bouche.

Elle vit sa mère les regarder, debout dans la cuisine. Elle la vit remarquer la vaisselle propre sur le comptoir et le torchon dans sa main.

— Ah, bien, dit-elle froidement. Je constate que vous avez dîné.

Puis elle ajouta à l'intention de Julia avec un regard qui indiquait clairement que sa présence n'était plus souhaitée :

— Merci pour votre aide. Vous pouvez disposer.

Julia hésita, les yeux rivés sur Gray, une question sur le visage.

La jeune fille secoua très légèrement la tête. Elle ne voulait pas discuter de ça devant sa mère et son beau-père.

Avec une réticence évidente, Julia prit le chemin de la sortie.

— À demain, Gray, dit-elle.

Puis, se tournant vers la Première ministre, elle ajouta :

— Merci, madame.

Dès qu'elle eut quitté l'appartement, l'atmosphère se refroidit et la politicienne déclara à sa fille :

— Il faut qu'on parle.

Gray n'avait aucune envie de discuter pour le moment.

— Nous avons assez parlé.

Elle lâcha le torchon et se dirigea vers sa chambre.

— Ne manque pas de respect à ta mère, lui lança Richard.

Gray s'arrêta assez longtemps pour lui adresser un regard noir.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, Richard.

— Ça suffit, Gray. (La Première ministre suivit sa fille dans le couloir, ses talons résonnant furieusement sur le parquet.) Tu as seize ans et tu te comportes comme une gamine.

— J'ai seize ans, et vous me traitez comme une gamine, se rebella Gray.

Sur ces mots, elle ferma la porte au nez de sa mère. Puis, elle demeura un moment debout dans sa chambre, le souffle court, à essayer de se calmer. À travers la porte, elle entendit sa mère dire à Richard :

— Elle est infernale. Je n'en peux plus.

Gray ne comprit pas la réponse de son beau-père.

Quelques instants plus tard, le cliquetis des talons de sa mère lui indiqua que cette dernière s'éloignait. Leurs voix devinrent petit à petit inaudibles.

La jeune fille sortit alors son téléphone de sa poche pour vérifier qu'elle n'avait pas manqué un appel de Jake. Mais l'écran était vide.

Après l'avoir posé sur son bureau, elle se laissa tomber sur sa chaise. La conversation qu'elle venait d'avoir avec Julia lui avait donné matière à réflexion.

La garde du corps était de son côté, cela ne faisait aucun doute. Mais pouvait-elle aider ? Gray pouvait-elle lui faire confiance ?

Elle commençait à penser qu'elle n'avait pas vraiment le choix.

30.

Le matin suivant, lorsque Gray descendit, Julia l'attendait au pied de l'escalier.

— Allons-y, dit simplement sa garde du corps.

Mais Gray sentit la tension qui l'habitait. Elle avançait d'une démarche déterminée et fit sortir Gray par la porte principale du numéro 10 au lieu de l'entrée de service qu'elles utilisaient depuis la fête d'Aidan.

— Pourquoi passe-t-on par là ? s'enquit la jeune fille alors qu'elles dépassaient un groupe de policiers.

— Nous changeons la procédure, répondit Julia.

Dehors, le temps était froid et ensoleillé. Le véhicule habituel était garé juste devant la porte. Les photographes et les journalistes qui se tenaient à l'intérieur de l'espace clôturé dans l'espoir de voir des politiciens lui prêtèrent à peine attention. L'incident du Bijou était déjà de l'histoire ancienne.

Ryan prit le volant, ses yeux dissimulés par ses lunettes de soleil, et au lieu de prendre place sur le siège passager, Julia monta à l'arrière avec Gray.

Anxieuse, la jeune fille attacha sa ceinture et attendit. Une centaine de questions informulées flottaient dans l'habitacle tandis que Ryan s'insérait dans la circulation dense de ce début de journée.

Julia se tourna vers Gray.

— Nous devons terminer la conversation que nous avons commencée hier soir.

Gray jeta un coup d'œil nerveux vers l'avant à Ryan qui conduisait en écoutant.

— Tu peux nous faire confiance, Gray, promit Julia. À tous les deux.

Ryan ôta ses lunettes de soleil et croisa son regard dans le rétroviseur.

— Nous travaillons pour vous. Quel que soit le problème. Notre mission est de vous protéger, toi et ta mère, Gray.

En réalité, ils n'avaient pas besoin de la convaincre. Sa conversation de la veille avec Julia avait changé la donne, et l'idée de partager son fardeau était un tel soulagement qu'elle sentait la tension en elle la supplier de se confier.

— La première chose que vous devez savoir, leur dit-elle, c'est qu'avant-hier, j'avais déjà emprunté les tunnels pour m'introduire au Parlement.

Tout au long du trajet, elle parla vite en essayant de ne rien oublier. Ryan et Julia écoutèrent calmement pendant qu'elle racontait son histoire. Le visage de Julia ne trahissait aucun reproche. Elle semblait juste absorbée par les détails, et demandait occasionnellement des précisions ; surtout au sujet des deux hommes que Gray avait entendus.

Quand la jeune fille leur révéla que l'un d'eux était John Ashford, le seul signe de surprise des deux agents fut un échange de regard dans le rétroviseur, et la façon dont Ryan serra davantage le volant.

Lorsqu'elle eut fini, ils se tournèrent vers elle, le visage grave.

— Tu as fait ce qu'il fallait, lui assura Julia. Maintenant, nous pouvons t'aider.

Mais Gray savait ce qui risquait de se passer ensuite.

— Peut-être, mais si vous allez avoir ma mère, je peux vous garantir qu'elle dira que je suis une menteuse. Et je vous jure que ce n'est pas le cas. Vous devez me croire. Je n'ai dit que la vérité.

À son grand étonnement, Julia lui prit la main et la serra.

— Écoute-moi, Gray. Nous te croyons.

Ce qui oppressait la poitrine de Gray depuis maintenant plusieurs semaines se relâcha et elle inspira profondément.

— Merci, dit-elle avec ferveur. Merci de me croire.

Quand ils pénétrèrent dans le lycée quelques minutes plus tard – Julia devant, scrutant la foule –, Gray se sentit libre. Elle avait remis son fardeau à des personnes compétentes. Sa mère allait être protégée. Elle pouvait désormais reprendre une vie à peu près normale.

Elle quitta les deux gardes du corps à l'accueil et s'élança dans les couloirs, sautillant presque de soulagement.

Chloé était à l'endroit habituel, près de la double porte, la mine sombre. Dès qu'elle vit Gray, elle l'attrapa par le bras et l'attira dans un coin à l'écart de la cohue des élèves.

— Pourquoi n'as-tu pas répondu à ton téléphone ? lui demanda-t-elle. Je t'ai appelée trois fois.

— Désolée, dit Gray. J'étais occupée. Que se passe-t-il ?

— Tu es au courant pour Jake ? s'enquit Chloé.

Le sourire de Gray s'évanouit.

— Non. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Son père le retire du lycée.

Gray ferma les yeux. Tout était sa faute. Il avait seulement voulu l'aider.

— Où est-il ? Il est là ? demanda Gray prise de panique en fouillant la foule du regard. Est-il déjà parti ?

— Je crois qu'il est avec le proviseur, répondit Chloé. Personne ne sait s'il va le renvoyer directement chez lui, ou le laisser assister aux cours.

La première sonnerie retentit, et les élèves commencèrent à se diriger vers leurs salles de classe.

— Il faut que je le trouve, dit Gray en haussant le ton pour être entendue par-dessus le bruit. Si tu le vois, appelle-moi vite.

Chloé la dévisagea étrangement.

— C'est à cause de vous ? À cause de la menace ?

— Je ne sais pas, répondit Gray. Mais je pense que oui.

Elles le cherchèrent toute la matinée. Mais aucune ne le vit pendant les cours du matin, ou durant les intercours. Gray sentait monter la panique. Il ne répondait pas à ses messages, et elle avait l'impression qu'il n'avait plus son téléphone sur lui. Elle allait devoir le trouver à l'ancienne. Elle alla voir dans la salle informatique, dans la bibliothèque, même dans la salle de théâtre où certains avaient l'habitude de se cacher lorsqu'ils séchaient un cours. Rien.

À midi, elle était arrivée à la conclusion qu'il était déjà parti.

Désespérée, elle errait seule dans les couloirs, se laissant porter par la foule des élèves qui allaient déjeuner. Elle ne savait plus quoi faire ni comment le joindre.

Et soudain, elle l'aperçut au loin en train de parler avec Aidan.

Il avait l'air tendu et en colère. Aidan semblait être en train d'essayer de le calmer.

Gray s'arrêta net. Le flot de ses camarades la contourna comme un rocher au milieu d'un cours d'eau. Quelqu'un s'énerva contre elle (« Tu peux pas bouger au lieu de rester planter là ? »). Et Jake leva la tête.

Leurs regards se croisèrent par-dessus la cohue. Malgré la distance, elle lut le soulagement sur son visage.

Il dit quelque chose à Aidan, puis il l'abandonna au milieu du couloir pour se diriger vers elle tandis qu'elle fendait la foule pour aller à sa rencontre, la gorge serrée. Ils allaient au moins pouvoir se dire au revoir.

Quand ils se trouvèrent enfin face à face, Jake la dévisagea et demanda :

— Tu es au courant ?

Elle confirma d'un signe de tête.

— Je suis vraiment désolée. Si je n'étais pas venue, rien de tout ça ne serait arrivé.

— Ce n'est pas ta faute, protesta-t-il. Aidan m'a dit que ta mère t'envoyait aussi ailleurs.

Le regard de Gray s'assombrit.

— Je te l'avais dit.

— Fichus parents, gronda-t-il avec colère.

C'était si injuste. Ils avaient seulement voulu bien faire. Et voilà qu'ils étaient tous les deux punis.

— Je déteste l'idée de ne plus jamais te revoir, ne put-elle s'empêcher d'avouer.

Après tout, c'était la vérité.

Il se figea et soutint son regard.

— Sortons d'ici.

Ils traversèrent la marée d'élèves pour rejoindre un couloir secondaire et quittèrent le bâtiment par une double porte qui donnait sur le terrain de sport derrière le lycée.

Gray ignorait où il l'emmenait, et ça lui était égal. La foule s'amenuisait à chaque pas. La plupart de leurs camarades se dirigeaient vers la cafétéria.

Le temps qu'ils arrivent dehors, ils étaient seuls.

Le ciel était d'un bleu hivernal limpide, et les arbres autour de l'établissement avaient perdu leurs dernières feuilles, créant ainsi un tapis or et roux dans lequel leurs pieds s'enfonçaient. Elle lui raconta ce que sa mère avait dit, et son argument selon lequel la pension pouvait lui apporter la liberté.

Jake éclata d'un rire amer.

— Tellement de liberté qu'il faut des murs pour la garder à l'intérieur, dit-il, sarcastique.

— Et toi ? s'enquit-elle en lui lançant un regard en coin. Où ton père va-t-il t'envoyer ?

— Il me donne ce que je lui demandais l'année dernière. Il me renvoie à Leeds, chez ma mère.

Gray soupira. C'était rusé de sa part. Il se débarrassait de Jake en lui accordant ce qu'il voulait. C'était aussi purement mesquin. Mais au moins Jake serait dans un endroit bien. Il serait avec sa mère.

— Tu es… content ? demanda-t-elle d'une voix hésitante. C'est vrai, après tout tu souhaitais retourner vivre avec elle.

Il s'arrêta brusquement et se tourna pour lui faire face.

— Content ? Je le déteste. (Il était pâle de rage.) Il le fait maintenant, en plein milieu du semestre pour que ce soit le plus désagréable possible. Et surtout, pour m'éloigner de toi.

Sans le moindre avertissement, il lui caressa la joue. Sa main était fraîche contre la peau chaude de la jeune fille, et son contact aussi léger que l'aile d'un papillon.

— Il ne veut pas que je fasse quoi que ce soit qui échappe à son contrôle. Et il n'a aucun moyen de te contrôler.

— Jake, dit-elle à voix basse. Je ne veux pas que tu partes.

— Je ne veux pas te quitter.

Soudain, il posa ses lèvres sur celles de Gray et le monde cessa d'exister.

L'espace d'un instant, la jeune fille eut le souffle coupé, puis elle pencha la tête en arrière et s'accrocha à lui tandis qu'il la serrait dans ses bras.

Le baiser fut passionné, désespéré : pas le temps pour un début en douceur quand tout était déjà en train de se terminer.

Elle fit remonter ses mains le long de son dos. Il était si mince qu'elle sentait ses côtes sous sa chemise. Son torse était dur contre le sien, tout en muscles et en os.

Il lui taquina la bouche avec sa langue et elle entrouvrit les lèvres, savourant son goût salé.

Elle savait que craquer pour lui était complètement insensé. Ils allaient tous les deux quitter Londres. Et leurs parents ne leur permettraient jamais d'être ensemble. Ils auraient dû être en train de parler – de se dire au revoir –, mais l'embrasser était peut-être la meilleure façon de se rebeller contre leurs parents. Ceux-ci pouvaient les séparer, mais ils auraient au moins ce moment pour se souvenir l'un de l'autre.

Ils marquèrent une pause pour reprendre leur souffle, cependant il ne desserra pas son étreinte et appuya son front contre celui de la jeune fille.

— Gray, commença-t-il avant de s'arrêter en entendant des voix approcher.

Ils s'écartèrent d'un bond et regardèrent les gardiens avancer tranquillement sur le chemin qui se trouvait tout près. Mais les deux hommes, qui ne semblaient pas les avoir vus, se contentèrent de se rendre au cabanon dans lequel était rangé le matériel sans cesser de discuter.

Lorsqu'ils furent partis, Jake l'enlaça à nouveau.

— J'avais envie de t'embrasser depuis le jour où tu as partagé ton sandwich avec moi à la bibliothèque. Jamais je n'avais eu autant envie d'embrasser quelqu'un.

Elle sourit en se blottissant contre lui.

— Tu aurais dû. Ça m'aurait pris par surprise. Et je t'aurais probablement giflé.

Il sourit à son tour en respirant le parfum de ses cheveux.

— Je suis trop bête. Et maintenant, le temps nous manque.

— Ne dis pas ça, rétorqua Gray. Il faut qu'il y en ait.

Il détourna le regard, et elle vit sa mâchoire se crisper.

— J'ai passé la moitié de la matinée à discuter avec le proviseur de la possibilité de finir ma scolarité ici en m'installant chez Aidan.

Gray savait qu'il était inutile d'espérer, mais elle demanda quand même :

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il a dit qu'il ne voulait pas s'interposer entre moi et mes parents. Sans leur permission, c'est impossible. Et ma mère est si excitée…

D'autres voix venaient vers eux.

— Allons ailleurs, dit Jack en jetant un coup d'œil à l'énorme bâtiment derrière eux.

Quittant le couvert des arbres, ils traversèrent les terrains de sport, vaste étendue émeraude avec des taches d'or automnal. Le soleil, l'air frais et le bruit de la circulation londonienne, qui se faisait de plus en plus fort à mesure qu'ils approchaient de la rue, conspiraient à donner à cet après-

midi une atmosphère étrangement magique. Peut-être pouvaient-ils s'enfuir et devenir ceux qu'ils voulaient être, ailleurs.

Mais alors même que cette pensée lui traversait l'esprit, Gray la laissa s'envoler. C'était impossible.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle en s'adressant autant à lui qu'à elle-même.

Ils étaient arrivés à la grille qui bordait le fond des terrains de sport. Jake agrippa la barre du haut, posa une botte sur celle du bas et passa par-dessus d'un mouvement souple et rapide. De l'autre côté de la grille, il lui décocha un sourire canaille.

— Nous allons prendre un café, dit-il.

Gray jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. De là où elle se trouvait, le lycée lui parut petit. Elle savait que Julia était quelque part à l'intérieur et qu'elle serait furieuse si elle apprenait que Gray quittait l'enceinte de l'établissement sans elle.

Mais elle ne comptait pas aller loin. Et, pour une fois, elle avait besoin d'être seule.

Elle posa à son tour le pied sur la grille et l'escalada pour rejoindre Jake.

31.

Ce matin-là, après avoir quitté Gray à l'entrée du lycée, Julia et Ryan s'enfermèrent dans leur petit bureau. Deux écrans d'ordinateur affichaient les multiples images diffusées par les caméras de surveillance qu'ils avaient installées au niveau des différentes sorties et des couloirs, mais ils ne les regardaient pas.

— Qu'en penses-tu ? demanda Julia en s'asseyant sur l'une des inconfortables chaises en plastique que l'établissement leur avait fournies.

À travers les murs, ils entendirent la sonnerie criarde qui annonçait le début des cours.

— Elle a donné beaucoup de détails, dit Ryan avec circonspection. Mais elle doit se tromper pour Ashford. D'accord, l'homme avait une voix qui ressemblait à la sienne. (Il tourna les mains vers le plafond.) Ce n'est pas une preuve solide de son identité.

— Elle était convaincue, répliqua Julia.

— Je crois qu'elle le croit, dit-il. Mais ce n'est pas suffisant. Pas quand il s'agit d'une personnalité comme Ashford. Et puis, il faut considérer la possibilité que ce soit une affabulatrice. Ce n'est pas pour rien si sa mère ne la croit pas. Les gosses mentent.

Julia se hérissa.

— Elle ne nous a jamais menti. Pas une seule fois.

Il lui adressa un regard agacé.

— Allons, Julia. Elle ne nous a pas vraiment dit qu'elle quittait le 10 et qu'elle s'introduisait dans d'autres bâtiments. Et elle a utilisé le chemin que tu lui as montré.

— Ce n'est pas mentir. C'est se comporter en ado, rétorqua-t-elle, exaspérée. Tous les adolescents enfreignent les règles. Tu ne l'as jamais fait ?

— Pas comme elle, dit-il.

Julia commençait à regretter de l'avoir embarqué dans cette histoire. Ryan suivait toujours les règles. Elle et lui ne travaillaient pas de la même façon. Pourtant, elle ne pouvait plus faire marche arrière. Elle avait besoin de lui de son côté, sans quoi la situation de Gray risquait d'empirer.

— Écoute, dit-elle en essayant d'adopter une attitude plus conciliante. Je n'ai pas envie de me disputer avec toi. Je suis d'accord sur le fait que nous n'avons pas assez de données fiables, mais nous sommes jeudi. Si par le plus grand des hasards Gray a raison et que quelqu'un a l'intention de s'en prendre à sa mère samedi, ça signifie que nous avons environ un jour et demi pour trouver un moyen de la protéger.

Elle se pencha en avant, le visage ouvert, et demanda :

— Qu'est-ce que tu préconises ?

Il la considéra un long moment par-dessus le bureau, le regard sombre.

— Nous devrions tout raconter à Raj, dit-il enfin. Ce sera à lui de décider.

C'était un pari. Raj risquait de tout rapporter à la Première ministre, et leur ordonner de ne pas enquêter.

Mais Ryan avait raison. Ils n'avaient personne d'autre vers qui se tourner. Raj était l'expert.

Leur patron était sur la route, et il leur fallut attendre midi pour qu'il les recontacte. Entretemps, l'anxiété de Julia avait pris de telles proportions qu'elle avait du mal à tenir en place. Elle mit le haut-parleur.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il de sa familière voix de baryton. Luciole est en sécurité ?

— Oui, le rassura Julia en jetant un coup d'œil aux écrans sur lesquels elle vit les élèves se bousculer et crier en sortant des salles de classe pour aller déjeuner.

— Alors qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai eu une longue conversation avec Luciole hier soir, dit-elle. J'ai suffisamment gagné sa confiance pour que, ce matin, elle nous révèle ce qui s'était passé. Je comprends pourquoi elle agissait comme elle le faisait. Et les nouvelles sont loin d'être bonnes.

Elle lui répéta tout ce que Gray leur avait raconté, en utilisant un vocabulaire qu'elle savait efficace pour attirer son attention, tel que « menace imminente » et « danger direct ».

Il l'écouta dans le calme jusqu'au moment où elle mentionna John Ashford. À la seconde où elle prononça son nom, il l'interrompit.

— Ça suffit. Elle était sûre d'elle ?

Julia se remémora l'expression à la fois terrifiée et désespérée de Gray. La façon dont elle l'avait regardée, comme si elle avait su que personne ne voudrait la croire. Elle repensa également aux yeux dépourvus d'émotion d'Ashford passant sur son visage telle une lame de rasoir.

— Oui, monsieur. Sûre et certaine.

Raj jura en silence.

— A-t-elle pu se tromper ?

— Monsieur, intervint Ryan, elle n'a pas vu son visage. Nous nous reposons sur sa capacité à reconnaître sa voix.

— Tu as des doutes Ryan ? demanda Raj. Je t'écoute.

Julia croisa le regard de Ryan.

— Ce n'est qu'une enfant, monsieur, dit-il.

Julia se mordit la langue.

Il ajouta cependant avec réticence :

— Mais je dois admettre qu'elle semblait sûre d'elle.

— Bon sang, jura Raj. Si elle a raison, qu'est-ce qui se prépare ? Un coup d'État ?

Ryan et Julia échangèrent un regard.

— Quelque chose dans ce goût-là, concéda Ryan.

Raj poussa un long soupir.

— Je dois en référer à Mme la Première ministre. Je n'ai pas le choix.

— Ce n'est pas le beau fixe entre Gray et sa mère, s'empressa de lui rappeler Julia.

— Quelle partie de « Je n'ai pas le choix », n'as-tu pas compris ? demanda-t-il en élevant la voix. Il y a des règles, Julia. Et je dois les respecter.

La jeune femme grimaça et se tut.

— Je lui parlerai dès que possible et je vous tiendrai au courant, poursuivit-il. Si elle accepte, nous transmettrons les allégations de sa fille aux services secrets. Dans le cas contraire, nous devrons laisser tomber, quoi qu'en dise Luciole.

— Bien, monsieur, dirent en chœur Julia et Ryan.

Raj ne les entendit pas, car il avait déjà raccroché.

Julia se tourna vers Ryan.

— Je suppose que ça aurait pu être pire.

Mais les yeux de son collègue étaient rivés sur l'écran d'ordinateur.

— Regarde la sortie secondaire sur ton écran. Ce ne serait pas Luciole ?

Julia balaya du regard les images qui emplissaient l'écran devant elle à la recherche de ce qu'il avait vu. Il lui fallut une seconde, mais elle la repéra.

C'était bel et bien Gray, vêtu du haut bleu et du jean noir moulant qu'elle portait le matin même avec ses bottes montantes. Elle tenait la main de Jake McIntyre.

Et ils étaient en train de faire le mur.

32.

— Que s'est-il passé après les cours, hier ? s'enquit Gray. Je n'ai plus eu de nouvelles après ton texto.

Jake se rembrunit.

— Comme je m'y attendais, mon père a disjoncté. Il a dit que j'étais un traître parce que je passais du temps avec l'ennemi. Que je trahissais le parti pour une fille. Que je risquais de remettre en cause sa position de chef et de ruiner sa carrière.

— On croirait entendre ma mère, dit-elle. Qu'as-tu répondu ?

Il se frotta le front avec son poing.

— On peut dire que je n'ai pas bien réagi. On s'est disputés, et c'est à ce moment-là qu'il m'a annoncé qu'il m'envoyait vivre avec ma mère et Alison. Il m'a dit de faire mes bagages, puis il a pris mon téléphone et mon ordinateur pour que je ne sois pas « tenté » de te contacter.

Ils étaient assis à une table dans le coin le plus reculé d'un café bondé. La chaîne hi-fi diffusait de la musique pop entraînante et Gray aurait aimé que quelqu'un l'éteigne. Ni l'un ni l'autre n'avaient touché aux boissons posées devant eux.

— Et ta mère ? demanda Jake en la dévisageant avec inquiétude. Il m'a dit qu'il l'avait appelée. Je suis désolé.

Gray haussa les épaules.

— Elle m'a dit que j'étais immature et égoïste. Que si j'étais amie avec toi, c'était uniquement pour la blesser.

Jake émit un rire sans joie.

— Ils ne pensent qu'à eux et à leurs stupides carrières. Nos vies ont été sacrifiées, tout ça pour augmenter leurs chances d'être élus.

Soudain, elle prit conscience qu'il n'était pas au courant de tout. Avec toute cette histoire, elle ne lui avait pas parlé d'Ashford.

— Oh, mon Dieu, je ne t'ai pas dit.

Elle lui raconta ce qui s'était passé dans le bureau de sa mère.

Jake en resta bouche bée.

— C'est le vice-Premier ministre. (Il avait l'air choqué.) Pourquoi ferait-il… ?

Il s'interrompit au beau milieu de sa phrase pour réfléchir.

— Il veut son poste, c'est ça ? Ils ne le choisiront pas, parce que personne ne veut d'un vieux grincheux à la tête du pays. Mais si tout le monde a peur – si quelque chose de terrible se produit –, le parti se tournera vers lui. Ils penseront être entre de bonnes mains. C'est presque le seul moyen pour lui d'arriver à ses fins. (Il la dévisagea, interloqué.) Mon Dieu. Comment peut-on neutraliser quelqu'un d'aussi puissant ? La seule personne qui dispose de plus de pouvoir que lui, c'est ta mère.

— J'ai tout raconté à mes gardes du corps, aujourd'hui, dit-elle en soutenant son regard.

Il écarquilla les yeux de surprise.

— Tout ?

Elle confirma d'un signe de tête.

— Qu'ont-ils dit ?

— Ils me croient. Ils vont faire leur possible pour aider. Impliquer les services secrets.

Il sembla soulagé.

— Ils pourront régler le problème. Ashford n'est pas si intelligent que ça.

— Je l'espère, dit Gray.

Mais le doute la rongeait. Malgré toutes ses tentatives, elle était consciente de n'avoir aucune preuve. C'était sa parole contre celle de l'un

des hommes les plus puissants du pays. Il était impossible que sa mère la croie sur ce point.

— Gray…

Jake tendit la main par-dessus la table pour prendre la sienne, quand une femme se posta soudain devant eux en dévisageant la jeune fille avec une sorte d'enthousiasme avide.

Il retira aussitôt sa main.

— Désolée de vous interrompre. (Elle leur sourit à tous les deux puis se tourna vers Gray avec un petit air malicieux.) Vous ne seriez pas Gray Langtry ?

La femme était petite et menue. Ses cheveux bruns retombaient sur ses épaules, et elle avait le poing serré sur un journal.

Gray ravala une réplique cinglante. Tout ce qu'elle voulait, c'était cinq minutes d'une vie normale. Cinq minutes sans être traquée. Elle en avait assez. Assez d'être la fille de la Première ministre. Assez d'être quelqu'un qui appartenait à tout le monde.

Elle cligna des paupières en affichant un air candide.

— Non, pas du tout.

— Vous lui ressemblez beaucoup, rétorqua l'inconnue, soupçonneuse. En fait, vous êtes son portrait craché.

— On me le dit souvent, répondit Gray avec un sourire.

Jake gloussa discrètement, mais la femme dut l'entendre, car elle changea soudain de comportement. Elle avança d'un pas en froissant le journal.

— Tu te crois trop bien pour discuter avec moi ? Espèce de sale petite égoïste…

Sur ces entrefaites, Julia et Ryan surgirent de nulle part. Julia fusilla l'intruse du regard, tel un ange vengeur.

— Je vais vous demander de reculer immédiatement, dit-elle sur un ton presque provocateur.

Comme si elle défiait la femme de lui tenir tête.

L'inconnue tressaillit.

Ryan se tourna vers les deux jeunes gens, ses yeux durs comme de l'ardoise.

— Debout, dit-il. Nous partons.

33.

Julia était si furieuse qu'elle peinait à respirer. Furieuse contre Gray pour avoir fait le mur et avoir risqué sa vie à cause d'un garçon. Furieuse contre cette femme d'âge mûr qui avait harcelé une gamine pour un autographe, comme si elle était une célébrité et non une jeune fille qui essayait de passer cinq minutes avec le garçon qui lui plaît.

Elle sortit le badge que Raj avait fourni à son équipe et le brandit plus brutalement que nécessaire. Ce n'était pas un badge de la police, il les autorisait uniquement à travailler *avec* la police, mais cela suffisait à convaincre la plupart des gens. Cette femme ne fit pas exception.

Elle devint livide.

— Je voulais juste un autographe.

— Vous avez choisi une façon plutôt agressive de le demander, grogna Julia.

— Je suis désolée… je ne voulais pas…

La femme tituba en arrière et heurta la table qui se trouvait derrière elle, renversant un petit vase prétentieux qui contenait une unique marguerite.

Tous les gens présents dans le café arrêtèrent ce qu'ils étaient en train de faire pour se concentrer sur la scène qui se déroulait sous leurs yeux. Même les employés cessèrent de préparer le café pour les regarder.

Tandis que Gray et Jake sortaient précipitamment, Ryan leva les mains en montrant son propre badge et haussa la voix pour être entendu par-

dessus la musique.

— Excusez-nous pour le dérangement. C'est une mission officielle. La situation est sans danger. Nous serons partis dans un instant et vous pourrez tous retourner à vos cafés.

Dehors, ils furent accueillis par un vent glacial. Gray, les bras croisés sur sa poitrine, était blême et en colère. Jake demeura près d'elle, les mains dans les poches.

La jeune fille eut la mauvaise idée de vouloir se justifier.

— Nous étions juste en train de parler…

— Je serais toi, je me tairais tout de suite, l'interrompit Julia avec un regard à faire geler un lac. Ne dis rien, à part « je suis désolée de t'avoir déçue, Julia ».

L'espace d'un instant, Gray sembla tentée de discuter, mais elle se ravisa et se ratatina, la tête baissée.

— Je suis désolée, Julia, murmura-t-elle. Je n'aurais pas dû sortir sans vous le dire.

— Ça, c'est sûr, fulmina la jeune femme. Tu es au courant du danger que tu cours, et tu quittes seule le lycée sans raison valable ! (Elle désigna Ryan.) Nous serions venus avec toi. Il te suffisait de demander.

Gray lui décocha un regard accusateur.

— Vous m'auriez dit que je ne pouvais pas y aller, et vous le savez.

— D'accord, admit sèchement Julia. Mais au moins, tu serais restée en vie.

— Mais je suis en vie, répliqua Gray dont le chagrin commençait à se dissiper.

Une femme âgée qui promenait un petit chien se retourna au son de leur altercation et les observa avec curiosité.

— Eh, dit Jake en levant les mains, on pourrait éviter de se disputer ?

— La ferme, lui assena Julia. Personne ne t'a demandé ton avis.

— Julia.

Ryan avait parlé d'une voix égale, mais sa collègue entendit l'avertissement implicite.

Elle souffla et tenta de recouvrer son calme.

Gray profita du silence.

— Je suis désolée d'être partie, mais puis-je savoir comment vous m'avez trouvée ?

Comme Julia ne répondait pas, Ryan s'en chargea.

— Nous t'avons vu quitter l'enceinte du lycée et nous vous avons suivis.

Gray et Jake les regardèrent abasourdis.

— Vous nous avez suivis ? demanda la jeune fille en montant dans les aigus.

— Nous t'avons vue escalader la grille, expliqua Julia, et il ne nous a pas fallu longtemps pour deviner où vous étiez allés.

— Je ne vois pas trop en quoi la façon dont nous t'avons trouvé est le souci, intervint Ryan. Le problème est que tu aurais pu te faire tuer.

— Nous avons été prudents, leur assura Jake.

Malgré tout ce qui s'était passé, il demeurait calme et observait les gardes du corps avec une curiosité non dissimulée.

— Formidable. Ils ont été prudents, rétorqua Julia d'une voix pleine de sarcasme. Dans ce cas, il n'y a pas besoin de nous, tant que deux ados de seize ans, dont la fille de la Première ministre, sont prudents.

— Je suis au courant pour la menace, lui dit Jake. Et j'étais sur mes gardes.

Julia fusilla Gray du regard.

La jeune fille lui tint tête.

— C'est mon ami. J'ai confiance en lui.

— On se calme, décréta Ryan en s'interposant entre eux. Rentrons au lycée, nous pourrons parler de tout ça plus tard.

Ils escaladèrent la grille l'un après l'autre afin de retourner dans l'enceinte de l'établissement scolaire et traversèrent les terrains de sport dans un silence presque complet. Jake et Gray marchaient côte à côte en échangeant occasionnellement un regard.

Si elle avait été honnête, Julia n'aurait pu expliquer pourquoi elle était aussi en colère. Plus que tout, elle se sentait blessée. Et cela l'étonnait. Elle

avait réellement cru que Gray ne ferait pas une chose pareille sous sa surveillance. Pas après la conversation qu'elles avaient eue. Pas avec tout ce qu'elle savait.

Pour la première fois, elle prit conscience que la Première ministre avait peut-être raison quand elle disait que sa fille avait des soucis avec la vérité.

Peut-être qu'en fin de compte, on ne pouvait vraiment pas lui faire confiance.

34.

Julia et Ryan les escortèrent jusque dans leurs classes respectives. Pendant tout ce temps, Julia se mura dans un silence sinistre, laissant Ryan dire à Gray de se tenir prête à rentrer chez elle dès la fin des cours, et de ne rien tenter d'inconsidéré.

— Ce serait dangereux, lui rappela-t-il.

L'incident avait fait retomber l'excitation de son baiser avec Jake. L'espace d'une seconde, alors qu'elle était seule avec lui, elle s'était autorisée à croire qu'ils pouvaient y arriver. Qu'ils pouvaient défier tout le monde. Ça avait été enivrant.

À présent, la situation mettait en évidence à quel point elle avait été stupide d'essayer. Et stupide de l'embrasser. Surtout maintenant.

Dans le même temps, elle se sentait coupable vis-à-vis de Julia. La garde du corps avait réagi comme s'il s'agissait d'une trahison personnelle, et peut-être que c'était le cas. Elle aurait dû se rendre compte que quitter l'enceinte du lycée n'était pas une bonne idée. Elles étaient tout juste devenues amies.

Avait-elle tout fichu en l'air pour un seul baiser ?

Et le pire était qu'elle n'avait même pas eu l'occasion de dire au revoir à Jake. Elle le chercha dans les couloirs entre les cours, et son cœur lui sembla encore plus vide quand elle ne le vit pas.

Chloé, quant à elle, ne se tenait plus de joie.

— Je le savais ! s'exclama-t-elle alors qu'elles se dirigeaient lentement vers la sortie à la fin de la journée. C'est l'histoire la plus romantique que j'ai entendue. Vous êtes Roméo et Juliette. Tristan et Yseult. Vous êtes…

— Nous sommes sûrs de ne jamais nous revoir, l'interrompit Gray sans ménagement. Et ma mère va me tuer.

Chloé lui passa un bras autour des épaules.

— Vous trouverez un moyen.

Gray ne répondit pas. Elle aperçut Julia qui se frayait un chemin dans le couloir bondé.

— Nous devons y aller, maintenant, annonça la jeune femme, sans préambule.

Chloé adressa à son amie un regard de soutien, puis Gray suivit la garde du corps. Le visage de Julia était totalement inexpressif.

Gray ne supporta pas longtemps le silence.

— Je suis vraiment désolée à propos de ce qui s'est passé, dit-elle. C'était mal de ma part de ne pas vous dire que nous partions. C'est juste que c'est arrivé si vite.

— Moi aussi, je suis désolée, dit Julia. Et pas que pour ça.

Quelque chose dans sa voix alerta Gray qui fut parcourue d'un frisson d'inquiétude.

Julia surveilla les alentours pendant que Gray montait à l'arrière de la voiture, puis elle ferma la portière, et s'installa à l'avant avec Ryan.

L'automobile démarra si brusquement que les pneus crissèrent sur l'asphalte, puis ils s'insérèrent dans la circulation dense du sud de Londres. Personne ne parlait. Les seuls bruits étaient le grondement du moteur et le rugissement impatient des véhicules autour d'eux.

Après cinq minutes à rouler dans un silence complet, Gray craqua.

— Si vous avez besoin de me crier dessus, pitié, allez-y, supplia-t-elle. Je sais que je le mérite. Je n'aurais pas dû quitter le lycée sans vous le dire. Ça n'arrivera plus jamais. Je vous en prie, ne me détestez pas.

Les deux gardes du corps échangèrent un bref regard.

Julia se tourna vers elle.

— En effet, cette histoire n'est pas réglée, dit-elle. Mais il y a autre chose dont nous devons te parler. (Il n'y avait plus trace de la froide colère qu'elle avait manifestée dans l'après-midi ; au lieu de ça, elle semblait plutôt inquiète.) Nous avons transmis à Raj Patel les informations que tu nous as données. Nous lui avons répété tout ce que tu nous avais dit.

Gray devina la suite avant même que Julia ait terminé.

— Il l'a dit à ma mère, n'est-ce pas ?

Julia acquiesça.

— Qu'a-t-elle répondu ?

— Elle lui a donné l'ordre de n'enquêter sous aucun prétexte.

Gray se laissa retomber sur la banquette en voyant son dernier espoir partir en fumée.

— Je vous avais dit que ça se passerait ainsi. Je suppose que vous ne me croyez pas non plus.

— Nous voulons te croire, dit Ryan en la regardant via le rétroviseur. Mais je dois admettre que tu ne nous as pas vraiment prouvé qu'on pouvait te faire confiance.

Des larmes brûlantes montèrent aux yeux de Gray. Elle se sentait perdue. Et abattue.

— Je suis juste allée boire un café avec Jake pour lui dire au revoir. Je ne le reverrai peut-être jamais. Je l'aime beaucoup. Vous pouvez comprendre ça, non ? (Elle leur adressa un regard de pur désespoir.) Maintenant, à cause de tout ça, ma mère risque de mourir.

Elle enfouit la tête dans ses mains.

— Je n'y comprends rien.

Il y eut un long silence. Elle sentait que les gardes du corps échangeaient sans rien dire, mais elle ne leva pas la tête. Elle ne voulait pas voir leur colère ou leur pitié.

Quand Julia prit la parole, son ton avait changé. Elle semblait partagée.

— Peut-on te faire confiance, Gray ? Est-ce que tu nous as dit la vérité au sujet d'Ashford ?

Gray se redressa.

— Vous n'êtes pas obligés de croire quoi que ce soit que je vous ai dit jusqu'à aujourd'hui, plaida-t-elle. Mais je jure sur ma vie que je dis la vérité au sujet de ce que j'ai entendu. Je le jure sur *ma vie*.

Julia fouilla le regard de la jeune fille. Puis, comme si elle y avait trouvé ce qu'elle cherchait, elle hocha la tête.

— Bon, dit-elle sur un ton brusque. Voilà ce qu'il en est. Ta mère a demandé à Raj de ne pas enquêter sur tes allégations. Il doit obéir. C'était un ordre direct, expliqua Julia. En ce qui nous concerne, en revanche, c'est une autre histoire.

Gray la dévisagea.

— Comment ça ?

Ryan lui lança un regard dans le rétroviseur.

— Nous sommes prêts à enquêter discrètement sur notre temps libre.

Gray se redressa en posant les mains sur le dossier des sièges avant et sentit le contact frais et doux du cuir sous ses doigts.

— Le gala de bienfaisance d'Oxford est ce samedi, dit-elle avec impatience. C'est censé se passer ce jour-là. Vous pouvez faire quelque chose ?

— Nous en avons parlé avec notre patron, dit Julia en jetant un coup d'œil à Ryan.

— Ta mère lui a dit de n'envoyer que son garde du corps habituel, expliqua-t-il. Elle affirme que le bâtiment est sûr et elle ne veut pas attirer inutilement l'attention.

— Raj fait toujours ça. Il doit la convaincre.

La jeune fille se pencha en avant et poursuivit d'une voix implorante :

— Ou il faut que vous soyez là. Il ne doit pas abandonner parce qu'elle a dit non. Ces hommes savent qu'elle sera peu protégée. Ils comptent là-dessus.

Un bus se déporta sur leur voie, et Ryan braqua brusquement.

— Raj va essayer de la faire changer d'avis, dit Julia tandis que son collègue dépassait le bus à impériale. Mais elle n'a pas l'air d'être le genre de personne à se laisser influencer.

— Que se passera-t-il si elle ne change pas d'avis ? s'enquit Gray. Vous irez à Oxford pour l'aider ?

Le silence qui suivit fut éloquent.

— Nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir, dit enfin Ryan. Mais nous ne pourrons peut-être pas aller jusque-là. Nous allons commencer par enquêter sur Ashford, histoire de voir si nous trouvons des liens entre lui et l'organisation russe, et de comprendre ce qu'il pourrait être en train de mijoter. (Il soutint son regard dans le rétroviseur.) Mais nous ne pourrons pas faire plus. Pas sans autorisation.

Gray se tourna vers Julia, pour la supplier.

— Nous tenterons de convaincre Raj, promit la jeune femme. Je suis certaine qu'il écoutera.

Gray regarda par la vitre. Des nuages s'accumulaient à l'est, bloquant le soleil.

Ce que Julia et Ryan lui offraient n'était pas suffisant. Il fallait qu'il y ait des gens sur place lors de cette fête. Des gens au courant que quelqu'un avait l'intention de s'attaquer à la Première ministre, et qui seraient prêts à la protéger.

Gray aimait bien Julia. Elle lui faisait confiance. Mais elle ne connaissait pas Raj, et ne pensait pas sa mère capable d'écouter qui que ce soit. Lorsque la voiture arriva devant le 10, Sa décision était prise.

Il n'y avait qu'un seul moyen d'être certaine que quelqu'un serait là pour empêcher un meurtre.

Et c'était de se rendre elle-même à Oxford.

35.

Quand Gray arriva à l'appartement cet après-midi-là, Richard était en train de siroter une tasse de thé à la table de la cuisine, son ordinateur portable ouvert devant lui.

Elle fut si surprise de le voir qu'elle manqua de trébucher. D'ordinaire, il n'était jamais à la maison en journée. C'était donc pour ça que Julia ne l'avait pas suivie à l'intérieur.

— Hum… Salut ? dit-elle. Que fais-tu ici ?

— J'ai pris mon après-midi. (Il ferma l'ordinateur et lui désigna les chaises vides.) Assieds-toi, Gray. Je pense que nous devons discuter.

Discuter avec son beau-père était la dernière chose dont elle avait envie. Mais ne voyant pas d'échappatoire, elle posa son sac sur le sol et le rejoignit d'un pas hésitant.

— Discuter de quoi ? demanda-t-elle.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise, et l'examina.

La jeune fille ne lui avait pas parlé depuis la nuit où elle avait cru l'apercevoir au Parlement. Elle s'assit avec raideur sur le bord d'une chaise.

— Cela fait des semaines que toi et ta mère passez votre temps à vous disputer. (Il fronça ses sourcils parfaitement entretenus.) Il est temps que cela cesse.

— M'envoyer en pension n'est pas une offre de réconciliation très convaincante, dit-elle sur un ton acerbe.

Richard se renfrogna davantage.

— Tu es une fille intelligente avec un vrai potentiel, Gray. Je déteste te voir le gâcher en passant ton temps à faire la fête et à boire de l'alcool avec des gens comme cette fille. Comment elle s'appelle déjà ? Ah, oui. Chloé. (Sa bouche se tordit de dégoût en prononçant le nom de la jeune fille.) Tu prends de mauvaises décisions qui plus tard reviendront te hanter.

— Mes fréquentations ne te regardent pas, dit-elle en se levant brusquement.

— Assieds-toi, lui ordonna-t-il.

Le ton aimable avait disparu et son visage n'affichait plus que de la fureur.

Surprise, Gray obéit en le considérant d'un air méfiant.

Il la jaugea froidement.

— Les choses vont changer par ici. Ça fait trop longtemps que tu malmènes ta mère. Que tu la tortures avec le divorce et son impact présumé sur toi. (Il se tourna vers elle, et elle se sentit acculée.) Tout ça, c'est fini, Gray. Tu es trop âgée pour te comporter comme une enfant gâtée. Tu vas arrêter de contrarier ta mère, et de te mêler de notre mariage. À partir de maintenant, tu iras au lycée pour étudier, puis tu rentreras à l'appartement pour étudier, et ce tous les jours jusqu'à ton départ pour le pensionnat, au semestre prochain. Une fois sur place, j'attends de toi que tu te comportes en digne fille de Premier ministre. Si, là-bas, tu embarrasses ta mère ne serait-ce qu'une fois, je dénicherai un endroit bien plus désagréable où t'envoyer. C'est bien compris ?

Gray s'empourpra. Il lui fallut un moment pour trouver la force de répondre.

— Tu n'as pas le droit de me dire ce que je dois ou ne dois pas faire, commença-t-elle.

Il frappa la table du plat de la main et Gray sursauta.

— J'ai parfaitement le droit, cria-t-il. Plus que ton père qui se soucie tellement de toi qu'il a disparu. (Son ton se fit méprisant.) Je suis ton

beau-père, Gray. Et cela me donne légalement le droit d'intervenir dans ta vie.

Gray se leva d'un bond, tendue comme un arc et rouge de colère.

— Tu es mon beau-père, pour le moment, lui cracha-t-elle. Ne prends pas trop tes aises dans cet appartement. Tu es là tant que ma mère veut de toi. Et elle n'aimerait pas que tu me parles sur ce ton, d'ailleurs tu le sais très bien.

Il se leva à son tour, la surplombant d'une quinzaine de centimètres.

— N'en sois pas si sûre, dit-il.

Gray en avait assez d'être menacée par des hommes, que ce soit avec des couteaux ou avec des mots. La semaine avait été difficile.

— J'ai une question pour toi, dit-elle avant de pouvoir se retenir. Que faisais-tu au Parlement la nuit où tu étais censé partir pour New York ?

Il la regarda, bouche bée.

Comme il ne répondait pas, elle poursuivit :

— Maman m'a dit que tu étais dans l'avion. Mais je t'ai vu dans les couloirs à minuit. Que faisais-tu ? Est-ce qu'elle sait que tu étais là-bas ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-il en fronçant les sourcils. J'étais dans l'avion cette nuit-là. Je ne vois pas de quoi tu parles.

Mais il semblait soudain nerveux, et elle remarqua ses poings serrés.

Gray tint bon.

— Pourquoi ai-je l'impression que tu mens ?

Toujours en colère, il la pointa d'un doigt menaçant.

— Si jamais tu t'avisais de mettre ces âneries dans la tête de ta mère, je ferais en sorte qu'elle t'envoie dans un établissement bien plus éloigné que celui qu'elle a choisi. S'il le faut, je suis prêt à prendre les mesures nécessaires pour que tu sois complètement rayée de l'équation. Il est hors de question que tu détruises notre relation avec tes stupides accusations. (Il n'avait plus l'air en colère, mais calme et sûr de lui.) Ta mère fera ce que je lui demande. Tu n'es dans cet appartement que jusqu'à ce que je lui dise que tu dois partir. Alors tu vas apprendre à t'entendre avec nous deux, et vite. Et puis arrête de mentir. Ou prépare tes bagages.

Incapable d'en supporter davantage, Gray ramassa son sac, et sortit en trombe de la pièce. Le temps d'arriver à sa chambre, elle tremblait de tout ses membres.

Pendant presque une heure, elle demeura assise sur son lit, son téléphone à la main à essayer de décider qui appeler. Elle ne cessait de repasser dans sa tête ce qu'il avait dit, et petit à petit il devint clair que – même en colère – il avait soigneusement choisi ses mots.

Pire encore, elle ne pouvait pas être certaine qu'il mentait. Elle ne l'avait pas bien vu cette nuit-là. Si elle ne s'était pas trompée, il devait avoir été filmé par les caméras de surveillance. Mais qui allait vérifier ça ? Et que se passerait-il s'il n'était pas sur les enregistrements ? Sa relation avec sa mère serait alors réellement anéantie.

La situation renforça sa détermination concernant Oxford. Elle serait à cette fête. Aux côtés de sa mère.

Et elle prouverait une bonne fois pour toutes qu'elle n'avait fait que dire la vérité.

*
* *

Le jour suivant, elle expliqua son plan à Chloé. À sa grande surprise, son amie n'essaya même pas de la faire changer d'avis.

— J'irai avec toi.

Elles se trouvaient dans le réfectoire et parlaient à voix basse, les restes de leur repas devant elles, la salle bruyante à moitié oubliée.

— Hors de question, protesta Gray. Tu t'attirerais des ennuis, et je ne veux pas être responsable de ça.

— Tu ne peux pas y aller toute seule. C'est trop dangereux.

— Et ta mère ? demanda Gray. Que vas-tu lui dire ?

— Je lui dirai que je pars avec des amis faire le tour des universités, répondit Chloé avec un sourire. Elle sera aux anges.

Une fois qu'elles se furent mises d'accord pour y aller ensemble, il leur restait à trouver comment s'immiscer dans la fête. L'événement était

complet depuis plusieurs semaines. En plus de la mère de Gray, un grand nombre de célébrités avaient prévu d'y assister. Les places étaient extêmement convoitées.

— Peut-être que nous pourrions acheter des billets sur un site de revente en ligne ? proposa Chloé.

— Ça nous coûterait plusieurs centaines de livres, objecta Gray, la mine sombre. J'ai bien une carte de crédit pour les urgences, mais je ne peux pas m'en servir pour ça. C'est bien trop cher, je serais repérée.

Chloé planta sa fourchette dans une frite d'un air songeur.

— Je ne vois pas pourquoi tu aurais à payer, réfléchit-elle à voix haute. Après tout, tu es la fille de la Première ministre, merde ! Si ça ne t'ouvre pas les portes d'un gala de bienfaisance, je ne vois pas ce qui le ferait.

Elle enfourna la frite dans sa bouche.

Gray la dévisagea tandis qu'une idée germait dans sa tête.

Chloé lui rendit son regard.

— Quoi ? dit-elle en avalant sa nourriture. Qu'est-ce que j'ai dit ?

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres de Gray.

— Je suis la fille de la Première ministre *merde !* Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

Chloé fronça ses fins sourcils blonds.

— Je n'y comprends plus rien.

— Il suffit de leur donner une version de la vérité. Je vais appeler la personne qui organise l'événement et lui demander si elle peut me fournir deux places. Je lui dirai que c'est pour la fille de la Première ministre qui souhaite faire une surprise à sa mère en venant la rejoindre, expliqua Gray. Elle ne pourra pas dire non.

— Tu es machiavélique, Gray Langtry. C'est ce que j'aime chez toi, dit Chloé. (Elle marqua une pause et son sourire s'évanouit.) Je pense qu'un peu d'aide ne serait pas du luxe. Crois-tu que Jake accepterait de nous accompagner ?

— Je ne sais pas, dit Gray en baissant les yeux sur ses mains. Je n'ai pas eu de ses nouvelles.

Jake n'était pas venu au lycée aujourd'hui. Elle ne l'avait pas revu depuis la veille, lorsque Ryan et Julia les avaient reconduits dans leurs classes respectives. Comme son père lui avait confisqué son ordinateur et son téléphone, ils ne pouvaient pas communiquer.

— Si ça se trouve, il est déjà chez sa mère, dans le Nord, ajouta-t-elle.

— Il ne t'a pas contactée du tout ? demanda Chloé, surprise.

Gray, qui avait le cœur brisé par la situation, secoua la tête.

— Et puis, je lui ai déjà attiré assez d'ennuis comme ça, tu ne crois pas ?

— Tu ne peux pas t'en vouloir pour ce qui lui arrive, la réprimanda Chloé. C'est la faute de son père, pas la tienne.

— Peut-être.

Mais étant dans l'incapacité de lui parler – et encore plus de le voir –, son esprit avait commencé à lui jouer des tours et l'avait presque convaincue que Jake lui reprochait de l'avoir fichu dans une telle panade ; qu'il regrettait de l'avoir rencontrée, et plus encore de l'avoir embrassée.

Là tout de suite, elle avait le sentiment que Chloé était la seule personne à ne pas être en colère contre elle. Jake avait toutes les raisons de lui en vouloir. Julia était toujours fâchée à cause de son incartade de la veille. Richard l'avait effrayée. Et ce matin, sa mère avait laissé sur la table de la cuisine une brochure du pensionnat afin que Gray la trouve en venant prendre son petit déjeuner. Le dépliant montrait des étudiants, superbes dans leur uniforme bleu marine, en train de courir autour d'un bâtiment qui ressemblait à un mausolée.

Si elle était complètement honnête, il y avait une autre raison qui la poussait à se rendre à Oxford. Elle espérait prouver quelque chose à sa mère.

Peut-être que si tout se passe bien samedi, elle ne m'enverra pas en pension.

36.

Quand Julia et Ryan la laissèrent cet après-midi-là devant la porte de l'appartement – ils n'étaient désormais plus obligés de la suivre à l'intérieur –, Gray l'ouvrit avec méfiance. Mais cette fois, Richard ne lui avait pas tendu d'embuscade. L'endroit était calme et désert, et la lumière filtrait à travers les rideaux pare-souffle.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Elle se servit un verre de jus de fruit et ouvrit son ordinateur pour consulter le site Web du gala de charité. Sur la page contact, elle trouva le numéro de l'organisatrice. Elle appela sans tarder, avant de perdre courage. Chloé l'avait aidée à préparer ce qu'elle allait dire. Elles avaient décidé que se faire passer pour l'assistante de sa mère au lieu de donner sa véritable identité augmenterait ses chances de parvenir à ses fins.

Elle était prête, les mots déjà dans sa gorge, mais l'appel tomba directement sur la boîte vocale.

Plutôt que de laisser un message, elle raccrocha.

Elle décida d'attendre une demi-heure avant de réessayer.

Dans l'intervalle, elle parcourut le site Internet de l'événement. Ce gala annuel récoltait des millions de livres pour trois œuvres de charité. Il attirait toujours des célébrités et des personnalités politiques. C'était la première année que sa mère y assisterait et elle devait y prononcer un discours d'inauguration. Les images sur le site montraient des femmes

vêtues de robes de bal de grands couturiers et des hommes en smoking. Tout le monde avait l'air incroyablement chic et glamour.

Tandis qu'elle parcourait la galerie de photos, Gray sentit germer le doute. Comment allait-elle faire pour ne pas détonner dans ce genre de fête ? C'était tellement adulte. Elle n'avait aucune robe adaptée.

En fait, la seule qui avait une chance de convenir était celle qu'elle avait portée lors d'un événement auquel elle avait accompagné sa mère quelques mois plus tôt. Mais est-ce qu'elle ferait l'affaire ?

Elle se précipita dans sa chambre, ouvrit à la volée les portes de son armoire et passa en revue ses vêtements, jusqu'à trouver, tout au fond, une robe de soie bleu pâle. Elle ne l'avait mise qu'une fois. Est-ce qu'elle lui allait encore ?

Sur un coup de tête, elle se déshabilla et l'enfila.

Le contact du tissu contre sa peau était frais et aussi léger que l'air. Elle dut se contorsionner pour atteindre la fermeture éclair, mais quand elle y parvint, elle fut surprise de n'avoir aucune difficulté à la remonter.

Elle se posta alors devant le miroir pour contempler le résultat. La robe de soie avait une jupe ample et une taille cintrée. Elle était un peu plus serrée que la dernière fois qu'elle l'avait portée et lui arrivait maintenant juste au-dessus du genou, et non plus en dessous. Mais ce n'était pas plus mal.

Elle tourna sur elle-même pour s'examiner sous toutes les coutures. Elle était loin de ressembler à une star de cinéma, mais ça ferait l'affaire.

Soudain, elle prit conscience que son téléphone était en train de sonner. Elle l'avait laissé dans la cuisine.

Encore vêtue de sa robe du soir, elle courut le chercher, sa jupe volant derrière elle, telle une paire d'ailes.

Le numéro qui s'affichait lui était inconnu.

— Allô ? dit-elle, haletante. Qui est-ce ?

— Tu as l'air à bout de souffle. Es-tu en train de fuir quelque chose ?

La voix familière avec son accent du Nord, tout en voyelles plates et consonnes tranchantes, fit bredouiller son cœur.

— Jake ! s'exclama-t-elle. C'est bien toi ?

— Oui, c'est bien moi. (Elle pouvait l'entendre sourire à l'autre bout du fil.) J'ai bravement faussé compagnie à mes geôliers et acheté un téléphone jetable. Impossible de garder un gars du Yorkshire enfermé.

Gray s'appuya contre le plan de travail de la cuisine, ses pieds nus en contact avec le sol froid, et sourit. Il n'avait pas l'air fâché du tout. À dire vrai, il avait même l'air très heureux de lui parler.

— C'est si bon d'entendre ta voix, dit-elle. J'ai cru qu'ils t'avaient mis sous surveillance dans un bus pour Leeds.

— Le bus en question ne partira que dimanche, répliqua-il joyeusement. D'après ce que j'ai compris, dans l'intervalle je serai retenu en otage au bureau de mon père. Personne ne va s'amuser.

— Tu y es en ce moment ? s'enquit Gray. On peut parler sans risque ?

— Sachez, très chère, que je suis actuellement dans les vestiaires du Parlement, l'informa-t-il sur un ton grandiloquent. C'est très majestueux. Il y a même de quoi déposer son épée. (Il marqua une pause.) Oui, il y a bien écrit « épée ».

Gray souriait si fort que ça en était douloureux.

— Au moins, c'est une jolie prison, dit-elle.

— Écoute, dit-il, soudain sérieux. Je suis désolé que nous n'ayons pas eu l'occasion de nous dire au revoir. Nous avons été grossièrement interrompus au milieu de… au milieu de ce que nous étions en train de faire.

— Oui, moi aussi je suis désolée, dit-elle en rougissant. J'appréciais notre petite escapade. Comment ça va pour toi ? Ce n'est pas trop dur ?

— Rien n'a changé, soupira-t-il. Mon père refuse toujours de m'écouter. Maman a essayé elle aussi, mais il se comporte en véritable salopard. Et ta mère, elle ne l'a pas trop mal pris quand ils lui ont raconté qu'on avait fait le mur ensemble ?

— En réalité, mes gardes du corps ne lui ont rien dit. Je leur dois une fière chandelle pour ça. Sinon je l'ai à peine vue. Il a l'air de se passer un truc au boulot en ce moment, et elle n'est jamais là.

— Oui, c'est la folie ici. Tu n'as pas regardé les infos ?

Il avait l'air surpris qu'elle ne soit pas plus au courant, et curieusement, cela mit la jeune fille sur la défensive.

— J'avais d'autres chats à fouetter, Jake, lui rappela-t-elle. Je n'ai pas pris le temps de m'intéresser à l'actualité.

— Désolé, dit-il sur un ton penaud. C'est juste que tout le Parlement ne parle que de ça en ce moment. Et j'ai tendance à oublier que tout le monde ne passe pas ses journées à baigner là-dedans.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— C'est un cauchemar pour ta mère, répondit-il. Des membres de son propre parti s'opposent ouvertement à sa loi sur l'immigration. Certains ont même été jusqu'à voter avec le parti de mon père pour essayer de la faire échouer, et peut-être renverser ta mère par la même occasion.

Gray fut soudain parcourue d'un frisson.

— Renverser ma mère ? Tu veux dire, la remplacer en tant que Premier ministre ?

— C'est ça. En tout cas, c'est le plan. Ça n'arrivera peut-être pas, mais en toute honnêteté, pour l'instant ça ne sent pas bon pour elle.

Gray en resta sans voix. Elle comprenait mieux à présent pourquoi sa mère était si tendue et irritable depuis quelque temps. Elle luttait pour sa carrière.

— Cela ne fait même pas un an qu'elle a le poste, Jake. Et ils veulent déjà se débarrasser d'elle ?

— Oui, c'est une des raisons pour lesquelles mon père a disjoncté quand il a su pour nous. Rien ne doit le distraire de sa mission actuelle, qui est de tailler ta mère en pièces.

Gray frissonna.

— As-tu remarqué que quand tu parles politique on dirait que tu parles d'une véritable guerre ?

— La politique, c'est la guerre, répliqua-t-il franchement. Ceux qui disent le contraire sont des menteurs.

Il y eut un court silence.

— Est-elle vraiment en difficulté ? demanda Gray d'une petite voix. Cette guerre, elle est en train de la perdre ?

Jake hésita.

— Le truc avec ta mère, c'est qu'elle te ressemble beaucoup. C'est une battante. Et quand tu crois qu'elle est vaincue, c'est-là qu'elle se relève et attaque plus fort que jamais. C'est pour ça que mon père la hait autant. (Il y avait dans la voix de Jake une sorte d'admiration réticente.) Il ne peut pas la battre.

Une bouffée de fierté inattendue réchauffa le cœur de Gray.

— C'est un groupe d'hommes qui essaie de se débarrasser d'elle, n'est-ce pas ? Des hommes comme Ashford. Elle a toujours dit qu'ils n'aimaient pas avoir une femme à leur tête.

— Ce sont toujours les hommes, dit-il. Un de ces jours, vous allez devoir faire quelque chose à ce sujet, mesdames.

— Laisse-moi le temps, lui répondit Gray.

— Je n'en doute pas une minute. (Elle entendit son sourire.) Écoute, je vais bientôt devoir y retourner. Cet abruti de Mike va me chercher.

— Attends, le retint Gray. Il y a quelque chose dont je voulais te parler.

Elle inspira profondément et lâcha d'une traite :

— Chloé et moi avons l'intention d'aller à Oxford samedi pour assister au gala afin de protéger ma mère. Tu es le seul à être au courant et nous apprécierions ton aide.

Il y eut un long silence, le temps qu'il digère l'information.

— Tu vas fausser compagnie à tes gardes du corps ?

— C'est l'idée, répondit-elle. Personne ne me croit quand je dis qu'il va y avoir une attaque. Je dois absolument être sur place pour aider ma mère. Parce que je suis convaincue que quelque chose de terrible va se produire.

— Gray…, dit-il d'une voix chargée de doute. N'est-ce pas trop dangereux ?

— Elle emmène un seul garde du corps, Jake, déplora-t-elle en haussant le ton. Peut-être que ça sera suffisant. Peut-être pas. Mais si j'y

vais, mes gardes du corps viendront me chercher. Ils y seront obligés. C'est leur travail. La police viendra probablement aussi. Tu vois où je veux en venir ? Si j'y vais, tout un dispositif de sécurité sera sur mes talons. Personne n'osera lui faire du mal.

— Je vois, dit-il. Mais les gens vont te reconnaître. Et si ta mère est en danger, tu pourrais l'être toi aussi.

Gray balaya cet argument d'un geste de la main.

— Je ferai quelque chose à mes cheveux, je porterai un chapeau. Chloé est très douée pour me rendre méconnaissable.

— Ça ne me plaît pas du tout, dit-il.

— J'y vais, Jake, déclara Gray avec fermeté. Que ça te plaise ou non. Et Chloé vient avec moi. C'est la seule chose que nous pouvons faire. Le gala est demain.

Le silence qui suivit fut si long qu'elle crut un instant qu'il avait raccroché. Mais il reprit la parole.

— Je ne vais pas te laisser faire ça seule. Si tu y vas, j'y vais.

Gray leva le poing en signe de victoire.

— Tu es sûr de toi ? Comment t'échapperas-tu ?

— Bah, il y a toujours un moyen. Laisse-moi gérer ça. Quel est le plan ?

Gray lui expliqua le plan qu'elle et Chloé avaient élaboré.

— Je dois rappeler l'organisatrice dès que j'aurai raccroché avec toi afin d'obtenir des entrées. Tenue de soirée exigée. C'est incroyablement snob. Tu as un smoking ?

— Oui, mais j'ai l'air d'un pingouin compressé dedans.

Elle s'esclaffa.

— Porte-le samedi, nous aurons l'air ridicules ensemble.

Jake recouvra son sérieux et dit :

— Tu es consciente que ça va être l'apocalypse quand ils vont s'apercevoir que tu as disparu ? La fille de la Première ministre ne peut pas se volatiliser toute une journée sans prévenir. Tous les flics du pays seront à ta recherche.

— En effet, répondit-elle. Je *veux* qu'ils me suivent. Fais en sorte d'être à la gare de Paddington à quatorze heures demain. Nous prendrons le train ensemble.

— Je serai là. Bon, je ferais mieux d'y aller. Mike doit être en train de monter une équipe de recherche, et personne n'a laissé d'épée ici pour que je puisse me défendre.

Gray agrippa le téléphone.

— Jake. Je n'ai pas envie que tu aies encore plus d'ennuis à cause de moi. Es-tu certain de vouloir venir demain ?

Il n'hésita pas une seconde avant de répondre :

— Ça en vaudra la peine, ne serait-ce que pour te revoir au moins une fois avant de partir. (Il marqua une pause.) Sans compter que ça fera enrager mon père.

37.

Dès que Jake eut raccroché, Gray rappela l'organisatrice de l'événement. Cette fois, la femme répondit à la première sonnerie.

— Sarah Morgan, à qui ai-je l'honneur, dit-elle sèchement.

Elle n'avait pas l'air d'être une personne facile à berner.

Gray tenta de prendre une voix tout aussi dédaigneuse et se lança.

— Bonjour, Sarah. Emma Reilly à l'appareil, je suis la secrétaire particulière de Mme la Première ministre.

— Oh, bonjour. Ça fait un moment que j'essaye de vous joindre. J'espère que tout est en ordre pour demain.

— Parfaitement en ordre. La Première ministre est impatiente de participer au gala. Nous aurions juste une petite requête, si cela ne vous dérange pas.

— Évidemment, je vous écoute, répondit Sarah avec une pointe de méfiance. Que puis-je pour vous ?

— La fille de Mme Langtry, Grayson, aimerait surprendre sa mère en assistant au gala, et je me demandais si vous pourriez lui fournir des entrées.

— Comme c'est adorable de sa part, dit Sarah d'une voix qui contredisait ses mots. Comme vous le savez, les entrées sont comptées, mais je suis sûre que nous trouverons un billet pour sa fille.

— À dire vrai, il lui en faudrait trois, dit Gray.

— Oh, je crains que ça soit impossible. Nous sommes complets, et nous ne voulons pas prendre le risque d'avoir des ennuis en saturant le lieu de l'événement.

C'était une très mauvaise nouvelle. L'intérêt de faire venir Jake et Chloé était que Gray n'ait pas à agir seule.

— Deux pourraient suffire, lâcha-t-elle en oubliant de modifier sa voix.

Il y eut un silence, comme si Sarah avait remarqué le changement.

— Deux, c'est possible, dit-elle enfin. Mais nous ne pourrons pas faire mieux.

Cela signifiait que l'un d'eux ne pourrait pas entrer. Mais ce n'était pas le moment de réfléchir à ça.

— Alors ça sera deux, décida Gray. Oh, et c'est une surprise. Par conséquent, je vous saurai gré de ne pas en parler à la Première ministre.

Si Sarah trouva ça étrange, elle n'en laissa rien paraître.

— Compris, dit-elle. Il y aura deux billets à son nom à l'accueil. Elle pourra les y retirer samedi. Maintenant, j'ai moi aussi quelques questions pour vous, si ça ne vous dérange pas. Et j'ai vraiment besoin des réponses immédiatement. Le temps presse.

Gray grimaça en entendant un bruit de papiers de l'autre côté de la ligne.

— Nous attendons toujours l'heure d'arrivée exacte de la Première ministre, dit Sarah d'une voix ferme. Le statut est encore « à confirmer » alors que le gala a lieu demain. Pouvez-vous me donner davantage de précisions ?

Gray réfléchit à toute vitesse, et répéta quelque chose que la véritable Emma avait répondu dans des circonstances similaires.

— Comme vous devez vous en douter, l'agenda de Mme la Première ministre est surchargé. Je suis encore en train d'essayer de faire le point avec tous les membres de son équipe au sujet de samedi. Je reviendrai vers vous demain matin à la première heure.

— Je vois. (Sarah ne semblait pas apprécier d'avoir à attendre.) Emma, sans vouloir vous mettre la pression, à ce stade, il devient très difficile de

s'organiser sans savoir…

— Je vous propose de contacter son attachée de presse, afin d'obtenir une heure précise, ça vous convient ? (Gray souhaitait désespérément raccrocher avant de dire une énormité. Il y avait déjà de gros risques qu'à un moment donné, Emma et Sarah se rendent compte de la supercherie.) Puis-je vous rappeler tout de suite après ?

— Bien sûr. (Mais Sarah n'avait pas l'air contente du tout.) Nous avons vraiment besoin de cette information, car cela a des répercussions sur l'organisation de toute la soirée.

— Je comprends bien, lui assura Gray. Je vous recontacte dès que possible.

— Une dernière chose…, commença Sarah.

Mais Gray entendit le cliquetis reconnaissable entre tous des talons de sa mère dans le couloir. Elle était de retour plus tôt que prévu.

— Nous en parlerons demain, dit-elle précipitamment. Merci infiniment.

Elle raccrocha juste au moment où sa mère entrait dans la pièce.

— Salut ! s'exclama Gray un peu trop joyeusement.

Sa mère lui lança un regard suspicieux.

— Salut.

Elle était seule. Aucun signe de Richard. C'était déjà ça.

— J'étais au téléphone avec Chloé, expliqua inutilement la jeune fille.

Sa mère fronça les sourcils.

— Ah ? Et comment va-t-elle ?

— Super !

Gray semblait incapable de contrôler son enthousiasme. La nervosité l'avait transformée en espèce de pom-pom girl hyperactive.

— Enfin, comme d'habitude, essaya-t-elle de se rattraper. Elle arrête pas.

— Elle arrête pas… (Sa mère posa sa mallette à côté de la porte.) Je compatis.

Gray avait à présent suffisamment recouvré son calme pour remarquer certaines choses. Tout d'abord, que faisait sa mère à la maison à cette heure ? Elle l'avait à peine vue de la semaine.

— Tu rentres tôt, commenta-t-elle. Enfin, par rapport à d'habitude.

Sa mère ôta ses chaussures et les abandonna à côté de sa mallette.

— J'ai renversé du café sur mon chemisier, expliqua-t-elle en ouvrant sa veste pour montrer la tache brune sur son haut crème. Alors, j'ai décidé d'en profiter pour prendre une pause.

Elle étira les bras au-dessus de sa tête en bâillant.

— Mais il va falloir que j'y retourne assez vite.

Elle avait l'air fatiguée. Ces yeux étaient cernés. Et Gray remarqua également que, contrairement à quelques semaines plus tôt, elle flottait un peu dans ces vêtements. Pour la première fois depuis longtemps, elle ressentit de l'inquiétude pour sa mère.

— Veux-tu que je te prépare une tasse de thé ?

Sa mère la dévisagea, surprise.

— Oui, dit-elle après un instant. Avec grand plaisir. Je vais me changer et je reviens de suite.

Elle partit vers sa chambre en déboutonnant sa chemise.

Gray emplit la bouilloire et l'alluma. Elle fit le thé comme sa mère l'aimait, fort avec une pointe de lait et un sucre. Le « thé des travailleurs », comme elle l'appelait.

Elle était en train de mettre le sachet de thé à la poubelle quand sa mère revint dans la cuisine, focalisée sur son téléphone. Sous la lumière vive, Gray remarqua les rides qui lui striaient le front. La jeune fille était certaine que celles-ci n'existaient pas quelques semaines plus tôt.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

Elle entendit l'inquiétude qui perçait dans sa propre voix.

Sa mère posa le téléphone en soupirant.

— Ça va. Je suis désolée, ma chérie. La semaine a été abominable.

Gray lui tendit sa tasse en la tournant afin qu'elle puisse la prendre par l'anse.

— J'ai vu les informations, dit-elle. On dirait que ça a été l'horreur.

Sa mère la dévisagea.

— Ça a en effet été extrêmement déplaisant.

— Tout va s'arranger, dis ? demanda Gray. Ils ne vont pas voter ta destitution, n'est-ce pas ?

— Je m'en sortirai, répondit sa mère. Ne t'inquiète pas pour moi. Plus ils me font des coups tordus, plus je deviens forte.

Ce mélange d'assurance et de gouaille, c'était l'ancienne elle. Cela rappela à Gray combien les choses avaient changé entre elles. Avant elles se soutenaient l'une l'autre.

Sa mère avait dû suivre le même fil de pensée, car elle dit soudain :

— Je sais que j'ai été dure avec toi ces dernières semaines. Je suis navrée qu'on en soit arrivées là. Pour être tout à fait honnête, j'ai réagi de façon exagérée parce que j'avais peur. Le problème de sécurité est bien plus sérieux que tu ne le crois. Il y a eu un certain nombre de menaces très crédibles. Contre moi. Contre toi. Je me suis laissé effrayer. Et j'ai reporté ma frustration sur toi. (Elle marqua une pause.) Je sais que tu veux vivre ta vie, et avoir un peu de liberté. Vivre comme ça… (elle désigna le petit appartement), je suis consciente que cet endroit est comme une prison pour toi. Et sincèrement, pour moi aussi. Mais j'ai choisi cette vie. (Elle se toucha la poitrine.) J'ai pris cette décision, pas toi. Et je suis désolée que ça soit difficile pour toi.

Gray était stupéfaite. Elle ne s'était pas du tout attendue à une telle déclaration. Elle eut soudain envie de serrer sa mère dans ses bras, mais elle garda les mains le long du corps.

— Je suis désolée si je t'ai compliqué la tâche, dit la jeune fille. Je ne veux pas te blesser… Je tiens à ce que tu le saches. Tout ce que je souhaitais, c'était être une personne normale.

— Peut-être que ça va te surprendre, mais je comprends. (Un sourire mélancolique se dessina brièvement sur les lèvres de sa mère.) Le souci, c'est que je ne supporte pas de te laisser vagabonder dans un monde où tu es en danger à cause de moi. (Elle baissa les yeux sur la tasse qu'elle serrait

entre ses mains.) Je ne crois pas que tu pourras un jour comprendre à quel point je culpabilise de t'avoir mise dans une telle position. Je déteste la façon dont mon travail a transformé ta vie.

C'était ce que Gray espérait entendre depuis des mois. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Maman, je suis si fière de toi. Je suis vraiment désolée pour tout.

— Ne le sois pas, dit sa mère en posant sa tasse pour prendre Gray dans ses bras. Tu as le droit d'être une adolescente. Et je ne dois pas l'oublier.

Gray inspira le parfum doux et familier de son eau de Cologne Chanel et posa la tête sur son épaule.

Après un court instant, sa mère s'écarta. Elle s'essuya la joue et dit :

— Rappelle-moi ce moment la prochaine fois que je te crierai dessus, d'accord ?

— Est-ce que tu m'écouteras ?

— Probablement pas.

Elles échangèrent un sourire, et une partie de la tension qui comprimait la poitrine de la jeune fille se dissipa.

Le téléphone de sa mère émit un bip. Elle le récupéra avec un soupir.

— Il faut que j'y retourne. (Elle s'empara de la tasse, but rapidement une dernière gorgée, et la reposa.) Merci pour le thé.

Elle traversa la pièce d'un pas pressé et enfila à nouveau ses talons hauts. Quand elle les portait, elle mesurait dans les huit centimètres de plus, et semblait curieusement moins fatiguée.

— Ne m'attends pas, ça va encore être une longue nuit. Richard rentrera vers vingt et une heures. Ça ne te dérange pas de te faire à manger une fois de plus ?

Gray songea à lui parler de la conversation qu'elle avait eue avec Richard, de la façon dont il s'était adressé à elle. Mais cela aurait gâché le moment qu'elles venaient d'avoir. Aussi se contenta-t-elle de répondre :

— Je me débrouillerai. Ne t'en fais pas pour moi.

Après avoir ramassé sa mallette, sa mère se dirigea vers la porte. Mais à la dernière seconde, elle s'arrêta et se tourna vers sa fille.

— Je pense que ta punition n'a que trop duré. Ce week-end tu pourras à nouveau sortir. D'accord ?

Avec une pointe de culpabilité, Gray songea que cela allait grandement faciliter sa fuite de samedi.

— Merci, maman, dit-elle. Bonne chance pour cette nuit.

Cependant, sa mère n'avait pas terminé.

— Néanmoins, tes gardes du corps ne te quitteront pas d'une semelle. Au moins jusqu'à ce que les choses se calment un peu. Je suis sûre que tu comprends.

Sur ces mots, elle s'empressa de partir.

Et les espoirs de Gray volèrent en éclats.

38.

— Alors que fait-on, maintenant ?

Julia posa sa chope sur la table poisseuse.

Elle était avec Ryan dans un pub de Covent Garden, assez loin du Parlement pour ne pas craindre de croiser des collègues. Comme c'était vendredi soir, l'endroit était plein à craquer, mais ils étaient assis dans un coin sombre au fond de l'établissement, de sorte que personne ne leur prêtait attention.

— Tu la crois quand même ? demanda-t-il. Malgré le tour qu'elle nous a joué hier ?

— Je pense qu'on doit prendre ce qu'elle nous a raconté au sérieux, répondit la jeune femme. Peut-être qu'elle se trompe en partie, peut-être qu'elle exagère un peu. Mais je suis convaincue que ses émotions sont réelles. Elle est terrifiée.

Ryan la dévisagea. Elle le sentait en train de prendre sa décision.

— Dans ce cas, nous devons nous rendre à Oxford samedi et tenter de nous incruster dans ce gala de bienfaisance, dit-il enfin. C'est le seul moyen.

Julia but une gorgée de bière en essayant de ne pas avoir l'air trop soulagée.

Quand il avait proposé de la retrouver après le travail pour discuter du problème posé par Gray, elle avait cru qu'il allait lui dire de laisser

tomber. Et elle ne pouvait pas vraiment le lui reprocher. S'ils décidaient d'enquêter, ils mettaient tous les deux leur carrière en danger.

Mais il y avait quelque chose chez Gray. Elle semblait si vulnérable. Encerclée par le danger, elle donnait des coups à l'aveuglette.

— Comment va-t-on s'y prendre ? réfléchit Julia à voix haute. Nous ne pouvons pas en parler à Raj.

Ryan posa les coudes sur la table.

— Si nous disparaissons tous les deux samedi, Raj risque de se douter de quelque chose. Il n'y a jamais eu de week-end où nous étions tous les deux indisponibles. L'un de nous devra donc rester ici.

— Je veux aller à Oxford, dit aussitôt Julia. J'ai conscience que tu as plus d'expérience que moi, mais je connais Gray.

À sa grande surprise, Ryan n'émit pas d'objection.

— OK. Je resterai à Londres au cas où il y aurait un problème ici. (Il porta sa boisson à ses lèvres et la regarda par-dessus le rebord de son verre.) Tu as suivi l'actualité du Parlement cette semaine ? On dirait qu'Ashford passe à l'action.

— Je n'ai vu que les gros titres. Que se passe-t-il ?

— Il a déclenché un soulèvement au sein du parti, expliqua-t-il. Il est en train de convaincre tout le monde que Langtry n'est pas capable d'assurer à ce poste. Si quelque chose devait arriver à la Première ministre dans les jours qui viennent, il serait idéalement placé pour lui succéder.

Julia dévisagea son collègue.

— C'est pour ça que tu acceptes de creuser la question. Tu penses que Gray a raison et que c'était lui cette nuit-là.

Il haussa les épaules, mais elle sut qu'elle avait vu juste.

— Si tu vas à Oxford samedi, comment comptes-tu t'y prendre ? s'enquit-il.

— Ça ne va pas être simple, admit-elle. Je ne pourrai pas entrer, je ne suis pas sur la liste officielle des agents de sécurité. En plus, il ne faut pas que la Première ministre me voie. Elle ne s'attend pas à ce que je sois là-bas. (Elle réfléchit un instant en silence.) Je prendrai contact avec la

police locale. Ils auront une idée de ce qui se passe à l'intérieur. Et je verrai s'ils peuvent me faire entrer. Si ce n'est pas dans leurs cordes, je montrerai mon badge aux organisateurs en leur disant qu'il s'agit d'une urgence.

Ryan lui adressa un regard d'avertissement.

— Si Raj l'apprend, tu seras virée.

— Et si je sauve la vie de la Première ministre, ils me donneront une médaille. (Elle se pencha en avant et planta son regard dans celui de son partenaire.) Que penses-tu réellement de tout ça ? Une organisation secrète dont personne n'a jamais entendu parler qui comploterait afin de tuer la Première ministre britannique et la remplacer par un de leurs pantins… C'est invraisemblable.

— C'était ce que je croyais aussi.

Quelque chose dans le ton de sa voix la fit frissonner.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Pourquoi est-ce que soudain tu crois Gray ? Jusque-là tu ne lui faisais pas confiance. Que sais-tu que j'ignore ?

Il resta silencieux si longtemps qu'elle crut qu'il n'allait pas répondre.

— J'ai passé quelques coups de fil à des amis qui travaillent au MI6, dit-il enfin. Je leur ai demandé à quel point je devais m'inquiéter. Leur réponse a été : énormément. Ils m'ont dit que c'était encore plus gros que ce que nous savions et plus dangereux que nous ne l'imaginions. Certains d'entre eux pensent que ces types ont infiltré le gouvernement à plusieurs niveaux. Il y a en même pour croire que les services secrets ont été touchés. Ils se soupçonnent les uns les autres.

Un poing glacial se referma sur le ventre de Julia.

— Comment avons-nous pu en arriver là ?

Il haussa une fois de plus les épaules.

— L'argent. Le chantage. Peu importe… Ce qui compte c'est que s'ils ont John Ashford, il n'y a personne qui soit hors de leur portée. Ils pourraient gagner et contrôler le gouvernement.

L'idée était tellement choquante que Julia dut lutter pour l'accepter. Mais elle savait que Ryan avait raison.

Raj les avait tous les deux embauchés pour leur instinct, et ils sentaient le vent glacial qui soufflait sur le cœur de la démocratie.

Ils devaient l'arrêter avant d'avoir atteint le point de non-retour. Ils devaient à tout prix, et par tous les moyens, protéger Gray et sa mère.

39.

Samedi matin, Gray se leva tôt, nerveuse et anxieuse à la fois.

Elle avait veillé tard, échangeant des messages avec Jake et Chloé afin de peaufiner leur plan. Et elle ne cessait de se le répéter en boucle. Elle le passa en revue dans sa tête, étape par étape, jusqu'à être capable de le visualiser clairement. Tout d'abord, elle devait se rendre à la gare de Paddington, prendre le train pour Oxford et enfin se rendre au musée où se tenait la réception.

Tandis qu'elle coiffait ses cheveux bruns et se faisait une tresse sur le côté, les yeux bleus qui se reflétaient dans son miroir étaient sérieux. Il était hors de question pour elle de faire marche arrière.

Malgré tout, elle ressentait une pointe de culpabilité. Julia ne lui pardonnerait jamais. Mais elle ne pouvait se permettre de penser à ça, alors que quelqu'un allait essayer de tuer sa mère le soir même.

Si sa mère et elle survivaient, personne ne mettrait plus en doute son histoire. Plus personne ne la traiterait de menteuse.

Tout serait différent. Une fois l'attentat déjoué, elle pourrait présenter ses excuses.

Lorsqu'elle sortit de sa chambre, en tenue et prête à partir, sa mère et Richard étaient à la table de la cuisine en train de boire un café, les yeux rivés sur leurs écrans d'ordinateur.

— Gray, dit sa mère en levant la tête avec un sourire. (Leur discussion de la veille avait apaisé les tensions entre elles.) Tu es bien matinale. Tu

veux un petit déjeuner ?

Trop nerveuse pour manger, elle fit signe que non.

— Je vais juste prendre un jus de fruit.

Richard ne lui adressa pas un regard. Du froid semblait se dégager de l'endroit où il était assis, le nez sur son écran.

Après le gala, Gray devrait encore régler le problème de son beau-père. Mais cela attendrait un jour de plus.

Une crise à la fois, se dit-elle en se servant un verre de jus d'orange.

— Quel est ton programme pour aujourd'hui ? lui demanda sa mère alors qu'elle revenait à table.

— Je voulais justement t'en parler. Chloé m'a proposé d'aller voir un film chez elle. (Elle les regarda avec des yeux pleins d'innocence.) Mais seulement si tu es d'accord. Après on ira peut-être manger une pizza. Et je serai avec mes gardes du corps, évidemment.

— Bien. (Sa mère jeta un coup d'œil à Richard qui haussa un sourcil, mais ne dit rien.) Je pense que ça ne posera pas de problème. Nous serons tous les deux absents aujourd'hui. Il n'y a pas de raison que tu restes ici toute seule. Demande juste à… comment elle s'appelle déjà ? Julia ? de t'emmener.

Elle était encore ouvertement jalouse de la garde du corps de la jeune fille.

— Bien sûr.

Gray conserva une voix posée, mais elle venait de surmonter le premier obstacle sur sa route pour Oxford. Elle avait désormais une excuse pour quitter le bâtiment. Et sa mère lui avait donné sa permission.

Elle devait à présent se calmer avant de reprendre la parole afin d'être sûre de ne pas laisser transparaître ses émotions.

— Vous serez tous les deux à Oxford pour le gala de charité, ce soir ? demanda-t-elle quand elle fut prête.

Les deux adultes échangèrent un regard par-dessus la table.

Richard se racla la gorge.

— Malheureusement, je ne pourrai pas m'y rendre, dit-il en évitant son regard. Je suis vraiment désolé de manquer ce qui sera sûrement un discours brillant.

Sa mère baissa les yeux en pinçant imperceptiblement les lèvres. Son absence ne lui faisait pas plaisir.

C'était inhabituel. D'ordinaire, ils allaient ensemble à ce genre de soirée.

— Ah bon ? dit Gray en feignant d'être intéressée. Pourquoi tu ne peux pas y aller ? Ça va être un gros événement.

Elle regarda à nouveau sa mère avec de grands yeux innocents.

— Richard a une réunion de travail à laquelle il ne peut échapper. (Sa mère avait adopté le ton faussement positif qu'elle employait quand elle était contrariée mais qu'elle essayait de se faire une raison.) À dire vrai, ça tombe plutôt bien, comme ça, tu n'auras pas à passer la nuit toute seule ici.

Gray observa Richard à la dérobée. Ses yeux avaient beau être toujours rivés sur l'écran, ils ne bougeaient pas. C'était comme s'il se regardait dans la surface réfléchissante, attendant que le danger soit passé.

Gray sentit un soupçon germer dans son esprit.

Une petite voix dans sa tête chuchota : *Et si Richard n'y allait pas ce soir parce qu'il sait qu'il va se produire un terrible événement ? Et s'il était impliqué dans ce complot ?*

Mais c'était invraisemblable. Même elle ne pouvait pas envisager cette possibilité. Lui et sa mère étaient heureux. Jusqu'à hier, il avait toujours été correct avec Gray.

Elle repoussa cette pensée, qui néanmoins s'attarda comme un malaise après un mauvais rêve.

D'habitude, sa mère travaillait le samedi et Richard passait la majeure partie de la journée à son club. Mais curieusement, aujourd'hui, ni l'un ni l'autre ne semblaient pressés de partir. Gray dissimula son impatience en regardant les minutes s'égrener tandis qu'ils papotaient en s'activant.

Enfin, juste après midi, le téléphone sonna. Après avoir parlé avec son assistante (la vraie Emma) pendant une minute, sa mère soupira et commença à ranger ses affaires dans sa mallette.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-elle à son mari. Je n'ai plus que quelques heures avant de partir pour Oxford.

Puis, elle l'embrassa et demanda :

— Tu vas au club ?

— Oui, répondit-il en fermant son ordinateur portable. Je vais descendre avec toi.

Toute la matinée, des messages avaient fait vibrer le téléphone de Gray. Chloé était déjà en train de l'attendre à la station de métro de Westminster. Il ne lui restait plus beaucoup de temps si elle voulait arriver à la gare de Paddington avant quatorze heures.

Allongée sur le canapé, un livre ouvert devant elle pour donner le change, Gray serrait les dents tandis que sa mère et son beau-père se préparaient tranquillement. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, ils quittèrent enfin l'appartement, Richard avec son sac sur l'épaule, et sa mère en pantalon avec des chaussures plates, sa tenue de travail habituelle pour le week-end.

Sa mère s'arrêta sur le pas de la porte et se tourna vers elle.

— Amuse-toi bien avec Chloé. Sois prudente.

— Oui, merci ! Passe une bonne soirée.

Gray se força à sourire et la salua de la main, tous les muscles de son corps tendus à craquer tandis qu'elle était vautrée sur le canapé, comme si elle n'était absolument pas pressée.

À la seconde où la porte se referma, elle bondit sur ses pieds. Après s'être emparée d'une sacoche dans le placard de l'entrée, elle fila vers sa chambre où elle ouvrit la porte de son armoire avec une telle violence qu'elle alla heurter le mur. La robe en soie était là où elle l'avait laissée la veille. Elle la plia avec soin, et la mit dans son sac avec une paire d'escarpins empruntée à sa mère.

Elle s'empressa ensuite de prendre ce dont elle pensait avoir besoin, des lunettes de soleil pour dissimuler son visage, une brosse à cheveux et sa trousse de maquillage.

Lorsqu'elle fut prête, elle enfila son manteau et son écharpe, éteignit son téléphone et traversa la pièce à grands pas, sa sacoche cognant contre sa hanche. Elle n'avait pas le temps de revenir sur le plan. Pas le temps pour les doutes.

Faisant de son mieux pour adopter une démarche nonchalante, elle remonta le couloir vers la sortie secondaire qu'elle avait pendant un moment utilisée avec Julia pour aller au lycée. Il y avait rarement plus d'un agent de police en poste à cet endroit. Elle n'aurait donc qu'une personne à convaincre.

L'agent à la porte la reconnut instantanément. Il bondit de sa chaise et la regarda avec une confusion presque cocasse.

— Que… Puis-je vous aider ?

— Je vais retrouver une amie, lui dit-elle joyeusement. Tout le monde est au courant. Ma mère a donné son accord.

Le policier semblait dubitatif.

— Vous êtes sûre, mademoiselle ? Vous ne devriez pas être accompagnée ?

— Julia m'attend dehors. (Elle lui adressa un sourire aimable, et leva la main montrant la paire de lunettes de soleil qui se balançait au bout de ses doigts.) Je sors incognito.

Il ne céda pas pour autant.

— Désolé, mademoiselle. Je pense que quelqu'un devrait vous escorter dehors, dit-il d'un ton prudent, mais ferme. Pour votre sécurité.

Elle redressa la tête, et lui adressa un regard impérieux.

— Ma mère est d'accord, lui répéta-t-elle d'une voix glaciale qu'elle trouva très similaire à celle de la Première ministre. Je ne veux pas me disputer avec vous, mais sa décision devrait vous suffire. Elle est dans son bureau en ce moment même, si vous souhaitez l'appeler. Cependant, je vous préviens, elle n'aime pas qu'on la dérange quand elle travaille.

L'agent hésita si longtemps qu'elle commença à croire qu'il allait téléphoner pour vérifier.

Ses mains, cachées par sa sacoche, se mirent à trembler, mais elle conserva une expression neutre.

Après une attente qui lui sembla durer des années, le policier en faction prit sa décision. Reculant avec une réticence visible, il ouvrit la porte. L'air troublé, il scruta l'allée déserte.

— Julia vous retrouve où ?

— Juste devant. (Gray lui adressa un sourire d'excuse.) Je suis en avance.

Puis, brandissant son téléphone, elle dit :

— Voilà ce que je vous propose. Je vais l'appeler devant vous, pour m'assurer qu'elle arrive.

— Allez-y.

Avec raideur, craignant qu'il la rappelle à tout instant, Gray sortit du bâtiment, le téléphone à son oreille, comme si elle était en train de parler avec Julia. Elle sentit les yeux de l'agent rivés sur elle, lorsqu'elle s'arrêta à l'angle de la rue.

— Ah oui, dit-elle à voix haute. Je vous vois !

Elle agita la main comme si elle faisait signe à quelqu'un au loin. Puis elle se tourna vers l'agent de police qui se tenait encore sur le pas de la porte et lui lança :

— Elle est juste là. Merci !

Il rentra enfin dans l'immeuble.

Presque trop soulagée pour respirer, elle franchit la grille et s'engagea dans la rue.

Lorsque la grille se referma derrière elle dans un bruit de ferraille, le soulagement lui donna le vertige. Elle était complètement seule. Il ne lui était pas arrivé d'être seule dans un lieu public depuis des semaines. Ce que c'était bon ! Libérateur.

Elle jeta son sac sur son épaule et partit d'un pas assuré.

Elle venait juste de réussir la partie la plus difficile de leur plan.

Le reste n'était qu'une formalité.

*
* *

La station de métro de Westminster était une construction postmoderne de poutres de métal noir apparentes, de sol de béton et de longs escalators. Ce n'était pas le point de départ idéal pour quelqu'un qui avait pris l'habitude d'être surprotégé. Mais le temps d'y arriver, Gray se sentait déjà mieux.

À chaque pas, elle se rappelait un peu plus ce que c'était que d'être une personne ordinaire. De ne pas avoir à s'inquiéter des harceleurs, des obsédés, des photographes et des psychopathes. D'avoir juste seize ans et de se rendre quelque part sans la permission de sa mère.

Elle avait oublié à quel point elle aimait ça.

Au niveau des guichets souterrains, elle repéra presque immédiatement Chloé qui se tenait devant un distributeur de tickets, la tête baissée sur son téléphone. Cette dernière ne vit pas Gray avancer ni tendre le bras pour lui tapoter l'épaule.

— Vous musardez, jeune demoiselle ? demanda-t-elle en prenant une voix grave.

Le visage de Chloé s'illumina.

— Tu as réussi à sortir ! Je commençais à penser que tu n'y arriverais pas.

— M'en parle pas, dit Gray avec un grand sourire. J'ai dû convaincre un flic de me laisser partir. Ça a pris trois plombes.

Chloé lui tendit un ticket.

— Tiens, tu auras besoin de ça.

Gray l'accepta avec reconnaissance.

— Merci. Il faut que je trouve un distributeur. Je n'ai pas de monnaie pour quoi que ce soit.

Elle ne précisa pas que si elle n'avait pas d'argent sur elle, c'était parce que, prisonnière au 10 depuis des semaines, elle n'en avait pas eu l'usage.

— As-tu eu des nouvelles de Jake ? s'enquit Chloé.

— Il m'a contactée une fois, dit Gray. Lui aussi avait des problèmes pour sortir.

Elle lui montra le message que le jeune homme lui avait envoyé plus d'une heure auparavant :

> Ils ne me quittent pas des yeux. Mais ne t'inquiète pas. Je trouverai un moyen de leur fausser compagnie.

— J'espère qu'il va y arriver, dit Chloé en consultant sa montre. Dans tous les cas, nous ferions mieux de nous dépêcher. Sinon, nous allons rater notre train.

Elles s'engagèrent au pas de course dans le long escalator et s'enfoncèrent dans les entrailles obscures de la station de métro. Chloé papota gaiement jusqu'en bas.

Avec ses cheveux tressés, et le foulard qui dissimulait en partie son visage, personne ne prêta attention à Gray. Elle se sentait anonyme, pour la première fois depuis trop longtemps.

Néanmoins, lorsqu'elles montèrent dans la rame, elles s'installèrent au fond, près des portes, et restèrent debout. Chloé se positionna entre son amie et les autres passagers afin qu'elle soit moins exposée. Elles avaient mis au point cette technique plusieurs mois auparavant.

Mais la plupart des gens avaient les yeux rivés sur leur téléphone, leur journal ou leur livre. Personne ne regardait les deux jeunes filles qui se tenaient tout près l'une de l'autre, tête baissée.

Le trajet se déroula sans encombre jusqu'à Paddington. Alors qu'elles s'engageaient sur l'escalator qui menait du métro à la gare de surface, elles furent accueillies par la cacophonie de Londres. L'excitation chassa les doutes de Gray. Elle commençait à croire qu'elles allaient atteindre leur objectif.

Elles avaient donné rendez-vous à Jake à l'intérieur d'un café, près du quai d'où partait le train pour Oxford. Quand elles entrèrent, le jeune homme était nonchalamment accoudé à une table.

— Enfin ! s'exclama-t-il. J'ai cru que vous n'arriveriez jamais.

Elles se précipitèrent vers lui en riant et parlant en même temps, enivrées par le soulagement d'être parvenues jusque-là. Gray ne s'était jamais sentie aussi forte. Aussi indépendante.

Trois tasses étaient posées devant Jake.

— Pitié, dis-moi qu'il y en a une pour moi, s'exclama Chloé en les désignant.

— Oui. J'ai commandé du café pour tout le monde. Je me suis dit que nous allions en avoir besoin.

— Tu es une crème.

Chloé attrapa une tasse et but une longue gorgée.

— Tu as regardé d'où partira le train ? demanda Gray en prenant à son tour une tasse.

— Le numéro du quai n'est pas encore indiqué, répondit-il. Il reste vingt minutes avant le départ.

Vingt minutes, c'était bien trop long. Ils devaient bouger. Vu le temps qui s'était écoulé depuis qu'elle avait quitté le 10, quelqu'un risquait de s'apercevoir qu'elle était partie sans Julia, et que Julia n'avait aucune idée de l'endroit où elle se trouvait. Dès que cela se produirait, la police lancerait les recherches ; et la gare de Paddington grouillait de policiers et de caméras de sécurité.

Une fois dans le train, ils seraient tranquilles. Personne au 10 ne sachant où elle se rendait, personne ne pourrait les arrêter.

— Tu as eu du mal à sortir ? s'enquit Jake.

— C'était… disons… stimulant, répondit-elle. Et toi ?

— Mike pense que j'ai un gros problème de digestion, dit-il avec un sourire malicieux. Ça fait au moins une heure que je suis aux toilettes.

Le téléphone de Chloé sonna. Elle consulta l'écran et grimaça.

— C'est ma mère. Je reviens tout de suite.

De tous les parents, il n'y avait que ceux de Chloé à savoir où leur fille avait projeté de se rendre ce jour-là. D'eux trois, c'était la seule qui n'avait pas à se cacher.

Jake et Gray ne s'inquiétèrent donc pas quand elle sortit son café dans une main, le téléphone pressé contre son oreille dans l'autre.

— Où est ta mère ? s'enquit Jake. Je suppose qu'elle n'est pas chez vous.

— Elle travaille, et mon beau-père est à son club, dit Gray. Je devrais avoir le temps…

Elle laissa sa phrase en suspens. Dehors, Chloé leur faisait de grands gestes paniqués.

— Attends. Il y a un problème.

Ils se précipitèrent pour rejoindre Chloé qui se tenait juste devant la porte, serrant son téléphone. Toute trace de gaieté avait déserté son visage.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Gray.

Chloé lui lança un regard désespéré.

— Quelqu'un au 10 a appelé ma mère. Ils te cherchent.

Gray inspira un grand coup.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle a répondu qu'elle ne savait pas où tu étais. Que j'étais partie pour la journée visiter les universités avec quelqu'un d'autre. Mais… (Elle dévisagea son amie avec une expression atterrée.) Ils ont demandé mon numéro. C'est presque comme s'ils étaient au courant.

À cet instant, son téléphone se remit à sonner. Tous trois le regardèrent, abasourdis. Sa sonnerie était un extrait d'une mélodie pop entraînante, celle sur laquelle elles avaient dansé à la fête d'Aidan.

La musique résonna encore et encore, les notes joyeuses leur écorchant les oreilles.

— Gray, dit Chloé, paniquée. Qu'est-ce que je fais ?

— Ne réponds pas, dit Jake, la mine sombre.

— Je ne peux pas…

Chloé faisait naviguer son regard de Jake à Gray en tenant son portable le plus loin d'elle possible, comme s'il risquait de la mordre.

La voix profonde diffusée par les haut-parleurs annonça l'arrivée du train pour Oxford, ainsi que le numéro du quai.

Enfin, le téléphone cessa de sonner.

Pour recommencer dans la seconde.

— Ils sont déjà à ma recherche, dit Gray à l'intention de Jake en sentant s'envoler son moment de liberté. Ils savent qu'il y a un souci. Ils vont finir par comprendre.

— Tu dois décider ce que tu veux faire. (Il soutint son regard en se concentrant uniquement sur elle.) Veux-tu rentrer et t'arranger avec la sécurité ? Ou veux-tu essayer d'aller à Oxford faire ce que tu avais prévu ? Quelle que soit ta décision, je te suivrai.

Gray hésita. Une petite partie d'elle était effrayée et avait envie de rentrer aussi vite que possible. Elle ne voulait pas être traînée hors du train par la police. Humiliée en public.

Mais elle refusait de fuir. C'était sa seule chance de prouver à tout le monde qu'elle disait la vérité.

Ironiquement, la seule façon de regagner leur confiance était de mentir.

— Je vais à Oxford, dit-elle d'une voix ferme et déterminée.

— Très bien.

Jake prit le téléphone de Chloé et en retira la batterie avant de le lui rendre. Elle regarda l'appareil bouche bée. Puis il réitéra la manœuvre avec le sien.

Gray sortit le sien pour faire la même chose, mais elle hésita.

— Je vais l'allumer, décida-t-elle. Juste assez longtemps pour leur dire que je vais bien.

— Ils pourront le localiser, l'avertit Jake.

— Je sais. Mais il faut qu'ils sachent que je n'ai pas été enlevée. S'ils savent que je vais bien, ils mèneront leurs recherches différemment. Tu comprends ?

Il hocha la tête.

— Vas-y.

Ses deux amis gardèrent les yeux rivés sur elle quand elle alluma son téléphone. La sonnerie retentit aussitôt, telle une alarme. La jeune fille inspira profondément et décrocha.

— Gray. (C'était Ryan. Elle entendit le soulagement dans sa voix grave et posée.) Où es-tu ?

— Je vais bien, Ryan, dit-elle d'une voix calme. Je suis en sécurité. J'ai quelque chose à faire, et après je rentrerai directement à la maison. S'il vous plaît, dites à Julia de ne pas s'inquiéter.

L'annonce du train retentit à nouveau.

— Dans quelle gare es-tu ? demanda aussitôt Ryan. Je ne t'arrêterai pas, Gray. Mais je dois t'accompagner.

C'était la première fois qu'il lui mentait.

— Je suis avec des amis, répondit-elle avec fermeté. Nous allons très bien. Ne me cherchez pas. N'appelez pas la police pour lancer une chasse à l'homme. Protégez ma mère, Ryan. C'est elle qui a besoin de vous.

Elle éteignit machinalement son téléphone et le rangea dans son sac.

D'ordinaire, elle aurait pu s'inquiéter qu'ils s'en servent pour la retrouver, mais ce n'était pas son portable habituel. L'autre, qui était probablement équipé d'un système de localisation, ne fonctionnait plus depuis qu'il était tombé dans l'eau. Celui qu'elle utilisait en ce moment était l'appareil qu'elle avait eu avant l'élection de sa mère. À sa connaissance, hormis ses amis proches, personne ne savait qu'elle l'avait.

Elle mit son sac sur son épaule et reporta son attention sur ses compagnons d'escapade.

— Allons-y.

40.

Julia était en train de monter en voiture quand son téléphone sonna. Le nom sur l'écran lui indiqua qu'il s'agissait de Ryan.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Tu ne vas pas aimer ça, dit-il. Luciole est dans la nature.

Il fallut quelques secondes à Julia pour convaincre son cerveau d'accepter ce qu'elle venait d'entendre.

— C'est une blague !?

— Elle a dit au policier en faction qu'elle allait prendre un café avec une amie et que tu serais avec elles. (Il inspira.) J'ai réussi à la joindre au téléphone il y a quelques minutes, elle était dans une gare.

Julia ferma les yeux. *Oh, Gray, qu'as-tu fait ?*

Elle essaya de se mettre à la place de la jeune fille. Où pouvait-elle se rendre avec Chloé ? Qu'y avait-il d'important au point qu'elle prenne le risque de tout perdre ? La réponse était évidente.

— Elle est en route pour Oxford, dit-elle sans l'ombre d'un doute. Cette petite idiote a décidé d'aller là-bas pour tenter de sauver sa mère.

Elle se redressa, mit le contact et claqua la portière. Elle devait absolument l'arrêter avant qu'elle se fasse tuer.

— Tu es encore à Londres ? lui demanda Ryan.

— Oui, pourquoi ?

— Passe me prendre, dit-il. Je serai devant le 10.

Julia démarra en trombe.

— J'arrive.

41.

Il faisait plus froid à Oxford qu'à Londres et Gray resserra son écharpe autour de son cou en suivant Jake et Chloé dans la ville glaciale.

— Il est quinze heures trente. À quelle heure ça commence ce soir ? s'enquit Jake tandis qu'ils remontaient la longue file de taxis.

— Dix-huit heures, répondit Gray.

— Ça nous laisse plein de temps, dit Chloé d'une voix presque joyeuse, la démarche bondissante.

Une heure dans le train lui avait redonné la pêche.

— Est-ce que quelqu'un sait où nous allons ? demanda-t-elle.

— Au musée Ashmolean, dit Gray. Ce n'est pas très loin de la gare. Enfin, il me semble. Je suis juste un peu désorientée.

Elle avait regardé comment s'y rendre la veille, mais maintenant qu'elle était sur place, son sens de l'orientation était perturbé. Oxford était réputée pour ses bâtiments de pierre, ses clochers et ses églises médiévales, mais autour de la gare, cela ressemblait plus au sud de Londres, avec ses constructions modernes et sa circulation.

Ils s'arrêtèrent à l'angle d'une rue. Chloé et Jake sortirent leurs téléphones, remirent leurs batteries et les allumèrent.

Pendant que Chloé cherchait le musée, Jake écoutait les messages rageurs de Mike. La voix de l'assistant de son père était si forte que Gray l'entendait par-dessus le bruit des voitures.

Au bout d'un moment, il tapota l'écran et la voix s'interrompit.

— Ah, là, là, Mike, dit-il. Il faut surveiller ce langage.

— Il t'a menacé ? demanda Gray.

— Évidemment. (Jake tordit les lèvres en un semblant de sourire.) Mais ils ont fait une erreur critique en me retirant du lycée. Ils ne peuvent plus rien me faire, maintenant. Ils n'ont plus de moyen de pression. Qu'ils ne menacent autant qu'ils veulent, ça me passe au-dessus de la tête.

Chloé, qui avait trouvé le musée sur un plan, interrompit leur conversation :

— Par là, dit-elle en désignant les hauts clochers au loin.

Les trottoirs étaient bondés d'étudiants, de touristes et d'habitants de la ville. Tout le monde semblait atrocement pressé, et tout en suivant les indications données par le téléphone, ils devaient en permanence s'écarter du chemin de mères qui poussaient leur landau tels des béliers.

Gray gardait la tête baissée, coiffée d'un bonnet de laine pour dissimuler ses cheveux, mais il aurait été impossible de la repérer dans cette foule, et personne ne la remarqua.

Elle se demanda ce que Ryan et Julia étaient en train de faire. S'ils avaient deviné où elle était partie, et pourquoi.

Après quelques minutes, ils quittèrent la rue principale pour s'engager dans une autre plus étroite.

Soudain, ce fut comme s'ils avaient changé de ville. De hauts murs entouraient les fameuses universités, dont certaines avaient de majestueuses grilles et de lourdes portes anciennes noircies par le temps. À travers les grilles ouvertes, Gray aperçut des espaces verdoyants et des édifices de pierre sculptée, grouillant de statues. Tous ressemblaient à des châteaux ou à des cathédrales.

— C'est là, dit Jake en désignant un imposant bâtiment de pierres grises de l'autre côté de la rue. Le musée.

Derrière une solide grille métallique s'étendait une grande cour. D'immenses colonnes ioniques soutenaient un porche de pierre évoquant un temple grec, auquel on accédait par une volée de marches.

Gray comprit aussitôt pourquoi sa mère s'y sentait en sécurité. L'endroit semblait extrêmement facile à protéger. Il avait tout d'une forteresse.

Des camions de traiteur et de livraison étaient garés le long du trottoir, tandis que deux agents de police se tenaient à proximité et surveillaient les allées et venues. Il n'y avait aucun signe de Julia ou Ryan, ni de quiconque que Gray aurait déjà croisé au 10.

Les flics reportèrent leur attention sur eux et Gray recula hors de vue avant qu'ils aient eu le temps de l'examiner.

— Nous sommes trop voyants, plantés là, dit Chloé en la prenant par le bras.

Jake consulta sa montre.

— Il n'y a rien que nous puissions faire pour l'instant. Nous avons encore deux heures à patienter, dit-il. Et je suis affamé. Allons manger un morceau.

*
* *

Un peu plus tard, Gray se trouvait dans les toilettes des femmes de la gare en train de se débattre avec sa robe en soie. Sa peau était moite et froide, ce qui faisait adhérer le tissu vaporeux.

À travers les murs, elle entendait le brouhaha de la gare. Le grondement sourd des trains qui arrivaient et partaient. Les voix des gens qui passaient devant la porte.

Alors qu'elle essayait de tirer sur le fragile vêtement sans le déchirer, l'appréhension faisait battre son cœur. Soit elle avait raison et ce soir quelqu'un allait tenter de tuer sa mère, soit elle avait tort et elle avait déclenché une chasse à l'homme sans motif valable.

En réalité, quand elle y réfléchissait, les deux possibilités pouvaient avoir de fâcheuses conséquences.

— Comment ça va là-dedans ? demanda Chloé de l'autre côté de la porte.

Gray se racla la gorge et termina d'ajuster sa robe.

— J'ai presque fini.

Sautillant sur place, elle ôta ses bottines et ses chaussettes en essayant de ne pas toucher le sol glacé, puis enfila tant bien que mal les chaussures pointues à talons aiguilles de sa mère.

Elle déverrouilla ensuite la porte et tituba hors de la cabine sa sacoche à la main.

— Je ne peux pas marcher avec ça, ce sont des instruments de torture.

Chloé la considéra sans chercher à cacher son admiration.

— On s'en moque. Elles sont magnifiques !

Sans cesser de grogner, Gray avança d'un pas incertain jusqu'au lavabo et s'examina dans le miroir trouble.

Avec sa jupe ample, la robe d'un bleu argenté donnait l'illusion qu'elle avait une taille de guêpe. Elle n'était pas mal, mais son visage luisait de transpiration et ses cheveux partaient dans tous les sens.

Quelqu'un frappa à la porte.

— C'est occupé ! cria Chloé.

Une voix de l'autre côté se plaignit, mais aucune des deux jeunes filles ne lui prêta attention.

— Tu es superbe, insista Chloé en se tournant à nouveau vers son amie. Laisse-moi m'occuper de tes cheveux. (Elle fouilla dans son sac et en sortit une brosse.) Tu devrais les garder détachés.

Gray la regarda défaire la tresse d'une main experte.

— J'aurais aimé que tu puisses venir avec nous. Tu es sûre que ça ne te dérange pas d'attendre dehors ?

Comme il n'y avait que deux billets, ils s'étaient mis d'accord pour que Chloé reste à l'extérieur afin de faire le guet, tandis que Jake et Gray seraient à l'intérieur.

Chloé secoua la tête.

— Ne dis pas de bêtise. Jake te sera plus utile dedans. Il sait qui est qui. Faire le guet me convient très bien.

En la regardant s'affairer, sa lèvre inférieure coincée entre ses dents, Gray sentit son cœur fondre. Chloé était un véritable roc. Elle avait été à ses côtés pendant tout ce qu'elle avait traversé. Elle lui avait remonté le moral quand elle était au plus bas. Avait refusé que leur amitié soit menacée par les changements qui avaient bouleversé la vie de Gray. Et elle était restée lorsque les choses avaient pris une tournure inquiétante.

Évitant la brosse, Gray se retourna pour lui faire face.

— Tu es la meilleure amie dont on puisse rêver, tu sais ça ? Merci mille fois d'être là.

— Je fais seulement ce que n'importe quelle amie ferait, protesta Chloé en rougissant. Maintenant, arrête de gigoter pendant que je te transforme en beauté fatale. Après tout, tu es la fille de la Première ministre, merde !

Lorsqu'elles sortirent des toilettes, quelques minutes plus tard, Jake attendait à côté de l'entrée de la gare. Il ne les remarqua pas immédiatement.

— Waouh, dit Chloé en donnant un coup de coude à Gray. Regarde-moi ça.

Le smoking seyait parfaitement au grand corps anguleux de Jake et le faisait paraître plus âgé. Et très séduisant.

— Tu ressembles à James Bond, dit Chloé lorsqu'elles arrivèrent à sa hauteur.

— Tu trouves ? demanda-t-il en tirant sur les revers de sa veste. J'ai plutôt l'impression d'avoir l'air d'un vieux machin.

Il détailla Gray avec un intérêt qui fit monter le rouge aux joues de la jeune fille.

— Tu es superbe.

Chloé l'avait coiffée jusqu'à ce que ses cheveux cessent de friser, et avait arrangé son maquillage. Ne voulant pas qu'il remarque son émoi, elle se détourna et son regard croisa aussitôt celui d'une passante curieuse. L'homme derrière elle était également en train de les observer.

La robe attirait l'attention. Elle allait être reconnue. Sans plus attendre, elle enroula l'écharpe autour de son cou et de la partie inférieure de son visage, puis elle referma son manteau.

— Nous ferions mieux d'y aller, dit-elle aux autres.

Dans l'obscurité, Oxford paraissait totalement différent. Alors qu'ils retournaient au musée, ils se perdirent deux fois et durent revenir sur leur pas. La rangée de statues aux yeux vides entourée d'une haute grille de métal qu'ils avaient pris comme point de repère plus tôt dans la journée semblait désormais sinistre.

Lorsqu'ils tournèrent dans la rue tranquille, Gray frissonna malgré son épais manteau. Elle était impatiente que tout soit terminé. Son ventre était complètement noué.

Jake devait lui aussi se sentir nerveux, car il avait la tête basse et les épaules voûtées. Il avait fourré sa veste dans son sac et ne portait que son smoking.

— Tu n'as pas froid ? s'enquit la jeune fille.

Il secoua la tête.

— Je viens du nord, le froid ne me dérange pas.

Mais ses mains étaient profondément enfoncées dans ses poches.

Lorsqu'ils tournèrent à l'angle de la rue suivante, le musée apparut devant eux.

L'endroit avait été transformé. Des lumières éblouissantes illuminaient le porche central, tandis que les ailes de chaque côté étaient mises en valeur par des éclairages d'un bleu profond. Une file de véhicules de luxe avançait au pas devant l'entrée, s'arrêtant brièvement pour décharger des femmes vêtues de robes élégantes et des hommes en smoking avant de repartir. Un véritable décor de bal de conte de fées.

— Il n'y a que deux policiers, dit Jake en indiquant la porte d'un signe de tête.

Gray balaya la foule du regard à la recherche de visages familiers.

— Aucune trace de mes gardes du corps.

Ils marquèrent une pause au coin et la jeune fille se tourna vers ses deux amis.

— Nous y sommes, dit-elle. C'est votre dernière chance de rentrer chez vous. Si vous le faites, je ne vous en voudrai pas. Promis.

Jake n'hésita pas une seconde.

— Arrête de dire des âneries. Nous devons le faire.

Chloé, coiffée d'un bonnet à pompon rose, les joues rougies par le froid, hocha énergiquement la tête.

— Jake a raison. Nous devons le faire.

— Où vas-tu attendre ? lui demanda Gray.

Chloé désigna un petit rassemblement de photographes.

— Je vais me cacher parmi eux. De là, je devrais être en mesure de tout voir.

Ils prirent quelques secondes pour remettre leurs batteries sur leurs téléphones. À présent, il ne servait plus à rien de s'inquiéter d'être retrouvés. Par ailleurs, Gray voulait l'être, car cela signifierait davantage d'agents de police et de sécurité au gala.

— Bon, souffla Gray en se tournant vers Jake. Il est temps d'y aller.

Prenant les mains glacées de Gray dans les siennes, Chloé les serra affectueusement.

— Bonne chance. Et fais attention à toi.

Jake et Gray avancèrent jusqu'au passage piéton. Alors qu'ils attendaient que le feu passe au rouge, il demanda :

— Tu es prête ?

Elle confirma d'un signe de tête. Malgré la peur, elle était soulagée d'être enfin là. Elle allait être fixée.

Le feu changea de couleur.

Côte à côte, tel un couple ordinaire en route pour une fête, ils se joignirent à la foule qui se dirigeait vers le musée. Consciente de la présence des paparazzi, Gray remonta son écharpe afin de dissimuler en partie son visage et tourna la tête pour ne pas être face aux objectifs.

Alors qu'ils approchaient de la porte principale, ils se retrouvèrent derrière un homme aux cheveux blancs en smoking et une femme vêtue d'un manteau de vison.

À travers ses cils, Gray observa les deux agents de police en poste à la porte. Ils n'étaient pas armés, mais ils étaient clairement sur le qui-vive et examinaient toutes les personnes qui entraient.

L'inquiétude noua le ventre de la jeune fille qui baissa les yeux. La police devait désormais être en train de la chercher. Plus elle se rapprochait, plus elle avait l'impression que sa cage thoracique compressait ses poumons.

Elle devait se forcer à marcher d'un pas assuré malgré les talons auxquels elle n'était pas habituée. Les épaules hautes et tendues, elle passa devant les deux policiers. Elle sentit leur regard sur elle.

À chaque pas, elle s'attendait à ce que quelqu'un lui saisisse le bras, crie son nom, ou l'attire à l'écart.

Mais personne ne les arrêta.

Quand ils se furent suffisamment éloignés, elle poussa un soupir de soulagement audible et ralentit l'allure.

Il lui fallut lutter contre l'envie de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifer qu'ils n'étaient pas suivis.

Jake se pencha vers elle et dit à voix basse :

— Il n'y a pas assez de flics, ici.

Il avait raison. Alors qu'ils montaient les marches du grand porche, ils ne virent que des invités, personne ne semblait être là en mission. Les deux agents à l'entrée représentaient à eux seuls la sécurité.

Tout le monde portait d'épais manteaux et des écharpes, de quoi facilement dissimuler une arme.

Elle s'était trompée plus tôt quand elle avait trouvé l'édifice rassurant. C'était l'endroit parfait pour assassiner une célébrité.

Le hall d'entrée du musée était bondé. Tandis que les gens se rassemblaient au chaud, les murs de marbre et le haut plafond faisaient résonner leurs voix. De la musique classique flottait dans l'air.

Alors qu'ils approchaient de la réception, une femme aux cheveux bruns d'une quarantaine d'années, vêtue d'un élégant tailleur, releva la tête.

— Bonsoir. Que puis-je pour vous ?

— Bonsoir. Il devrait y avoir deux billets mis de côté pour moi, répondit Gray.

La femme tendit la main vers une boîte séparée par des intercalaires alphabétiques. Distraite, elle avait à peine jeté un coup d'œil à Gray.

— Votre nom, je vous prie.

— Gray Langtry.

L'hôtesse tressaillit de façon visible.

— Bien sûr.

Sa froideur fondit comme neige au soleil et elle adressa à la jeune fille un sourire radieux.

— Mademoiselle Langtry. J'ai vos billets juste là. Nous sommes si heureux que vous ayez pu vous joindre à nous ce soir. Votre mère est un réel soutien.

Elle sortit une enveloppe d'un tiroir, en tira deux billets cartonnés et les lui tendit. Gray referma la main dessus.

— J'espère que vous passerez un agréable moment.

La femme marqua une pause et ajouta :

— Votre mère n'est pas encore arrivée. Quand elle sera là, souhaitez-vous que je la prévienne de votre présence ?

Se forçant à afficher un sourire aimable, Gray répondit.

— Ne lui dites rien, s'il vous plaît. Je suis venue lui faire une surprise.

La femme lui adressa un sourire complice.

— Dans ce cas, je ne dirai rien. Passez une bonne soirée.

— Merci.

Alors qu'ils s'éloignaient, leur billet en main, Jake lui lança un regard admiratif.

— Tu as le flegme d'une véritable criminelle.

— Merci… enfin je crois.

Elle lui sourit en retirant son écharpe. Elle n'avait désormais plus de raison de se cacher.

Ils laissèrent leurs manteaux et leurs sacs au vestiaire et montrèrent leur billet à une jeune femme à l'entrée du musée, qui leur fit signe de passer.

Gray était si nerveuse qu'elle avait le cœur au bord des lèvres. Mais elle se força à afficher une expression sereine tandis qu'ils suivaient la musique le long d'une galerie bordée de statues de marbre jusqu'à une rambarde en verre surplombant une salle où étaient exposées des sculptures. Ils s'arrêtèrent pour regarder en bas. L'endroit était déjà bondé.

Des serveurs vêtus de noir circulaient avec aisance entre les statues et autres œuvres d'art anciennes, en transportant des plateaux chargés de flûtes de champagne étincelantes. Dans un coin, un quatuor à cordes jouait une mélodie qui semblait danser dans l'air.

Une estrade avait été montée pour accueillir les discours à venir.

Gray vit que Jake affichait un air renfrogné.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en suivant son regard vers la foule en contrebas.

— Ashford.

Sans lever la main, il désigna discrètement deux hommes en train de discuter.

Grâce à son épaisse chevelure striée de gris, elle reconnut immédiatement le plus âgé comme étant le vice-Premier ministre. Il avait l'air contrarié, et semblait être en train de se quereller avec son interlocuteur.

— Qui est cet homme avec lui ? demanda-t-elle.

L'individu était plus jeune qu'Ashford, la quarantaine peut-être. Aussi sec que le politicien, il avait cependant quelque chose de plus raffiné. Par ailleurs, il ne paraissait pas craindre Ashford, mais plutôt le mépriser.

— Je le connais. Il est toujours fourré au Parlement. Mon père le déteste. (Jake réfléchit quelques secondes.) Je crois qu'il s'appelle

Nathaniel St John, ou un nom dans ce genre. C'est un homme d'affaires, pas un politicien. (Il se tourna vers elle.) Mon père ne sera pas là, mais il y a à coup sûr des gens qui le connaissent. S'ils me voient avec toi, ça pourrait compliquer la situation. Je pense qu'on ferait mieux de se séparer.

L'idée n'avait rien de plaisant, mais Gray ne pouvait en réfuter le bien-fondé. Il y avait sûrement aussi des amis de sa mère, et si elle se promenait avec Jake, elle risquait d'attirer leur attention.

— D'accord, dit-elle. Mais sois prudent.

— Ne t'inquiète pas pour moi. C'est toi qui dois te montrer prudente. (Il jeta un nouveau coup d'œil par-dessus la rambarde.) C'est trop peuplé. Un fou n'aurait aucun mal à arriver jusqu'à toi.

— Ça ira. Il nous suffira de rester dans le champ de vision l'un de l'autre, dit-elle. Mais surveille ma mère.

Derrière eux, des voix et des rires se rapprochaient d'eux. Il était temps d'y aller.

— Pars devant, lui dit Jake. Je te suis.

Gray gagna le haut de l'escalier et s'arrêta pour observer la foule en contrebas.

Le moment était venu de faire ce pour quoi elle était là. Prouver qu'elle n'avait pas menti. Sauver sa mère. Et se sauver elle-même.

Terminées les excuses.

Elle descendit les marches pour se mêler au reste des invités.

42.

Le véhicule du gouvernement s'arrêta dans un crissement de pneus dans la rue animée devant le musée Ashmolean, juste derrière deux voitures de police qui venaient tout juste d'arriver.

Ryan et Julia en sortirent et rejoignirent en courant les quatre agents qui s'étaient rassemblés derrière les imposantes grilles de métal.

Leur souffle les précédait, formant des nuages de vapeur blancs.

— La vache, il fait un froid de canard, commenta Ryan.

Julia ne répondit pas. Elle n'avait pas prononcé un mot depuis un moment. Ils s'étaient retrouvés coincés dans deux énormes bouchons, ce qui les avait retardés de plus d'une heure. Et s'ils avaient loupé Gray ?

Ils avaient contacté la police d'Oxford, leur demandant de rechercher discrètement la fille de la Première ministre. Mais Julia savait qu'ils ne la trouveraient pas. Gray était trop intelligente. Par ailleurs, il s'agissait d'un gros événement où il était facile de se fondre dans la foule.

Jusque-là, Raj avait réussi à contenir la situation. Seuls les services de sécurité de la Première ministre et la police d'Oxford étaient au courant de sa disparition.

En tout cas, pour le moment. Ils espéraient seulement que la personne qui voulait sa mort la croyait toujours en sécurité chez elle.

Julia était encore en colère contre Gray pour l'avoir trahie de la sorte. Mais une partie d'elle admirait le cran de la jeune fille. Ce qu'elle avait

entrepris était certes dangereux, mais c'était aussi extrêmement courageux.

Quand ils furent au niveau des policiers en faction près de la grille, Ryan et elle montrèrent leur badge.

— Nous ne l'avons pas vue, décréta une femme sur un ton sec. Et si vous continuez à obstruer mon champ de vision, je ne la verrai pas si elle arrive maintenant.

— Nous devons entrer, dit Ryan en désignant l'édifice derrière eux. Il faut que nous soyons à l'intérieur quand la Première ministre fera son apparition.

L'officier responsable du groupe secoua la tête.

— Nos ordres sont clairs, seules les personnes sur la liste fournie par le gouvernement sont autorisées à entrer. Et vous n'y figurez pas.

À l'époque où elle travaillait pour l'armée, Julia avait appris à garder son calme face à la bêtise de la bureaucratie. Compétence qui lui servait encore à ce jour.

— Si nous obtenons la permission de l'équipe de la Première ministre, vous nous laisserez passer ? s'enquit-elle.

L'officier lui lança un regard exaspéré.

— Si la Première ministre vous ajoute à sa liste, vous pourrez entrer. En attendant, vous restez dans le froid avec nous.

Julia et Ryan s'écartèrent.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Ryan.

Julia composa le numéro de Raj.

— Appeler à l'aide, répondit-elle.

Raj répondit avec le ton crispé qu'elle avait appris à associer aux mauvaises nouvelles.

— Nous y sommes. La flicaille locale refuse de nous laisser entrer pour chercher Gray, expliqua-t-elle. Pouvez-vous arranger ça ?

— Donne-moi dix minutes, dit-il.

Puis il raccrocha.

Ryan lui adressa un regard interrogateur.

— Il est sur le coup. (Elle se retourna pour scruter la foule qui faisait la queue.) Assurons-nous d'abord qu'elle n'est pas là.

Elle balaya la cour du regard. De là où elle se tenait, elle constata le manque flagrant de forces de sécurité. Il n'y avait que quatre policiers et quelques agents du musée pour plusieurs centaines d'invités.

Si le tueur avait pour mission d'assassiner indifféremment la mère ou la fille, Gray pourrait être morte avant même l'arrivée de Jessica Langtry.

Ce que Gray n'avait pas compris, c'était qu'elles feraient aussi bien l'affaire l'une que l'autre. Sa mère serait incapable de rester en poste si Gray se faisait tuer. Et, dans les deux cas, Ashford obtiendrait ce qu'il voulait.

Mais comment expliquer ça à une fille de seize ans ?

Avec des mots, murmura une voix dans sa tête. *En la traitant comme une adulte.*

Sauf qu'il était trop tard pour ça. Tous les adultes avaient décidé de protéger Gray en lui mentant. Et maintenant, à cause de ça, elle risquait de mourir.

— Je dois entrer, Ryan.

Bouillonnant d'impatience, elle croisa le regard de son partenaire. Ce dernier avait les yeux rivés sur le flot de personnes qui pénétraient dans le musée en robes de soirée et costumes sur mesure.

— Tu vas entrer, dit-il d'une voix pleine d'assurance.

Mais arriverait-elle à temps pour la sauver ?

43.

Gray descendit le grand escalier menant à la galerie la tête haute. Comme si elle était parfaitement à sa place ici. Comme si elle était attendue.

Mais à chaque marche, elle balayait la foule du regard à la recherche du moindre signe de danger.

Tout avait l'air normal. La musique était plus forte en bas, amplifiée par le vaste espace et le sol en pierre.

John Ashford était toujours dans le coin, en train de parler avec l'homme, Nathaniel machin-chose. Leur querelle semblait s'être envenimée. Gray ralentit pour observer la scène. L'homme d'affaires était penché en avant, le visage rouge, il disait à Ashford quelque chose que ce dernier parut ne pas apprécier. Ashford le congédia d'un geste de la main. L'autre fit brusquement volte-face et s'éloigna d'un pas rageur.

Quand il fut parti, Ashford demeura un moment perdu dans ses pensées.

Puis il leva la tête. Et croisa le regard de Gray. Même à l'autre bout de la pièce, elle vit qu'il l'avait reconnue.

Le cœur battant, la jeune fille détourna la tête et s'empressa de se fondre dans la foule.

Quelques minutes plus tard, elle prit le risque de jeter un coup d'œil dans sa direction. Le vice-Premier ministre avait disparu.

— Champagne ? demanda un serveur en s'arrêtant devant elle, avec un plateau de flûtes dorées.

Comme tous ses collègues, il portait un uniforme noir et chic. Ses cheveux blonds étaient coupés court et son visage ovale, plutôt séduisant, affichait une expression respectueuse.

Par automatisme, elle s'apprêtait à refuser. Mais prenant conscience que tout le monde tenait un verre à la main, elle se ravisa. Le champagne l'aiderait à passer inaperçue.

— Merci, dit-elle en prenant une flûte.

Avec un hochement de tête poli, le serveur repartit, mais pas avant que Gray décèle dans ses yeux une lueur de reconnaissance. Il savait qui elle était.

D'un autre côté, désormais, cela n'avait plus d'importance. La femme à l'accueil savait qu'elle était là, et d'autres personnes étaient susceptibles de l'identifier. Cela ne poserait pas de problème tant qu'elle s'en tiendrait à son histoire. Elle était là pour faire une surprise à sa mère. Tout simplement.

Il était maintenant presque dix-neuf heures et la salle était encore plus bondée. Lorsqu'elle se retourna pour chercher Jake, il lui fallut un moment pour le trouver.

Elle le repéra debout près d'une statue de femme sur un haut piédestal. Comme elle, il tenait à la main une flûte de champagne et scrutait les gens autour de lui en affichant un air décontracté.

— C'est épouvantable, dit une femme dans la foule. À cause de la présence de la Première ministre et de cette chanteuse dont tout le monde parle, la moitié du pays a voulu assister à ce gala. Et maintenant, l'endroit est plein à craquer.

C'est alors que Gray fut bousculée par une femme vêtue d'une robe de soie vert foncé. Elle dut lever son verre pour éviter de renverser le champagne qu'elle n'avait pas touché.

— Oh, je suis vraiment désolée, dit la femme. C'est infernal, vous ne trouvez pas ? Je ne peux pas faire un pas sans heurter quelqu'un.

Elle croisa alors le regard de Gray et écarquilla les yeux de surprise. Son visage s'illumina.

— Oh mon Dieu. Ne seriez-vous pas Gray Langtry ?

— Oui, répondit la jeune fille avec un sourire poli. C'est moi.

— J'adore votre mère, lui dit la femme en faisant signe à un ami de les rejoindre. Elle est si inspirante. (Elle regarda dans la pièce à la recherche de la mère de Gray.) Est-elle déjà arrivée ? Je rêve de lui parler.

— Elle sera là d'une minute à l'autre, lui assura Gray.

— Et vous êtes venue la soutenir.

La femme la dévisageait avec admiration, comme si venir à une fête était un exploit.

— Évidemment, dit Gray. J'adore écouter ses discours.

— C'est fantastique. (Le visage de la femme s'assombrit.) Je regrette de ne rien avoir à vous faire signer. Je vous aurais demandé un autographe pour ma fille.

Avant que Gray ait eu le temps de réfléchir quoi répondre à ça, sa pochette se mit à vibrer.

— Peut-être plus tard, dit-elle en sortant son téléphone. Excusez-moi. Un appel.

— Si c'est votre mère, dites-lui que je l'adore, lui lança la femme avec un sourire béat.

Gray regarda l'écran de son téléphone. C'était Chloé.

— Que se passe-t-il ?

— Pour info, répondit son amie, haletante. Ta mère est en train de sortir de sa voiture.

Le moment était venu.

— Merci, dit-elle en se dirigeant vers le pied de l'escalier où se tenait Jake. Ça va toi, là-bas ?

— Très bien, lui affirma Chloé. C'est comment à l'intérieur ?

— Bondé. Beaucoup de champagne. (Croisant le regard de Jake, elle lui fit signe de la rejoindre.) Je ferais mieux d'y aller.

— Fais attention à toi, la supplia Chloé. Appelle-moi si besoin. Et, au fait, tes gardes du corps sont là.

Gray retint son souffle.

— Tous les deux ? Ils sont à l'intérieur ?

— Oui, tous les deux. Pour l'instant, ils sont à la grille en train de parler avec les policiers.

Gray était en train de ranger son téléphone quand Jake arriva à sa hauteur.

— Quoi de neuf ?

— Ma mère est là, lui dit-elle. Et mes gardes du corps aussi. Ils me cherchent dehors.

— Ce sont de bonnes nouvelles, non ? (Il scruta son visage.) Tu voulais qu'ils viennent.

— Il ne faut pas qu'ils me voient, dit-elle. Sinon, ils risquent de me ramener chez moi. J'ai besoin que tout le monde soit là.

— Dans cette foule, ils seraient chanceux de te mettre la main dessus, dit-il en montrant la salle. Il te suffit de te faire discrète.

Une voix résonna derrière eux.

— Désirez-vous un amuse-bouche ?

Ils se retournèrent et se retrouvèrent face à un serveur portant un plateau où étaient disposées des mini-brochettes composées de tomates cerises et de crevettes.

C'était le même serveur qui lui avait proposé la coupe de champagne.

— Non, merci, lui répondit-elle.

Il pivota lentement et présenta son plateau à un jeune couple.

— Nous ferions mieux de nous séparer à nouveau, chuchota-t-elle à Jake. Je pense que ce serveur m'a reconnue.

— Ce n'est pas le serveur qui m'inquiète, répliqua-t-il. Je crois qu'Ashford t'a vue.

— Oui. J'ai remarqué.

À ce moment-là, un murmure parcourut la foule. Gray releva la tête et vit sa mère en haut des marches dans une robe argentée. Ses cheveux

châtains éclaircis étaient rassemblés en un chignon lâche à la base de son cou.

Les gens l'accueillirent avec un tonnerre d'applaudissements. Sa mère sourit, le visage rayonnant.

C'est exactement le genre de chose qu'elle aime, songea Gray. *L'adoration de la foule, qui plus est pour une bonne cause.*

— J'y vais, chuchota Jake.

Elle hocha la tête et le regarda s'éloigner en se frayant un passage parmi les invités distraits, puis il disparut de l'autre côté de l'escalier.

Tandis que sa mère descendait les marches, Gray se faufila dans la cohue, en essayant de se rendre invisible.

Juste derrière l'épaule droite de sa mère, elle vit Anna, l'attachée de presse, en robe noire et talons hauts, la main, comme toujours, serrée sur son téléphone. Elle ne reconnut pas l'homme brun qui se tenait à sa gauche mais, vu sa carrure et la façon dont il scrutait la foule, ce devait être le garde du corps qui lui avait été affecté pour la soirée.

Elle tendit le cou pour regarder derrière eux et ne vit ni Julia ni Ryan. Ils devaient encore être dehors.

Gray aurait préféré qu'ils soient à l'intérieur.

Le principal problème, désormais, était la salle. Elle était si comble, que Gray ne voyait pas comment protéger sa mère d'une attaque. Elle allait devoir rester près d'elle sans se faire remarquer.

Lorsque Mme la Première ministre arriva en bas de l'escalier, la foule s'écarta pour la laisser passer, et les gens se retrouvèrent plus compressés que jamais. Gray se tortilla entre les robes de soie et les smokings sombres. Par-dessus les épaules des gens, elle aperçut sa mère qui traversait la pièce en s'arrêtant pour serrer des mains et discuter avec des partisans et des connaissances.

Son garde du corps scrutait en permanence les personnes qui l'entouraient, mais Gray ne voyait pas comment il pourrait la protéger dans un endroit aussi surpeuplé. Avec une telle marée humaine, il était tout bonnement impossible d'assurer sa sécurité de façon efficace.

La jeune fille s'était placée derrière une sculpture de torse sans tête, bien cachée par la masse des invités, quand elle repéra le serveur blond qui l'avait reconnue plus tôt dans la soirée.

Cette fois, il n'avait pas de plateau et se tenait à la lisière de la cohue, penché en avant sur la pointe des pieds, comme s'il se préparait à courir. Mais ce fut son visage qui attira l'attention de Gray. Ses yeux étaient rivés sur Jessica Langtry. Il semblait captivé.

Une de ses mains pendait sur le côté, et l'autre était cachée dans la poche frontale du petit tablier noir de son uniforme.

Tout le monde étant focalisé sur sa mère, seule Gray le vit commencer à fendre la foule en se dirigeant tout droit sur la Première ministre. Que faisait-il ? Ses collègues avaient rejoint les cuisines. Il était le seul encore présent dans la salle.

Le cœur de la jeune fille s'emballa.

Et si c'était lui. Elle se retourna et se hissa sur la pointe des pieds pour tenter de trouver Jake, mais elle ne vit qu'une mer de visages inconnus.

Le serveur était déjà en train de disparaître dans la cohue. Gray n'avait plus qu'une chose à faire. Elle se lança à sa poursuite.

— Excusez-moi… Pardon… excusez-moi, répéta-t-elle en se frayant un passage au milieu des invités tout en essayant de ne pas perdre l'homme de vue.

Son talon s'enfonça dans quelque chose de mou.

La femme à côté d'elle grimaça.

— Aïe. Vous ne pouvez pas faire attention ?

— Désolée, lança Gray par-dessus son épaule en luttant pour continuer à avancer.

Mais elle ne voyait plus le serveur. Elle l'avait perdu.

Paniquée, elle bouscula les dernières personnes et jaillit de la foule, le souffle court, sur le côté de la galerie.

Pas la moindre trace du serveur.

Alors qu'elle reculait d'un pas dans l'espoir d'avoir une meilleure vue de la salle, une main la saisit par-derrière, et une lame froide fit pression

sur sa nuque.

— Ne crie pas, lui chuchota une voix à l'oreille, ou je n'hésiterai pas à m'en servir.

44.

Malgré la lame qui menaçait de lui entailler la peau, Gray se tortilla et réussit à tourner suffisamment la tête pour apercevoir les cheveux courts et blonds du serveur ainsi que sa chemise noire.

Le bras qui lui entourait le torse était aussi dur que de l'acier, et le couteau fermement appuyé contre sa nuque. Sans plus bouger, elle regarda désespérément autour d'elle.

Ils se trouvaient derrière la foule. Tout le monde avait les yeux rivés de l'autre côté, là où sa mère était en train de monter sur l'estrade.

Personne ne regardait vers le fond de la salle.

Le cœur de Gray battait si fort contre sa cage thoracique que ça en était douloureux.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle.

— Tais-toi et ne bouge pas, lui siffla-t-il à l'oreille.

Un frisson de dégoût la parcourut en sentant la chaleur du souffle de son agresseur sur sa peau.

Instinctivement, elle voulut tourner la tête pour essayer de voir son expression, mais il contra son mouvement avec une telle violence que les pieds de Gray quittèrent le sol. Elle poussa un cri de surprise qui se perdit dans le brouhaha de la foule.

— Ne me regarde pas, cracha-t-il. Et si tu cries encore je t'achève illico.

La jeune fille se mit à trembler.

— Qui êtes-vous ?

Sa réponse lui donna envie de vomir.

— Je suis ton pire cauchemar, ma chérie.

Gray était incapable de bouger. Incapable de penser. Elle était bien trop consciente de la douleur cuisante sur sa nuque.

Il entreprit de la tirer en arrière en la soulevant à moitié du sol, comme si elle ne pesait rien. L'un de ses escarpins glissa de son pied sans qu'elle puisse l'empêcher, et sa pochette lui échappa des mains.

Quelque part derrière elle, elle entendit le cliquetis d'une porte en train d'être ouverte.

Désespérée, elle balaya du regard les rangées de personnes qui se tenaient à peine à quelques mètres d'elle, mais elles lui tournaient toutes le dos. Sa mère était sur le point de commencer son discours. Elle perdit sa seconde chaussure juste avant que son agresseur lui fasse franchir la porte pour l'entraîner dans un couloir sombre. Le sol froid et rugueux sous ses pieds ressemblait à du béton.

— Où m'emmenez-vous ?

— Arrête de poser des questions, dit-il en la secouant brutalement.

Il marchait toujours à reculons dans la pénombre. Gray laissa traîner une de ses mains et effleura le mur. Elle constata qu'il était lui aussi en béton. Ils devaient se trouver dans l'un des couloirs de service derrière la galerie.

Elle s'efforça de réfléchir à qui pourrait lui venir en aide. Mais il n'y avait personne ici si tard dans la soirée. Personne ne viendrait la sauver. Elle allait devoir se débrouiller seule, d'une manière ou d'une autre.

Mais elle ne pouvait pas se débattre, pas avec cette lame appuyée contre sa colonne vertébrale.

Fais-le parler, pensa-t-elle. *Essaie de le distraire.*

Elle avait la gorge si sèche qu'il lui fallut une minute pour réussir à faire sortir les mots. Quand elle y parvint, ce fut d'une voix chevrotante.

— Que me voulez-vous ?

— Je suis venu tuer la Première ministre. Mais ça ne va pas être possible. (Il rapprocha ses lèvres de l'oreille de la jeune fille.) Il faudra

que je me contente de toi.

Gray se mit à trembler si violemment qu'articuler distinctement était une véritable prouesse. Cependant, elle trouva la force de demander :

— Qui vous a embauché ?

Il la souleva et ses pieds se retrouvèrent suspendus au-dessus du sol. Le bras de l'homme lui comprimait si fort la poitrine qu'elle ne parvenait plus à respirer.

— La ferme, dit-il sur un ton presque nonchalant.

Lorsqu'il la reposa, des étoiles dansaient devant ses yeux.

Elle n'allait pas s'en sortir. Cette pensée lui fit l'effet d'un pic à glace en plein cœur. Elle ne voulait pas mourir. Pas maintenant. Elle n'était qu'une enfant. Elle avait des projets.

Sans plus se soucier du couteau, elle se débattit.

Elle tenta de crier, mais seule une espèce de soupir étranglé s'échappa de ses lèvres. La lame appuya violemment contre sa nuque et elle ressentit un violent éclair de douleur. Elle sentit un liquide chaud couler sur sa robe.

La douleur lui fit un choc. Elle prit vaguement conscience du fait que le liquide était du sang. Et qu'il y en avait vraiment beaucoup.

En l'espace de quelques secondes, sa robe en fut imbibée.

— À l'aide, appella-t-elle d'une voix pâteuse qui parut lointaine à ses propres oreilles. Aidez-moi.

L'obscurité ne se contentait plus de l'envelopper. Elle était en elle. Ses os se liquéfièrent et les battements de son cœur semblèrent ralentir.

Elle tendit une main dans les ténèbres, comme si les murs pouvaient la sauver.

— Je t'ai dit de la fermer, cracha-t-il.

— Ce n'est pas une façon de s'adresser à une demoiselle, dit une voix jeune et féminine derrière eux.

L'homme pivota sans lâcher Gray et brandit le couteau dégoulinant de sang.

À la lueur des signalisations indiquant les sorties de secours, Gray reconnut le visage familier de Julia.

Elle se tenait les pieds écartés, les mains le long du corps. Ses yeux orageux étaient rivés sur le serveur.

— Vous êtes qui, vous ? grogna-t-il avec mépris.

Mais Gray avait senti le changement dans son corps, tous ses muscles étaient tendus.

— Écoute, voici la situation, dit Julia d'une voix rationnelle. Pour l'instant, tu peux être accusé de tentative de meurtre et de blessures aggravées. Ça va chercher dans les huit ans. Si elle se vide de son sang, tu en prendras pour vingt ans. Laisse-la partir, maintenant. Prends la peine la plus courte. (Elle pencha la tête sur le côté, et l'examina avec une vigilance de prédateur.) Ah, et il y a autre chose que tu dois savoir. Je n'hésiterai pas à te tuer s'il le faut.

Le serveur s'était figé. L'espace d'un instant, Gray se demanda si Julia avait réussi à le convaincre.

Puis il répondit :

— Je vais tenter ma chance.

Tout en prononçant le dernier mot, il poussa violemment Gray sur le côté. Elle se sentit tomber comme dans un rêve. L'air siffla à ses oreilles et le sol vint à sa rencontre à toute vitesse, sans qu'elle puisse rien faire pour amortir sa chute. Rien ne fonctionnait.

Cependant, contrairement à un rêve, quand elle heurta le sol, ce fut douloureux.

Elle entendit vaguement l'air quitter ses poumons. Puis tout devint noir.

*
* *

Quand elle revint à elle, ses narines s'emplirent de l'odeur de la poussière, et du parfum chaud et métallique du sang.

Le sol brut appuyait désagréablement contre sa joue. Elle ignorait où elle se trouvait. Il faisait noir et elle avait mal.

Puis, elle entendit un bruit de lutte. L'impact de poings sur la chair. Des grognements de douleur. Et la mémoire lui revint.

Julia, pensa-t-elle.

Elle se força à rouler sur le côté pour s'asseoir.

Grâce à la faible lumière du panneau de sortie de secours, elle les vit. Julia était accroupie, tandis que le serveur agitait – presque trop vite pour qu'elle le voit – son couteau à la lame étincelante comme un morceau de glace. Puis il se jeta sur la garde du corps.

Julia feinta à droite, puis plongea de l'autre côté. En passant à côté de lui, elle saisit le poignet de l'homme et le tordit violemment.

Le type hurla, mais ne lâcha pas le couteau et lui décocha un coup de pied dans le ventre.

Gray entendit l'air quitter les poumons de Julia et vit le frisson qui parcourut la jeune femme ; mais l'ancienne militaire se reprit aussitôt et, pivotant avec grâce sur elle-même, elle envoya son pied dans la tête de son adversaire.

Il leva le bras pour parer le coup, mais ne fut pas assez rapide. La botte de Julia lui percuta la joue avec un craquement. Avant qu'il ait eu le temps de recouvrer ses esprits, la garde du corps se jeta sur lui et le bourra de coups de pied dans le dos et les côtes pendant qu'il essayait de la repousser.

Alors que Gray pensait le combat terminé, l'homme jura en baissant les mains et avec une vitesse extraordinaire il tenta de poignarder Julia.

Gray laissa échapper un gémissement faible et rauque.

Au lieu de reculer, Julia se laissa tomber au sol, et roula pour se relever derrière lui. Dans un mouvement fluide qu'elle avait dû pratiquer à de nombreuses reprises, elle lui passa un bras autour du cou et commença à l'étrangler.

— Lâche ce couteau, dit-elle d'une voix glaciale.

Un horrible gargouillement s'échappa de la gorge du serveur lorsqu'elle augmenta la pression sur sa trachée en utilisant sa main libre pour y ajouter de la force.

Une ombre immense apparut alors dans le couloir. Quelqu'un courait, martelant de ses pieds le sol de béton. Ryan se jeta sur le serveur, saisit le poignet de la main qui tenait le couteau et le fit tourner jusqu'à ce que la lame pointe vers le sol. L'homme avait le visage violacé sous l'effet de la douleur et du manque d'oxygène.

Il émit un bruit atroce, puis l'arme lui échappa et tomba avec fracas sur le sol de béton.

Ryan l'envoya au loin d'un coup de pied et sortit de sa poche une paire de menottes.

— Donne-moi ses mains, dit-il à sa coéquipière.

Mais elle ne relâcha pas son étreinte. Le bruit émis par l'homme se transforma en râle. Et elle resserra encore sa prise.

— Donne-moi ses mains, Julia. Gray a besoin de nous, dit-il d'une voix presque douce.

La jeune femme déplia lentement son bras. Haletant, le cœur au bord des lèvres, le serveur s'écroula. Julia, le visage empourpré, ramena sans ménagement les mains de l'homme derrière son dos, et Ryan s'empressa de le menotter. Dès qu'il fut maîtrisé, Julia se précipita vers Gray et se laissa tomber à genoux à côté d'elle pour lui prendre la main.

— Ça va ?

Gray voulut expliquer que ça n'allait pas du tout. Il y avait du sang sur sa robe et elle avait vraiment très froid. Mais elle ne parvint qu'à articuler péniblement.

— J'ai… mal…

Julia remonta les traces de sang jusqu'à sa nuque. Lorsqu'elle trouva la plaie, elle appuya les doigts dessus et se tourna vers Ryan.

— J'ai besoin de quelque chose. Du tissu. Donne-moi ton T-shirt, lui dit-elle sur un ton sans réplique.

Il ôta son t-shirt et le lui tendit. Sa peau tannée semblait froide dans l'obscurité. Julia appliqua le vêtement contre la nuque de Gray.

— Tu vas t'en sortir, Gray.

Mais le tremblement dans sa voix disait le contraire. Elle leva les yeux sur Ryan.

— Où est cette satanée ambulance ?

Le garde du corps prit son téléphone et débita des consignes sur un ton pressant, pendant que Julia maintenait la chemise sur la blessure de sa protégée.

— Tout va bien, dit doucement Julia. Les secours arrivent.

Elle entendait à présent les voix qui venaient de l'autre bout du couloir. Le fracas des pas sur le sol de béton.

Ryan dégaina une lampe torche, l'alluma et l'agita en l'air.

— Par ici, cria-t-il.

Julia reporta son attention sur Gray.

— Ils arrivent, dit-elle. Reste avec moi.

— Ma mère, chuchota Gray en lui agrippant le bras.

Les yeux de Julia étaient calmes. Elle avait le visage le plus honnête que Gray pensait avoir jamais vu.

— Elle est en sécurité, répondit-elle.

Sans cesser d'appuyer le vêtement contre la nuque de la jeune fille, elle écarta délicatement de sa main libre les cheveux qui lui tombaient devant les yeux.

Le soulagement sembla affaiblir Gray. Elle songea à Chloé et à Jake. Quelqu'un devait les prévenir. Ils étaient sans doute à sa recherche.

Elle voulut le dire à Julia, mais il était trop tard. Les ténèbres l'enveloppaient.

— Comment ça va, ma grande ? demanda Julia alors que les ambulanciers arrivaient.

Mais Gray était en train de sombrer de nouveau dans le noir.

45.

Lorsqu'elle se réveilla, la lumière l'éblouit douloureusement.

Elle essaya de cligner des yeux, mais ses paupières étaient trop lourdes. Les soulever lui demandait un effort colossal. Elle avait la sensation d'avoir du sable sous les cils et la bouche sèche, avec un goût désagréable.

Au début, elle crut qu'elle était dans son lit au 10. Mais quand elle voulut tourner la tête pour regarder l'heure sur son réveil, un élancement abominable au niveau de la nuque lui coupa le souffle. Et tout lui revint brusquement.

En faisant bien attention cette fois à ne pas bouger, elle balaya la petite chambre d'hôpital du regard.

Sa mère était recroquevillée sur une chaise à dossier droit à côté de son lit, la tête posée sur son bras replié. Son père était à côté d'elle sur une autre chaise, la tête en arrière, les yeux clos.

Gray ferma fort les yeux, croyant qu'elle était en train de rêver. Mais quand elle les rouvrit, il était encore là. Elle l'examina avec mélancolie.

Il semblait plus vieux. Une barbe qu'il n'avait pas la dernière fois qu'elle l'avait vu lui donnait le visage d'un étranger. Et il y avait davantage de gris dans sa chevelure noire bouclée.

Mais c'était bel et bien lui.

Elle essaya de parler, mais sa gorge était trop sèche. Elle dut s'y reprendre à deux fois pour parvenir à émettre un son.

— Papounet ?

Elle ne l'avait pas appelé ainsi depuis des années.

Il se réveilla instantanément, aussitôt sur le qui-vive, tous les muscles tendus, prêt à l'action.

Gray l'observa, vaguement inquiète. Que lui était-il arrivé pendant son absence pour lui donner cette intensité de soldat ?

— Gray. (Il se leva et lui prit la main en souriant avec un soulagement visible.) Bonjour, ma puce. Tu nous as fait une sacrée peur.

La voix de son ex-mari réveilla la mère de Gray qui releva la tête en se passant une main sur le visage.

— Elle est réveillée ? demanda-t-elle comme si Gray n'était pas juste à côté d'elle.

— Elle va bien.

Le cou de Gray la brûlait. Elle leva la main pour tâter le point douloureux, mais voyant le nombre de tubes qui y étaient accrochés, elle la reposa.

— Il m'a poignardée, murmura-t-elle.

— Oui, confirma sa mère en lui prenant la main. Tu es passée au bloc la nuit dernière. Un tendon a été touché, mais tu n'auras pas de séquelles.

Gray tourna les yeux vers son père.

— Au bloc ?

Sans répondre, il saisit sur la table de nuit un verre en plastique avec une paille.

— Bois.

L'eau était tiède et avaler lui faisait mal, mais elle but néanmoins quelques petites gorgées.

— La blessure n'était pas très profonde, mais la lame a éraflé une artère, lui expliqua-t-il. C'est pour ça que tu as perdu autant de sang aussi vite.

La mère de Gray lui caressa la joue. Tous les deux étaient à présent en train de la toucher, comme s'ils avaient besoin de se prouver qu'elle était en vie.

— Comment ? murmura Gray.

— Comment quoi, ma chérie ? demanda sa mère en se penchant vers elle pour mieux l'entendre.

— Comment m'avez-vous trouvée ?

Ce fut son père qui répondit.

— Ta garde du corps. Comment elle s'appelle déjà ?

— Julia, dit sa mère.

Il hocha la tête.

— Julia. Elle a deviné que tu étais partie pour Oxford afin d'aider ta mère. Quand elle a repéré Chloé dans la foule devant le musée, elle a su qu'elle avait vu juste. À ce moment-là, Chloé était si terrifiée qu'elle lui a tout raconté. Elle lui a dit que tu étais à l'intérieur et que tu ne répondais pas à ses appels, et que Jake McIntyre était à l'intérieur avec toi, mais qu'il avait perdu ta trace.

— C'est grâce à tes chaussures, poursuivit sa mère. Quand elle est entrée, Julia n'a pas réussi à te retrouver. Mais elle a vu tes chaussures et ta pochette près de la porte de service. En fouillant dans ta pochette, elle a trouvé ton téléphone.

Son père serra la main de Gray.

— C'est à ce moment-là que l'équipe de sécurité a fait sortir ta mère.

— J'ignorais ce qui se passait, dit sa mère d'une voix à la fois peinée et en colère. Personne n'a voulu me donner d'explication avant que je sois dans la voiture. Et même là, ils m'ont seulement dit qu'il y avait eu une attaque et que tu avais disparu.

— Tu connais la suite, conclut son père.

— L'homme ? s'enquit Gray qui commençait à se sentir plus alerte. Qui était-ce ?

— Nous n'avons pas tous les détails, répondit sa mère, mais nous avons appris qu'il faisait partie d'un groupe extrémiste. Cela faisait plusieurs mois qu'ils envoyaient des menaces. Cet homme n'avait aucun casier judiciaire. Il n'était pas sur le fichier des personnes à surveiller. Il s'est fait embaucher par le traiteur il y a trois semaines, et d'après eux, il se serait

porté volontaire pour le gala. (Sa voix se crispa.) Il a dit à son responsable que ce serait un *honneur* de me rencontrer.

Gray repensa au moment où elle était arrivée dans la galerie. Le serveur qui s'était matérialisé à côté d'elle. La lueur de reconnaissance dans ses yeux.

— Ashford ? murmura Gray d'une voix rauque.

Ses parents échangèrent un regard qu'elle ne put déchiffrer.

— Nous n'avons aucune preuve de son implication, répondit sa mère après un bref instant d'hésitation. J'ai répété aux équipes de sécurité tout ce que tu m'avais dit. Une enquête va être ouverte. Je te le promets.

— S'il est mêlé à cette histoire…

Les mots semblèrent jaillir de la gorge de son père dans un grondement féroce.

— Si c'est le cas, l'interrompit la mère de la jeune fille avec un regard sévère, il ira en prison. (Elle se tourna à nouveau vers Gray.) L'homme t'a-t-il dit quelque chose ? Même a priori insignifiant ?

Gray leva les yeux sur sa mère, mais elle ne vit qu'un couloir sombre, un bras aussi dur que de l'acier en travers de son torse et un couteau sur sa nuque.

Une larme roula sur sa joue.

— Il a dit qu'il était venu pour toi, répondit-elle d'une voix tremblante, mais que je ferais l'affaire.

Son père se rendit à la fenêtre en se passant la main dans les cheveux, tandis que sa mère se penchait vers elle pour poser sa joue contre la sienne.

— Tu es en sécurité, maintenant. Je te le promets.

Elle chuchota ces mots avec la voix qu'elle avait prise quand, à trois ans, Gray était tombée et s'était écorché le genou. Quand, à cinq ans, elle s'était réveillée au beau milieu de la nuit dans le noir complet en ayant mal au ventre. Quand, à sept ans, une fille de l'école l'avait harcelée parce qu'elle trouvait son prénom bizarre. Elle parla de cette voix qui était

toujours parvenue à la réconforter. Cette voix que Gray semblait avoir oubliée. Jusqu'à maintenant.

Toute la colère et les trahisons qui les avaient opposées ces dernières semaines partirent en fumée. Il y avait tant de choses que Gray aurait voulu dire. Tant de choses pour lesquelles elle aurait voulu s'excuser. Mais elle était également si fatiguée.

Elle allait devoir attendre pour lui dire combien elle était désolée de lui avoir menti. Désolée d'avoir ajouté à la méfiance et à l'amertume qui les avaient éloignées de l'équipe unie qu'elles avaient formée autrefois.

Accompagnée par la chaleur des mains de sa mère sur ses joues, elle ferma les yeux et sombra dans de paisibles ténèbres.

*
* *

Lorsqu'elle se réveilla à nouveau, la lumière qui filtrait à travers les persiennes s'était assombrie.

Elle entendit des voix étouffées. Il lui fallut une seconde pour réaliser que ses parents étaient toujours dans la pièce.

Leurs voix étaient si basses que Gray dut tendre l'oreille pour comprendre ce qu'ils se disaient.

— La situation est si terrible que ça ? demanda sa mère.

— Pire encore, répondit son père d'une voix tendue. Cet incident… la tentative de meurtre sur une Première ministre. Et l'agression de *notre fille*… (Sa voix se durcit.) C'est d'une telle violence… Et ce n'est pas fini. L'homme que vous avez appréhendé n'est qu'un larbin. Vous devez découvrir qui l'a engagé. Et surtout pour qui il travaille. Ce sont les commanditaires qu'il vous faut.

— Nous les trouverons, promit sa mère. Nous les aurons.

— Non. Le type que vous avez attrapé ne sait probablement pas pour qui il travaille. Ce ne sont pas des amateurs, Jess. Cette organisation est la plus dangereuse que j'ai jamais vue. Cela fait des années qu'ils échappent aux radars et qu'ils gagnent discrètement en puissance. Ils ont étendu

leurs tentacules dans le monde entier. Pendant que nous regardions ailleurs, ils ont peu à peu pris le contrôle.

Sa mère semblait avoir du mal à y croire.

— Ça ne peut pas être aussi catastrophique que ça. Nous nous en serions rendu compte. Les services de sécurité n'ont pas pu être aveugles à ce point.

— Ils n'étaient pas *aveugles*, dit son père en haussant très légèrement le ton.

Puis il reprit en chuchotant :

— Ces gars faisaient partie du KGB, Jess. Les meilleurs services secrets au monde. Ils sont bons. Ils sont sans pitié. Et ils sont organisés. Ce qui s'est passé, l'agression de Gray, n'était qu'un avertissement. Ils ont un plan. Et ils vont le mettre en œuvre.

Gray ouvrit juste assez les yeux pour les voir à travers ses cils. Ils avaient éloigné leurs chaises du lit pour ne pas la déranger. Sa mère regardait son père, sourcils froncés, avec cette expression intense qu'elle avait quand elle assemblait les pièces d'un puzzle.

— Et pour Ashford ? Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle.

— Je pense qu'il s'est associé à eux, répondit son ex-mari sans l'ombre d'une hésitation.

— C'est le vice-Premier ministre, James. Tu ne peux pas accréditer cette théorie.

— Pourtant c'est le cas. Et tu ferais mieux d'y croire aussi. (Il lui prit la main.) Le temps des doutes est passé. Le temps des vœux pieux et des illusions a pris fin quand cet homme a posé un couteau sur la nuque de notre fille. C'est réel. Et c'est en train de se produire. Tu es la Première ministre. Tu dois commencer à chercher un moyen de répliquer. Avant qu'il soit trop tard.

Gray vit sa mère se masser le front.

— Mais si les équipes de sécurité sont toutes passées à côté…

— Ce n'est pas le cas, dit-il. Sur quoi crois-tu que je travaillais ces quatre derniers mois ?

Il tourna la tête vers Gray qui s'empressa de fermer les yeux.

— Penses-tu que j'aurais volontairement abandonné ma petite fille pendant aussi longtemps sans une bonne raison ? C'était ça ma mission. J'essayais de découvrir ce qu'ils préparaient. À Moscou, personne ne veut parler. Même les contacts sur lesquels nous nous appuyons depuis des années refusent de nous dire ce qui se passe. Les meilleures informations nous ont été fournies par les services de sécurité polonais et ukrainiens. Ce sont eux qui m'ont révélé jusqu'où ils s'étaient infiltrés. Et à quel point la situation était grave.

— Tu es sérieusement en train de me dire qu'ils ont corrompu des membres du gouvernement britannique aux niveaux les plus hauts ? demanda sa mère en le dévisageant.

— Ils ont fait la même chose aux États-Unis. Et en Europe. Ils ont des gens partout.

— Que veulent-ils ? (Sa mère désigna Gray.) En commettant un tel acte, qu'espèrent-ils obtenir ?

— Ils veulent nous affaiblir. Créer le chaos. (Il jeta son gobelet dans la poubelle.) Et positionner des gens à eux aux postes-clés. S'ils parviennent à se débarrasser de toi parce que tu es morte ou traumatisée, Ashford sera parfaitement placé pour devenir Premier ministre. S'il travaille pour eux, cela leur suffira. Nous aurons perdu.

— Mais ils ont échoué.

— Pour cette fois. Ils réessaieront. (Il soutint son regard.) Ils s'en prendront à nouveau à Gray. Le fait d'avoir presque réussi les rendra plus téméraires.

Sa mère se massa le front de plus belle.

— Comment suis-je censée la protéger, James ? Elle a besoin d'avoir une vraie vie. J'ai l'impression de l'emprisonner. C'est atroce de la voir se sentir coincée de la sorte.

Le cœur de Gray se serra. Sa mère la comprenait. Tout ce temps, elle avait cru que ce n'était pas le cas. Et elle lui en avait tellement voulu pour ça.

Distraite, elle n'entendit pas ce que dit son père ensuite. Quand elle se concentra à nouveau sur la conversation, il était en train de terminer une phrase.

— … Nous n'avons pas vraiment le choix, Jess. Nous devons l'envoyer à Cimmeria. Laisse-les assurer sa protection.

— L'endroit est vraiment sûr ? demanda sa mère sur un ton dubitatif.

— C'est l'établissement le plus sécurisé du pays. C'est notre seul espoir.

Sa mère ne répondit pas tout de suite. Lorsqu'elle le fit, sa voix était étouffée.

— Elle déteste l'idée du pensionnat. Et elle serait séparée de Chloé, et de ce garçon, Jake… Ils sont devenus très proches. Je ne sais pas.

Son père refusait de renoncer.

— Explique-lui, dit-il avec fermeté. Ce n'est plus une enfant, Jess. Elle a seize ans. Elle est intelligente et raisonnable. Dis-lui la vérité. Toute la vérité. Et laisse-la décider par elle-même.

Sans prévenir, il se tourna et croisa le regard de Gray avec dans les yeux une lueur malicieuse indiquant qu'il savait depuis le début qu'elle était réveillée.

— J'ai foi en son intelligence, dit-il sans que Gray parvienne à déterminer s'il s'adressait à elle ou à son ex-femme. Je suis persuadé qu'elle prendra la bonne décision.

Trois semaines plus tard

Debout au milieu de sa chambre, Gray balaya du regard le bazar qu'elle avait mis. Tous ses vêtements avaient été balancés sur son lit. Et une valise vide était ouverte par terre, à côté.

— Qu'est-ce qu'on emporte pour aller en pension ? demanda-t-elle.

Chloé, qui était perchée sur son bureau, leva le nez de son téléphone.

— Un scooter ? proposa-t-elle. Un beau mec ? Des gâteaux ?

— Toutes ces suggestions sont excellentes, admit Gray. Mais je n'ai qu'une valise.

— Dans ce cas, tu devras te contenter de gâteaux.

Gray prit la robe qu'elle avait portée à la funeste fête d'Aidan. Elle avait l'impression que cette soirée remontait à plusieurs siècles, alors qu'il ne s'était écoulé que quelques semaines.

Elle la laissa tomber sur la pile « à ne pas emporter » et s'assit sur un coin dégagé du lit.

— Je suppose qu'il ne sert à rien de prendre trop d'affaires. La lettre disait que je devrais porter un uniforme et qu'ils fourniront la majorité de mes tenues.

— Un *uniforme*, répéta Chloé en grimaçant. Tu n'as plus douze ans !

Elle posa son téléphone sur le bureau et alla s'asseoir à côté de son amie en lui passant un bras autour des épaules.

— J'aurais préféré que tu restes.

— Moi aussi, dit Gray en posant la tête sur l'épaule de Chloé.

Les longs cheveux blonds de la jeune fille étaient doux contre sa joue. Elle sentait le shampoing et ce parfum fleuri à la mode qu'elle affectionnait ces derniers temps.

Comment allait-elle faire sans elle ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu dois absolument y aller ? dit Chloé en lui faisant face. Je croyais que ça allait mieux entre toi et ta mère.

— C'est le cas, dit Gray, mais… je te l'ai dit. C'est une question de sécurité. Le groupe qui m'a attaquée essaiera à nouveau.

À son retour de l'hôpital, ses parents et elle avaient discuté des choix qui s'offraient. Cette fois, et c'était tout à son honneur, sa mère l'avait laissée décider seule.

— Je ne t'obligerai jamais à partir si tu n'en as pas envie, avait-elle dit. Et je suis profondément désolée que tu aies à prendre une telle décision. Je ne souhaite pas du tout te voir partir.

Mais si elle restait au 10, ses activités seraient sérieusement limitées. Pour sa propre sécurité, elle n'aurait pas le droit aux fêtes, pas de sorties au cinéma, et serait constamment escortée par des gardes du corps. Elle devrait prévenir suffisamment à l'avance chaque fois qu'elle voudrait quitter l'immeuble. Et ses gardes du corps devraient fouiller chaque bâtiment avant qu'elle y mette un pied.

— Même si tu veux entrer dans un magasin, un agent devra y aller au préalable, lui avait expliqué son père. Quelqu'un devra t'accompagner dans la cabine d'essayage pendant que tu te changeras. Tu auras encore moins d'intimité qu'avant.

Et puis il y avait la presse. Après l'attaque, l'obsession des journalistes pour Gray avait pris une nouvelle dimension. Une fois suffisamment rétablie, elle avait été filmée avec sa mère par la BBC dans leur salon du 10 Downing Street. Elle était passée entre les mains d'une coiffeuse et d'une maquilleuse, tandis qu'une styliste l'avait aidée à choisir une tenue discrète composée d'un pantalon et d'un haut pâle.

Ils avaient espéré qu'un passage à l'écran rassasierait les journalistes. Mais c'était le contraire qui s'était produit. Désormais, il y avait en

permanence des centaines de photographes devant le 10, avec pour seul objectif de prendre un cliché de Gray. Son visage était apparu à la une de tous les journaux. Et Anna, l'attachée de presse de sa mère, recevait des demandes d'interview des États-Unis, du Japon, de Corée…

C'était arrivé au point où la police avait été appelée pour chasser les photographes qui campaient devant le lycée. Au bout d'un moment, Gray en avait eu assez. Ce n'était pas une vie.

Elle poussa une pile de T-shirts du bout du pied.

— Les photographes sont déjà sur mon dos en permanence, et ça sera encore pire quand le procès commencera. (Elle marqua une pause.) Et… je ne te l'ai pas dit, mais il y a eu d'autres menaces.

— Pourquoi font-ils ça ? demanda Chloé, horrifiée.

Gray détourna la tête.

— Je crains que tout ne soit complètement dingue dans le monde en ce moment.

Elle ne pouvait pas raconter à Chloé les longues conversations qu'elle avait eues avec son père depuis son retour. Des conversations au sujet d'organisations terroristes qui trafiquaient les élections, répandaient des mensonges, menaçaient des gouvernements. Elle lui avait également parlé de ses inquiétudes à propos de Richard, et il lui avait fait promettre de ne rien dire à sa mère.

« Laisse-moi m'occuper de ça », lui avait-il dit.

À ce jour, John Ashford était toujours en poste. Il avait été interrogé par les services secrets, mais, sans preuve, il était impossible de le destituer. Comme le père de Gray l'avait prédit, l'homme qui l'avait agressée ignorait le nom de ses patrons. Tout s'était passé en ligne via le dark Web.

C'était pour cela que Gray devait partir pour un endroit plus sûr.

Un établissement scolaire caché dans les bois, sur des centaines d'ares hautement sécurisés. Où elle ne connaissait absolument personne.

— Je t'enverrai des messages à longueur de journée, promit-elle à Chloé en se forçant à se lever et à s'occuper sérieusement de ses bagages. Tu finiras par te lasser de me lire.

— Je ne me lasserai jamais de te lire, lui dit Chloé. Et s'il y en a qui te cassent les pieds dans cette stupide école, rappelle-leur que tu es la fille de la Première ministre, merde !

*
* *

Deux heures plus tard, Chloé était partie, et la valise de Gray presque pleine. Elle terminait quand sa mère frappa à la porte de sa chambre.

— Tu as de la visite.

Gray leva la tête, surprise. À part Chloé, elle n'était autorisée à recevoir personne.

— Qui est-ce ?

Sa mère lui adressa un regard énigmatique.

— Je crois que tu ferais mieux de venir voir par toi-même.

Perplexe, Gray la suivit dans le couloir.

Elle pensa que ce pouvait être Julia. La jeune femme était toujours responsable de sa sécurité. À dire vrai, depuis ce qui s'était passé au musée, sa mère ne faisait plus confiance qu'à elle.

Mais lorsqu'elle pénétra dans le salon, quelqu'un d'autre l'attendait. Jake.

Bouche bée, Gray se tourna vers sa mère pour avoir une explication.

— J'ai des choses à faire, dit cette dernière en posant la main sur l'épaule de Gray.

Puis elle ajouta doucement :

— Le départ est dans une heure.

Gray attendit d'entendre sa mère fermer la porte avant de se jeter dans les bras de Jake. Son corps semblait trop fin. Mais fort et chaud.

— Je n'arrive pas à croire que tu es là. J'ai bien cru que je ne te reverrais jamais.

Comme elle l'écrasait entre ses bras, il répondit dans ses cheveux.

— C'est ta mère qui a tout organisé. J'ai l'impression que mon père s'est complètement trompé sur elle, tu sais ?

Ce que son accent du Nord allait lui manquer, songea-t-elle.

— Comment es-tu entré ? Et les journalistes ? Ton père va péter un câble s'il découvre que tu es venu ici.

— Je suis passé par le ministère des Affaires étrangères pour esquiver les photographes. J'avais l'impression d'être un véritable espion.

Elle l'entraîna vers le canapé.

— Tu vas me manquer, dit-elle pour la énième fois.

— Nous resterons en contact, promit Jake. Et tu reviendras pour Noël, non ? Je viendrai de Leeds pour te voir. C'est dans moins de deux mois.

C'était vrai. Mais deux mois lui semblait être une éternité. Presque soixante jours dans un nouveau lycée, entourée d'inconnus.

Cette pensée engendra chez elle un profond sentiment de vide, et elle se mit à parler à toute vitesse pour le combler. Elle lui raconta ses préparatifs et le fait qu'elle ne savait pas quoi emporter. La lettre de la directrice qui stipulait d'apporter une « tenue de soirée » pour un événement appelé le « bal d'hiver ».

— Et il y avait une page entière de règles. Interdiction de quitter la propriété sans autorisation. Interdiction d'aller dans les bois après la tombée de la nuit ! (Elle leva les mains en l'air.) Il est où ce bahut ? En Transylvanie ?

Jake, qui avait écouté en silence pendant qu'elle vidait son sac, captura les mains de la jeune fille dans les siennes.

— Je déteste le fait que tu doives partir, lui dit-il avec douceur. Mais je sais sans l'ombre d'un doute que tout ira bien. Et je pense que tu as pris la bonne décision.

Soudain, Gray se mit à pleurer.

Tout ce qu'elle avait gardé pour elle, toutes ses belles paroles quand elle avait prétendu comprendre pourquoi cela devait se passer ainsi, et que c'était la meilleure chose à faire… Tout ça, c'était des mensonges.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, surpris. Tu allais bien ces derniers temps au lycée. Et tu veux partir.

— Je sais. (Elle essuya ses larmes avec le dos de sa main.) C'est juste que j'ai l'impression de partir au mauvais moment. Ma mère et moi nous sommes enfin réconciliées. Mon père est de retour. Et il y a toi.

— Gray, tu n'es pas en sécurité ici. (Il écarta tendrement les cheveux qui lui tombaient devant le visage.) Tu le sais. Tu ne peux pas prendre le risque de rester.

— Je sais.

Elle s'était arrêtée de pleurer, et avait recouvré son calme. Elle le dévisagea malgré tout avec inquiétude.

— Tu ne vas pas m'oublier quand je serai partie, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête et essaya de parler, mais elle le devança.

— Les gens oublient. Et, Jake… je détesterais que tu m'oublies.

Il soutint son regard.

— Comment pourrais-je t'oublier, Gray Langtry ?

Puis il l'attira à lui et l'embrassa une dernière fois, tandis qu'elle essayait de ne pas penser au fait que c'était un baiser d'au revoir.

*
* *

Juste après quatre heures de l'après-midi, alors que les dernières lueurs du jour désertaient le ciel, une luxueuse voiture fournie par le gouvernement traversa une épaisse forêt et s'arrêta devant une imposante grille, noire dans l'ombre sinistre d'immenses pins.

Gray, assise côté passager, scrutait l'obscurité.

Elle avait dit au revoir à ses parents au 10 Downing Street, et avait quitté l'immeuble par l'une des issues dérobées deux heures plus tôt. Personne dans la presse ne saurait où elle était partie.

Tout le voyage avait été organisé dans le plus grand secret.

Côté conducteur, Julia avait les yeux rivés sur la grille, les mains crispées sur le volant.

Si elle avait accepté cette mission, cela n'avait pas été sans hésitation. Il y avait beaucoup de choses qu'elle n'avait pas racontées à Gray. Par

exemple, la jeune fille ne savait pas qu'elle avait elle-même été élève de cet établissement. Et qu'elle en était partie dans de mauvaises conditions. Elle ignorait également que jamais Julia n'avait envisagé de revenir ici un jour. Et qu'elle voyait encore cet endroit dans ses rêves… et dans ses cauchemars.

Comment expliquer tout ça à quelqu'un qu'elle était censée protéger ?

Quand Raj lui avait demandé d'y aller, il avait bien précisé que ça devait absolument être elle.

— Nous avons besoin de toi là-bas, non seulement pour Gray, mais aussi pour les autres élèves. Ce sont tous des cibles potentielles. Et tu connais cet endroit mieux que quiconque dans ce bâtiment, à part moi. (Il l'avait dévisagée avec gravité.) Ça recommence Jules. La situation va devenir dangereuse. Nous avons besoin de toi. Gray a besoin de toi.

Elle savait qu'il avait raison. Elle le sentait. Et c'est pourquoi elle avait fini par accepter, malgré ses réticences.

À présent, elle regardait les barreaux noirs menaçants, son ventre si noué qu'elle se mit à craindre d'être malade.

— Comment est-ce qu'on entre ? s'enquit Gray. Il y a une sonnette, ou quelque chose dans le genre ?

— Non, répondit Julia sans réfléchir. On attend, quand ils veulent que quelqu'un entre, ils ouvrent.

Comme si elle avait été entendue, l'imposante grille trembla et s'ouvrit lentement dans un grincement de métal.

— A priori, ils veulent qu'on entre, dit Gray.

Julia ne répondit pas. Tout ce qu'elle avait en tête était : *Attention à ce que tu souhaites.*

Raj avait vu juste. Elle savait tout sur cette école. Elle connaissait ses forêts et ses pelouses soigneusement entretenues, ainsi que la petite chapelle cachée dans les bois, et les sinistres ruines du château en haut de la colline. Elle savait aussi qu'ils disposaient d'une sécurité dernier cri. C'était l'endroit où les présidents, les Premiers ministres et les membres

des familles royales de tous les continents envoyaient leurs enfants. Parce qu'ils étaient convaincus qu'ils seraient en sûreté.

Mais plus personne ne l'était. Pas même ici. Et elle avait une mission… protéger Luciole.

Mission qu'elle avait l'intention d'accomplir par tous les moyens.

*
* *

De plus en plus anxieuse, Gray scruta l'obscurité pendant que la grille s'ouvrait dans un bruit de métal.

— D'accord.

Julia enclencha la première. Elle avait été étrangement nerveuse durant tout le trajet. Et à mesure qu'elles s'étaient rapprochées de l'école, elle était devenue de plus en plus silencieuse.

Son humeur était contagieuse, et Gray se surprit à frissonner d'inquiétude lorsque le véhicule s'engagea sur l'allée de gravier qui s'incurvait en traversant la forêt.

Les phares de la voiture révélaient d'épais troncs d'arbres et, au-delà, les ténèbres. L'endroit semblait ancien… préhistorique. Coupé du monde.

Gray serra nerveusement les poings sur ses cuisses. Ses muscles étaient si tendus que la cicatrice sur sa nuque la lançait, lui rappelant pourquoi elle était là.

Enfin, le véhicule entama un dernier virage et un bâtiment apparut.

L'imposant édifice victorien à trois étages était éclairé par les dernières lueurs du jour, ce qui lui donnait un aspect inquiétant. Le soleil se perdait derrière les hauts toits pointus, et faisait scintiller les flèches de métal noires qui se dressaient comme si elles essayaient de transpercer le ciel. Toutes les fenêtres étaient illuminées et, l'espace d'un instant, cela donna l'illusion que le bâtiment était en feu et que des flammes vacillaient derrière les vitres.

— C'est mon *école* ? souffla Gray ébahie.

Julia arrêta la voiture devant les marches de l'entrée, et coupa le moteur. Le silence qui suivit dura trop longtemps.

— Bon, eh bien nous y sommes, dit Julia d'une voix hésitante qui faisait écho au ressenti de Gray.

Lorsqu'elles ouvrirent les portières du véhicule, elles furent assaillies par l'air froid, ainsi que par un parfum d'aiguilles de pin et d'herbe humide. Rien que ça, c'était nouveau pour Gray qui regrettait déjà les effluves londoniens de bitume et de gaz d'échappement.

L'endroit semblait étrangement vide, comme si elles étaient les deux seules personnes présentes. Leur voix résonnait trop fort, et elles compensèrent en chuchotant pendant qu'elles déchargeaient leurs affaires.

Elles étaient en train de sortir les derniers sacs du coffre quand deux silhouettes vêtues de noir apparurent au loin, traversant en courant la pelouse dans leur direction. Elles se déplaçaient exactement au même rythme avec une aisance presque troublante.

Gray fut la première à les repérer et leur façon de se mouvoir lui déplut.

— Julia, dit-elle d'une voix tendue. Quelqu'un vient.

Aussitôt, la garde du corps laissa tomber le sac qu'elle tenait et s'interposa entre Gray et les nouveaux arrivants.

Alors que les coureurs se rapprochaient, Gray vit qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme. De près, ils avaient tous les deux l'air trop vieux pour être des élèves, mais trop jeunes pour être des enseignants. Elle sentit Julia se raidir.

Les coureurs ralentirent à quelques mètres d'elles. Malgré l'effort qu'ils venaient de fournir, ni l'un ni l'autre n'était essoufflé, et aucun des deux ne semblait transpirer.

La femme dit quelque chose à l'homme qui la laissa continuer seule. Elle avait de longs cheveux châtain doré et un visage ovale. Ses yeux étaient de la couleur d'un orage d'hiver en approche.

Julia recula pour se positionner à côté de Gray, ses mains relâchées de chaque côté de son corps.

Lorsque la femme arriva près d'eux, quelque chose passa entre elle et Julia. Un éclair de reconnaissance. Et autre chose ressemblant à de la méfiance.

Mais cela ne dura qu'un instant. La femme se tourna vers Gray et lui adressa un sourire.

— Tu dois être Gray, dit-elle d'une voix ferme et assurée.

Elle semblait n'avoir peur de rien.

— Je m'appelle Allie Sheridan. Je remplace actuellement la directrice. (Elle tendit la main.) Bienvenue à Cimmeria.

En attendant de découvrir
le tome 2 de ***Number 10*** en 2020



avec d'autres romans
de la collection

www.facebook.com/collectionr